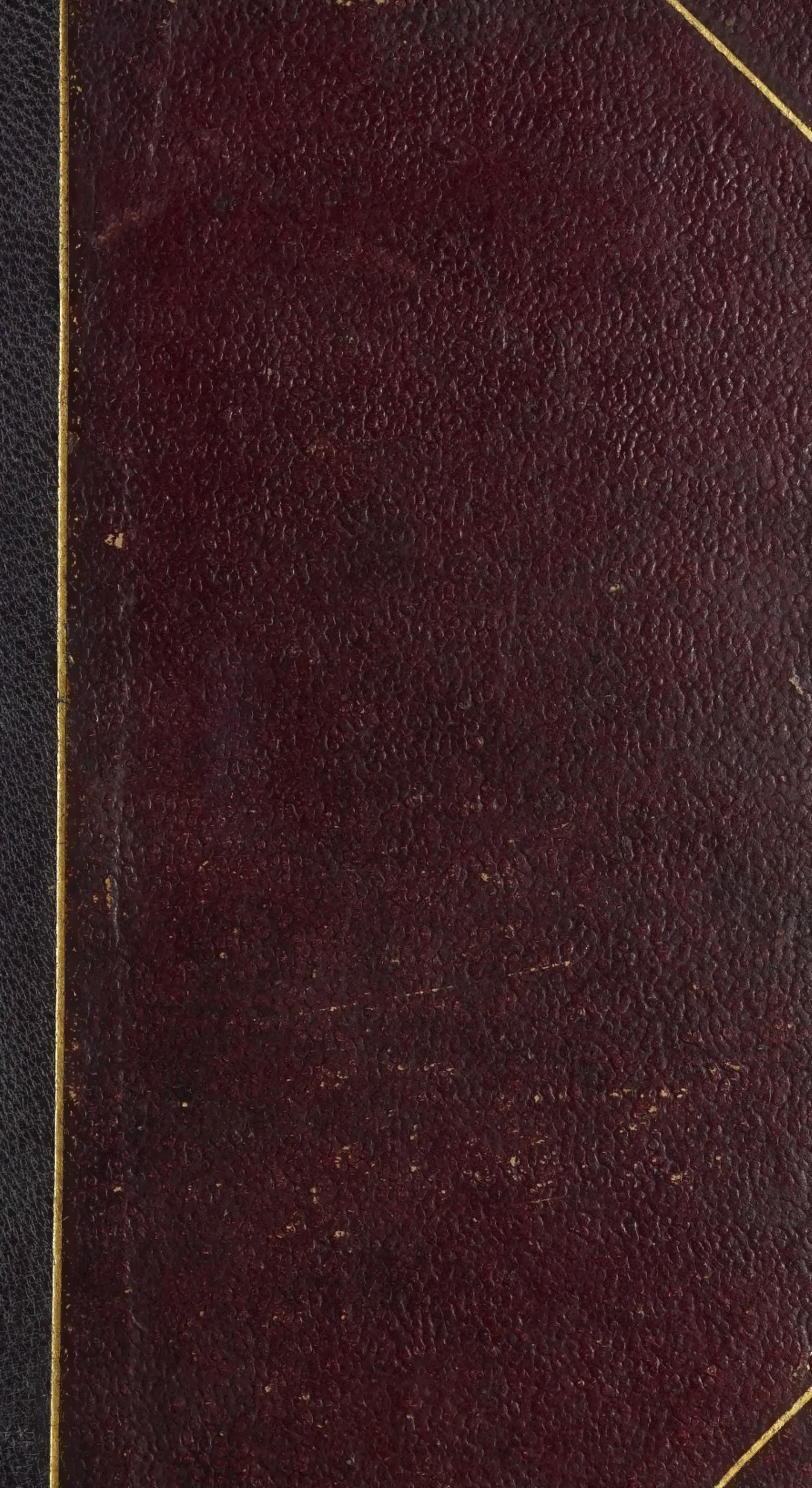
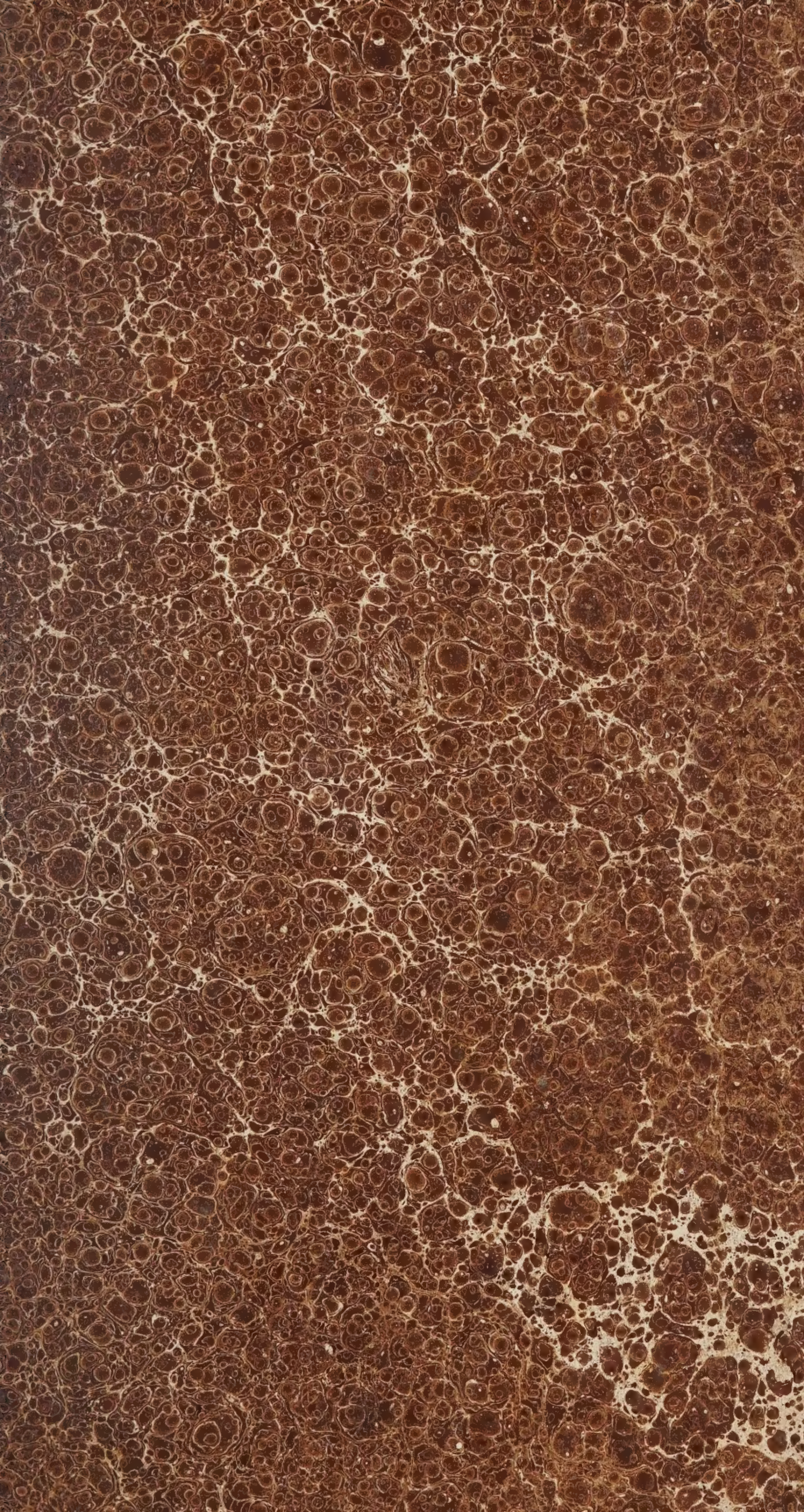






LA

JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE

LA

JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.



TORQUATO TASSO.

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE,

POÈME TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR LE PRINCE LEBRUN.

NOUVELLE ÉDITION,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DU TASSE.



PARIS.

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE DIDIER,

QUAI DES AUGUSTINS, 47.

1838.

NOTICE

SUR LE TASSE.

Torquato Tasso, que nous nommons simplement *le Tasse*, vint au monde le 11 mars 1544; il étoit fils de Bernardo Tasso, gentilhomme bergamasque, et de Porzia de' Rossi, Napolitaine, de famille noble également. De même que plusieurs villes de la Grèce se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, ainsi Bergame et Sorrente réclament à l'envi la gloire d'avoir vu naître l'illustre poète dont nous allons tracer la vie. La commune opinion regarde Sorrente, au royaume de Naples, comme sa véritable patrie. Il tenoit bien en effet de cette dernière l'ardeur poétique et l'imagination vive qui l'ont distingué, et de Bergame, patrie de son père, ce caractère fort et généreux, apanage ordinaire des Italiens qui habitent le pied des Alpes.

Dès son enfance, Torquato fit présager ce qu'il deviendroit dans l'âge mûr. Il n'avoit que cinq ans (1), et déjà il savoit le grec et le latin, et écrivoit en vers. Toutefois son père, que le poème d'Amadidji, imitation du célèbre roman espagnol l'Amadis de Gaule, avait placé au premier rang parmi les poètes de son temps, avoit appris à l'école de l'exil et des malheurs qui en sont inséparables, combien sont amers les fruits que produisent les belles-lettres pour qui ne peut les cultiver avec indépendance. Il résolut donc de consacrer les talens de son fils à l'étude des lois, et déjà, il l'avoit envoyé à Padoue pour commencer ce genre d'études; mais Torquato, entraîné par l'ascendant de son génie, s'écrioit avec Ovide :

Nec me verbosas leges ediscere, nec me
Ingrato voces prostituisse foro.
Mortale est, quod quæris opus, mihi fama perennis
Quæritur, ut toto semper in orbe canar.

---

(1) D'autres disent neuf ans.

A l'âge de dix-huit ans, il mit au jour son poème *Il Rinaldo*, le premier de ses ouvrages qui eût quelque étendue et dont le sujet, tout romanesque, étoit traité à la manière de l'Odyssée.

De Padoue il passa à Bologne, où il discuta publiquement les questions les plus subtiles; puis il retourna à Padoue, et à l'âge de vingt ans, il imagina son divin poème de la *Jérusalem.*

La réputation naissante de Torquato engagea Alphonse II, dernier duc de Ferrare, à l'appeler à sa cour. Notre jeune poète y alla, et s'y vit retenu par divers avantages. Dans ses loisirs de Ferrare, il se hâta de travailler à son œuvre épique, et ne l'interompit même pas dans un voyage qu'il fit en France avec le cardinal d'Est, auquel il s'étoit attaché particulièrement. Il reçut à Paris un accueil flatteur du roi Charles IX, tant pour la sublimité de son génie que parce que, dans sa *Jérusalem,* il exaltoit la gloire que les Français s'étoient acquise à la délivrance du Saint-Sépulcre.

De retour à Ferrare, à peine âgé de trente ans, il perfectionna la pastorale, en composant l'*Amynte*, dont Monti parle en ces termes :

. . . . Amor più que le Muse.
A Torquato dettò questo gentile
Ascreo lavoro: e infino allor più dolce
Linguaggio non avea posto quel Dio
Su mortal labbro, benchè assai di Grecia
Erudito l'avessero i maestri,
E quel di Siracusa e l'infelice
Esul di Ponto. . . . . . (1).

Et en effet Torquato, dont l'âme élevée ne pouvoit s'abandonner à des affections vulgaires, avoit trouvé accès auprès d'Eléonore d'Est, sœur du duc Alphonse, qui refusoit de se donner un époux, quoique l'Italie entière proclamât sa beauté sans égale. La flamme qui embrasoit le cœur de Torquato, dit Manso, étoit si pure et si sincère, qu'elle servoit de flambeau à son intelligence, et que, sans consumer ses sens, elle ne faisoit que prêter plus de force à ses pensées. Aussi notre poète s'écrioit-il :

---

(1) C'est l'Amour, plutôt que les Muses, qui a inspiré à Torquato cette œuvre délicieuse; et ce Dieu, jusque-là, n'avoit encore posé sur aucune lèvre humaine un langage plus doux, quoique les maîtres de la Grèce l'eussent assez instruit, et surtout le poète de Syracuse et le malheureux exilé du Pont.

E basta ben che i sereni occhi e 'l riso
M'infiammin d'un piacere onesto e santo (1).

Un tel amour ne déplut point à la princesse; mais elle voulut que personne au monde n'en eût connoissance.

Vuol ch'io l'ami costei; ma un duro freno
M'impon d'aspro silenzio (2).

Etonné lui-même de sa passion, Torquato non seulement garda le silence, mais prit même à tâche de donner le change sur l'objet de son amour. Il célébra donc la beauté de Léonore, comtesse de San-Vitale; mais les expressions galantes qu'il employoit n'avoient plus ce sens délicieux qui faisoit le charme des vers qu'il adressoit à sa princesse : il chanta encore une autre Léonore, demoiselle d'honneur de sa dame; mais en parlant de cette dernière on peut dire qu'elle n'étoit pas même pour lui la Vénus terrestre, tandis que dans la jeune princesse il adoroit Vénus Uranie elle-même.

Il arriva qu'un ami auquel le Tasse avoit assez de confiance, révéla quelques particularités de ses amours. Indigné d'une telle perfidie, Torquato lui donna un soufflet dans la salle même du duc. Appelé en duel dans un lieu plus convenable, il blessa grièvement son adversaire. Trois des frères de l'ennemi vaincu attaquent à la fois Torquato en trahison. Celui-ci non seulement se défend vaillamment contre ces nouveaux assaillans, mais il en blesse un, d'où ces vers que le peuple chantoit publiquement dans Ferrare :

Colla penna e colla spada,
Nessun val quanto Torquato (3).

Ses adversaires furent bannis, et le Tasse mis en prison par ordre du duc. L'indignation du prince, les amours de notre héros mises au grand jour, son amitié trahie, la persécution de ses ennemis, tant de maux à la fois le troublèrent si fortement que de là vinrent cette mélancolie et cette défiance habituelle qui décolorèrent le reste de sa vie.

---

(1) C'est bien assez de la volupté pure et sainte dont m'enflamment ses yeux sereins et son sourire enchanteur.

(2) Elle permet que je l'aime : mais qu'il est dur le frein qui m'impose silence?

(3) Soit à la plume, soit à l'épée, Torquato n'a point son égal

Sa terreur, après tout, avoit bien quelque chose de raisonnable; car sa vie même étoit menacée. Ayant réussi à s'enfuir, il voyagea en pélerin, seul, sans argent, sans aucun de ses manuscrits, dans un état capable d'émouvoir de compassion les cœurs les plus durs. Il arriva à Rome, et en sortit sous les habits d'un pâtre, dirigeant ses pas vers Sorrente, pour aller embrasser sa sœur, sur laquelle s'étoient concentrées toutes ses affections domestiques depuis la mort de son père et de sa mère. Sous ces vêtemens rustiques, sa sœur ne le reconnut point, et lui-même ne voulut pas aussitôt se découvrir à elle, afin d'éprouver quelle étoit son affection pour lui. Il se contenta donc de lui parler de Torquato, comme d'un personnage absent; mais il lui fit une peinture si vive de ses infortunes, qu'il excita en elle un mouvement de sensibilité qui lui fit juger avec quelle tendresse elle l'aimoit. Il la prend alors défaillante dans ses bras, la ranime et lui déclare enfin qu'il est ce frère malheureux dont elle pleure la disgrâce.

Torquato menoit une vie paisible dans la maison de sa sœur à Sorrente; mais sa passion le tourmentoit sans cesse. Ayant dans ce même temps reçu une lettre de la princesse Eléonore, il résolut de retourner dans cette cour si funeste pour lui naguère et pourtant si chère encore. Pour juger avec quelle ardeur il marcha et quelle force d'amour le transportoit, il suffit de savoir qu'il s'abaissa volontairement jusqu'à faire l'aveu d'une folie imaginaire, comme unique moyen d'adoucir le duc irrité. Malheureux Torquato, de nouveaux tourmens t'attendoient dans une ville où le prince lui-même donnoit à tes ennemis les moyens de te persécuter, de ravir tes manuscrits, d'en faire des contrefaçons, et de déchirer ta réputation de la manière la plus cruelle!

« Elle fut enfin poussée à bout, s'écrie-t-il, cette patience si long-temps éprouvée; et, abandonnant mes livres et mes écrits, après une servitude de treize années, supportée avec une patience déplorable, je sortis de là comme un autre Bias, et partis pour Mantoue...... de Mantoue, je me rendis à Padoue, puis à Venise, et là encore je trouvai des cœurs endurcis, parce que l'intérêt et le désir de plaire aux princes fermoient la porte à la pitié. »

Il n'eût pourtant pas manqué de trouver encore de doux loisirs et d'heureux momens de repos auprès du duc d'Urbin,

dont il gagna la bienveillance dans ces nouveaux voyages; sans parler de l'accueil flatteur qu'il reçut à Turin du duc Charles-Emmanuel Ier, protecteur généreux et aimable de tous les grands génies. Mais une passion invincible et capable des plus grands efforts tenoit les pensers de notre amant poète incessamment et uniquement tournés vers Ferrare. Il crut saisir une occasion favorable en y retournant au moment des secondes noces du duc avec Marguerite Gonzaga; mais il s'y vit méprisé et ne sut pas se défendre de quelques paroles amères. Le duc, joyeux de trouver un prétexte pour punir le malheureux poète de ses fuites et de ses amours téméraires, irrité encore par le rapport qui lui fut fait que le Tasse avoit été vu donnant hardiment à la princesse Eléonore des signes d'affection, le fit enfermer comme fou dans l'hôpital des aliénés.

La bosse des visions, disent les phrénologistes, est une des protubérances du cerveau humain où naissent les faux prodiges, les terreurs paniques, les apparences nocturnes. Cette bosse, à peine sensible chez quelques individus, se trouve dans d'autres assez développée et capable de produire des effets marquans. C'est ce qui arriva à notre poète, si sujet aux extases, aux imaginations fantastiques, jusqu'à se croire en commerce avec les esprits. Mais ses doctes et profonds dialogues, ses lettres aux pontifes, aux princes, aux républiques; les vers sublimes qu'il écrivoit de sa prison de Sainte-Anne, font assez voir quel genre de folie tourmentoit Torquato.

Numa recevant ses lois de la nymphe Egérie, Socrate s'entretenant avec un démon bienfaisant, Brutus raisonnant avec son génie à Philippes, Pétrarque voyant chaque nuit sa Laure se penchant sur le chevet de son lit, Milton visité par une muse céleste au lever de l'aurore, Pascal ayant toujours à fuir un abîme ouvert à ses côtés, furent insensés à la manière de Torquato; mais ils n'avoient pas comme lui un Alphonse pour juge.

La connoissance des tourmens qui accablèrent le Tasse pendant son séjour à l'hôpital Sainte-Anne, peut se recueillir d'une infinité de passages de ses lettres. « La crainte d'une prison perpétuelle, écrivoit-il à Scipion Gonzaga, l'état d'abjection où je me trouvais réduit, le désordre de mes cheveux, la saleté de mes habits, contribuèrent beaucoup à augmenter ma tristesse, et ce qui m'affecta par-dessus tout, ce fut

la solitude, cette ennemie de ma vie que j'ai toujours eue le plus en horreur. »

On voit encore combien il eut à souffrir, par le sonnet qui commence ainsi :

Chiaro Vincenzo, io pur languisco a morte
In carcer tetro e sotto aspro governo (1);

et par celui qui finit par ces vers :

Suonano i gran palagi e i tetti adorni
Di canto; io sol di pianto il carcer tetro
Fo risonar. Questa è la data fede!

Son questi i miei bramati alti ritorni?
Lasso! dunque prigion, dunque feretro
Chiamate voi pietà, Donna, e mercede? (2)

On lui refusoit le nécessaire, les secours mêmes de la médecine; bien plus, les consolations de la religion. C'étoient dans cette affreuse maison des cris à faire devenir fous, comme il le disoit lui-même, les hommes les plus sages, et ces cris le troubloient au milieu de ses méditations. Que dirons-nous de plus? on alla jusqu'à lui retirer sa plume et le priver de tout moyen d'écrire. Grand Dieu! et c'est au Tasse qu'on fait souffrir une pareille indignité....... Eh bien! le croira-t-on? deux siècles s'étoient écoulés, et Alphonse passoit encore pour le prince le plus sage, le plus affectueux, le plus attaché au Tasse, dont il n'avoit voulu que la guérison! Tant la domination espagnole avoit travaillé les têtes italiennes.

Aux tracasseries du prince se joignirent celles des libraires qui avoient imprimé ses œuvres gâtées, tronquées, incorrectes; car c'est ainsi que parut la première édition de la *Jérusalem*, tirée furtivement d'un fragment incomplet par Celio Malaspina, dans le temps même où l'auteur languissoit en prison. Et comme si le poids de tant d'afflictions ne suffisoit pas pour l'accabler, survinrent encore les persécutions de l'académie de la Crusca, suscitées particulièrement par Lionardo Salviati et

(1) Illustre Vincent (Gonzaga), je languis à la mort dans cette noire prison, et sous un régime bien dur.

(2) Les grands palais et les lambris dorés retentissent de chants; moi seul fais résonner de mes gémissemens les murs de ma prison. Est-ce donc là la foi donnée? mes cris iront-ils donc jusqu'à vous? Hélas! cruelle, une prison, un tombeau, est-ce là ce que vous appelez la pitié et le prix de mon amour?

Bastian de' Rossi! Le poème du Tasse, à les entendre, fourmilloit de discordances et de barbarismes : ils le comparoient à une maison petite, pauvre et disproportionnée, bâtie sur le vieux (1) et toute faite de pièces rapportées : ou bien encore à un dortoir de moines (2). Ils assuroient que le Tasse ne possède aucun des moyens d'exciter dans le lecteur la compassion ou nul autre sentiment de l'âme. Ils témoignoient la crainte qu'on osât comparer la *Jérusalem* à l'*Avarchide*, poème allemand aujourd'hui oublié; ils prononçoient que le *Morgante* étoit autant au dessus du poème du Tasse que l'homme vivant est préférable au cadavre; et d'un ton doctoral ils prophétisoient que, dans peu d'années, Goffredo (Godefroy dans l'Amynte) seroit abandonné.

Cette prédiction rappelle celle de madame de Sévigné, contemporaine de Racine, qui assuroit que les tragédies de ce poète ainsi que l'usage du café (tout nouveau alors) seroient bientôt hors de mode. Enfin, après huit années de souffrances, à la prière du jeune D. Vincenzo Gonzaga, le Tasse fut délivré de cette prison si dure et si injuste, où tous les moyens avoient été mis en usage pour le faire devenir réellement fou (3).

---

(1) Ceci fait allusion au modèle qu'il s'étoit choisi, et ce modèle étoit Homère. Avoit-il donc tant à rougir d'un tel choix? d'ailleurs ses contemporains eux-mêmes lui ont rendu justice, et maintenant encore il est des Italiens qui le mettent au dessus du poète grec. (*Note de l'éditeur.*)

(2) Cette comparaison rappelle les vers de l'Art poétique où, après avoir blâmé les poètes qui *présentoient aux yeux de leurs lecteurs le diable toujours luttant avec les cieux et balançant avec Dieu la victoire*, Boileau ajoute :

> Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès:
> Je ne veux point ici lui faire son procès.
> Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
> Il n'eût point de son livre illustré l'Italie
> Si son sage héros, toujours en oraison,
> N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;
> Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse
> N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

(*Note de l'éditeur.*)

(3) Souvent la folie elle-même est un moyen qui, employé à propos, sauve l'homme du danger. Ce sentiment est appuyé par les exemples de Solon, de L. Brutus, et surtout par celui de David même, qui, pour sauver ses jours en péril, feignit d'être devenu insensé. Torquato Tasso, à la cour du duc Alphonse d'Est, voulut se servir du même stratagème; mais

Dans la première période de la vie du Tasse, la poésie, l'amour, l'espérance de l'immortalité, et les sourires de sa dame, l'avoient tenu dans une ivresse que ne peuvent connoître que les grandes âmes, et qui leur fait oublier toute autre chose sur la terre; mais deux ans après son emprisonnement la princesse Eléonore étoit morte; elle étoit morte de douleur, à la vue des cruautés qu'on exerçoit à son occasion sur un si grand homme. Princesse pudique et de mœurs vraiment royales, elle avoit su maintenir la passion de Torquato dans la sphère élevée de ce sentiment délicat qui, sur une parole, encore même incertaine, se contente de la correspondance des âmes. Mais alors elle le jugeoit malheureux sans retour, et elle périt de langueur. « Une larme, une seule larme, disoit la marquise Canonici Facchini, voilà tout ce que demandoit pour sa consolation le malheureux prisonnier. Eh bien! le dernier soupir de la jeune princesse fut un soupir de compassion et de douleur. » Eléonore une fois morte, que lui faisoient à lui les douceurs de la vie? Une seule espérance lui restoit, mais une espérance d'un genre bien élevé : celle de vivre sans contrainte, de vivre uniquement pour la gloire. Aussi, dès qu'il fut sorti de prison, il crut pouvoir se faire un état indépendant, en recueillant la dot de sa mère, et en mettant ses œuvres au jour avec le privilége de tous les princes d'Italie. Mais le malheur s'étoit fait le compagnon inséparable de son passage sur la terre, et toutefois il pensa pouvoir encore en adoucir la rigueur, soit en changeant de climat, soit par des efforts inouïs de génie. Dénué d'argent, d'habits, de linge même, tantôt contraint de demander l'aumône, tantôt forcé de recourir à la triste ressource de l'hôpital, il arriva à Rome, et dans cette grande cité, si magnifique alors et si riche, au milieu de tant de cardinaux, ses amis de jeunesse, il ne s'en trouva pas un seul pour le protéger d'une manière efficace. Un majordôme de monsignor Gonzaga le chassa une fois du palais de son maître, ne voyant en lui qu'un aventurier de mauvaise mine

---

il échoua pour n'avoir pas su l'employer à propos; ensuite, par les malheurs qui lui survinrent, il devint comme fou véritablement; et ce qui fut cause surtout que son artifice ne lui servit de rien, c'est qu'il avoit porté trop haut ses pensées et qu'il eut à lutter contre des ennemis trop puissans et trop astucieux.

(Jérôme Brusoni, Conc. polit. e morali.)

et infirme. Quatre fois Torquato se rendit à Naples, et jamais il ne put réussir à rentrer dans l'héritage de sa mère. Il vint à Florence, où l'appeloit le grand-duc Ferdinand, et ne put s'y plaire. Il retourna à Mantoue, et n'eut pas lieu de se louer des Gonzaga. Nulle part enfin il ne lui fut donné de trouver la paix de son âme blessée, ni un soulagement à ses membres fatigués et affoiblis, sans que vienne peser sur lui cette servitude qu'il haïssoit tant, et qui faisoit son tourment le plus cruel.

Enfin, pendant qu'il étoit à Naples, vivant un peu moins malheureusement qu'à l'ordinaire, il reçut du cardinal Cinzio Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII, l'invitation de se rendre à Rome pour y recevoir solennellement la couronne de laurier, *ornement des empereurs et des poètes*. Soit qu'il y ait dans les grands génies une vertu secrète qui leur fait présager l'avenir, soit que l'expérience des malheurs passés eût convaincu le Tasse de l'impossibilité de surmonter sa mauvaise fortune, il ne ressentit pas la moindre joie d'une pareille invitation, et ne se tourna du côté de Rome qu'entraîné comme de force par les instances de ses amis les plus chers et les plus dévoués. Le pape l'accueillit avec affection et lui dit : « Nous vous avons destiné la couronne de laurier, parce qu'elle est demeurée autant honorée par vous, que dans les siècles passés elle a servi à honorer les autres. » Mais ni ces paroles aimables du sage pontife, ni les honneurs que chacun à l'envi se plaisoit à lui rendre, ne purent déraciner de son esprit cette idée fixe, que l'infortune qui le poursuivoit étoit plus forte qu'aucune puissance humaine. Aussi aux vers qui furent écrits pour son couronnement, répondoit-il avec Sénèque :

Magnifica verba mors propè admota excutit.

Le Tasse est resté comme un exemple mémorable et bien digne de compassion, qui prouve ce que peut la fortune ennemie. Les pluies retardèrent les préparatifs du triomphe ; dans cet intervalle de temps il tomba malade, et, se jugeant près de sa fin, il voulut au moins ne pas mourir dans les demeures de ces grands avec qui il avoit été contraint de vivre et de souffrir. Il se fit donc transporter au couvent de Saint-Onuphre chez les pères de Saint-Jérôme.

« Ce matin là, dit Manso, il tomboit une pluie accompagnée

d'un vent violent. Les religieux, voyant d'un pareil temps arriver la voiture du cardinal Cinzio, pensèrent qu'un grand motif pouvoit seul l'amener; précédés de leur prieur, ils se présentent à la porte : mais qui voient-ils descendre de cette voiture superbe? Torquato Tasso, le visage horriblement décomposé, leur annonçant, aussitôt qu'il les voit, le but de sa visite : *Je viens ici*, leur dit-il, *pour mourir parmi vous.*»

De ce couvent il écrivoit à son ami Constantin ces tristes paroles : « Il n'est plus temps que je vous entretienne de l'obstination de la fortune à mon égard, encore moins de l'ingratitude du monde. Il a enfin vaincu; il a réussi à m'amener mendiant au lieu de ma sépulture. »

Cisalpino, premier médecin (archiâtre) du pape, qui connoissoit le Tasse depuis long-temps, lui déclara, avec la sincérité d'un ami, qu'il étoit arrivé à ses derniers jours. A ces mots, Torquato, l'embrassant avec joie, lui témoigna sa reconnoissance pour une aussi heureuse nouvelle. Tournant ensuite les yeux vers le ciel, il rendit au Dieu de miséricorde d'humbles actions de grâces d'avoir bien voulu le conduire au port après une si longue tempête.

Comme on l'engageoit à faire son testament, il répondit qu'il n'avoit rien à laisser après sa mort; et, sur l'invitation de dicter l'épitaphe qui devoit être mise sur son tombeau, il sourit en disant qu'il suffisoit à sa fosse d'une simple pierre pour la couvrir.

Torquato Tasso mourut en chrétien comme il avoit vécu, et en homme dégoûté de la terre, qui a mis toutes ses espérances dans son créateur qui le rappelle à lui.

C'est ainsi que passa des maux d'une vie agitée à la paix de la patrie céleste, le 25 avril 1595, le plus grand des génies, le plus infortuné des hommes. Il étoit grand de taille et bien proportionné : il réussit parfaitement dans les exercices chevaleresques. Toutes les vertus ornèrent son âme; mais pour les qualités intellectuelles, il étoit au dessus de toute comparaison humaine.

Une bonne Vie du Tasse est encore à faire. Dans celle écrite par Manso, et dont nous nous sommes beaucoup aidé, il y a encore bien à désirer. Dans celle de Serassi, trop de choses portent au dégoût, souvent même au mépris. Parmi les Anglais, Blacke est l'auteur qui me semble le meilleur. Chez les Fran-

çais, Guinguené a montré un sens assez rare dans ses considérations sur les actions et les écrits du Tasse. Lord Byron, dans ses Lamentations du Tasse, s'est montré inférieur à lui-même et au dessous de son titre. Goldoni a retracé heureusement dans une comédie le caractère du poète amoureux, si ce n'est qu'il pèche souvent par ce style servile qui dominoit de son temps dans les écrits italiens.

Voici maintenant les œuvres de Torquato Tasso : *La Gierusalemme liberata, la Jérusalem délivrée ;* le meilleur des poèmes épiques modernes, où le dépit perce à travers le roman.

Quelques critiques de grand renom préfèrent la *Jérusalem* à l'Iliade et à l'Enéide.

La Gierusalemme conquista, la Jérusalem conquise, qui n'est que le premier poème refait : c'est l'œuvre d'un génie, puissant mais fatigué par les malheurs, et devenu timide à force d'éprouver de la résistance.

L'Aminta, l'Amynte, travail merveilleux,

> Sì che parve minor della zampogna
> L'epica tromba, e al paragon geloso
> Dei primi onori dubitò Goffredo (1).

Le Sette Giornate del mondo creato, les Sept Jours de la création. Poème en vers libres, dont Barbarigo a dit :

> Come di Dio è l'ultim' opra l'uomo,
> È del suo chiaro ingegno ultimo parto (2).

Milton a beaucoup puisé dans les *Sette Giornate ;* mais il a surpassé son modèle dans la peinture délicate des amours d'Adam et Ève dans le Paradis.

Il Rinaldo, Renaud. Poème en vers de huit, ecrit à l'âge de dix-huit ans, et comparable à l'aurore d'un beau jour.

Il Torrismondo, Thorismond. Tragédie imitée de *l'OEdipe tyran*, de Sophocle, remplie de vers très-beaux, mais ennuyeuse dans tout son ensemble.

---

(1) Si bien que la trompette épique paroît le céder au simple chalumeau, tandis qu'au contraire Godefroi semble jaloux des premiers honneurs.

(2) De même que l'homme fut le dernier ouvrage de Dieu, ainsi ce poème fut le dernier fruit de l'illustre génie du Tasse.

Poésie. Dans la poésie lyrique, le Tasse ne le cède, parmi les modernes, qu'au seul Pétrarque.

Prose. En prose, le Tasse a traité de politique, d'économie, d'étique, de morale, de poésie, de rhétorique, de droit, etc.

« Dans sa manière de traiter de toutes choses, a dit Manso, Torquato ne peut être comparé à qui que ce soit parmi ses contemporains, encore moins assurément parmi les anciens, si l'on en excepte Platon, qu'il prit à la fois pour maître et pour modèle, en rappelant cette méthode respectable du raisonnement philosophique, que Platon lui-même établit autrefois dans l'Académie. »

Dans ses lettres, et surtout ses lettres familières, il arrive souvent au Tasse de s'élever à cette éloquence qui laisse loin derrière elle toutes les autres, je veux dire l'éloquence du cœur. Elles peuvent servir de texte dans l'étude de la langue.

LA

JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

CHANT PREMIER.

Je chante les pieux combats, et le guerrier qui délivra le tombeau de Jésus-Christ. De nombreux exploits signalèrent sa prudence et sa valeur : des travaux nombreux éprouvèrent sa patience dans cette glorieuse conquête. En vain l'Enfer se souleva contre lui : en vain s'armèrent contre lui les peuples réunis de l'Asie et de l'Afrique ; le Ciel protégea ses efforts, et il ramena sous les saints étendards ses compagnons errans.

O Muse ! ô toi qui ne ceins point ta tête d'un périssable laurier cueilli sur l'Hélicon ; toi qui habites dans l'Olympe, au milieu des célestes chœurs ; toi dont le front est couronné d'étoiles immortelles ! ô Muse, allume dans mon sein une ardeur divine, enflamme mes chants ; pardonne, si j'orne la vérité de fleurs, et si je répands, sur mes vers, d'autres charmes encore que les tiens !

Tu sais que l'homme court s'enivrer des mensonges du Parnasse ; tu sais que la vérité, parée des grâces de la poésie, entraîne et subjugue les cœurs les plus rebelles. Ainsi nous présentons à un enfant malade les bords d'un vase abreuvés d'une douce liqueur : heureusement trompé, il boit des sucs amers, et doit la vie à son erreur.

O magnanime Alphonse ! ô mon asile et mon

port! toi qui sauvas des injures de la fortune et des écueils d'une mer en furie ma barque errante et à demi brisée, daigne sourire à des vers qu'au milieu de mon naufrage je fis vœu de te consacrer. Peut-être un jour viendra que ma muse, qui présage tes destins, osera chanter tes exploits; et en les chantant, elle ne fera que répéter ceux qu'elle va décrire.

Oui, si jamais les Chrétiens sont réunis par les nœuds de la paix; si jamais ils s'arment pour arracher une seconde fois au fier Musulman la glorieuse proie que ravit son injustice : oui, ce sera toi qui commanderas leurs armées ou guideras leurs pavillons. Emule de Godefroi, daigne écouter mes chants, et prépare-toi aux combats.

Déjà le soleil avoit cinq fois parcouru son oblique carrière, depuis que l'ardeur d'un saint zèle avoit entraîné les Chrétiens dans l'Orient. Nicée avoit cédé à leur audace : la puissante Antioche, surprise par leur adresse, avoit été défendue par leur valeur contre toutes les forces de la Perse. Maîtres de Tortose, l'hiver suspendoit leurs efforts, et ils attendoient le retour du printemps.

Déjà cette saison qui enchaîne l'activité des guerriers touchoit à sa fin, quand du haut de son trône, de ce trône qui s'élève autant au-dessus de la sphère étoilée, que les étoiles s'élèvent au-dessus des enfers, l'Éternel abaissa ses yeux sur la terre; en un seul instant, un seul de ses regards embrasse l'Univers et tous les êtres qu'il renferme.

Tout est présent à sa vue; mais sur-tout elle se fixe sur la Syrie et sur les princes Chrétiens. De ce coup d'œil qui pénètre les cœurs et qui en éclaire les replis les plus tortueux, il voit Godefroi enflammé du zèle le plus pur. Ce guerrier plein de foi, brûle d'affranchir Solime du joug de l'impie. La gloire, les empires, les richesses, tout est vil à ses yeux.

L'ambitieux Baudouin n'aspire qu'aux grandeurs humaines dont il est occupé tout entier. Tancrède, en proie à un amour funeste qui l'agite et le dévore, dédaigne la vie. Boëmond jette dans Antioche les fondemens de son nouvel empire, établit des lois, crée les arts, et donne à ses sujets un culte pur et des vertus.

Profondément absorbé dans ces grands desseins, il ne paroît plus connoître d'autre gloire, ni d'autres exploits. L'âme impétueuse de Renaud appelle la guerre, et s'indigne contre le repos. Ce ne sont point des trésors, ce n'est point un empire qui flatte ses vœux; il ne brûle que pour l'honneur; mais il brûle d'une ardeur immodérée. Son oreille attentive s'enivre des récits de Guelfe son oncle, et son cœur s'enflamme à l'éclat des exploits qu'il lui raconte.

Après avoir sondé l'âme de ces guerriers et des autres princes Chrétiens, le roi du monde appelle Gabriel, qui tient le second rang parmi les ministres de ses volontés. Gabriel, interprète fidèle entre Dieu et les justes, messager toujours agréable, porte sur la terre les décrets du Ciel, et reporte au Ciel les vœux et les prières des mortels.

« Va trouver Godefroi. Dis-lui de ma part : Pour» quoi cette inaction? Pourquoi Solime opprimée » attend-elle encore ses libérateurs? Qu'il assemble » les chefs, qu'il hâte leur lenteur. Il sera leur gé» néral et leur guide. Je le choisis, et ils le choisi» ront; aujourd'hui ses égaux et bientôt les exécu» teurs de ses ordres. »

Dieu dit, et le fidèle Gabriel a déjà revêtu d'une forme aérienne son invisible substance. Il a pris une figure humaine, mais une majesté céleste brille dans ses regards. Il est dans cet âge qui sépare la jeunesse de l'enfance. Des rayons éclatans ornent sa blonde chevelure.

Des ailes agiles, infatigables, sont attachées à ses épaules. Elles sont blanches et les extrémités en sont d'or. A l'aide de ces ailes, il fend les vents et les nues; il plane sur la terre et sur les mers. Déjà il a franchi les célestes barrières et les limites du monde. Ses ailes balancées arrêtent un moment son vol au-dessus du Liban.

Enfin il se précipite vers les plaines de Tortose. Le soleil entr'ouvroit les portes de l'Orient; plus de la moitié de son disque paroissoit encore plongé dans les eaux : déjà Godefroi offroit à Dieu son hommage accoutumé, lorsque, s'avançant à l'égal du soleil, mais plus brillant que lui, l'ange se présente à sa vue.

« Godefroi, voici la saison des combats; pour-» quoi diffères-tu d'affranchir Solime? Assemble les » chefs de l'armée, gourmande leur paresse; Dieu » t'a choisi pour les commander; ils t'obéiront d'eux-» mêmes. C'est Dieu qui m'envoie; c'est sa volonté » que je te révèle. Quelle confiance il doit t'inspi-» rer! quel zèle doit enflammer ton âme et se com-» muniquer à ton armée! » Il dit et il est déjà dans le Ciel. A ce discours, à cet éclat, Godefroi, les yeux éblouis, reste interdit et étonné.

Mais enfin, sorti de son trouble, il songe et aux ordres qu'il a reçus, et au Dieu qui les lui donne, et au ministre qui les lui annonce. Son zèle se ranime encore : il brûle de terminer une entreprise dont il est devenu le chef. Ce n'est point l'orgueil d'un vain titre qui enfle son courage; mais sa volonté s'allume dans la volonté du Ciel, comme l'étincelle dans un grand feu.

Il invite ses compagnons épars à se rassembler : les lettres, les courriers volent de tous côtés. Toujours au conseil il unit la prière. Tout ce qui peut ébranler, émouvoir une âme généreuse, tout ce qui peut réveiller la valeur assoupie, il le trouve

dans son âme : et les ressorts puissans qu'il emploie, entraînent et séduisent tous les cœurs.

Les chefs accourent; les autres les suivent. Boëmond seul reste dans ses États. Une partie est dans les murs de Tortose, d'autres campent dans les plaines qui l'environnent. Enfin, au jour marqué, tous les guerriers se réunissent et forment un conseil auguste et solennel. Godefroi est au milieu d'eux; la majesté brille sur son front, une noble éloquence éclate dans ses discours.

« Guerriers armés pour venger la querelle du » Ciel, vous qu'un Dieu choisit pour relever son » culte et ses autels; vous que guida son bras au » milieu des armes, à travers les dangers de la terre » et les écueils de la mer; vous qui avez soumis à » sa loi tant de provinces rebelles; vous qui, parmi » les nations vaincues et domptées, avez déployé » ses enseignes victorieuses et fait triompher son » nom!

» Ce n'est point sans doute l'amour d'une vaine » renommée qui nous a fait abandonner nos femmes, » nos enfans, notre patrie : ce n'est point pour commander à des peuples barbares que nous avons » bravé une mer infidèle et les hasards d'une guerre » lointaine; une gloire si commune, de si viles conquêtes, ne sont point le prix du sang que nous » avons versé.

» Arborer nos étendards sur les murs de la Cité » sainte, arracher des Chrétiens au joug d'une servitude qui les avilit et les accable, fonder dans la » Palestine un nouveau Royaume, donner à la piété » un asile assuré, rompre la barrière qui fermait à » ses hommages et à ses vœux l'accès du saint tombeau, tels furent les objets de notre illustre entreprise.

» Nous avons affronté mille dangers, nous avons » soutenu les travaux les plus rigoureux, mais nous

» aurons peu fait pour notre gloire et rien encore » pour nos desseins, si l'effort de nos armes s'arrête » ici ou se dirige sur d'autres lieux.

» Que nous sert d'avoir entraîné toute l'Europe » au fond de l'Asie, d'avoir porté la flamme dans » ces vastes contrées, si tant de mouvemens finissent » par bouleverser des empires, et n'en élèvent point » d'autres ?

» Il n'élève point des empires, celui qui veut les » poser sur de terrestres fondemens. Entouré d'é- » trangers, d'infidèles, de païens, au milieu de » Grecs jaloux et perfides, loin des secours de l'Oc- » cident, il verra s'écrouler son fragile édifice; et » accablé sous ses ruines et ses débris, il n'aura fait » que creuser son tombeau.

» Les Turcs vaincus, les Persans défaits, Antio- » che soumise; noms fameux, nobles et brillans » exploits ! mais ces exploits ne sont pas les nôtres. » Ils furent un bienfait du Ciel et l'œuvre de sa » puissance. Si ses grâces ne sont dans nos mains » que des instrumens de révolte, si nous ne nous » en servons que pour combattre ses desseins, je » crains qu'il ne les retire, et que le bruyant éclat » de nos victoires ne devienne la fable des nations.

» Loin, ah ! loin de nous un si coupable usage de » la faveur céleste ! Marchons d'un pas toujours égal, » et couronnons par une illustre fin la grandeur de » notre entreprise. Les passages sont libres, les che- » mins sont ouverts; la saison seconde nos projets : » courons, volons vers ces murs où le Ciel a marqué » le terme de nos exploits. Qui nous arrête encore !

» Oui, Princes, je vous l'annonce, et mes pré- » sages sont infaillibles : j'en atteste l'univers, j'en » atteste les siècles à venir, j'en atteste les célestes » puissances qui m'entendent; oui, les temps sont » arrivés, et tout est mûr pour le succès de nos ar- » mes. Si nous tardons encore, le moment nous

» échappe, et bientôt notre victoire s'évanouit. Je » vois déjà l'Egypte voler au secours de la Palestine » et triompher de nos lenteurs. »

Il dit : à son discours succède un doux murmure. Après lui Pierre se lève ; simple solitaire, Pierre étoit assis au milieu des princes, et de ses conseils il servoit une entreprise dont il fut le premier moteur. « Ce que Godefroi vous invite à faire, moi je » vous le conseille. Il n'y a plus à balancer. La vé» rité vous a été démontrée, vous la sentez, vous » en êtes convaincus, je n'ai qu'un mot à vous » ajouter.

» Quand je me rappelle ces discordes malheu» reuses, sources de tant d'affronts que vous avez » reçus, ces divisions qui ont arrêté ou suspendu » vos succès, ces lenteurs éternelles, j'en trouve » l'origine dans le funeste et trop long partage d'une » autorité qu'anéantit l'équilibre des opinions.

» Il faut un maître unique dont la sagesse distri» bue les récompenses et les peines : où le pouvoir » est divisé, là le gouvernement flotte incertain, » sans principes et sans règles. Ah ! réunissez en un » seul corps des membres qui ne tendent qu'à se » rapprocher. Mettez dans la main d'un chef des » ressorts qui conduisent et un frein qui arrête : ar» mé du sceptre et du pouvoir, qu'il ait et les droits » et la majesté d'un souverain. »

Ainsi parla le vieillard. O Dieu, ton souffle pénètre toutes les pensées et embrase tous les cœurs : c'est toi qui inspiras le solitaire : c'est toi qui imprimas ses paroles dans l'âme de tous les chefs ; tu étouffas en eux le sentiment de l'indépendance et cet orgueil si naturel de commander aux autres. Guillaume et Guelfe, les premiers, donnent à Godefroi le titre de général, auquel ils avoient le plus de droits de prétendre.

Tous les autres applaudissent. Qu'il soit, disent-

ils, l'âme de nos entreprises, qu'il nous commande ; qu'il impose des lois aux vaincus ; qu'arbitre de tout, il donne ou la guerre ou la paix. Que ses égaux obéissent à ses ordres, et ne soient plus que les ministres de ses volontés. Aussitôt la renommée vole, et porte partout la nouvelle de cet illustre choix.

Godefroi se montre aux soldats; il paroît à tous digne du haut rang où le Ciel l'a placé. D'un front serein, d'un regard tranquille et modeste, il reçoit leurs hommages, il entend leurs applaudissemens, il répond aux témoignages de leur amour et aux protestations de leur obéissance : ensuite il ordonne que, le lendemain, tous dans une vaste plaine se rassemblent en ordre de bataille.

Le soleil plus serein et plus lumineux reparoît à l'Orient : aux premiers rayons du jour qu'il ramène, les drapeaux flottent dans les airs, et tous les guerriers s'avancent couverts de leurs armes les plus brillantes. Ils se rangent dans une vaste prairie. Bouillon paroît : infanterie, cavalerie, tout défile sous ses yeux attentifs à les distinguer.

O toi qui dissipes la nuit des ans et de l'oubli, toi qui conserves dans un dépôt fidèle les événemens passés, Mémoire, redis-moi les noms des guerriers et le nombre de leurs soldats! Que leur antique renommée, perdue dans le silence, obscurcie par les années, revive et reprenne dans mes vers son premier éclat. Donne à ma langue des sons que tous les siècles entendent, et qui retentissent encore au-delà des temps.

Les premiers qui s'avancent sont les Français troupe d'élite formée dans l'Ile de France, dans ce pays riche et fertile que quatre fleuves arrosent Hugue, le frère de leur roi, les avoit commandés mais Hugue n'étoit plus, et les fleurs de lis flottoient alors sous les ordres de Clotaire. Ce guerrier porte

le nom des rois : sa valeur et ses exploits le rendent digne de ce rang.

Ils sont au nombre de mille cavaliers : mille autres les suivent ; ils ont même discipline, même caractère, mêmes armes et mêmes traits : la Neustrie leur donna naissance. Robert est leur souverain et leur chef. Après eux déploient leurs enseignes Guillaume et Adémar, tous deux princes, et pasteurs des peuples tous deux.

L'un et l'autre étoient sortis de l'ombre des autels ; un casque presse leur longue chevelure, et leurs mains consacrées à un ministère de paix, manient des armes cruelles. Sous le premier marchent quatre cents guerriers qu'Orange a nourris : le second en commande quatre cents autres, non moins courageux, auxquels la ville du Puy donna le jour.

Baudouin paroît après eux, et conduit douze cents Boulonnois : une partie avoit suivi ses drapeaux : Godefroi, son frère, lui a confié les autres, depuis qu'il commande à tous les chefs. Un héros intrépide à la guerre et prudent au conseil, le comte de Chartres, guide après lui quatre cents guerriers.

Guelfe marche sur ses pas ; Guelfe que son mérite élève à la hauteur de sa fortune : Italien d'origine, il compte dans la maison d'Est une longue suite d'aïeux : mais l'Allemagne lui donna un surnom et des États, et il soutient la gloire des Guelfes qui l'ont adopté. La Carinthie reconnoît ses lois, et il commande aux régions que les Rhétiens et les Suèves occupèrent jadis entre le Danube et le Rhin.

Cet héritage de sa mère fut agrandi par ses conquêtes. Ses soldats vont affronter la mort par ses ordres : avides de périls, ils aiment, dans la paix, les festins et les jeux, et ils tempèrent par une douce chaleur le froid de leurs climats. Cinq mille

avoient suivi sa fortune; mais le fer du Perse en a déjà moissonné plus des deux tiers.

Paroît ensuite l'élite de ce peuple que pressent de tous côtés la France, l'Allemagne et la mer, et dont les fertiles sillons et les pâturages sont arrosés, et souvent inondés par la Meuse et par le Rhin. Une blonde chevelure ajoute encore à la blancheur de leur teint. Parmi eux sont des insulaires accoutumés à braver l'Océan qui les environne; ils l'arrêtent par des digues profondes : mais souvent l'Océan brise ces barrières et engloutit, à la fois, leurs vaisseaux, leurs trésors et leurs cités.

Ils composent ensemble mille guerriers, et marchent tous sous les ordres d'un autre Robert. Après eux vient l'escadron plus nombreux des Anglais. Guillaume, le second fils de leur roi, les commande. Les Anglais excellent à lancer des traits. Avec eux est un peuple plus voisin du Pôle; sauvages habitans des forêts, leur patrie est l'Irlande, qui touche aux dernières limites du monde.

Tancrède vient ensuite : Tancrède, le plus brave, le plus généreux, le plus intrépide, le plus beau de tous ces guerriers, si Renaud n'étoit pas avec eux. Une ombre légère se mêle à tant d'éclat; c'est un funeste amour, un amour né d'un coup d'œil au milieu des combats, qui vit dans les chagrins, et se nourrit d'amertumes.

On dit que ce jour, que rendit à jamais célèbre la défaite des Perses par les Chrétiens, Tancrède, victorieux, lassé de poursuivre des ennemis qui fuyoient devant lui, chercha enfin un asile où il pût reposer ses membres fatigués, et éteindre une soif brûlante. Il entre dans un sombre bocage où couloit une claire fontaine entourée de siéges de vert gazon.

Soudain une fille paraît à sa vue; l'armure qui la couvre ne laisse voir que sa tête : c'était une Per-

sane, une jeune guerrière, qui étoit venue, dans cet asile, chercher aussi l'ombre et le repos. Tancrède la voit, il la voit et l'admire; il est enflammé, il brûle pour elle. Cet amour qui ne fait que de naître, déjà règne en tyran dans son cœur.

A la vue du guerrier, elle remet son casque, et elle fondoit sur lui, si une troupe de Chrétiens n'étoit survenue. Cette fière beauté cède au nombre qui la menace; elle part : mais Tancrède vaincu conserve son image, elle vit dans son cœur; toujours plein de son idée, tout lui retrace et ses traits et son attitude, et les lieux où il l'a vue; alimens éternels de la flamme qui le consume.

Le cœur gros de soupirs, les yeux mouillés de larmes, il marche la tête baissée, et fait lire, dans tout son maintien, son amour et son désespoir. Huit cents cavaliers sont sous ses ordres. Ils ont abandonné, pour le suivre, les coteaux fortunés de la Toscane, et les plaines fertiles de la Campanie, pays charmant où la nature étale sa pompe et ses richesses.

Deux cents Grecs viennent ensuite; ils ne sont point couverts de fer : des cimeterres pendent à leur côté : un arc et des flèches résonnent sur leurs épaules. Leurs coursiers, agiles, infatigables, ne connoissent presque ni repos, ni nourriture; prompts à l'attaque, prompts à la retraite, errans et dispersés, leur fuite est encore un combat.

Tatin est à leur tête; Tatin le seul des princes Grecs qui osa s'associer à la fortune des Latins. O crime! ô honte! malheureuse Grèce, tu demeuras tranquille spectatrice d'une guerre qui se faisoit sur tes frontières; ta foible politique attendoit les événemens pour se décider : vile esclave aujourd'hui, gémis sous le poids de ta chaîne; mais n'accuse point l'injustice du sort qui t'accable; il étoit dû à ta lâcheté.

Aux derniers rangs parut une troupe, que l'honneur, le courage et les talens devoient placer avant toutes les autres. Ce sont ces foudres de la guerre, la terreur de l'Asie, héros invincibles, connus sous le nom d'Aventuriers. Fabuleux Argonautes, Chevaliers errans plus fabuleux encore, vos exploits si vantés disparoissent devant ceux de ces guerriers. Mais qui sera digne de les commander?

Dudon les guide; sa verte vieillesse conserve toute la force de l'âge mûr : sa vigueur éclate encore sous ses cheveux blancs; d'honorables blessures conservent la trace de ses exploits. Si le droit de commander eût été le prix de la naissance et de la valeur, tous y auroient prétendu; mais tous s'accordent à choisir pour leur chef, celui qui avoit rendu le plus de combats et acquis le plus d'expérience.

Eustache paroît avec éclat dans cette troupe; Eustache, illustre par lui-même, plus illustre encore par Bouillon son frère. On y voit Gernand. Ce fils du roi de Norwège, vante et ses titres et les couronnes et les sceptres qui l'attendent. Roger de Bernaville et Enguerrand y soutiennent leur antique gloire. Genton, Raimbaud, deux Gerard y brillent par leur courage et par leur audace.

On y remarque Ubalde et Rosemond, héritier du duché de Lancastre. Fier Obizon, héros de la Toscane, et vous, Achille, Sforce, Palamède, tous trois frères, tous trois l'honneur de la Lombardie, vos noms appartiennent à l'Univers, et ils surnageront sur l'abîme de l'oubli : et le tien aussi, généreux Othon, toi dont le bras conquit ce fameux bouclier sur lequel était peint un enfant tout nu, sortant de la gueule d'un serpent.

Je n'oublierai point Gaston, Rodolphe, ni l'un ni l'autre Gui, tous deux célèbres par leurs exploits. Evrard ni Garnier ne demeureront point ensevelis

dans la nuit d'un injurieux silence. Où m'entraînez-vous encore, Gildippe, Odoard? Fidèles amans, tendres époux, toujours inséparables, vous vous suivez jusque dans les combats, et vos noms seront encore unis dans mes vers.

Que n'apprend-on pas, Amour, sous ton empire? D'une foible amante, tu fis une intrépide guerrière. Gildippe, attachée aux pas de son époux, combat à ses côtés. Leurs jours n'ont qu'une même trame il n'est point de douleur, point de blessure qui ne se répète de l'un à l'autre. Le coup qui atteint l'amant, frappe l'amante, et la vie de l'un s'écoule par la blessure de l'autre.

Mais Renaud, un enfant, efface tous les héros Chrétiens. Sur son front majestueux éclate une douce fierté. Tous les regards sont fixés sur lui. Ses exploits ont devancé l'âge et surpassé les espérances; les premiers jours de son printemps donnent des fruits que d'autres ne cueillent que dans leur automne. Couvert de son armure, la foudre à la main, c'est le dieu des combats: s'il ôte son casque, c'est l'Amour.

Sophie, la belle Sophie, lui donna le jour sur les rives de l'Adige; et Berthold, le puissant Berthold est son père. Il étoit encore au berceau quand Mathilde l'adopta: élevé sous ses yeux, il apprit tout ce qu'on enseigne aux enfans des rois; et il demeura toujours près d'elle jusqu'au moment où la trompette guerrière retentit du côté de l'Orient, et enflamma son jeune courage.

Alors, et il n'avait pas encore trois lustres accomplis, seul il se dérobe aux mains qui l'ont nourri, et parcourt des routes inconnues: il traverse la mer Egée, il franchit les rivages de la Grèce, et vient dans des contrées lointaines se joindre aux Chrétiens. Fuite héroïque et digne de trouver un imitateur dans quelqu'un de ses illustres neveux. Il

y a déjà trois ans qu'il combat, et à peine un léger duvet ombrage son menton.

Aux cavaliers succède l'infanterie : Raimond commande la première bande ; Toulouse obéit à ses lois. Du pied des Pyrénées, des bords de la Garonne et de l'Océan, quatre mille guerriers ont suivi ses pas ; tous bien armés, tous formés à une discipline sévère, intrépides dans les dangers, endurcis aux travaux, braves soldats, ils ne peuvent avoir un capitaine plus brave, ni plus expérimenté.

Etienne d'Amboise en conduit cinq mille que Tours et Blois ont vus naître. Quoique tout couverts d'un acier brillant, leurs corps sans vigueur cèdent aux premières fatigues. Nés sous un climat riant et voluptueux, ils en ont la mollesse et la langueur. Ils sont impétueux au premier choc, mais bientôt leur ardeur s'affoiblit et s'éteint.

Alcaste vient ensuite, le regard menaçant, la démarche altière ; tel on vit Capanée sous les murs de Thèbes. Six mille Helvétiens sont descendus avec lui du sommet des Alpes : ce peuple audacieux et fier a donné des formes nouvelles et un plus noble emploi au fer qui traçoit des sillons et déchiroit le sein de la terre. D'une main accoutumée à conduire de vils troupeaux il va défier les rois.

A la tête de la dernière troupe, flotte l'étendard où sont peintes la tiare et les clefs. Sous le brave Camille, marchent sept mille soldats couverts d'armes éclatantes. Camille, fier de l'honneur de les commander, se flatte de faire revivre la gloire de ses aïeux, et de montrer à l'Univers que rien ne manque à la valeur romaine, ou que la discipline seule lui manque.

Godefroi satisfait, appelle les chefs, et leur découvre le secret de ses projets : Demain, leur dit-il aux premiers rayons du jour, que l'armée s'ébranle, et que la Cité sainte soit investie avant que l'ennemi

nous attende. Allez, généreux guerriers, courez aux combats, ou plutôt à la victoire. A ce discours hardi d'un héros plein de sagesse, tout s'agite, tous les courages s'enflamment, et leurs vœux impatiens hâtent le retour de l'aurore.

Cependant le vigilant Bouillon n'est pas sans crainte ; mais il la cache au fond de son cœur. Des avis trop certains lui ont appris que l'Égyptien marche vers Gaza, et qu'avec des forces redoutables, il menace d'entrer dans la Syrie. Il connoît ce prince audacieux. Nourri dans les combats, il ne peut croire qu'il languisse aujourd'hui dans une molle oisiveté. Trop sûr de trouver en lui un ennemi opiniâtre, il parle ainsi à Henri, son messager fidèle.

« Monte sur une barque légère, et passe en » Grèce; une main qui ne m'a jamais trompé m'é» crit qu'un jeune héros, un rejeton des rois, y ar» rive pour s'associer à nos armes. C'est le prince » des Danois, il amène à sa suite des peuples qui » habitent les climats glacés de l'Ourse.

» Peut-être le Grec artificieux et fourbe tentera » de le faire retourner sur ses pas, ou de porter ses » efforts et son audace dans des contrées éloignées » de nous. Toi, ministre fidèle de mes volontés, toi, » l'organe de la vérité, fixe ce prince au parti que lui » dictent son intérêt et le nôtre. Dis-lui de ma part » qu'il vienne; que tout délai flétriroit sa gloire.

» N'accompagne point ses pas: demeure auprès » du monarque des Grecs, pour hâter ce secours » tant promis; ce secours que doivent nous garan» tir les traités. » Muni de ses instructions et des lettres du héros, Henri part. Bouillon, plus calme, commence à goûter le repos.

L'aurore ouvre au soleil les portes de l'Orient : on entend tout à coup le son des tambours et les éclats de la trompette guerrière: tout s'émeut,

tout s'ébranle. Le tonnerre qui promet une pluie bienfaisante à la terre altérée, n'est point aussi agréable aux mortels que le fut à ces guerriers avides de combats, le son des instrumens belliqueux.

Dans l'ardeur qui les presse, tous s'assemblent, tous vont se ranger sous leurs chefs. Déjà l'armée est en ordre; les enseignes se déploient, et au milieu d'elles flotte triomphante l'enseigne de la croix, le gage de la victoire.

Le soleil a déjà mesuré une partie de sa carrière; ses rayons frappent les armes des soldats, et en font jaillir des étincelles qui éblouissent au loin. L'air est tout en feu. Le choc des armes et le hennissement des chevaux retentissent dans la plaine.

Par les ordres du général, dont la sagesse a tout prévu, des cavaliers se sont répandus dans la campagne et vont reconnoître le pays : des pionniers aplanissent la route, comblent les fossés et ouvrent les passages.

Il n'est ni force ennemie, ni rempart, ni torrent, ni forêt, qui puissent arrêter la course impétueuse des Chrétiens. Tel on voit le roi des fleuves, lorsque son onde en courroux s'enfle et s'élève, franchir ses rives et porter le ravage dans la plaine : il n'est plus de digue, plus de barrière qui s'oppose à son débordement.

Le roi de Tripoli avoit seul des murs, des troupes, des trésors et des armes : seul il pouvoit leur présenter des obstacles; mais il n'ose affronter la tempête : renfermé dans ses murailles, il offre des présens et demande la paix. Arbitre de tout, au milieu de ses États, Godefroi lui donne des lois et reçoit ses hommages.

Du sommet du Séir, de cette montagne qui, du côté de l'Orient, domine la Cité sainte, descendit dans la plaine une multitude de Chrétiens; hom-

mes, femmes, enfans, ils apportent des dons aux vainqueurs. Ils contemplent avec joie leurs libérateurs et leurs frères; ils admirent des armes inconnues; guides fidèles et sûrs, ils dirigent la marche de Godefroi.

Jamais il ne perd de vue le rivage de la mer. Il sait qu'une flotte amie en côtoie les bords et lui assure l'abondance et des secours. Au moyen de cette flotte, c'est pour lui seul que les moissons jaunissent dans les îles de la Grèce; c'est pour lui seul que Chio et la Crète voient mûrir leurs raisins.

La mer gémit au loin sous le poids des vaisseaux: l'onde écume sous la rame des barques légères. La Méditerranée n'offre plus d'asile au Sarrasin: il ne trouve partout que l'esclavage ou la mort. Venise, Gênes, la France, l'Angleterre, la Hollande et la Sicile, ont couvert les ondes de leurs pavillons.

Un même esprit fait mouvoir toutes ces flottes, un même nœud les enchaîne au succès de la grande entreprise. Elles portent à l'armée des provisions qu'elles ont prises sur différens rivages. Cependant Godefroi a franchi les frontières de l'infidèle, et d'une course rapide, il avance vers les lieux qu'arrose le sang d'un Dieu.

Mais la messagère indifférente du mensonge et de la vérité, la Renommée, a répandu que les Chrétiens victorieux se sont rassemblés; que déjà ils sont en marche, et que rien ne les arrête. Elle détaille leurs forces, elle nomme les guerriers les plus distingués; elle raconte leurs exploits, et sa voix menaçante présage à l'usurpateur de Sion les plus sinistres destins.

La crainte du mal, plus cruelle que le mal même, s'empare de tous les cœurs. L'oreille avide, inquiète, recueille les bruits les plus incertains, les rumeurs les plus frivoles, et porte le trouble dans les âmes. Un murmure confus se répand dans la ville,

dans les champs, et revient plus terrible augmenter les douleurs et les alarmes.

Cependant le tyran, à l'approche des périls qui menacent sa vieillesse, roule dans son cœur agité les projets les plus barbares. Aladin est son nom : nouvellement assis sur un trône usurpé, il y vit entouré de craintes et de soucis. Il est né cruel; mais l'âge avoit adouci son farouche caractère. A la vue des Latins qui vont l'attaquer, de nouveaux soupçons ajoutent à ses vieilles inquiétudes; il craint les ennemis; il redoute ses sujets.

Dans une même ville habitent confondus deux peuples divisés par leur croyance : le moins nombreux et le plus foible est soumis à Jésus-Christ. L'autre est sectateur de Mahomet. Quand Aladin, maître de Solime, eut résolu d'y établir le siége de son empire, sa politique diminua, pour l'infidèle, le poids des impôts, et en rejeta la surcharge sur les Chrétiens malheureux.

Trop sûr de leur haine, sa férocité, glacée par le froid des ans, se réveille plus terrible et plus aigrie. Jamais elle ne fut plus ardente et plus altérée de sang. Ainsi le serpent engourdi par les frimas, revit plus dangereux, au printemps. Ainsi le lion qui semble apprivoisé, redevient, quand on l'offense, terrible et furieux.

Je vois, dit le tyran, je vois dans ces infidèles, les signes trop certains de la joie qui les possède; ils se repaissent de nos malheurs; ils sourient à nos larmes. Peut-être ils trament sourdement des trahisons et des perfidies; peut-être ils conspirent contre ma vie, ou cherchent à introduire dans nos murs ce peuple ennemi qu'ils appellent leurs frères.

Non, je ferai avorter leurs impies complots; j'éteindrai mon courroux dans leur sang; j'en inonderai Solime. J'égorgerai les enfans dans le sein de leur mère; je brûlerai leurs maisons, je brûlerai

leurs temples ; ce seront là leurs bûchers ; sur cette tombe qu'ils adorent, au milieu de leurs sacrifices et de leurs vœux, je prendrai leurs prêtres pour mes premières victimes.

Ainsi l'impie parle dans son cœur : cependant il ne suit pas ce penser mal conçu ; mais s'il pardonne à l'innocence, ce n'est point pitié, c'est lâcheté. La crainte irrite sa fureur : une crainte plus puissante la dompte et l'arrête. Il tremble de fermer toute espérance aux traités, et d'aigrir, sans retour, un ennemi victorieux.

Ainsi le barbare modère les accès de sa rage insensée, ou plutôt il lui cherche d'autres alimens. Il désole les campagnes, il renverse les chaumières des laboureurs, la flamme étend partout ses ravages ; il ne laisse au Chrétien ni aliment ni asile. Sa cruelle prévoyance trouble les fontaines et les ruisseaux, et mêle aux ondes pures de mortels poisons.

Cependant il fortifie Jérusalem. Déjà bien défendue de trois côtés, elle offroit seulement du côté du nord des remparts moins assurés. Au premier soupçon du danger qui le menaçoit, le tyran a élevé de nouvelles murailles, et rassemblé dans leur enceinte une foule de guerriers que lui fournissent ses États, et d'autres dont son or a payé les services.

CHANT DEUXIÈME.

Tandis que le tyran s'apprête aux combats, Ismen seul, un jour, se présente à sa vue : Ismen qui peut du fond des tombeaux rappeler une cendre inanimée et lui rendre le sentiment de la vie; Ismen dont les sombres et magiques accens font pâlir jusque sur son trône le roi des Enfers; Ismen qui commande aux démons, les fait servir en esclaves à ses noirs projets, les délie ou les enchaîne à son gré.

Adorateur de Mahomet, il fut jadis Chrétien. Mais encore tout plein du culte qu'il a quitté, son art impie et sacrilége en profane les rits, et confond deux lois que jamais il n'a bien connues. Aujourd'hui, du séjour ténébreux où il exerce une science ignorée, il vient, au bruit du danger commun, offrir à un roi méchant, un conseiller encore plus sinistre.

« Prince, lui dit-il, elle vient fondre sur toi, cette » armée victorieuse, cette armée redoutée; mais » faisons notre devoir : le Ciel donnera, l'Univers » donnera des secours à notre valeur. Ta sagesse a » tout prévu; tu as rempli l'office d'un roi, l'office » d'un capitaine; cette terre sera le tombeau de tes » ennemis, si tous nous sommes dignes de toi.

» Moi, je t'offre ce que je puis; je viens partager » tes travaux et tes dangers. Je te promets et les » conseils d'une vieillesse expérimentée, et toutes » les ressources de mon art : je forcerai l'Enfer même » de combattre pour toi. Mais écoute, Prince, les » secrets que je vais te révéler.

» Dans le temple des Chrétiens, au fond d'un » souterrain inconnu, s'élève un autel; sur cet autel

» est l'image de celle que ce peuple imbécile révère » comme une Déesse, comme la mère d'un Dieu » mort et enseveli : une lampe toujours allumée » brûle devant elle ; un voile la couvre ; autour sont » suspendues les nombreuses offrandes qu'y consa- » crèrent de crédules dévots.

» Cette image, il faut que toi-même, de ta propre » main, tu l'arraches de ce temple, que toi-même » tu la places dans ta mosquée. Moi, j'emploierai » des charmes si puissans, qu'elle deviendra pour » nos murs une garde sûre et fidèle : elle sera, dans » tes imprenables remparts, le gage de la victoire et » de la sûreté de ton empire. »

Il dit, et il persuade. Le tyran impatient vole à l'asile des Chrétiens : il écarte les prêtres. D'une main sacrilége il arrache l'image ; il la porte dans ce temple où souvent d'un culte coupable et insensé on outrage le Ciel. Dans ce lieu profane, sur cette image sacrée, l'Enchanteur murmure sourdement ses blasphèmes.

Mais au retour de l'aurore, le gardien de ce temple impie cherche de ses premiers regards le précieux dépôt : il le cherche en vain : il court vers le tyran que son récit irrite et enflamme. Sans doute, s'écrie-t-il, une main inconnue l'a furtivement enlevée ; cette main ne peut être que celle d'un Chrétien.

Fut-ce en effet l'œuvre furtive d'une main fidèle? ou le Ciel, indigné qu'un lieu impur recélât l'image de sa Reine, de la mère de son Dieu, fit-il éclater sa puissance? Adresse ou miracle, la renommée balance et n'ose affirmer. Mais, sans doute, le zèle des humains eût été impuissant, et la piété veut croire que ce fut un miracle du Ciel.

Bientôt des satellites se répandent dans les temples, dans les maisons des Chrétiens. D'un œil avide, curieux, ils en parcourent les recoins les

plus secrets. On invite les délateurs par des récompenses; on effraie par les menaces les plus terribles ceux qui oseroient recéler le vol ou le coupable. L'Enchanteur lui-même interroge son art, et emploie toutes ses ressources : vaines recherches, charmes inutiles! le Ciel trompe ses efforts et lui cache la vérité.

Le barbare Aladin, toujours prévenu contre les Chrétiens, honteux de ne pouvoir les convaincre, s'abandonne à toute sa haine. Enflammé de colère, possédé d'une rage furieuse, insensée, il veut se venger; il veut, à quelque prix que ce soit, éteindre son courroux. « Il périra, dit-il, oui, il périra » ce coupable inconnu dans la perte commune de » toute sa secte.

» Pourvu que le coupable meure, périsse le juste » et l'innocent! Le juste! l'innocent! ah! tous sont » coupables! jamais un seul parmi eux ne fut ami » de notre nom. S'il en est un qui n'ait point trempé » dans ce nouveau crime, un crime ancien le rend » digne de la mort. Allons, fidèles sujets, allons, » prenez la flamme, prenez le fer. Brûlez, égorgez! »

Ainsi parla le tyran : ses ordres barbares bientôt connus, portent l'épouvante parmi les Chrétiens : abattus, consternés, la mort est déjà présente à leurs yeux; ils n'osent ni fuir ni se défendre : ils ne tentent ni l'excuse ni la prière. Timides, irrésolus, ils s'abandonnent; mais tout à coup ils trouvent leur salut où ils l'attendoient le moins.

Une vierge étoit parmi eux, d'une âme élevée, d'un cœur digne d'une couronne. Belle, mais dédaignant sa beauté, ou n'y cherchant que ce qui donne du lustre à sa vertu : son mérite le plus grand est de cacher son mérite dans les murs d'une humble demeure. Là, seule et négligée, elle se dérobe aux yeux, aux louanges, aux hommages des mortels.

Mais il n'est point de barrière qui puisse cacher une beauté digne des regards et de l'admiration Amour, tu ne le permis pas! tu révélas sa retraite aux désirs d'un jeune homme qu'enflammèrent tes ardeurs. Amour, tantôt aveugle, tu marches le bandeau sur les yeux, tantôt Argus, rien n'échappe à ta vue, à travers mille barrières, au fond de l'asile le plus mystérieux, tu lui montres l'objet de son hommage.

Sophronie, Olinde, nés dans les mêmes murs, adorent le même Dieu : aussi modeste amant que sa maîtresse est belle, Olinde désire beaucoup, espère peu et ne demande rien : il ne sait ou n'ose découvrir sa flamme. Elle, de son côté, ne le voit point, ou ne distingue point ses feux, ou les dédaigne. Ainsi l'a servie jusque-là le malheureux Olinde, inaperçu, ou mal connu ou dédaigné.

Cependant l'arrêt du tyran et le malheur des Chrétiens vont troubler l'asile de Sophronie : à cette nouvelle, son âme généreuse conçoit une grande idée; elle veut sauver ses frères : son courage la presse, la pudeur la retient : enfin le courage l'emporte, ou plutôt, par un heureux accord, elle unit la pudeur et l'audace.

Seule, au milieu de la foule, cette jeune beauté s'avance; elle ne cache point, elle ne montre point ses attraits; les yeux baissés, la tête couverte d'un voile, elle marche d'un air modeste et assuré. L'œil incertain ne peut distinguer si elle est parée, si elle ne l'est pas; si c'est à l'art ou bien au hasard qu'elle doit l'éclat de ses charmes. Cette heureuse négligence est l'ouvrage de la nature, de l'amour, et du Ciel qui la favorise.

Objet de tous les regards, elle ne daigne regarder personne : elle paroît devant le tyran, et ne recule point à la vue du courroux qui l'enflamme; mais, intrépide, elle soutient son farouche aspect.

« Suspends, lui dit-elle, ta vengeance et contiens » ton peuple. Je viens te découvrir le coupable qui » t'a offensé, je viens livrer dans tes mains la vic» time que demande ta colère. »

A cette noble hardiesse, à l'éclat inattendu de cette beauté fière et imposante, Aladin, presque confus, presque subjugué, réprime son courroux et adoucit ses sinistres regards : si son cœur eût été moins dur, si Sophronie eût été moins sévère, il en devenoit l'amant. Mais une austère beauté ne prend point un cœur sans désirs; et l'espérance est le premier aliment de l'amour.

S'il ne sentit point de l'amour, le barbare sentit du moins de l'étonnement, de la curiosité, du plaisir. « Parle, dit-il, je défends qu'on attente à la vie » de tes Chrétiens. — Le coupable, Seigneur, tu le » vois devant toi, ce larcin est le crime de ma main. » C'est moi qui t'ai ravi l'image, c'est moi que tu » cherches, moi que tu dois punir. »

Ainsi la jeune héroïne dévoue ses jours au danger commun, et veut le rassembler tout entier sur sa tête. Généreux mensonge ! quand la vérité eut-elle plus de droits à nos hommages ! Le tyran balance suspendu, et pour la première fois son courroux est lent à s'enflammer : « Je veux que tu me dé» couvres, dit-il, qui t'a donné ce conseil, quel a » été ton complice.

» — N'associe personne à une gloire qui m'appar» tient tout entière. Je n'eus que moi seule pour » conseil, moi seule pour complice ; moi seule j'ai tout exécuté. — Ainsi donc sur toi seule tombera » ma colère et ma vengeance. —Ton arrêt est juste : » l'honneur est à moi seule; seule je dois être pu» nie. »

Le courroux du tyran se rallume. — « Où as-tu » caché cette image ? — Je ne l'ai point cachée, je » l'ai livrée aux flammes; je l'ai dû pour la sauver

» des profanations et des outrages de l'impiété. Sei» gneur, ou tu demandes le coupable, ou tu de» mandes l'image enlevée ? L'image, tu ne la reverras jamais ; le coupable, tu le vois.

» J'ai dit le coupable ; non, je ne le suis point : » j'ai pu ressaisir le trésor que nous avoit ravi ton » injustice. » A ces mots le tyran frémit d'un ton qui porte la menace, et sa colère n'a plus de frein. Vertueuse Sophronie, ta beauté, ta pudeur, ton courage, rien ne pourra le fléchir : en vain l'Amour pour la défendre de sa fureur lui fait un bouclier de ses charmes.

On la saisit, et le barbare la condamne à périr dans les flammes. Déjà son voile, déjà ses chastes vêtemens lui sont arrachés ; des liens cruels serrent ses mains délicates ; elle se tait : son courage n'est point abattu ; mais son âme est émue ; sans pâlir, son teint se décolore, et n'a que plus de blancheur.

La fatale aventure est bientôt répandue dans la ville : tout le peuple accourt ; Olinde accourt aussi. L'action est certaine ; l'héroïne est encore inconnue : peut-être, hélas ! ce sera son Amante. Il arrive, il la voit, l'innocence sur le front, mais déjà condamnée, déjà livrée aux ministres du tyran ardens à hâter son supplice : il s'élance, il se précipite à travers la foule.

« Non, Seigneur, non ce n'est point elle, c'est » folie à elle de s'en vanter. Elle n'y pensa jamais ; » jamais elle ne l'osa. Femme, seule, sans expérience, » elle n'a pu faire une action si hardie. Comment » a-t-elle trompé les gardes ? Par quelle adresse a-t- » elle enlevé l'image révérée ? Si elle l'a fait, qu'elle » le dise. C'est moi, Seigneur, c'est moi qui l'ai » ravie. » Tant il aimoit, hélas, l'insensible objet de son amour !

« Là où ta superbe Mosquée reçoit et l'air et le » jour, je suis monté la nuit, et par d'inaccessibles

» routes je me suis fait un étroit passage : c'est à moi » que l'honneur appartient, c'est à moi que la mort » est due. Qu'elle n'usurpe point mon supplice : ces » fers sont à moi. C'est pour moi que cette flamme » s'allume, pour moi que ce bûcher s'apprête. »

Sophronie lève les yeux, et jette sur Olinde un regard plein de douceur et de pitié. — « Que prétends-tu, malheureux innocent ? Quel dessein, ou » quelle fureur te guide ou t'entraîne ? Ne suis-je pas » capable, sans toi, de soutenir tout ce que peut » la colère d'un mortel ? J'ai un cœur aussi qui seul » saura braver la mort, et n'a pas besoin d'un compagnon qui la partage. »

Ainsi elle parle à son amant ; mais elle ne peut fléchir son courage et changer sa pensée. O spectacle héroïque, où la vertu la plus généreuse lutte avec l'amour le plus tendre, où la mort est le prix du vainqueur, où la vie sera la peine du vaincu ! A la vue de ce couple constant à s'accuser l'un l'autre, le tyran sent redoubler sa fureur.

Il se croit avili par leur audace, il croit que leur mépris du supplice est un outrage pour lui-même. « Je les en crois tous deux, dit-il ; tous deux auront » la victoire et la palme qu'ils demandent. » Les bourreaux, dociles à ses ordres, chargent Olinde de chaînes ; les deux amans sont liés au même poteau : mais ils sont attachés dos à dos, et leurs regards sont cachés à leurs regards.

Le bûcher s'élève autour d'eux ; déjà la flamme pétille : le malheureux Olinde adresse à la compagne de son supplice ces tendres plaintes qu'entrecoupent ses sanglots : « Les voilà donc ces liens qui » devoient unir ma vie à la tienne ? Le voilà ce feu » qui devoit embraser nos âmes d'une égale ardeur ?

» Amour m'avoit promis d'autres flammes et d'autres nœuds : et voilà ceux que le sort barbare nous » réservoit ! son injustice, hélas ! n'a que trop bien

» su nous séparer pendant la vie ; plus cruel, il nous » réunit à la mort. Du moins puisque tu devois périr » d'une manière si funeste, mon bonheur sera de » partager ton tombeau, si je n'ai pu partager ton lit. » Je plains ta destinée ; ah ! non pas la mienne, je » meurs à tes côtés !

» O mort trop heureuse en effet, supplice déli» cieux ! si ma bouche collée à ta bouche pouvoit » avec mon dernier soupir, te donner mon âme et » recevoir la tienne. » Ainsi Olinde déploroit son infortune. — Sophronie répond avec douceur :

« Ce moment, ami, demande d'autres pensées et » d'autres pleurs; souviens-toi de tes fautes, souviens» toi de la noble récompense que le Ciel promet à la » vertu ; offre à Dieu ton supplice ; il n'aura plus que » des douceurs : aspire au séjour éternel où le bon» heur t'attend. Regarde ce beau ciel, regarde ce » soleil qui nous appelle et qui nous console. »

Le Païen attendri pousse des cris de douleur : le Fidèle gémit et soupire. Je ne sais quelle impression nouvelle, inconnue, passe dans l'âme inflexible du tyran : il le sent, il s'en indigne, et de peur de se laisser fléchir, il détourne les yeux et se retire. Seule, ô Sophronie ! tu ne partages point le deuil commun ; et pleurée de tous, tu ne verses point de pleurs.

Cependant un guerrier paroît : il a un air imposant et altier. Son armure, ses habits étrangers annoncent qu'il arrive d'une région lointaine. Un tigre est sur son casque, et attire tous les regards. A cette illustre marque, on croit reconnoître Clorinde ; et c'est Clorinde elle-même.

Dès ses plus jeunes ans Clorinde a méprisé les amusemens et les occupations de son sexe. Sa main superbe a dédaigné de s'abaisser à de vils travaux, et de manier l'aiguille ou le fuseau. Elle a fui la mollesse des villes et ces retraites, asiles d'une vertu

qui se conserve au sein même de la liberté. Elle arma son front d'orgueil; elle se plut à mettre de la rudesse dans ses traits; mais ses traits, tout rudes qu'ils sont, plaisent toujours.

Encore enfant, sa foible main apprit à dompter un coursier; elle mania la lance et l'épée; elle endurcit ses membres à la lutte, et déploya son agilité dans la course. A travers les forêts, à travers les montagnes elle suivit la trace des tigres et des ours. Dans les combats, c'étoit un lion; dans les bois, un chasseur infatigable.

Elle vient du fond de la Perse chercher et combattre les Chrétiens : ils ont déjà connu son bras. Plus d'une fois elle a semé leurs membres dans les plaines, et rougi les eaux de leur sang. Ses premiers regards rencontrent l'appareil de la mort : curieuse, elle presse les flancs de son coursier, elle veut savoir quel crime condamne ces malheureux au supplice.

La foule recule à son aspect : elle s'approche du bûcher; elle observe le silence de Sophronie, les gémissemens d'Olinde, et un courage plus marqué dans le sexe le plus foible. Mais les larmes d'Olinde sont des larmes de pitié : s'il gémit, ce n'est point sur lui-même. Sophronie muette, les yeux fixés au Ciel, même avant que de mourir, ne tient déjà plus à la terre.

Clorinde s'attendrit : elle les plaint tous deux, elle leur donne à tous deux des pleurs; mais un sentiment plus vif l'intéresse à celle qui ne paroît point affligée. Elle est émue de son silence plus que des larmes de son amant. « De grâce, dit-elle à un » vieillard qui est à ses côtés, de grâce, dis-moi quels » ils sont? quel sort ou quel crime les a conduits au » supplice? »

Elle dit, et en peu de mots le vieillard satisfait à sa demande. Etonnée de son récit, elle sent bientôt

que tous deux sont également innocens. « Ils ne » mourront point, ou mes prières, ou mes armes » seront impuissantes. » Elle vole au bûcher, fait éteindre la flamme, et adresse ce discours aux bourreaux :

« Qu'aucun de vous n'ose remplir son cruel mi- » nistère, jusqu'à ce que j'aie parlé à votre maître ! » il n'accusera point votre lenteur, c'est moi qui » vous en réponds. » Son aspect, son discours les émeut, et ils obéissent. Elle s'avance vers Aladin, qui lui-même porte ses pas à sa rencontre.

« Je suis Clorinde. Peut-être mon nom t'est connu. » Je viens défendre tes États et venger comme toi » notre croyance commune : ordonne, je suis prête » à tenter tous les hasards. Les plus hautes entrepri- » ses n'étonneront point mon audace, et je ne dédai- » gne point les plus aisées. Dans la plaine, au sein » de tes remparts, tu trouveras partout le secours de » mon bras. »

Elle dit. Aladin lui répond : « Généreuse héroïne, » est-il une région si reculée, un pays si barbare, » qui ne soit plein de ton nom et de ta gloire ? Sûr » de combattre avec toi, je défie les alarmes, et je » compte sur la victoire. Non, quand une armée en- » tière se seroit réunie à mes forces, je n'aurois pas » un espoir plus certain.

» Déjà, déjà Godefroi tarde trop au gré de mon impatience. Tu demandes que j'emploie ton bras : » je ne connois que les grandes, les difficiles entre- » prises qui soient dignes de ton courage ; je veux » que mes guerriers t'obéissent, et que tes ordres » soient leur loi. » Clorinde répond avec modestie à un discours qui la flatte.

« Tu seras étonné, sans doute, ajoute-t-elle, de » me voir réclamer le prix de services que je ne t'ai » pas encore rendus. Mais, pleine de confiance en ta » bonté, j'ose, pour ma récompense, te demander

» la vie de ces malheureux. J'implore ta clémence; » et cependant, si le crime est incertain, je ne de- » vrois implorer que ta justice. Mais je ne veux point » les justifier; je ne veux point faire valoir ici les » preuves multipliées qui me démontrent leur inno- » cence.

» On veut ici que les Chrétiens aient ravi l'image. » Moi je me refuse à cette idée, et une raison puis- » sante justifie mon opinion. Ce fut un crime, un » sacrilége, ce que te conseilla ton Enchanteur : c'en » est un pour nous d'admettre des idoles dans nos » temples, et encore des idoles étrangères.

» J'aime à reporter à Mahomet lui-même la gloire » de ce miracle. Oui, c'est l'œuvre de sa puissance. » Il rejette la profanation loin de son temple ; il nous » défend de souiller son culte par un mélange impur. » Qu'Ismen emploie les enchantemens, ce sont là » ses armes : mais nous guerriers, manions le fer; » voilà notre seule science, et notre seul espoir. »

Elle dit. Le cœur insensible d'Aladin résiste toujours à la pitié, mais il cède aux désirs de Clorinde. La raison, l'autorité de ses prières le persuade et le subjugue. « Je leur donne, dit-il, la vie et la liberté. » Justice ou clémence; innocens, je les absous; » coupables, je leur fais grâce. »

On détache leurs fers. Mais, ô prodige! l'amour d'Olinde a enflammé un cœur insensible. Déjà il est amant aimé; bientôt heureux époux, la flamme du bûcher devient pour lui le flambeau de l'hymen. Il voulut mourir avec Sophronie; et par un généreux retour, Sophronie consent qu'il vive avec elle.

Mais le tyran soupçonneux craint pour ses États l'union de tant de courage et de vertu. Tous deux, par ses ordres, vont chercher loin de la Palestine un exil honorable. Il poursuit cependant le cours de ses cruautés : une foule de Chrétiens est jetée dans les fers; d'autres sont bannis. Désespérés, ils s'ar-

rachent en pleurant aux tendresses de l'amour, aux caresses de leurs enfans, aux derniers embrassemens de leurs pères.

Séparation cruelle! Aladin ne frappe que sur ceux dont la vigueur et l'audace sont à craindre. Les femmes, les enfans, les vieillards, troupe foible et sans défense, sont dans ses mains le gage de la fidélité des époux, des fils et des pères. Ces malheureux errent dispersés, quelques-uns prennent les armes : le désespoir étouffe en eux les craintes et les sentimens de la nature. Ils vont se joindre à l'armée qui s'avance, et ils la rencontrent sous les murs d'Emmaüs.

Emmaüs, ton territoire touche au territoire de Solime. Ah combien, à ton aspect, les Chrétiens sentent de joie! ah quelle impatience presse et transporte leur courage! mais le soleil a parcouru plus de la moitié de sa carrière; et Godefroi se refuse à l'ardeur qui les anime.

Déjà, par ses ordres, les tentes étoient dressées; déjà le jour alloit se perdre dans l'Océan, quand on voit arriver deux seigneurs, dont l'habit est inconnu et la démarche étrangère. Tout, de leur part, annonce la paix et l'amitié. C'étoient les ambassadeurs du monarque Egyptien; un noble et brillant cortége accompagnoit leurs pas.

L'un d'eux est Alète. Du sein de la fange, sans aïeux et sans nom, il s'est élevé jusqu'au pied du trône. Eloquent, flatteur, insinuant, souple, changeant à chaque instant de mœurs et de caractère, il mêle adroitement l'artifice et la feinte. Grand artisan de calomnies, il accuse quand il ne paroît que louer.

L'autre est Argant le Circassien : aventurier inconnu à la cour d'Egypte, il s'y est assis au rang des Satrapes. Sa valeur l'a porté aux premiers honneurs de la guerre. Impatient, inexorable, farou-

che, infatigable, invincible dans les combats, contempteur de tous les Dieux, son épée est sa raison et sa loi.

Ils demandent audience, et sont admis devant Godefroi. Simple dans son air et dans ses vêtemens, Godefroi étoit assis au milieu des chefs de l'armée ; mais la vraie valeur brillant de son propre éclat n'a pas besoin d'ornement étranger : Argant le regarde avec l'indifférence de la grandeur, et le salue à peine.

Mais Alète, la main sur la poitrine, les yeux baissés, incline profondément sa tête, et lui rend tous les hommages que l'Egyptien paye à ses maîtres. Une éloquence plus douce que le miel coule de sa bouche ; et les Chrétiens écoutent en silence son discours.

« Généreux guerrier, dit-il, seul digne de com-
» mander à tant de fameux héros, qui doivent à ta
» valeur et à ta sagesse les États qu'ils ont conquis
» et les palmes qu'ils ont cueillies même avant qu'ils
» fussent réunis sous tes ordres : ta gloire ne finit
» point aux colonnes d'Hercule; déjà elle a retenti
» parmi nous, et la renommée a rempli l'Egypte du
» récit de tes exploits.

» Mais ces merveilles, dont nous sommes étonnés,
» donnent à notre maître moins encore de surprise
» que de plaisir. Il se plaît à les raconter; il aime
» en toi ce qui inspire à d'autres la jalousie et les
» alarmes. Il aime ta valeur ; divisés de croyance, il
» veut au moins que vous soyez unis par le senti-
» ment. Poussé par ce noble désir, il te demande
» la paix et ton amitié. Le lien qui vous attachera
» l'un à l'autre, ce sera la vertu, si la religion ne
» peut l'être. Mais, instruit que tu as pris les armes
» pour détrôner son allié, son ami, il a voulu, avant
» que tu aies frappé les premiers coups, te décou-
» vrir par nous le secret de son âme.

» Si, content des conquêtes qne tu as faites, tu » consens à laisser en paix la Palestine, et les » États que couvre la protection de son sceptre, » lui, de son côté, te promet de soutenir ta puis- » sance encore chancelante. Unis ensemble, quelle » force osera vous attaquer? Quand le Turc et le » Persan pourront-ils espérer de réparer leurs dé- » sastres?

» Seigneur, la grandeur et la rapidité de tes con- » quêtes iront étonner les siècles les plus reculés. » On vantera des armées vaincues, des cités dé- » truites, tant d'obstacles surmontés, tant de routes » inconnues ouvertes à ta valeur, les provinces les » plus lointaines abattues, consternées au seul bruit » de ta marche. Après tant d'exploits, peut-être tu » peux encore agrandir tes États; mais en vain espé- » rerois-tu d'acquérir une nouvelle gloire.

» La tienne est à son comble, et tu ne dois plus » l'exposer aux hasards d'une guerre incertaine. » Vainqueur, tu ajouteras à tes possessions sans » ajouter à ta gloire : vaincu, tu perds et tes États » et l'honneur même. Ce seroit une audace impru- » dente de donner tout au caprice de la fortune, » quand la fortune ne peut presque plus rien pour toi.

» Peut-être de secrets ennemis, jaloux de ta gran- » deur et de ta puissance, nourriront par leurs con- » seils cette ardeur qui t'entraîne; peut-être flatté » de l'espoir de vaincre encore, parce que tu as » toujours vaincu, subjugué par ce désir brûlant, » si puissant sur les grandes âmes, de commander à » des nations tributaires et asservies, tu fuiras la » paix plus que d'autres ne font la guerre.

» On te dira qu'il faut suivre cette large route » que t'ont ouverte les destins, qu'il ne faut point » quitter cette épée fameuse qui te répond de la vic- » toire, jusqu'à ce que Mahomet tombe avec son » culte, jusqu'à ce que tu aies fait de l'Asie un vaste

» désert. Douces flatteries, charmantes illusions, » qui te conduiront peut-être à ta perte.

» Mais si la haine ne t'aveugle point, si elle n'é- » teint point le flambeau de ta raison, tu verras que, » dans la guerre, tu n'as rien à espérer et tout à » craindre; que la fortune, inconstante et mobile, » verse tour à tour les succès et les revers, et que » souvent du vol le plus élevé, on tombe dans le » plus affreux précipice.

» Dis-moi, si l'opulente, la puissante, la redou- » table Egypte s'arme pour ta perte; si le Turc, le » Perse, le fils de Cassan se réunissent pour te com- » battre, quelles digues opposeras-tu à leur débor- » dement? Où trouveras-tu du secours dans tes dan- » gers? Peut-être tu comptes sur le Grec jaloux et » sur la foi qu'il t'a jurée.

» La foi du Grec! hé! qui ne le connoît pas! » Trahi déjà une fois, ou plutôt trahi mille fois par » cette nation avare et perfide, apprends à la re- » douter: elle t'a refusé le passage, et tu crois » qu'elle te donnera son sang et sa vie.

» Peut-être tout ton espoir se fonde sur ces trou- » pes qui t'environnent? Ceux que tu as vaincus sé- » parés, tu te flattes peut-être de les vaincre encore » unis et ligués! mais tu as vu la guerre et les ma- » ladies moissonner une partie de tes soldats: mais » un nouvel ennemi, l'Egyptien, se joint aux Turcs » et aux Persans que tu as défaits.

» Les destins t'ont promis que tu serois invincible » dans les combats; et toi-même tu l'as lu dans les » décrets du Ciel! Je veux le croire avec toi: mais » la famine t'attend. Quel refuge, quel asile te dé- » fendra de ce fléau? arme-toi contre elle de ta lance, » de ton épée, et rêve encore la victoire.

» La flamme a tout ravagé; une sage prévoyance » a tout détruit avant ton arrivée, toutes les pro- » ductions de la terre ont été renfermées dans So-

» lime et dans ses tours : toi que ton audace a con-
» duit jusqu'ici, où trouveras-tu des vivres pour tes
» soldats, des fourrages pour tes chevaux? Une
» flotte, dis-tu, t'en donnera; ainsi donc esclave
» des vents, ta subsistance dépend de leur incon-
» stante haleine.

» Peut-être aussi ta fortune commande aux vents,
» les délie, les enchaîne à son gré? Peut-être cette
» mer sourde à nos prières et à nos cris, courbe sous
» toi seul ses vagues obéissantes? Peut-être encore
» tu te flattes que jamais l'Egypte, la Perse et la
» Turquie conjurées ne pourront opposer à ta flotte
» une flotte aussi redoutable?

» Il faut, Seigneur, une double victoire pour
» assurer le succès de ton entreprise : une seule
» manquée entraîne ta honte et ta perte. Ta flotte
» battue te livre à toutes les horreurs de la famine;
» si toi-même tu es défait, en vain tes vaisseaux se-
» ront victorieux.

» Si, malgré de si puissans motifs, tu te refuses
» encore à la paix que te propose le puissant monar-
» que d'Egypte, Seigneur, pardonne à ma fran-
» chise; je crois à tes vertus, mais je ne crois plus
» à ta sagesse. Daigne le Ciel t'inspirer et te fixer
» à des conseils de paix! Puisses-tu rendre enfin le
» calme à l'Asie; et toi-même après tant de combats
» jouir du fruit de tes victoires!

» Et vous, compagnons de ses travaux et de ses
» conquêtes, illustres Guerriers, n'allez pas, trom-
» pés par les faveurs inconstantes de la fortune,
» vous précipiter dans de nouvelles guerres, et ar-
» mer contre vous de nouveaux ennemis. Tels que
» le nocher échappé aux dangers d'une mer infidèle,
» reposez-vous enfin dans le port, et ne vous aban-
» donnez plus au caprice des flots. »

Alète se tait. Les Héros répondent à son discours
par un sombre murmure : l'indignation éclate dans

leurs gestes et dans leur maintien. Godefroi, d'un œil attentif, observe leurs mouvemens. Enfin sûr de leur aveu, il reporte ses regards sur Alète, et lui parle en ces termes :

« Ministre du roi d'Egypte, tu as, avec adresse, » mêlé la flatterie aux menaces. Si ton roi m'aime, » s'il loue nos exploits, je saurai répondre à ses » sentimens; quant à cette ligue que tu nous annonces, » je te parlerai librement, et avec ma franchise ac- » coutumée.

» Apprends que nous n'avons bravé les dangers » de la terre et de la mer, et l'intempérie des sai- » sons, que pour nous frayer un chemin jusqu'aux » murs de la Cité sainte, pour affranchir Solime du » triste esclavage qui l'accable. Pleins de ce grand » projet, jaloux de mériter la faveur du Dieu qui » nous guide, nous ne craindrons point d'exposer » une vaine gloire, nos États et notre vie.

» Ce n'est ni l'avare soif de l'or, ni l'ambition des » conquêtes qui ont formé cette entreprise. Que le » Ciel arrache de nos cœurs le germe de ces funestes » poisons! qu'il ne souffre pas que ce germe impur » infecte nos sentimens, et détruise nos vertus : que » toujours sa main nous conduise; cette main qui » pénètre, qui amollit les cœurs, les échauffe et les » embrase!

» C'est elle qui, au travers de mille périls, a guidé » nos pas, qui a devant nous abaissé tous les obsta- » cles; elle aplanit les montagnes, dessèche les » fleuves; par elle l'été n'a point de feux, l'hiver n'a » point de glaces; elle apaise les flots en courroux, » elle retient et déchaîne les vents; pour nous elle » ouvre et foudroie les remparts, pour nous elle » moissonne et disperse les armées.

» D'elle naît notre audace, d'elle naît notre es- » poir; non de nos forces fragiles, non de nos flottes, » non de tout ce que la Grèce nourrit de soldats,

» non de tout ce que l'Europe enferme de guerriers.
» Pourvu que jamais elle ne nous abandonne, nous
» ne devons point craindre que les appuis nous man-
» quent. Qui sait comme elle défend et comme elle
» frappe, ne cherche point d'autre secours dans ses
» dangers.

» Mais quand nos erreurs, ou ses jugemens impé-
» nétrables nous priveroient de son soutien; eh! qui
» d'entre nous ne se croiroit heureux de trouver son
» tombeau près du tombeau d'un Dieu? Nous mour-
» rons, et nous ne porterons point d'envie à ceux
» qui nous survivront. Nous mourrons, mais nous
» ne mourrons pas sans vengeance. L'Asie ne rira
» point de notre destinée, et nous ne pleurerons
» point notre mort.

» Ne crois pas cependant qu'avides de combats,
» nous fuyions, nous redoutions la paix : nous ne
» dédaignons point l'amitié de ton Roi, nous ne reje-
» tons point son alliance; mais tu sais si la Judée
» est soumise à son empire : pourquoi donc est-elle
» aussi l'objet de ses soins? Qu'il ne nous défende
» point de conquérir des royaumes étrangers, et
» que, tranquille au sein de ses États, il les gou-
» verne dans une heureuse paix. »

Il dit : et sa réponse porte dans le cœur d'Argant le dépit et la rage; il ne peut les contenir : l'œil étincelant, il s'approche de Bouillon : « Tu ne veux
» pas la paix, dit-il, tu auras la guerre : tu la dési-
» res, puisque tu te refuses aux conditions que te
» propose notre souverain. »

Il prend un pan de sa robe, il y forme un pli, et d'un ton plus insultant et plus farouche : « O toi, dit-il, qui braves les hasards les plus douteux, je t'apporte la paix ou la guerre; choisis, mais choisis
» à l'instant. »

A ce discours, à ce geste outrageant, tous les Héros Chrétiens se lèvent : tous, sans attendre la

réponse de Bouillon, s'écrient, *la guerre, la guerre!* Le barbare déploie sa robe et la secoue. « Je vous la » déclare, dit-il, et je vous la déclare mortelle. » A son air audacieux, terrible, on l'aurait pris pour un Romain ouvrant le temple de Janus.

Il semble que de son sein sortent la fureur insensée et la discorde impie : ses yeux paroissent allumés du flambeau des furies. Tel étoit sans doute ce mortel orgueilleux qui éleva contre le Ciel la tour d'erreur et de confusion : tel le vit Babel, dresser sa tête altière, et menacer les étoiles.

« Nous acceptons, dit Godefroi, la guerre que » vous nous déclarez : dites à votre Maître qu'il » vienne, qu'il se hâte, ou que du moins il nous at- » tende sur les bords de son Nil. » Ensuite d'un air doux il les congédie, et leur fait d'honorables présens; il donne à Alète un casque précieux, pris à la conquête de Nicée.

Argant reçoit une épée dont la poignée d'or est enrichie de pierreries; l'art de l'ouvrier y brille encore plus que la matière même : le barbare, d'un œil distrait, en regarde la richesse et les ornemens : « Tu verras bientôt, dit-il à Bouillon, l'usage que » je fais de tes dons. »

Ils partent. « Séparons-nous, dit Argant : moi » j'entrerai avant la nuit dans Jérusalem. Toi, au » retour du soleil, tu reprendras la route de l'E- » gypte. Ma présence ou mes lettres sont inutiles à » la Cour. Porte à notre Maître la réponse des » Chrétiens : moi, je ne puis quitter le théâtre des » combats. »

Ainsi d'ambassadeur il devient ennemi : si sa démarche est régulière ou déplacée, si elle blesse ou ne blesse pas l'usage antique et le droit des nations, il n'y songe ni ne s'en occupe. Sans attendre la réponse d'Alète, impatient il marche à la faveur du silence et à la lueur des étoiles vers les remparts de Solime,

et laisse son compagnon non moins impatient que lui.

La nuit avoit enveloppé l'univers de ses voiles sombres, le calme régnoit dans les airs et sur les flots. Les animaux fatigués, les habitans des lacs et des mers, les hôtes farouches des antres et des forêts, les oiseaux et tous les êtres, livrés à un doux sommeil dans les secrètes horreurs de l'ombre et du silence, oublioient leurs travaux, leurs plaisirs et leurs peines.

Mais les Chrétiens et leur Chef ne ferment point la paupière, et ne goûtent point de repos. Leur impatience attend le retour de l'aurore qui doit éclairer leur route, et les conduire à leur terme. D'un œil inquiet, attentif, ils examinent le Ciel, et cherchent à surprendre les premiers rayons qui viendront éclaircir les ombres.

CHANT TROISIEME.

Déja souffle un vent plus frais, avant-coureur de l'aurore ; elle se lève, et mêle des roses célestes à l'or de ses rayons. Tous les Chrétiens sont sous les armes. Le camp retentit de leurs cris. Ils appellent les trompettes, qui bientôt par des sons plus vifs et plus éclatans expriment la commune allégresse.

Bouillon, d'une main sage et prudente, gouverne leur ardeur qu'il ne peut retenir : avec moins d'efforts on arrêteroit l'onde qui se précipite dans l'abîme de Charybde, ou l'impétueux Borée lorsqu'il ébranle le sommet de l'Apennin et submerge les vaisseaux. Godefroi ordonne la marche : elle est rapide, mais dans sa rapidité, elle obéit toujours au son qui la règle et la mesure.

Tous volent, et leur vol n'est pas encore assez prompt au gré de leurs désirs ; il leur semble que la terre disparoît trop lentement sous leurs pas. Enfin le soleil plus élevé, darde des feux plus ardens, et brûle les campagnes. Tout à coup, Jérusalem paroît : tous se montrent Jérusalem ; mille voix confondues répètent *Jérusalem, Jérusalem.*

Tels on voit de hardis navigateurs qui sur une mer ignorée, sous un pôle inconnu, vont chercher de nouveaux rivages : ils ont erré long-temps à la merci d'une onde trompeuse et des vents infidèles ; enfin ils découvrent la terre désirée ; de loin, ils la saluent avec des cris d'allégresse, ils se la montrent les uns aux autres, et à cet aspect, ils oublient leurs ennuis, leurs travaux et leurs peines.

A la douce joie qu'inspira cette première vue, succède tout à coup une tristesse profonde, mêlée

de crainte et de respect. A peine ils osent lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choisit pour son séjour, où il mourut, où il fut enseveli, où, triomphant, il reprit sa dépouille mortelle.

De foibles accens, des paroles sourdes, entrecoupées de sanglots, de soupirs et de larmes, expriment la douleur et la joie mêlées et confondues. L'air frémit et murmure. Ainsi, dans l'épaisseur des forêts, le vent souffle et résonne à travers le feuillage : ainsi battue par les rochers, brisée sur le rivage, l'onde siffle, gronde et mugit.

Les pieds nus, à l'exemple de leurs chefs, ils s'avancent vers Solime : tous ont dépouillé l'or et la soie ; tous ont quitté leurs casques et leurs panaches ; leurs cœurs humiliés, anéantis, ont banni l'orgueil et les vaines pensées. Les joues baignées de pleurs que la piété leur fait répandre, ils s'accusent encore de ne pas en verser.

« Les voilà donc, se dit chacun de ces guerriers, » les voilà donc, ô mon Dieu ! ces lieux inondés de » ton sang ; et mes yeux à leur aspect ne deviennent » pas deux fontaines de larmes ; et mon cœur tout » de glace ne se fond pas encore ! cœur dur, cœur » insensible, tu n'es pas brisé, tu n'es pas déchiré ! » ah ! tu mérites de pleurer éternellement, si tu ne » pleures pas aujourd'hui ! »

Cependant un Infidèle, qui du haut d'une tour observe et la plaine et les montagnes, aperçoit de loin un tourbillon de poussière. Bientôt c'est une nue qui roule étincelante, enflammée, et qui semble porter dans son sein la foudre et les éclairs. Enfin, il distingue des armes éclatantes, des hommes et des chevaux.

« Ciel ! s'écrie-t-il, quel tourbillon de poussière » obscurcit les airs !...... comme il s'allume !...... » allons, citoyens, aux armes !..... au combat ! mon- » tez sur les remparts !..... l'ennemi s'approche !......

» hâtez-vous !..... accourez !..... le voilà !..... Voyez » cet horrible nuage dont le ciel est enveloppé ! »

Les enfans, les vieillards, troupe foible et sans défense, le vulgaire des femmes qui ne savent ni frapper ni combattre, alloient porter dans les mosquées leurs prières et leurs larmes. Les habitans les plus vigoureux, les plus braves ont déjà pris les armes : on court aux portes, on vole aux remparts. Aladin est présent partout ; il voit tout ; à tout il étend ses soins.

Ses ordres sont donnés : il va se placer sur une tour élevée, d'où sa vue commande à la plaine et aux montagnes. De là il peut observer tout, et se porter où sa présence est nécessaire. Herminie est avec lui, la belle Herminie qui, après la mort de son père, et la prise d'Antioche, a trouvé dans sa Cour un asile honorable.

Cependant Clorinde cherche les Chrétiens ; une foule de guerriers les cherche avec elle, mais elle les devance tous. Argant, caché dans un poste secret, se tient prêt à la soutenir. Par ses discours, et plus encore par son air intrépide, la guerrière anime l'audace de ses compagnons. «Allons, dit-elle, » par un début héroïque, fonder l'espérance de » l'Asie. »

Pendant qu'elle parle, un gros de Chrétiens qu'a entraînés l'appât du butin, va rejoindre l'armée, avec les troupeaux qu'ils ont enlevés : Clorinde fond sur eux ; leur chef qui l'aperçoit fond lui-même sur elle. C'est Gardon, brave guerrier, mais rival encore trop foible pour lui résister.

Ils se rencontrent ; et du choc, Gardon renversé va mesurer la terre, aux yeux des siens, aux yeux des Infidèles, qui tous jettent des cris de joie ; et de ce premier succès tirent, pour le reste de la guerre, un heureux, mais vain augure. Elle enfonce l'ennemi : sa main se multiplie et frappe cent coups à la

fois. Ses guerriers la suivent dans le chemin qu'aplanissent ses efforts, et qu'a ouvert son épée.

Elle ressaisit le butin : les Chrétiens plient et se retirent à pas lents, sur une hauteur où ils se rallient et se soutiennent. Alors, tel qu'un éclair qui s'élance du sein de la nue, le brave Tancrède, par les ordres de Godefroi, vole à leur secours.

A son air audacieux et terrible, à sa noble contenance, Aladin juge qu'il est un des plus distingués parmi les Héros Chrétiens : « Princesse, dit-il à Her-» minie, qui déjà sent palpiter son cœur, une longue » guerre a dû vous apprendre à connoître ces guer-» riers, jusque sous l'armure qui les couvre. Quel » est celui dont la mine est si fière, et la démarche » si hautaine ? » Elle veut répondre ; le soupir vient sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux : elle retient cependant et ses soupirs et ses larmes : mais ses prunelles humides et brillantes, et ses lèvres qui frémissent, trompent ses efforts et trahissent son cœur.

Ensuite cachant sous le voile de la haine un sentiment plus doux : « Hélas ! je le connois trop bien : » trop de raisons, Seigneur, ont gravé ses traits dans » mon âme, et m'ont appris à le distinguer. Souvent » je l'ai vu inonder les plaines du sang de mes sujets, » et de leurs cadavres combler nos fossés. Ciel ! » quels coups frappe le cruel ! il n'est point d'herbes, » il n'est point de secrets qui guérissent les blessures » qu'il a faites.

» C'est Tancrède : ah ! s'il étoit un jour mon pri-» sonnier : non, je ne voudrois point qu'il pérît dans » les combats ; je le voudrois vivant ; je voudrois » qu'une douce vengeance calmât le transport qui » m'agite. » Elle dit : avec ses dernières paroles s'échappe un soupir, qu'en vain elle veut étouffer. Aladin croit à la haine, quand Herminie n'exprime que l'amour.

Cependant Clorinde court à Tancrède qui fond sur elle; tous deux ils s'atteignent à la visière : leurs lances volent en éclats, mais les liens qui attachent le casque de Clorinde sont brisés du coup : elle demeure la tête nue et désarmée, ses cheveux d'or flottent au gré des vents, et un guerrier redoutable devient une céleste beauté.

Ses yeux étincellent, ses regards sont des éclairs; mais doux, même dans la colère, que seroit-ce, animés par les ris? Tancrède, où s'égarent tes pensées? où s'arrête ta vue? Ne reconnois-tu point ce visage adoré? Les voilà ces traits qui ont enflammé ton âme! ton cœur, où son image est gravée, te dira : Voilà cette beauté qui vint chercher l'ombre et le frais à cette fontaine solitaire.

Il ne l'a reconnue, ni à son casque, ni à son bouclier chargé de trophées. Enfin il la voit; il devient immobile à sa vue. Clorinde se couvre la tête, et poursuit Tancrède qui cède et se détourne. Il charge d'autres guerriers : il promène dans la foule sa foudroyante épée : mais toujours attachée à ses pas, Clorinde le poursuit. D'une voix menaçante elle crie : Viens, arrête, et lui présente deux morts à la fois.

Le guerrier frappé, ne frappe point à son tour. Moins occupé de sa défense, que de ces yeux d'où l'Amour lance d'inévitables traits : Les coups que porte ton bras, disoit-il en lui-même, se perdent dans les airs! mais ceux qui partent de ce beau visage, ne tombent jamais en vain, et vont percer le cœur.

Enfin, quoique sans espoir et résolu de mourir, il ne veut pas du moins emporter au tombeau le secret de son amour. Clorinde saura qu'elle va frapper un captif enchaîné, suppliant, tremblant à ses genoux. « O toi, dit-il, qui, au milieu de tant d'en» nemis, sembles n'avoir d'ennemi que moi, viens,

» sortons de la mêlée, seuls à l'écart, nous pourrons » nous éprouver et nous connoître. On verra mieux » si ma valeur égale la tienne. »

Elle accepte le défi; et, sans songer à son casque qu'elle n'a plus, elle s'avance avec audace : Tancrède la suit, morne et abattu. Déjà elle étoit sous les armes, déjà elle l'attaquoit : « Arrête, » lui dit-il; avant le combat, fixons-en les condi» tions. »

Elle s'arrête : un amour désespéré rend Tancrède plus hardi. — « Puisque tu ne veux point de paix » avec moi, lui dit-il, les conditions seront, que tu » m'arraches le cœur! ce cœur qui n'est plus à moi » demande la mort, si sa vie te déplaît. Depuis long» temps il est à toi : prends-le; je n'ai pas le droit » de le défendre.

» Voilà mon sein; que ne frappes-tu! faut-il du » secours à ton bras? faut-il offrir à tes coups ma » poitrine nue et sans défense? ma main ôtera ma » cuirasse. » Le malheureux amant alloit exprimer plus vivement encore ses douleurs; mais tout à coup les Infidèles se replient, et la troupe de Tancrède les poursuit.

Terreur ou feinte, les Infidèles fuyoient devant les Chrétiens : un de ces derniers, un barbare, voit les cheveux de Clorinde voltiger, épars au gré des vents : il lève le bras; il va la frapper par derrière : Tancrède pousse un cri, Tancrède accourt et oppose son épée à l'épée meurtrière.

Le coup n'est pas sans effet; Clorinde est atteinte d'une légère blessure; quelques gouttes de sang teignent l'ivoire de son cou, et mêlent leur pourpre à l'or de ses cheveux. Tel on voit sous la main d'un habile ouvrier l'or étinceler du feu des rubis. Tancrède furieux, le fer nu, se précipite sur ce vil assassin.

Le lâche s'éloigne : Tancrède plus irrité le pour-

suit : tous deux volent comme le trait dans les airs. Clorinde, étonnée, immobile, a long-temps le regard attaché sur eux, et ne pense point à les suivre : enfin elle se retire avec sa troupe qui fuit ; mais souvent elle présente le front aux Chrétiens : souvent elle les attaque : elle se tourne, se retourne, fuit et poursuit tour à tour : ce n'est ni une fuite ni une victoire.

Tel dans un vaste cirque on voit un fier taureau combattre contre des chiens : s'il leur présente ses cornes, ils se retirent ; s'il fuit, tous reviennent sur lui plus hardis, et le poursuivent. Clorinde, dans sa fuite, couvre sa tête de son bouclier, et repousse encore les coups qu'on lui porte. Tel on voit le More dans ses jeux, se garantir, même en fuyant, des balles qu'on lui lance.

Déjà, et Sarrasins et Chrétiens étoient sous les remparts de Solime : tout à coup les Infidèles poussent d'horribles cris, font un grand circuit, reviennent sur l'ennemi et le pressent par-derrière. Argant lui-même, avec sa troupe, s'ébranle et l'attaque en tête.

Le farouche Circassien sort des rangs, impatient de frapper le premier coup. Déjà un guerrier, renversé sous son cheval, a mordu la poussière, d'autres tombent à ses côtés ; mais sa lance terrible se brise et vole en éclats. Argant prend son épée, enfonce les Chrétiens, tue, abat ou blesse tous ceux qu'il atteint.

Clorinde, son émule, a tranché les jours du brave Ardélion. Ce guerrier, dans un âge avancé, conservoit une vigueur indomptée : il avoit deux fils, appuis de sa vieillesse ; mais appuis inutiles dans ce fatal instant. Alcandre l'aîné, atteint d'une blessure cruelle, ne peut veiller sur une tête si chère. Poliferne, qui combattoit encore à ses côtés, se sauve à peine lui-même.

Cependant Tancrède qui n'a pu atteindre le barbare, monté sur un coursier plus agile que le sien, reporte ses regards en arrière; il voit qu'une audace imprudente a emporté les Chrétiens; il les voit enveloppés. Soudain il accourt : une troupe de guerriers, troupe qui vole partout où le danger l'appelle, se précipite après lui.

Ce sont les Aventuriers : la fleur des héros, l'élite et le nerf de l'armée. Renaud, le plus courageux et le plus beau, les devance tous. L'éclair est moins rapide. Herminie l'a bientôt reconnu à sa démarche fière, à l'aigle qu'il porte sur un champ d'azur. « Voilà, dit-elle au Roi qui a les yeux attachés sur » lui, voilà de tous les guerriers le guerrier le plus » intrépide.

» Il n'a peut-être pas dans l'univers un seul rival » digne de lui, et ce n'est encore qu' un enfant. Si » l'armée ennemie comptoit six guerriers aussi terri» bles, déjà l'Asie vaincue gémiroit dans les fers » des Chrétiens. Déjà les peuples du midi et les peu» ples de l'aurore trembleroient sous leurs lois, et » peut-être le Nil caché dans sa source, ne sau» veroit pas sa tête inconnue de leur joug.

» Renaud est son nom. Son bras irrité est plus » redoutable pour nos murailles que les machines » les plus terribles. Portez plus loin vos regards : » voyez ce guerrier dont la cotte-d'armes est or et » vert. C'est Dudon. Illustre par sa naissance, illustre » par ses exploits, il guide les Aventuriers : il est leur » égal en valeur, et son âge l'a mis à leur tête.

» Cet autre, dont la démarche est si altière, et » dont les armes sont brunes, c'est Gernand, frère » du roi de Norwége. La terre ne porte point de mor» tel plus orgueilleux, et ce vice est le seul qui flé» trisse l'éclat de ses actions. Ces deux guerriers » qui portent une armure blanche et des ornemens » tout blancs, c'est Gildippe et Odoard, amans,

» époux, fameux par leur valeur, fameux par leur » tendresse et leur fidélité. »

Cependant le carnage s'anime ; le sang ruisselle : Tancrède et Renaud ont rompu le cercle épais d'armes et de guerriers qui les entoure. Dudon et ses héros arrivent encore et multiplient les coups et la mort. Argant, Argant lui-même, sous les efforts de Renaud, chancelle, est abattu et se relève à peine.

Peut-être le barbare eût péri : mais dans ce moment le coursier de Renaud tombe, l'embarrasse, l'entraîne dans sa chute. Pendant qu'on dégage le héros, les Infidèles se reforment et fuient vers Solime. Argant et Clorinde résistent seuls, et seuls ils font une digue au torrent débordé.

Ils marchent les derniers; l'effort des Chrétiens s'arrête sur eux, ou plutôt se ralentit. A l'ombre de leurs bras, les Sarrasins échappent au danger qui les presse. Cependant Dudon, ardent, poursuit la victoire ; il pousse son coursier sur Tigrane, le renverse, et de son épée lui tranche la tête.

Algazar est vainement défendu par sa cuirasse. Le robuste Corban ne trouve aucune ressource dans son casque. Amurat perd, sous les coups du héros, une vie qu'il regrette. Méhémet et le cruel Almanzor ont mordu la poussière. Le fier Argant lui-même ne peut plus se garantir de ses coups.

Il frémit : quelquefois il s'arrête et se retourne, puis il cède encore : enfin tout à coup il revient sur Dudon, et d'un revers il lui ouvre, dans le flanc, une profonde et mortelle blessure. Le guerrier tombe : un cruel, un dernier sommeil presse ses paupières appesanties.

Trois fois il ouvre les yeux, et cherche la lumière. Trois fois, sur un bras, il essaie de se soulever ; trois fois il retombe. Trois fois un voile épais s'étend sur ses paupières, qui enfin s'abaissent et se ferment. Une sueur froide se répand sur ses membres immo-

biles, et la main de la mort les roidit et les glace. Le farouche Argant ne s'arrête point sur ce corps inanimé; il continue sa marche.

Cependant il se retourne vers les Chrétiens, et leur crie: «Guerriers, cette épée sanglante est celle qu'hier » me donna votre Général; vous lui direz quel usage » j'en ai fait aujourd'hui : une pareille nouvelle le » flattera sans doute. Il doit apprendre avec plaisir » que la bonté de son présent en égale la richesse.

» Dites-lui que lui-même bientôt il en fera l'expé» rience; que s'il diffère encore de nous attaquer, » j'irai le surprendre jusque sous sa tente. » A ce discours audacieux, tous les Chrétiens irrités s'ébranloient pour fondre sur lui : mais déjà d'une course rapide il a rejoint sa troupe, et il trouve avec elle un asile assuré sous les murs de Solime.

Du haut de ces murs, les assiégés font pleuvoir des pierres : une nuée de flèches obscurcit les airs. Les Chrétiens sont forcés de reculer, les Sarrasins rentrent dans la ville. Mais Renaud, relevé de sa chute, accourt au milieu des siens.

Il vient, enflammé de courroux, venger la mort de Dudon sur son barbare meurtrier. « Qui vous ar» rête encore? crie-t-il à ses compagnons; qu'atten» dez-vous? Puisque nous avons perdu le héros qui » nous conduisoit, que ne courons-nous le venger? » Quoi! dans la juste colère qui nous anime, un fra» gile rempart sera une barrière pour nous?

» Non; cette muraille fût elle d'un acier, d'un » diamant impénétrable, jamais dans son enceinte le » farouche Argant ne trouveroit un asile contre vos » coups : allons à l'assaut! » Il dit, et lui-même y vole le premier. A l'abri de son casque, sa tête ne craint ni les pierres qu'on lui lance, ni la grêle de traits dont on l'accable.

Sur son front élevé respirent l'audace et la terreur : sa vue, jusqu'au sein des remparts, porte

l'épouvante et l'effroi. Il encourage les Chrétiens : il menace les Sarrasins : mais tout à coup on vient donner un frein à son ardeur. C'est le sage Sigier, le ministre sévère des ordres de Godefroi.

Il gourmande au nom du chef leur indiscrète ardeur ; il leur commande de retourner aussitôt sur leurs pas : « Retirez-vous, dit-il, ce n'est point ici, » ce n'est point dans ce moment que vous devez vous » abandonner à votre courroux. Godefroi com» mande : obéissez. » A ces mots, Renaud s'arrête ; mais il frémit, et son dépit mal caché, éclate dans son air et dans son maintien.

Les Chrétiens se retirent ; l'Infidèle, témoin de leur retraite, n'ose la troubler. Le corps du généreux Dudon ne restera point privé des honneurs suprêmes : ses fidèles amis, les yeux baignés de larmes, portent, sur leurs bras, ses dépouilles honorées et chéries. Cependant Bouillon, sur une hauteur, examine et la situation et les fortifications de Solime.

Solime est assise sur deux collines opposées et de hauteur inégale ; un vallon les sépare et partage la ville : de trois côtés elle est d'un accès difficile. Le quatrième s'élève d'une manière douce et presque insensible : c'est le côté du nord : des fossés profonds et de hautes murailles l'environnent et la défendent.

Au dedans sont des bassins où se conserve la pluie, des canaux, et des sources d'eau vive : les dehors n'offrent qu'une terre aride et nue : aucune fontaine, aucun ruisseau ne l'arrosent : jamais on n'y vit éclore de fleurs ; jamais arbre, de son épais ombrage, n'y forma un asile contre les rayons du soleil. Seulement, à plus de six milles de distance, s'élève un bois dont l'ombre funeste répand la tristesse et l'horreur.

Du côté que le soleil éclaire de ses premiers rayons, le Jourdain roule ses ondes illustres et for-

tunées. A l'occident, la mer Méditerranee mugit sur le sable qui l'arrête. Au nord est Béthel qui éleva des autels au veau d'or, et l'infidèle Samarie. Bethléem, le berceau d'un Dieu, est du côté qu'attristent les pluies et les orages.

Pendant que Godefroi considère et la ville, et sa situation, et ses environs; pendant que de l'œil il mesure l'assiette de son camp, et qu'il détermine le côté qu'il peut attaquer avec le plus d'avantage, Herminie l'aperçoit, et le montrant au Roi : « Ce guer» rier, dit-elle, que tu vois couvert d'un manteau » de pourpre, dont l'air est si auguste et si majes» tueux, c'est Godefroi.

» Vraiment né pour l'empire, il sait et régner et » commander; grand Général, vaillant Chevalier, » il combat comme il ordonne: parmi cette foule de » Chrétiens je ne puis te montrer un guerrier plus » intrépide, ni un homme plus sage. Il n'a de ri» vaux que Raymond au conseil, Renaud et Tan» crède dans les batailles.

» Je le connois, dit Aladin: je l'ai vu jadis en » France, dans cette Cour superbe, où j'étois ambas» sadeur du roi d'Égypte. Je l'ai vu manier la lance » dans les tournois; il étoit à peine sorti de l'enfance: » mais déjà, son air, ses discours, ses exploits lui » présageoient les plus hautes destinées.

» Présage, hélas! trop véritable! » A ces mots, Aladin se trouble et baisse les yeux: mais reprenant un air plus calme: « Quel est, dit-il, ce guerrier » qui semble marcher son égal? Il est d'une taille » moins haute, mais que ses traits ressemblent aux » siens! — C'est Baudouin: sa figure annonce qu'il » est son frère, et ses exploits encore mieux.

» Cet autre qui est à côté de Godefroi et qui » semble lui donner des conseils, c'est ce Raymond » dont je t'ai vanté la sagesse. Ce vieillard a blan» chi dans la guerre: parmi tous les Chrétiens, nul

» ne sait mieux que lui ourdir un stratagème. Celui » que tu vois plus loin, dont le casque est tout bril» lant d'or, C'est Guillaume, le fils du roi d'An» gleterre.

» Voilà Guelfe, digne rival des héros, illustre par » son rang, illustre par sa naissance. Je le recon» nois à ses larges épaules, à sa large poitrine. Mais » mon cruel ennemi, l'homicide Bohémond, le des» tructeur de ma famille, mes yeux ne le rencon» trent point parmi tous ces guerriers. »

Cependant Godefroi, après avoir tout reconnu, tout examiné, va rejoindre les siens: convaincu qu'en vain il attaqueroit Solime par les côtés escarpés et d'un difficile abord, il fait dresser les tentes vis-à-vis la porte septentrionale et dans la plaine qu'elle regarde: de là il les prolonge jusqu'au dessous de la tour angulaire.

Dans cet espace, il renferme presque le tiers de la ville. Jamais il n'auroit pu en embrasser toute l'enceinte; mais il ferme tout accès aux secours et fait occuper tous les passages.

Pour garantir son camp des sorties des habitans et des attaques de l'étranger, il le couvre par des tranchées; il fait creuser des fossés larges et profonds. Après avoir satisfait à ces soins importans, il va rendre aux restes du Dudon de pieux et tristes devoirs. Une troupe gémissante, éplorée, entouroit le corps du héros.

Il reposoit élevé sur un lit que ses fidèles amis avoient orné avec une pompe guerrière: à la vue de Godefroi, leurs regrets s'exhalent par des sons plus lugubres et plus perçans. Bouillon ne paroît ni serein ni abattu: toute sa douleur est dans son âme. Recueilli en lui-même, les yeux fixés sur le corps de Dudon, il garde quelque temps le silence: enfin il lui adresse ce discours:

« Généreux guerrier, ce n'est point à toi que nous

» devons des regrets et des larmes; tu n'es mort » ici-bas que pour renaître dans le séjour de la félicité. Ces lieux où tu as laissé ta dépouille mortelle, » sont tout pleins de ta gloire et de tes vertus. Tu » as vécu, tu es mort en Héros et en Chrétien. Heu» reux au sein du Dieu qui couronne tes travaux, » nageant dans son immensité, tu t'enivres d'éter» nelles voluptés.

» Jouis de ton bonheur. C'est notre sort; non, » ce n'est pas le tien qui demande nos larmes. En » te perdant, nous perdons la plus belle partie de » nous-mêmes. Mais si cet accident que le vulgaire » appelle la mort, nous enlève le secours de ton » bras, tu peux du séjour des élus nous obtenir le » secours de Dieu même.

» Mortel, nous t'avons vu combattre pour nous: » immortel aujourd'hui, tu seconderas nos armes » avec des armes invisibles et célestes. Accoutume» toi à recevoir nos hommages: sois notre refuge, » notre asile dans nos dangers. Victorieux un jour » et triomphans, nous irons acquitter, dans les » temples, les vœux que nous t'aurons faits. »

Ainsi parla Bouillon: déjà la nuit obscure avoit éteint les derniers rayons du jour. Le sommeil vient charmer les ennuis et suspendre la douleur et les larmes des Chrétiens: mais leur chef, tout plein du siége de Solime, songe à construire des machines, et ne se livre qu'un moment aux douceurs du repos.

Il se lève avec le soleil, et lui-même il veut accompagner la pompe funèbre. A la vue du camp, au pied d'une colline on a fait à Dudon un cercueil de cyprès; un palmier superbe le couvre de ses rameaux: on y dépose le corps du guerrier: les prêtres par des chants et par des sacrifices implorent la clémence céleste.

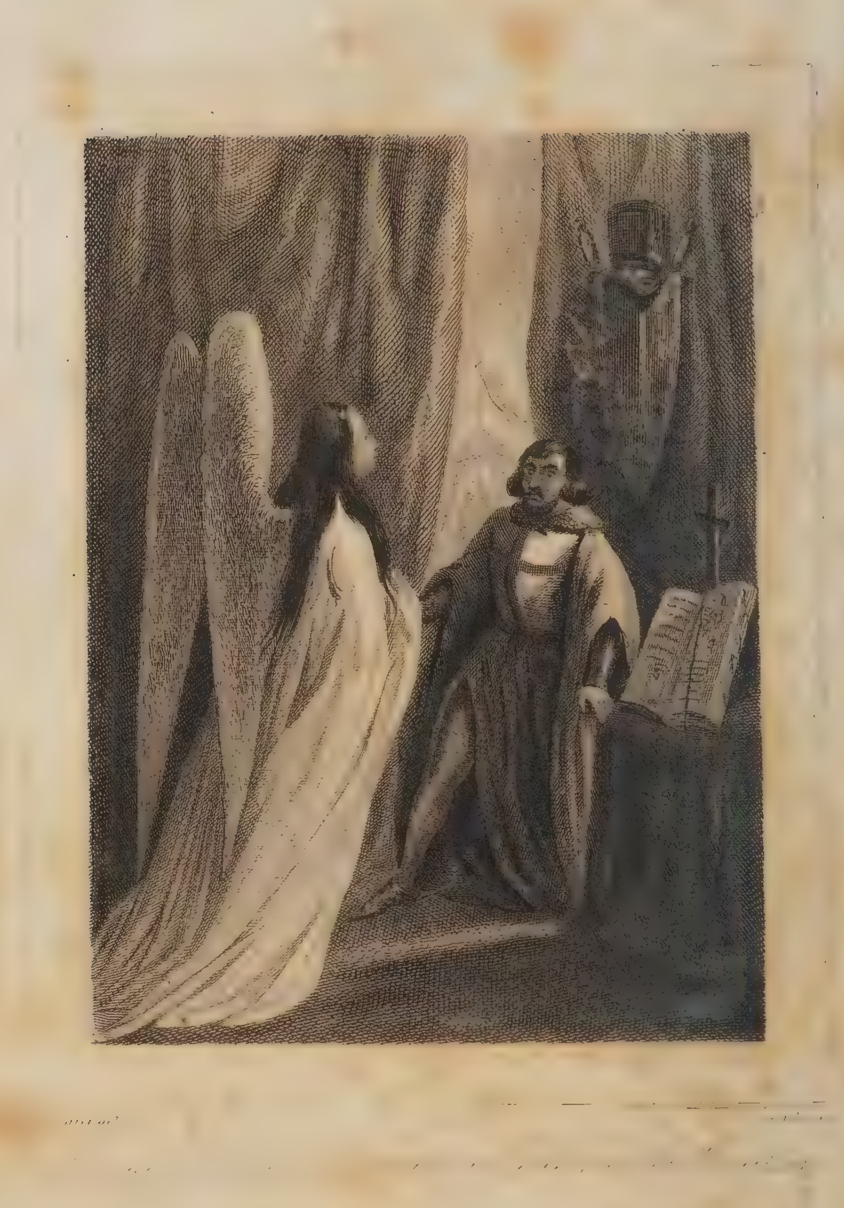
Aux branches du palmier sont suspendus des trophées et des armes que jadis, dans des combats

plus heureux, Dudon avoit conquises sur les Syriens et sur les Persans. Au tronc sont attachées sa cuirasse et son armure. On y grave ces mots : CI GÎT DUDON. PASSANT, HONORE LES CENDRES D'UN HÉROS.

Après avoir rempli ce triste et pieux devoir, Bouillon envoie tous les travailleurs, sous une escorte sûre, dans une forêt voisine : elle est cachée dans des vallons : un Syrien l'avoit fait connoître aux Français. C'est-là que vont se préparer les instrumens de la perte de Solime.

Animés d'un zèle égal, ils font gémir les arbres sous les coups redoublés de la cognée. Tous font à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avoit point encore éprouvés. Le palmier sacré, le frêne sauvage, le funèbre cyprès, les sapins et les hêtres tombent sous l'acier tranchant. L'orme expire avec la vigne qui l'embrasse.

On abat et les ifs et les chênes qui virent mille fois renouveler le printemps et leur feuillage, qui mille fois résistèrent, immobiles, à l'effort des vents conjurés. Les chariots gémissent, les essieux crient sous les fardeaux dont ils sont chargés. Au bruit des armes, aux cris confus des Chrétiens, les bêtes sauvages désertent leurs retraites, et les oiseaux abandonnent leurs asiles.



CHANT QUATRIÈME.

Pendant que tout conspire à hâter les instrumens destructeurs de Solime, l'éternel ennemi des humains lance sur l'armée Chrétienne des regards allumés du sombre feu de l'envie : à la vue du zèle qui l'anime, sa rage s'enflamme ; lui-même il se déchire de ses propres morsures ; et tel qu'un taureau frappé du coup mortel, il exhale sa douleur par des soupirs et par des mugissemens.

Bientôt il ne songe plus qu'à réunir sur les Chrétiens les plus cruels fléaux : il ordonne que dans son noir palais, son horrible sénat s'assemble : insensé ! qui croit que sa fureur peut balancer les décrets de l'Être suprême ; qui ose s'égaler à lui, et qui oublie quels foudres, quels carreaux lance le bras d'un Dieu vengeur.

D'un son lugubre et rauque, l'infernale trompette appelle les habitans des ombres éternelles ; le Tartare est ébranlé dans ses gouffres noirs et profonds : l'air ténébreux répond par de longs frémissemens. Tel, et moins bruyant encore, le tonnerre gronde ,éclate et tombe : de moins terribles secousses font trembler la terre quand les vapeurs amoncelées dans son sein s'agitent, s'allument et s'embrasent.

Soudain accourent les puissances de l'abîme : ciel ! quels spectres étranges, horribles , épouvantables ! la terreur et la mort habitent dans leurs yeux : quelques-uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches ; leurs cheveux sont entrelacés de serpens : leur croupe immense et fourchue se recourbe en replis tortueux.

On voit d'immondes harpies, des centaures, des sphinx, des gorgones, des scylles qui aboient et dévorent; des hydres, des pythons, des chimères, qui vomissent des torrens de flamme et de fumée : des Polyphèmes, des Gérions, mille monstres nouveaux, mille formes plus bizarres que jamais n'en rêva l'imagination, mêlées et confondues ensemble.

Ils se placent, les uns à la gauche, les autres à la droite de leur sombre monarque. Assis au milieu d'eux, il tient d'une main un sceptre rude et pesant: son front superbe armé de cornes menaçantes surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus sourcilleux; Calpé, l'immense Atlas lui-même, ne seraient que d'humbles collines.

Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspect, accroît la terreur, et redouble son orgueil: son regard, tel qu'une funeste comète, brille de l'éclat des poisons dont ses yeux sont abreuvés. Une barbe longue, épaisse, hideuse, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue: sa bouche dégouttante d'un sang impur s'ouvre comme un vaste abîme.

De cette bouche empestée s'exhalent un souffle empoisonné et des tourbillons de flamme et de fumée. Ainsi l'Etna, de ses flancs embrasés, vomit, avec un bruit affreux, de noirs torrens de soufre et de bitume. Au son de sa voix terrible, Cerbère se tait épouvanté : l'Hydre est muette; le Cocyte s'arrête immobile, l'abîme tremble, et ses gouffres ténébreux répètent ces sinistres accens:

« Divinités de l'enfer, vous qui méritiez mieux » d'être assises au dessus du soleil, dans ces régions » d'où vous tirez votre origine; vous que la grande » révolution précipita jadis avec moi du séjour du » bonheur dans ces horribles cachots : je ne vous » rappellerai point les soupçons jaloux et les cruels » dédains du tyran qui nous opprime, ni notre glo-

» rieuse et trop funeste entreprise. Arbitre de tout, » il règne aujourd'hui sur les étoiles ; et nous, l'é- » vénement a décidé que nous étions des rebelles.

» Au lieu de ce jour pur et serein, au lieu de ce » soleil, au lieu de ces globes lumineux, qu'autrefois » nous habitions, le barbare nous a renfermés dans cet » abîme obsur : il ne nous permet plus d'aspirer à nos » premiers honneurs, à notre félicité première. Et en- » core, ah cruel souvenir ! souvenir affreux qui aigrit » mes peines et mes supplices ! dans cet immortel sé- » jour sa haine appela l'homme, l'homme sa créature, » cet insecte aussi vil que la fange dont il est né.

» C'étoit trop peu pour sa vengeance : afin de » mieux nous punir, il a livré à la mort son fils » même. Il a brisé les barrières du Tartare ; il a osé » porter ses pas dans notre empire, et nous arra- » cher des âmes que le sort nous avoit dévouées. » Riche de nos dépouilles, il est retourné dans les » cieux ; et l'enfer vaincu a servi d'ornement à son » triomphe.

» Mais pourquoi renouveler encore nos profondes » douleurs ! qui ne connoît pas et ses injures et les » affronts qu'il nous a faits ? En quel temps, en quel » lieu le barbare a-t-il suspendu le cours de ses ou- » trages ? Mais oublions d'anciens ressentimens ; de » nouvelles offenses doivent enflammer notre cour- » roux. Eh ! ne voyez-vous pas comme il tente de » rappeler toutes les nations à son culte ?

» Et nous, engourdis par nos malheurs, nous » traînerons dans l'inaction des momens inutiles ! un » généreux courroux n'enflammera pas notre cou- » rage ? et nous souffrirons que chaque jour le peu- » ple soumis à ses lois s'agrandisse dans l'Asie, qu'il » subjugue la Palestine, que le culte, que la gloire » de notre oppresseur s'étendent encore, que son » nom retentisse dans de nouvelles langues, qu'il » soit chanté dans de nouveaux hymnes, qu'on le

» grave sur de nouveaux bronzes et sur des marbres » nouveaux ?

» Nous souffrirons que nos idoles tombent anéan- » ties ; que nos autels deviennent ses autels, qu'à lui » seul on adresse des vœux, que pour lui seul l'en- » cens brûle, qu'à lui seul on offre de l'or et des par- » fums ? Et nous, pour qui jamais temple ne fut im- » pénétrable, nous n'aurons plus un asile sur la terre; » et privé du tribut accoutumé, errant au milieu » d'un empire solitaire, votre Roi régnera sur des » déserts !

» Non. J'en jure par cette antique valeur qui res- » pire et qui vit encore en nous. Ne sommes-nous » pas tels que nous étions, lorsque, armés du fer et » de la flamme, nous disputions l'empire des cieux ? » Nous succombâmes, je l'avoue, dans ce combat; » mais le courage ne manqua point à nos projets : la » palme fut au plus heureux ; il nous resta la gloire » d'une audace invaincue.

» Mais pourquoi vous arrêté-je encore ? Allez, ô » mes fidèles compagnons, ma force et mon appui ! » Allez, volez, anéantissez dans son berceau une » puissance ennemie : éteignez cette flamme nais- » sante avant qu'elle ait embrasé la Palestine : mê- » lez-vous parmi eux, et pour les perdre, employez » tour à tour et la ruse et la force.

» Que ma volonté soit le destin. Que les uns er- » rent dispersés ; que les autres tombent sous vos » coups : que d'autres idolâtres d'un doux regard, » esclaves d'un sourire, languissent plongés dans la » mollesse et dans de honteuses amours : que rebel- » les et divisés, Chrétiens contre Chrétiens, eux- » mêmes ils se déchirent et s'égorgent. Que tout le » camp périsse exterminé, que les derniers vestiges » en disparoissent. »

Il parloit encore ; et déjà les esprits infernaux se sont élancés avec furie du sein de la nuit profonde

vers le séjour de la lumière. Ainsi les vents mutinés et les bruyantes tempêtes s'échappent de leurs prisons, vont obscurcir le ciel, et portent sur la terre et sur la mer le ravage et la destruction.

Bientôt, les ailes déployées, ils se dispersent dans les différentes parties du monde; et par de nouvelles ruses, par de nouveaux artifices, ils commencent à signaler leur funeste adresse. O Muse! redis-moi quels furent les premiers fléaux dont ils frappèrent les Chrétiens; quelles mains servirent leur fureur! tu le sais : la renommée l'a publié; mais à peine ses derniers accens ont retenti jusqu'à nous.

Sur le trône de Damas étoit assis le fameux Hidraot, magicien célèbre : dès l'âge le plus tendre, Hidraot s'étoit adonné à l'art des devins; et ce goût funeste étoit devenu sa passion. Mais que lui sert une science trompeuse, s'il ne peut prévoir l'issue d'une guerre incertaine? Ni l'aspect des étoiles fixes ou errantes, ni l'enfer même, n'ont pu lui découvrir la vérité.

O chimère, ô profonde ignorance des mortels! que leurs jugemens sont vains! que de ténèbres dans leurs clartés! Hidraot a prédit que le Ciel préparoit, dans l'Orient, la destruction et la mort à l'invincible armée des Chrétiens. Il voit l'Egyptien couronné par la victoire, et dans son erreur, il veut que son peuple partage ses lauriers et ses conquêtes.

Mais la valeur trop connue des Chrétiens lui fait craindre une victoire funeste et sanglante. Il songe par quel art il pourra les affoiblir et les livrer demi-vaincus aux forces de l'Egypte et aux siennes. Pendant qu'il roule ces pensées, un ange de ténèbres vient verser dans son sein de nouvelles noirceurs et de nouveaux poisons.

Lui-même il l'inspire; lui-même lui fournit les moyens de consommer ses projets. Hidraot a une nièce à laquelle tout l'Orient donne la palme de la

beauté : elle a tous les attraits, tout l'art de son sexe; elle connoît tous les secrets de la magie. Hidraot l'appelle, lui confie ses desseins, et veut qu'elle-même les conduise et les exécute.

« Objet de ma tendresse, lui dit-il, toi qui sous » une blonde chevelure, sous les traits les plus en» chanteurs, caches le courage le plus mâle et la » prudence de l'âge le plus mûr; toi qui déjà m'ef» faces dans l'art dont je te donnai les premières le» çons, je roule dans ma pensée un projet important : » si tu me secondes, le succès est assuré. Que ta main » fidèle et hardie achève une trame qu'a ourdie ma » vieille prudence.

» Va dans le camp de nos ennemis; emploie, pour » les séduire, tout l'art de ton sexe et tous les se» crets de l'amour. Les yeux baignés de larmes, laisse » tomber d'humbles prières : que des soupirs se con» fondent avec tes paroles, et les entrecoupent. Beauté » gémissante, éplorée, fléchis les cœurs les plus ob» stinés. Que le voile de la pudeur couvre l'audace » de tes désirs; que dans tes mains le mensonge se » peigne des couleurs de la vérité.

» Séduis, s'il se peut, Godefroi le premier. Qu'é» pris de tes regards, enivré de tes discours, il oublie » auprès de toi la gloire et les conquêtes, et ne res» pire plus que l'amour. S'il t'échappe, enchaîne du » moins les guerriers les plus distingués, entraîne-les » à ta suite dans des lieux d'où ils ne reviennent ja» mais. » Il entre ensuite dans des détails plus étendus. « Enfin, ajoute-t-il, pour ta religion, pour ta » patrie, ose tout : une si belle cause rend tout lé» gitime. »

Armide, fière de sa beauté, des avantages de son sexe et de son âge, se dévoue à l'entreprise. Dès que la nuit a répandu ses premières ombres, elle part et marche par des sentiers secrets et inconnus. En habit de femme, sans armes que ses attraits, elle

se croit déjà sûre de la victoire, et voit à ses pieds des héros indomptés. Une adroite politique donne à son départ des motifs chimériques, et amuse le peuple par de vaines rumeurs.

Bientôt Armide est dans les lieux où sont dressées les tentes des Chrétiens. Au premier aspect de cette beauté s'élève un murmure confus, et tous les regards se fixent sur elle. Telle une comète, ou un astre inconnu, attire les yeux des mortels étonnés de son éclat. On s'empresse autour d'elle : on se demande quelle est cette belle étrangère, par quel motif elle est amenée.

Jamais Argos, jamais Chypre ou Délos ne virent une figure si parfaite, des traits si touchans. L'or de sa chevelure tantôt brille au travers du voile transparent qui la couvre, tantôt se dérobe au voile même et répand un plus vif éclat. Ainsi, quand le ciel devient plus pur et plus serein, le soleil, du sein de la nue qui le captive, lance des rayons encore pâles ; mais bientôt dégagé de sa prison, il darde tous ses feux et redouble la clarté.

Ses cheveux flottent en ondes sur ses épaules, et le zéphyr, en se jouant, y forme des ondes nouvelles. Son œil avare des trésors de l'Amour et des siens, les cache sous sa paupière abaissée. Sur son teint, l'incarnat de la rose se mêle et se confond avec l'ivoire ; mais sur sa bouche, qui respire un souffle amoureux, brille le seul incarnat de la rose.

Sa gorge à demi nue étale la blancheur de l'albâtre le plus pur : c'est là qu'Amour repose ; c'est de là qu'il lance et ses traits et ses feux : deux globes arrondis par la main des Grâces, s'élèvent et s'abaissent tour à tour : l'œil en découvre une partie, l'autre est cachée par une robe envieuse et jalouse : impuissante barrière qui résiste aux regards et ne peut arrêter la pensée : moins enchantée de ce qu'on voit, qu'avide de ce qu'on ne voit pas, l'imagina-

tion s'élance et pénètre les appas les plus secrets.

Tel qu'un rayon de lumière passe à travers l'onde ou le cristal, sans les diviser; telle l'imagination perce les voiles les plus sombres et les plus épais elle erre au milieu des merveilles les plus cachées, les contemple à loisir, et les peint ensuite au désir qui brûle et s'enflamme encore davantage.

Armide s'avance au milieu d'une foule empressée qui la loue et qui la dévore des yeux. Elle aperçoit l'impression que fait sa beauté, et semble ne pas l'apercevoir; mais elle sourit dans son cœur, et déjà elle compte ses succès et ses victoires. Elle s'arrête un moment et demande à paroître devant Bouillon. Eustache accourt : Eustache, le plus jeune des frères de Godefroi.

A l'éclat de cette beauté divine, le guerrier imprudent se précipite; semblable à cet insecte ailé qui va chercher la lumière et la mort, il veut contempler de plus près ces yeux qu'une douce pudeur tient abaissés. Il les voit; un feu soudain s'en échappe et l'embrase : plein de la hardiesse que son âge et l'amour lui inspirent :

« Madame, lui dit-il, si pourtant je dois vous » appeler de ce nom, car vous n'avez rien de mor- » tel : non, jamais le Ciel ne répandit sur une foible » créature tant de grâces et tant d'éclat : que cher- » chez-vous? d'où venez-vous? Quel bonheur, ou » quelle infortune vous conduit en ces lieux? Dites- » moi qui vous êtes? Faites que je vous rende les » hommages, ou plutôt le culte qui vous est dû.

» — Vous louez trop, Seigneur, une triste et » malheureuse beauté : ce n'est déjà plus une mor- » telle que vous voyez; c'est une infortunée, morte » aux plaisirs, et qui ne vit que pour la douleur. » Etrangère, fugitive, sans autre bien que ma vertu, » je viens, dans ces lieux, chercher un asile : je viens » mettre aux pieds de Godefroi mes malheurs et une

» confiance que le bruit de sa bonté a fait naître.

» O vous, si vous êtes en effet généreux et sensi- » ble, daignez m'ouvrir un accès facile auprès de ce » héros. — Il est juste, répond Eustache, que le frère » de Godefroi soit auprès de lui votre introducteur » et votre appui : non, beauté charmante, vos vœux » ne seront point trompés; je vous réponds d'un frère » qui m'aime et me considère; disposez de son pou- » voir et de mon bras. »

Il dit, et guide ses pas dans l'asile secret où le pieux Bouillon, seul avec des guerriers choisis, se dérobe aux regards d'une foule importune. Elle s'in- cline avec respect, et le front couvert d'une modeste rougeur, elle garde le silence : le héros calme ses craintes, rassure ses esprits et la console : enfin d'un son de voix dont la douceur enchante les sens, elle adresse à Godefroi ce perfide discours :

« Prince invincible, dont le nom vole avec tant » de gloire dans tout l'univers; vainqueur de tant » de Rois et de tant de nations qui s'honorent de tes » fers et de leur défaite, partout on connoît ta vertu, » tes ennemis même l'estiment et la louent; elle fait » naître leur confiance et les invite à implorer tes » bontés et ton appui.

» Quoique née au sein d'une religion que tu as » abaissée, et qu'aujourd'hui tu veux anéantir, j'ose » te redemander le trône et le sceptre de mes aïeux : » j'espère l'obtenir de ta valeur et de ta générosité. » D'autres implorent le bras de leurs amis contre la » fureur d'un étranger, et moi, c'est un fer ennemi » que j'invoque contre mon propre sang, contre ce » sang qui a juré ma perte.

» Oui, c'est toi que j'implore; c'est en toi que » j'espère; seul tu peux me replacer au rang d'où » j'ai été précipitée. Ce bras funeste à tes ennemis, » doit être aussi secourable aux malheureux. On ne » vantera pas moins ta bienfaisance que tes triom-

» phes, et parmi tant de trônes abattus, on comp» tera encore pour ta gloire, mon trône relevé par » tes mains.

» Peut-être une croyance qui n'est pas la tienne, » sera-t-elle un titre à tes yeux pour dédaigner » mes prières et mes larmes! mais si je ne crois pas » à ta loi, je crois à tes vertus : ma confiance me » donne des droits sur ton cœur, et ces droits ne » sauroient être vains : j'atteste le Dieu suprême, ce » Dieu que j'adore comme toi, jamais cause plus » juste n'obtint le secours de ton bras. Mais pour » mieux t'en convaincre, entends l'histoire de mes » malheurs et des crimes qui les ont produits.

» Je suis fille d'Arbilan, qui régna sur Damas : né » loin du trône, la belle Chariclé l'y fit monter en » lui donnant sa main. Hélas! mes yeux n'ont jamais » vu cette vertueuse mère. Les siens se fermèrent » quand les miens s'ouvrirent à la lumière; et le jour » funeste qui éclaira sa mort, éclaira ma naissance.

» A peine un lustre s'étoit écoulé depuis qu'elle » eut quitté sa dépouille mortelle, mon malheureux » père succomba lui-même à son sort, et laissa mon » enfance et les rênes de l'État entre les mains d'un » frère qu'il chérissoit de l'amitié la plus tendre : » son attachement et ses bienfaits devoient lui assu» rer sa foi, si la vertu et la reconnoissance habi» toient dans le cœur d'un mortel.

» Chargé de ce double dépôt, il ne sembla d'abord » occupé que de mon bonheur : tout l'Orient vantoit » sa fidélité incorruptible, sa tendresse, son amour » vraiment paternel. Peut-être déjà, sous un masque » imposteur, le cruel cachoit ses ténébreux desseins: » peut-être aussi que destinant à son fils mes États » et ma main, son cœur n'étoit pas encore ouvert » au crime.

» Je croissois, son fils croissoit avec moi : enfant » indocile dont l'âme épaisse et grossière ne put être

» façonnée par l'éducation. Sous les dehors les plus » hideux, il cache le cœur le plus vil; il a la bassesse » de l'avarice et les hauteurs de l'orgueil; sauvage » dans ses manières, corrompu dans ses mœurs, » c'est un composé monstrueux de vices que ne ra» chète aucune vertu.

» Et c'étoit là l'époux que me réservoit mon fidèle tuteur! Plus d'une fois il m'annonça qu'il falloit avec lui partager et mon lit et mon trône; discours » séduisans, ruse, adresse, il employa tout pour » m'y faire consentir : mais jamais il ne put m'ar» racher la fatale promesse; jamais il n'obtint de » moi que le silence ou le refus.

» Enfin un jour il me quitta d'un air sombre et » ténébreux, miroir trop fidèle de son cœur agité : » je crus bien alors lire sur son front l'histoire de mes » malheurs. Pendant l'horreur des nuits, des songes » effrayans, des spectres hideux vinrent troubler » mon sommeil : une fatale horreur imprima, dans » mon âme, le présage de mes infortunes.

» Souvent l'ombre de ma mère s'offroit à ma vue, » pâle, défigurée et couverte d'un nuage de douleur. » Hélas, qu'elle étoit changée! qu'elle ressembloit » peu à ce que je l'avois vue dans ses portraits! Fuis, » ma fille, fuis, me disoit-elle, la mort affreuse qui » te menace. Pars; déjà je vois le poison, déjà je » vois le fer dans la main d'un perfide prêt à t'é» gorger.

» Que servoient, hélas! ces présages du péril qui » s'approchoit. Tremblante, irrésolue, ma timide » jeunesse ne trouvoit ni conseils ni secours. Sortir » seule de mes États, aller mendier la pitié dans une » terre étrangère, c'étoit pour moi un sort plus af» freux que la mort même. Oui, j'aimois mieux » perdre la vie dans les lieux qui m'avoient vue naître.

» Malheureuse, je craignois la mort et je n'osois » la fuir! je craignois de déceler mes craintes mêmes

» et de hâter l'heure marquée pour ma perte. Ainsi » toujours inquiète et troublée, je traînois dans un » long supplice le reste de mes déplorables jours. » Semblable à un infortuné qui croit voir à chaque » instant tomber le glaive fatal suspendu sur sa tête.

» Enfin un jour (dois-je en rendre grâces au des- » tin, ou le sort me réservoit-il à de plus affreux re- » vers ?), un jour l'un des ministres dont mon père » avoit élevé l'enfance, se présente à ma vue, m'an- » nonce que le tyran a juré ma perte, que le terme » s'approche, que lui-même il a promis au barbare » de m'apporter, dans le jour, la coupe empoisonnée.

» Il m'ajoute que la fuite seule peut dérober ma » tête au coup qui la menace : lui-même il m'offre » son secours, me rassure et m'encourage. Je me » livre à ses conseils, et je me détermine à fuir au » milieu des ténèbres, loin du tyran et loin de ma » patrie.

» La nuit se lève plus noire et plus obscure, et » couvre notre entreprise du secret de son ombre. » Je pars avec deux de mes femmes que j'avois » choisies pour compagnes de mon infortune : mais » toujours mes yeux chargés de larmes se reportent » sur les lieux où je commençai de respirer le jour; » ils s'y attachent, et ne peuvent se rassasier d'une » vue si chère.

» Mes regards et ma pensée m'y rappellent sans » cesse, et mes pas m'en éloignent malgré moi. » Tels des matelots qu'une tempête soudaine arra- » che à un rivage chéri, luttent contre les flots qui » les entraînent et cherchent encore des yeux cette » terre qui se dérobe et s'enfuit. Toute la nuit et » tout le jour qui lui succéda, nous errâmes dans » des lieux où jamais mortel n'imprima la trace de » ses pas. Enfin nous arrivâmes à un château assis » sur les frontières de mon royaume.

» C'étoit le château d'Aronte; le fidèle Aronte

» qui m'avoit sauvée et qui avoit accompagné ma » fuite. Cependant le traître qui voit que sa victime » échappe au coup mortel, entre dans des transports » de fureur et de rage; il rejette sur nous ses pro- » pres forfaits, et nous accuse, Aronte et moi, du » crime qu'il a voulu commettre.

» Il publie qu'Aronte, séduit par mes présens, » lui préparoit un breuvage empoisonné; que j'ai » voulu sa mort pour me délivrer d'un censeur im- » portun, qui éclaire ma conduite et retient mes » coupables penchans; qu'entraînée enfin par une » passion infâme, je vais livrer à mille amans ma » jeunesse et mes appas. Honneur sacré que j'adore, » ah! plutôt que d'être infidèle à tes lois, puisse la » foudre me frapper et m'anéantir!

» Qu'affamé de mes trésors, altéré de mon sang » innocent, le barbare ait juré ma perte, mon cœur » s'en irrite; mais que d'un souffle impur il ose flé- » trir ma vertu: ah! c'est la plus cruelle des bles- » sures. L'impie, qui craint le ressentiment de mes » sujets, les abuse par des mensonges adroitement » tissus, afin que leur bras, prêt à venger mon in- » nocence, s'arrête dans la crainte de protéger le » crime.

» Assis sur mon trône, le front ceint de mon dia- » dème, le cruel ne met point encore de terme à » l'infortune et à l'opprobre dont il veut m'accabler. » Furieux, il menace de brûler Aronte dans son » château, si de lui-même il ne vient lui demander » des fers : et à moi, malheureuse! et aux compa- » gnes de mon sort, ce n'est plus la guerre qu'il » nous annonce, c'est la mort et l'échafaud.

» Il veut, dit-il, laver dans mon sang la honte que » j'ai imprimée sur son front, et rendre à mon rang » et à ma famille l'honneur et l'éclat que je leur ai » ravis. Mais il ne craint en effet que de se voir en- » lever le sceptre qui m'appartient, et ce n'est que

» sur ma ruine qu'il croit pouvoir affermir son trône.

» Hélas! il ne réussira que trop dans ses coupables » desseins. Oui, Seigneur, si ton bras ne me protége, » mon sang éteindra sa colère que n'ont pu éteindre » mes larmes. Malheureuse, innocente, sans res- » source, sans appui, je me jette à tes pieds, j'em- » brasse tes genoux, je te demande et l'honneur et » la vie.

» Je t'en conjure par ce bras qui anéantit l'orgueil » et l'impiété : par ce bras vengeur de la justice, » par tes victoires, par ces temples que tu as rele- » vés et que tu vas secourir; daigne te laisser fléchir » à mes prières : que ta pitié me conserve à la fois » et le sceptre et le jour. Ta pitié! non, Seigneur, je » n'implore que ta raison et ton équité.

» Le Ciel t'a donné de vouloir être juste, et le » destin de pouvoir ce que tu veux : en me sauvant, » tu peux acquérir des États qui ne seront soumis à » mes lois que pour obéir aux tiennes. De tant de » héros, permets que dix seulement m'accompagnent. » Seuls ils suffiront pour me rétablir sur un trône où » me rappellent l'attachement des grands et la fidé- » lité du peuple.

» Un des habitans les plus distingués de Damas, » chargé de la garde d'une porte secrète, me promet » de me la livrer, et de m'introduire la nuit dans le » palais même : il me garantit le succès si j'obtiens » quelque secours de toi; si foible qu'il soit, il y » comptera plus que sur une armée qui viendroit » d'ailleurs; tant il estime le nom et la valeur des » Chrétiens. »

A ces mots, elle se tait, et attend la réponse de Godefroi. Mais son attitude et son silence même parlent encore, et ont l'énergie de la prière la plus touchante. Godefroi balance incertain, et ne sait à quel parti s'arrêter; il craint les artifices des Sarrasins; il sait, qu'infidèle à Dieu, l'homme est tou-

jours prêt de l'être à l'homme : mais une sensibilité impérieuse, la vertu des grandes âmes, le presse et le domine.

D'autres motifs encore l'intéressent aux infortunes d'une Reine qui l'implore. Il sent combien il importe à ses projets de placer sur le trône de Damas une Princesse qui, liée par ses bienfaits, lui ouvre les chemins, seconde ses desseins, et lui fournisse contre l'Egypte et ses alliés, des troupes, des armes et des trésors.

Pendant qu'il flotte irrésolu, et que les yeux baissés il pèse les motifs qui doivent le déterminer, Armide, les regards attachés sur lui, attend en suspens l'arrêt qu'il va prononcer : elle l'observe et l'étudie : la réponse tarde déjà trop au gré de ses désirs; elle s'en alarme, elle en soupire; enfin le Héros exprime un refus dont ses expressions adoucissent la rigueur.

« Madame, si une entreprise pour laquelle le » Ciel même nous a choisis, ne demandoit pas ici » nos bras et nos épées, vous pourriez fonder sur » nous l'espoir le plus certain : ce ne seroit pas une » stérile pitié, ce seroient des secours prompts et » efficaces que nous vous offririons. Mais notre pre- » mier devoir est d'affranchir le Peuple de Dieu, et » de rendre à ces murs sacrés leur liberté première. » Ce seroit un crime pour nous d'affoiblir notre ar- mée et de ralentir le cours de nos victoires.

» Je vous promets, recevez pour gage de ma pro- » messe une foi qui jamais ne fut donnée en vain- » je vous promets que si jamais nous arrachons à » un joug odieux ces murs révérés, ces murs chéris » des cieux, nous suivrons l'impulsion de notre » pitié, et nous vous rendrons le trône que vous » avez perdu. Aujourd'hui si je cédois à vos larmes, » je serois un impie, et ma sensibilité seroit un » parjure. »

A ces mots, Armide s'incline, et les yeux collés contre terre, elle reste un moment immobile : bientôt elle lève vers le Ciel ses regards affligés, et toute baignée de larmes, dans l'attitude de la douleur la plus profonde : « Malheureuse ! s'écrie-t-elle ; eh ! » quelle destinée fut jamais aussi constamment déplo» rable que la mienne ! Pour que mon sort affreux ne » change point, il faut que tout change dans la nature.

» Il n'est plus d'espoir pour moi : en vain je gé» mis et je pleure, la prière ne peut plus rien sur le » cœur des mortels. Je dois peut-être espérer que » ma douleur qui n'a pu te fléchir, fléchira le bar» bare qui m'opprime ? Je ne t'accuserai point d'in» clémence ; je n'accuse que le Ciel, auteur de mes » disgrâces, il endurcit ta sensibilité, il rend ta pitié » même inexorable.

» Non, Seigneur, non, ce n'est point toi, c'est » mon destin qui me refuse le secours que j'implore. » Destin cruel, impitoyable destin, arrache-moi » encore les restes d'une odieuse vie ! hélas ! c'étoit » trop peu de m'avoir enlevé mes parens au prin» temps de leurs jours, il faut que tu me précipites » de mon trône, et que tu enfonces le poignard dans » le sein de ta victime !

» Partons, quittons des lieux où l'honneur ne me » permet plus de m'arrêter. Mais où fuir, où cacher » mon infortune ? Quel asile me reste contre le tyran » qui me poursuit ? Il n'est point dans l'univers de » retraite inaccessible à sa fureur. Mais pourquoi » balancer ? Je vois la mort, je ne puis la fuir ; al» lons, ma main préviendra ses coups. »

Elle se tait : un noble et généreux dépit se peint dans ses regards. D'un air triste, indigné, elle se détourne et feint de s'éloigner. Ses larmes, des larmes de colère et de douleur coulent en abondance, et semblent, aux rayons du soleil, des perles qui tombent de ses yeux.

Ses joues en sont inondées : tel paroît un lis lorsqu'aux premiers feux du jour le zéphyr épanouit son sein tout brillant des pleurs de l'aurore, et d'un souffle amoureux le flatte et le caresse.

Mais de ses larmes naît un feu secret qui s'insinue dans les cœurs, s'y attache et les embrase. Amour! tout reconnoît ta puissance, tout sert à nourrir tes flammes; mais en faveur d'Armide, tu redoubles encore tes miracles.

Ses douleurs feintes arrachent de véritables pleurs et déchirent les cœurs les plus insensibles : tous s'affligent avec elle; tous se disent à eux-mêmes : Si elle ne trouve pas grâce aux yeux de Godefroi, il faut qu'en naissant, il ait sucé le lait d'une tigresse, que les Alpes l'aient enfanté au sein du rocher le plus affreux, ou que la mer en courroux l'ait vomi sur une rive sauvage : le cruel! qui peut affliger d'un refus une beauté si touchante.

Pendant qu'ils murmurent et n'osent parler, le jeune Eustache, tout brûlant d'amour et de pitié, s'avance et adresse à Godefroi ce discours hardi : « Mon frère, vous seriez trop dur et trop insensible, » si vous ne cédiez pas enfin à nos vœux, à nos dé» sirs et à nos prières.

» Sans doute il ne faut pas que les Chefs aban» donnent le siége, leurs troupes et leurs emplois : » mais nous, guerriers isolés, qui ne recevons la loi » que de notre courage, et qui ne commandons à » personne, nous pouvons fournir à votre choix dix » défenseurs d'une si juste cause.

» Venger l'innocence et la beauté, c'est toujours » combattre pour le Ciel; et les dépouilles d'un in» juste usurpateur sont le plus noble trophée qu'on » puisse consacrer à l'Être suprême. Quand un inté» rêt certain ne m'entraîneroit pas à cette illustre » entreprise, je m'y dévouerois par devoir : j'ai juré

» de protéger un sexe foible et sans défense, et je
» remplirai mes sermens.

» Ciel! si jamais en France et dans ces heureux
» climats où règne la courtoisie, on disoit que pour
» une cause si belle et si légitime, nous avons craint
» de braver les dangers et les fatigues!.... ah! j'aime
» mieux déposer ici mon casque et ma cuirasse!
» Allons, Guerriers sans courage, Chevaliers sans
» honneur, quittons des armes avilies dans nos
» mains, et n'usurpons plus un titre que notre lâcheté
» déshonore. »

Il dit, et tous ses compagnons, d'une voix unanime, applaudissent à son discours; tous approuvent son conseil et en vantent l'utilité : ils environnent Godefroi, ils le pressent, ils le conjurent : « Je
» cède, dit-il, je me rends à tant de vœux réunis.
» Vous le voulez; la Princesse tiendra de vous seuls
» un secours que ma raison ne peut lui accorder.
» Mais si vous en croyez Godefroi, modérez le zèle
» qui vous transporte. »

Il dit : chacun croit qu'il autorise ce qu'il ne fait que souffrir, et brûle d'être un de ceux que favorisera son choix. Que ne peuvent les larmes de la beauté? que ne peuvent des discours qu'une belle bouche prononce? Des lèvres d'Armide pend une chaîne invisible qui lie et attache toutes les volontés à la sienne.

Eustache la rappelle : « Suspendez, dit-il, ô
» beauté divine, le cours de vos douleurs, bientôt
» vous aurez le secours que demandent vos alar-
» mes. » A ces mots son front s'éclaircit; le sourire de la joie est sur ses lèvres; de son voile elle sèche ses yeux humides, et ses regards plus sereins embellissent la nature.

Ensuite, du ton le plus doux et le plus touchant, elle leur parle de sa reconnoissance et de leurs bienfaits : « Ils vivront éternellement, dit-elle, dans

» mon cœur, et les siècles en conserveront la mé-
» moire. » Une éloquence muette, des gestes énergiques, rendent ce que ne peut exprimer sa langue. Enfin sous un masque imposteur, elle cache si bien ses desseins, qu'ils échappent à l'œil le plus soupçonneux.

Fière de son premier succès, elle se livre à la fortune qui sourit à ses artifices, et se hâte d'achever son criminel ouvrage. Par ses regards, par ses attraits, elle prétend effacer tout ce que firent jamais Médée et Circé avec leurs enchantemens. D'une voix de sirène elle se flatte d'endormir la prudence des plus sages guerriers.

Pour envelopper de nouveaux amans dans ses filets, elle emploie tous ses secrets et tous ses charmes. Sa figure inconstante et mobile, varie et se décompose à son gré. Elle change à chaque instant et d'air et de maintien : tantôt la pudeur est sur son front et tient ses yeux baissés, tantôt elle promène ses regards avides : et tour à tour, armée du frein ou de l'aiguillon, elle presse l'amant timide, ou retient l'amant indiscret.

Quand un guerrier modeste n'ose écouter ses désirs et cherche à éteindre ses feux, un doux sourire l'encourage : d'un œil satisfait et serein, Armide ranime son amour, et dans son cœur glacé rallume la flamme et l'espérance.

Réservée dans ses discours, avare d'un coup d'œil, elle arrête l'audacieux au moment où il va s'oublier, et lui imprime la crainte et le respect. Mais à travers les dédains dont son front est chargé, elle fait luire encore un rayon de pitié : l'amour est alarmé, mais il n'éprouve point le désespoir, et il s'accroît par les rigueurs mêmes.

Quelquefois elle se tient à l'écart, compose son visage et son attitude, et paroît absorbée dans la douleur. Des larmes naissent dans ses yeux et s'é-

vanouissent; ses amans trompés pleurent autour d'elle, et l'amour qui se déguise en pitié leur enfonce encore des traits plus cruels et plus perçans.

Soudain ce voile de douleur se déchire: l'espérance renaît sur son front, elle revient à ses amans, elle leur parle; son teint s'anime du feu de la gaîté; ses yeux en étincellent; un ris céleste dissipe le nuage épais dont sa tristesse avoit enveloppé le cœur de ces guerriers.

Sa douce voix, son doux sourire enivrent leurs sens; leur âme succombe à tant de plaisirs, et semble prête à les abandonner. Amour, cruel amour, tes amertumes et tes douceurs sont également funestes; et les mortels périssent toujours ou de tes maux, ou de tes remèdes.

Ainsi brûlés et glacés tour à tour, passant à chaque instant du plaisir à la douleur, de la crainte à l'espérance, ces infortunés servent de jouet à la beauté qui les trompe. Si d'une voix foible et tremblante, ils osent murmurer leurs peines, simple et novice en amour, elle feint de ne pas les entendre.

Ou bien les yeux baissés, elle colore ses joues du rouge de la pudeur: les lis disparaissent sous les roses qui les effacent. Telle paroît l'aurore lorsqu'elle embellit le ciel de ses premiers rayons. Des nuances plus fortes expriment le dédain qui se mêle et se confond avec la pudeur.

Si elle surprend les premiers indices d'un feu prêt à éclater, elle fuit et se dérobe à l'amant interdit; puis reparoît, et tour à tour lui offre et lui reprend l'occasion d'avouer sa flamme. Ainsi, tout le jour, elle l'abuse, le fatigue par de vaines erreurs, et enfin lui ôte jusqu'à l'espérance: le malheureux soupire, semblable au chasseur qui, surpris par la nuit, perd la trace de la proie qu'il a poursuivie.

Tels furent les liens secrets dont Armide enchaîna mille et mille héros; ou plutôt telles furent les

armes qu'elle employa pour les dompter et les asservir à l'amour. Amour! faut-il s'étonner si le fier Achille, Hercule, Thésée cédèrent à ta puissance, quand des Chrétiens armés pour venger la querelle d'un Dieu, sont eux-mêmes arrêtés dans tes fers!

CHANT CINQUIÈME.

Tandis que la perfide remplit les cœurs d'une funeste ivresse, et que, ne se bornant plus au nombre de guerriers qui lui a été promis, elle se flatte d'en entraîner beaucoup d'autres sur ses pas, Godefroi songe à qui il confiera l'exécution de cette hasardeuse entreprise. Entre tant de héros qui tous méritent et tous désirent de le fixer, son choix balance suspendu.

Enfin sa prudence décide qu'eux-mêmes ils donneront au généreux Dudon un successeur qui prendra sur lui ce choix difficile; du moins personne ne pourra lui reprocher une injurieuse préférence, et il aura marqué à cette troupe brillante, tous les égards et toute l'estime qu'il lui doit.

Il les appelle et leur adresse ce discours : « Braves » guerriers, mes sentimens vous sont connus; je » n'ai point prétendu refuser à la Princesse le se» cours qu'elle demande, mais j'ai voulu attendre, » pour le lui accorder, le moment favorable. Cet » avis, je vous le propose encore, et vous pouvez » l'adopter : dans ce monde changeant et mobile, » la constance est souvent à varier dans ses desseins.

» Mais si vous croyez toujours qu'il soit indigne » de vous de ne pas courir au danger, si votre gé» néreuse audace dédaigne un conseil que dicte ma » prudence peut-être trop timide à vos yeux, il ne » sera pas dit que, malgré vous, j'aie arrêté vos pas. » Jamais ma main n'appesantira sur vous un pou» voir que je dois à vos suffrages.

» Pesez vous-mêmes les raisons et décidez à votre » gré : mais avant tout, je veux que vous donniez

» un successeur à l'infortuné Dudon, et un chef à » votre troupe : lui-même choisira parmi vous dix » guerriers ; il n'en choisira que dix : soumis dans » ce seul point à mes ordres suprêmes, je ne mar- » que d'ailleurs aucunes bornes à son pouvoir. »

Il dit. Eustache, de l'aveu de ses compagnons, répond à son discours : « Seigneur, cette vertu lente » dont les regards se portent dans l'avenir, doit être » la tienne ; le courage et l'audace, voilà les nôtres. » Ce sang froid qui toujours marche d'un pas réflé- » chi, prudence dans un Général, ne seroit en nous » que lâcheté.

» D'ailleurs, le danger auquel nous expose cette » entreprise, balance-t-il les avantages qu'elle nous » procure ? Dix guerriers iront donc, puisque tu le » permets, tenter cette illustre aventure. » Ainsi du voile de l'intérêt public, il couvre la passion qui l'entraîne ; et comme lui, ses compagnons cachent les désirs de l'amour sous le désir apparent de la gloire.

Cependant le jeune Bouillon regarde d'un œil jaloux le fils de la belle Sophie ; il admire en lui, mais il envie encore davantage cette valeur que rehaussent les dons de la nature, il craint auprès d'Armide ce dangereux rival, et sa jalousie inspire à son cœur les moyens de l'éloigner. Il l'appelle à l'écart, et par ce discours adroit il cherche à séduire sa vanité.

« Toi qui effaces la gloire de ton illustre père, et » qui jeune encore égales déjà les guerriers les plus » renommés, Renaud, dis-moi qui sera digne de » nous commander ? moi qui, soumis à regret au » fameux Dudon, ne lui cédois qu'en faveur de sa » vieillesse, moi frère de Bouillon, à qui dois-je » désormais obéir ? je ne connois que toi.

» Égal de tous les guerriers par ta naissance, toi » seul par ta gloire et par tes exploits tu mérites de » m'être préféré : je n'en rougis point, Godefroi lui-

» même rendroit hommage à ta valeur et te céderoit » la palme : c'est donc toi que je veux reconnoître pour mon chef, si tu n'aimes mieux être le vengeur de la Princesse. Mais sans doute une gloire obscure et des exploits nocturnes ne flatteront pas ton courage.

» Ici tu sauras, avec plus d'éclat, employer ton bras et ta valeur. Si tu avoues mon zèle, j'engagerai mes compagnons à te décerner le rang suprême : pour moi, incertain encore et irrésolu, » je te demande de me laisser le maître, ou de suivre Armide, ou de combattre à tes côtés. »

A ces derniers mots, une rougeur involontaire couvre ses joues ; Renaud lit sur son front le secret qu'il veut cacher, et il en sourit : pour lui, les traits d'amour plus lents n'ont fait qu'effleurer son cœur ; et peu jaloux de suivre Armide, il souffre sans peine un rival.

Il est encore tout plein de la mort du généreux Dudon : il se croit avili si l'audacieux Argant survit encore long-temps à ce héros : il aime à entendre la voix de l'honneur qui l'appelle, et son jeune courage s'agite et s'anime au son de la véritable louange.

« Je suis moins flatté, répond-il, d'obtenir les » premiers rangs que de les mériter. Les sceptres, » les dignités ne furent jamais à mes yeux le prix de » mes vertus, ni l'objet de mon ambition : mais si » tu m'appelles à cet honneur, si tu penses que je » doive y prétendre, je n'aurai point la foiblesse de » m'en croire indigne, et j'estimerai une valeur que » vous jugerez devoir récompenser d'un si beau » titre.

» Je ne brigue point, je ne refuse point ce haut » rang, et si je suis ton chef, tu dois compter sur » mon choix. » Eustache le quitte et va plier à ses desseins la fierté de ses compagnons. Mais Gernand

prétend lui-même à la première place. Son cœur est blessé des traits d'Armide ; mais ce cœur altier ne balance point entre l'amour et la gloire.

Gernand descend de ces Rois de Norwége qui commandèrent à de nombreuses provinces : tant de couronnes entassées dans sa maison, les sceptres de son père et de ses aïeux nourrissent son orgueil. Renaud est né d'ancêtres qui, depuis plus de cinq siècles, se sont illustrés et dans la paix et dans la guerre ; mais fier de ses propres exploits, il n'emprunte point l'éclat d'un mérite étranger.

Gernand, qui pèse tout au poids de l'or, qui ne mesure que l'étendue des possessions, et ne voit qu'obscurité partout où ne brille pas une couronne ; Gernand ne peut souffrir qu'un simple Chevalier ose être son rival ; il s'en indigne : la colère et le dépit qui le transportent ne connoissent plus de bornes ni de frein.

Un ange de ténèbres qui voit la blessure profonde dont son cœur est atteint, s'insinue secrètement dans son sein, s'empare de ses pensées, les agite et les trouble. Il aigrit le courroux qui l'anime et la haine qui le dévore ; sans cesse il fait retentir au fond de son cœur, qu'il pique et qu'il déchire, ces sinistres accens.

« Renaud ton rival ! lui, lutter contre toi, et » t'opposer ses chimériques aïeux ? qu'il compte, le » téméraire qui veut marcher ton égal, qu'il compte » les peuples soumis à ses lois et les nations tribu» taires de son sceptre ? Que sur les cendres de ses » ancêtres, il montre autant de couronnes qu'en » portent aujourd'hui tes parens ! Quelle audace » dans le petit tyran d'un petit état ; dans un homme » né en Italie au sein de la servitude !

» Qu'il triomphe, ou qu'il succombe : qu'importe, » c'est déjà une victoire pour lui d'avoir été ton ri» val. Que dira l'univers ! Que Renaud a concouru

» avec Gernand ! Le rang qu'occupoit Dudon pou-
» voit te donner autant de gloire et d'éclat qu'il en
» eût reçu de toi ; mais il est avili depuis que Re-
» naud a commencé d'y prétendre.

» Ah ! si du séjour des immortels le généreux Du-
» don abaisse encore ses regards sur la terre, quel
» noble courroux doit l'enflammer, quand il consi-
» dère ce jeune téméraire, quand il songe à son or-
» gueil et à son audace, quand il voit un enfant sans
» expérience se mesurer avec lui, et aspirer au prix
» qu'avoient obtenu son âge et ses exploits !

» Il y aspire, il le demande, et au lieu du châti-
» ment qui lui est dû, il remporte et de l'honneur
» et des louanges. O honte ! ô bassesse ! on encou-
» rage son ambition ; on applaudit à sa témérité.
» Mais si Bouillon le voit, si Bouillon permet qu'il
» obtienne le rang qui t'appartient, ne le souffre
» pas : non, tu ne dois pas le souffrir ; tu dois mon-
» trer, et ce que tu es, et ce que tu peux. »

Au son de cette voix inconnue, son dépit s'allume et s'enflamme : déjà son cœur gonflé ne peut plus le contenir : il sort par ses regards, il s'exhale dans ses discours. Si quelque défaut se mêle aux vertus de son rival, il l'exagère, il le grossit : sa fierté n'est qu'orgueil, son courage que témérité, démence et fureur.

Tout ce qui brille en lui d'illustre, de grand, de magnanime, il le couvre d'une ombre jalouse, et n'y voit que le faux éclat du vice. Ses plaintes retentissent aux oreilles même de Renaud : rien ne peut arrêter sa colère et le mouvement aveugle qui l'entraîne à la mort.

L'esprit ténébreux qui l'anime, qui fait mouvoir sa langue et dicte ses discours, sans cesse renouvelle ses injustes outrages, et fournit de nouveaux alimens à sa haine. Dans le camp est une vaste enceinte où se rassemble l'élite des héros ; là, dans les

tournois et les joûtes, ils exercent leur force et leur adresse.

C'est là, c'est alors que la foule est plus nombreuse, qu'entraîné par sa destinée, Gernand ose outrager Renaud. Sa langue abreuvée du poison de l'enfer, telle qu'un trait acéré, blesse son ennemi, et se tourne dans sa blessure : Renaud le voit, il l'entend, la fureur se rend maîtresse de ses sens : Tu mens ! s'écrie-t-il, et soudain, le fer nu, il se précipite sur lui.

Sa voix est un tonnerre ; son épée est l'éclair avant-coureur de la foudre. Gernand tremble ; il voit la mort présente, il ne peut la fuir, rien ne peut le dérober à ses coups : mais l'aspect de tout un camp qui le regarde, lui fait retrouver un reste d'audace et d'intrépidité : le fer à la main, il attend son ennemi et se met en défense.

Au même instant mille épées brillent et étincellent, mille guerriers accourent, se heurtent et se pressent autour d'eux : des voix incertaines, des accens confus frémissent et résonnent dans les airs. Tel, aux rives de l'Océan, le murmure des vents se confond avec les mugissemens des ondes.

Mais rien ne peut ralentir l'impétueuse colère du guerrier outragé : tout plein de sa vengeance, il méprise les cris et les barrières qu'on lui oppose. Il se précipite au milieu des hommes, au milieu des armes ; il promène dans la foule sa foudroyante épée ; enfin il s'ouvre un large chemin, et seul il affronte Gernand, malgré mille bras levés pour le défendre.

Toujours maître de lui-même, malgré la colère qui l'anime, il dirige ses coups vers son rival. Il les porte au cœur, à la tête, à la droite, à la gauche ; sa main rapide, impétueuse, trompe l'œil qui la suit, et va percer l'endroit où elle est le moins attendue.

Enfin il enfonce le fer dans le sein de son ennemi, l'en retire, et l'y plonge une seconde fois. Le malheureux tombe, et par une double blessure son âme s'écoule avec son sang. Le vainqueur remet son épée encore toute sanglante, dépouille sa colère et sa vengeance, et se retire.

Cependant Godefroi arrive attiré par le tumulte et les cris : un spectacle cruel, inattendu, frappe ses regards. Il voit Gernand couché sur la poussière, les cheveux souillés de sang, le visage pâle, défiguré, couvert des ombres de la mort. Il entend les soupirs, les gémissemens et les plaintes des guerriers qui l'entourent. Interdit, étonné, « Quel est, dit-il, » l'audacieux qui a bravé mes défenses et commis ce » forfait ? »

Arnaud, un des plus chers favoris de l'infortuné Prince de Norwége, lui expose les circonstances de ce malheureux événement, et en les exposant les aggrave : « C'est Renaud qui l'a tué: c'est lui qu'une » fureur insensée, allumée par le plus léger motif, » a poussé à une action si atroce : le fer qu'il avoit » ceint pour venger Dieu, il l'a tourné contre le ven- » geur de Dieu même; il a méprisé ton autorité; il a » bravé des lois publiques et connues.

» Les lois veulent sa mort; la mort lui est due; » son crime la demande, son crime et le lieu où il l'a » commis. Eh! s'il obtient grâce, son exemple en- » couragera l'audace : quiconque aura été offensé » voudra prendre lui-même une vengeance qu'il doit » attendre de la justice. Bientôt tout sera livré aux » querelles et à la discorde. »

Il rappelle les exploits et les vertus du Prince; il dit tout ce qui peut exciter l'indignation ou la pitié. Mais Tancrède paroît et entreprend de justifier Renaud. Godefroi l'écoute; son regard sévère inspire plus de crainte que d'espérance.

« Seigneur, ajoute Tancrède, songe quel est Re-

» naud, songe ce qu'on doit à son mérite, à l'éclat » de son sang, à Guelfe son oncle. L'autorité ne doit » pas s'appesantir également sur tous les coupables. » La différence des rangs met de la différence dans » les crimes, et l'égalité dans les peines n'est justice » que quand il y a égalité dans les personnes.

» — C'est aux plus élevés, dit Godefroi, à donner » aux autres l'exemple de l'obéissance. Tancrède, » tes conseils sont funestes si tu veux que j'aban- » donne les Grands à la licence; eh! quelle est donc » mon autorité si je ne commande qu'à une vile po- » pulace? sceptre impuissant, honteux empire, je » n'en suis plus jaloux, s'il faut les tenir à ce prix.

» Le pouvoir me fut donné sans limites et sans » bornes, je ne souffrirai point qu'il s'avilisse dans » mes mains. Je sais quand il faut varier les récom- » penses et les peines; je sais aussi quand il faut faire » plier les grands et les petits sous la loi d'une par- » faite égalité. » Il dit : Tancrède enchaîné par le respect, garde le silence.

Rigoureux imitateur de l'antique sévérité, Raimond applaudit au discours de Godefroi. « C'est » ainsi, dit-il, que l'autorité se fait respecter. Il n'y » a plus de discipline quand le coupable échappe au » châtiment, plus de commandement alors; et la » clémence est vaine si elle ne repose sur la crainte. »

Tancrède, frappé de ces sinistres paroles, se retire, et sur un coursier qui paroît avoir des ailes, il vole vers Renaud. Tranquille depuis qu'il a ravi à son ennemi l'orgueil et la vie, Renaud est rentré dans sa tente. Là, Tancrède le retrouve et lui fait un court et fidèle récit.

« Les dehors de l'homme, ajoute-t-il, ne sont pas » toujours l'expression vraie de ses sentimens, et le » cœur des mortels est un abîme : cependant, si j'en » crois les regards de Bouillon, si j'en crois ses dis- » cours, il veut te confondre avec le vulgaire des

» coupables, et te soumettre à toute la rigueur des
» lois. »

Renaud sourit, mais à travers le sourire éclate l'indignation : « Que l'esclave, dit-il, ou celui qui
» mérite de l'être se justifie dans les fers : moi, je
» suis né libre, j'ai vécu libre, je mourrai libre, et
» avant que ces pieds ou ces bras soient chargés
» d'indignes chaînes. Cette main sait manier le fer
» et cueillir des lauriers, mais elle se refuse à de hon-
» teux liens.

» Si Godefroi n'a que des fers à me donner pour
» récompense, s'il veut me jeter dans un cachot
» comme un criminel obscur, s'il croit me jeter en-
» chaîné dans une prison vulgaire, qu'il envoie les
» ministres de ses ordres, qu'il vienne lui-même, je
» l'attends; la force et les armes jugeront entre lui
» et moi; il apprête à nos ennemis le spectacle d'une
» sanglante tragédie. »

A ces mots il demande son armure. Bientôt il est tout couvert de fer : il charge son bras de son pesant bouclier; sa fatale épée pend à son côté; ses regards étincellent, ses armes brillent comme l'éclair. Tel jadis on te peignoit, ô Dieu des combats, descendant de l'Olympe, couvert de fer, d'épouvante et d'horreur !

Cependant Tancrède tente d'amollir son farouche courage : « Guerrier indompté, lui dit-il, je sais
» que rien ne peut résister à ton bras; je sais que
» c'est au milieu des armes, au sein de la terreur
» que ta haute vaillance triomphe avec plus d'éclat;
» mais à Dieu ne plaise qu'aujourd'hui elle se dé-
» ploie si cruellement pour notre malheur.

» Dis-moi, quels sont tes desseins? veux-tu donc
» tremper tes mains dans le sang de tes amis et de
» tes frères? Veux-tu, en immolant indignement des
» Chrétiens, percer le Dieu même dont ils sont les
» membres? Un honneur passager, de vains égards

» pour une opinion qui, semblable aux flots de la » mer, paroît et s'évanouit, pourront-ils plus sur » toi, que la foi, que l'amour d'une gloire qui nous » immortalise dans le Ciel ?

» Ah! je t'en conjure au nom de notre Dieu, triom- » phe de toi-même ; dépouille ta fierté, ton orgueil, » cède à l'orage. Non, ce ne sera point une lâcheté : » ce sera le sublime effort d'une vertu qui t'assure » la palme de la victoire. Si ma jeunesse méritoit de » servir aux autres d'exemple, je te dirois que moi » aussi j'ai été offensé : mais je n'ai point armé mon » bras contre des Chrétiens, j'ai su dompter mon » ressentiment.

» Vainqueur de la Cilicie, j'y avois arboré l'ensei- » gne de la croix ; Baudouin arrive; il cache son » ambition sous le voile de l'amitié, me trompe et » s'empare lâchement de ma conquête. Je pouvois » peut-être m'en ressaisir par la force des armes : » j'eus le courage de ne point le tenter.

» Ton âme s'indigne contre l'idée de la prison ; » tu rougirois de voir tes bras chargés de fers hon- » teux : tu veux suivre les lois et les usages que le » vulgaire a consacrés sous le nom de l'honneur. » Laisse-moi ici pour te défendre auprès de Gode- » froi : toi, va dans Antioche demander un asile à » Boëmond. Il vaut mieux te dérober aujourd'hui à » l'impétuosité d'un premier jugement.

» Bientôt si l'Égypte ou quelque autre Puissance » infidèle s'arme contre nous, ta valeur, plus loin » de nous, paroîtra plus brillante ; privé de toi, le » camp ne sera plus qu'un corps mutilé, sans vigueur » et sans bras. » Guelfe qui survient applaudit à ce discours, et veut que Renaud parte sans différer.

Enfin le jeune guerrier fait céder à leurs conseils son dépit et son audace. Il ne refuse plus à l'amitié de sortir à l'instant de ce camp qu'elle redoute : une foule de compagnons attachés à son sort accourt

auprès de lui, et tous veulent accompagner sa fuite. Il rend grâce à leur zèle, et seul avec deux fidèles écuyers, il monte sur son agile coursier.

Il part : son cœur est plein du désir d'une gloire immortelle et pure. Il brûle de courir à de hautes entreprises et de signaler son bras par de nouveaux miracles. Il veut, pour venger son Dieu, se précipiter au milieu des ennemis et s'y couvrir de palmes ou de cyprès : il veut parcourir l'Égypte et pénétrer jusqu'aux lieux où le Nil cache sa source inconnue.

Guelfe, après avoir reçu les adieux du jeune héros, court vers Godefroi, d'un pas précipité. Le général l'aperçoit et lui crie : « Guelfe, c'est toi que » je demande : déjà, par mes ordres, mes hérauts » ont été te chercher dans les différens quartiers. »

Il ordonne qu'on s'éloigne, et baissant la voix, il continue son discours. « Guelfe, il faut l'avouer, ton » neveu obéit trop aux premiers transports de sa colère : comment excuser le crime qu'il vient de » commettre? Que ne peut-on le justifier à mes yeux! » mais Godefroi commande à tous et doit à tous une » égale justice.

» Gardien sévère des lois et de l'équité, j'en défendrai toujours les droits, et jamais dans mes jugemens je ne plierai sous la tyrannie des passions. » Si en effet, comme on le prétend, Renaud s'est vu » forcé de violer mes défenses et de briser le lien de » la discipline, qu'il vienne plaider sa cause, et qu'il » humilie son orgueil devant le tribunal qui doit le » juger.

» Qu'il y vienne libre : en faveur de son mérite je » lui fais grâce des fers; c'est tout ce que je puis. » Mais s'il balance, si son audace indomptée, qui » ne m'est que trop connue, refuse de se soumettre, » c'est à toi de l'amener, c'est à toi d'empêcher qu'il » ne force un chef doux et modéré à devenir le juste

» et sévère vengeur des lois et de l'autorité blessées. »

Il dit ; et Guelfe lui répond : « Seigneur, une âme » que révolte l'infamie, n'a pu, sans repousser » l'outrage, entendre d'injurieux discours ; s'il a im» molé l'agresseur, eh ! quel autre à sa place eût » mis des bornes à une juste vengeance ? quel autre » eût compté ses coups, et dans le feu du combat, » mesuré l'offense et la réparation ?

» Vous demandez qu'il vienne se soumettre à votre » autorité suprême : il ne le peut plus ; déjà d'une » course rapide il s'est éloigné du camp : mais avec » ce bras j'offre de prouver à son lâche accusateur, » et à quiconque osera, comme lui, le calomnier, » qu'il a tiré une vengeance légitime d'un injuste » outrage.

» Oui, Seigneur, il a dû punir l'orgueil du su» perbe Gernand. S'il est coupable, son seul crime » a été d'oublier votre défense : j'en gémis et je ne » puis approuver son erreur. — Qu'il aille, dit Go» defroi, porter ailleurs la discorde ; je ne veux point » que tu jettes ici la semence de nouvelles haines. » Étouffons, je t'en conjure, les dernières étincelles » d'un feu si dangereux. »

Cependant l'infidèle beauté pressoit toujours le secours qu'on lui avoit promis : le jour, elle employoit l'adresse et la prière, les ressources de l'art et le pouvoir de ses charmes : quand la nuit étendant son voile obscur fermoit dans l'Occident les portes du jour, seule avec ses deux femmes et ses deux écuyers, elle se retiroit sous une tente.

Mais, ni toutes les ressources de son art, ni ses discours séduisans, ni son air plus séduisant encore, ni cette beauté que jamais rien n'égala dans l'Univers, cette beauté qui enchaîne les guerriers les plus redoutés, rien ne peut attacher le pieux Bouillon, rien ne peut allumer dans son cœur le feu d'un coupable amour.

En vain elle essaie de le charmer; en vain elle veut faire couler dans ses sens un doux poison; le héros, rassasié d'un monde qu'il méprise, détourne ses yeux des appas qu'elle lui présente. Le Ciel seul a ses vœux et ses désirs. Il échappe à tous les piéges, et trompe tous les efforts de la beauté.

Aucun obstacle ne peut écarter ses pas du sentier que Dieu lui a tracé. Armide le poursuit, et nouveau Protée, elle se montre à lui sous mille formes différentes : son air et ses regards eussent allumé l'amour dans le cœur le plus glacé. Mais un céleste bouclier repousse tous ses traits loin de Godefroi, et lasse enfin sa constance.

Cette beauté qui, d'un coup d'œil, croyoit embraser les cœurs les plus purs, oh ! comme elle perd l'orgueil de ses pensées! Avec quel étonnement, avec quel dépit, elle voit échouer ses attraits impuissans ! Enfin, elle se détermine à tenter de plus faciles conquêtes. Tel un général habile abandonne un siége qui épuise inutilement ses forces, et porte ailleurs ses efforts et son audace.

Tancrède aussi oppose à ses charmes une résistance invincible : un autre amour brûle dans son cœur, et le ferme à une ardeur nouvelle. Ainsi contre les poisons, Mithridate s'arma du poison même. Mais Bouillon et Tancrède sont les seuls qui résistent; tous les autres sont échauffés ou consumés du feu qu'allument ses regards.

Un triomphe imparfait humilie son orgueil et l'afflige; mais elle se console à la vue de tant de héros enchaînés dans ses fers. Avant qu'on ait percé le voile qui couvre ses desseins, elle songe à les conduire dans des lieux plus sûrs, où elle leur donnera d'autres fers et d'autres liens.

Le moment marqué par Godefroi pour le secours qui lui a été promis est enfin arrivé : d'un air respectueux elle aborde le héros : « Seigneur, lui dit-

» elle, le jour où tu devois acquitter ta promesse est » expiré ; si le tyran apprend que j'ai imploré ton » appui, il armera lui-même pour sa défense, et » préparera des obstacles à notre entreprise.

» Avant que la voix incertaine de la Renommée » ou des espions fidèles, aient porté cette nouvelle » jusqu'à lui, daigne choisir mes illustres vengeurs, » et ordonne qu'ils partent avec moi. Si le Ciel pro- » tége encore l'innocence, s'il n'est point insensible » aux vertus des mortels, je serai replacée sur mon » trône, et docile à tes lois, je suivrai ta destinée » dans la paix et dans la guerre. »

Elle dit. Godefroi cède à des prières qu'il ne peut plus rejeter. L'impatience de la Princesse le force à se charger du choix fatal qu'il voulut éviter. Mais tous briguent la préférence, et leur émulation dégénère en importunité.

Armide qui les voit et les pénètre, allume encore le désir qui les transporte, elle enfonce dans leur cœur l'aiguillon de la crainte et de la jalousie. Elle sait que l'amour tranquille languit et s'endort. Semblable au coursier qui ne s'anime qu'au bruit d'un autre coursier qui le suit ou le devance.

Elle distribue, avec adresse, les tendres discours, les tendres regards, le doux sourire; il n'est point d'amant qui n'envie le sort d'un autre amant : toujours la crainte se mêle à l'espérance. Cette foule insensée qu'agite un coup d'œil, court sans pudeur et sans frein : vainement Godefroi les gourmande et tente de les arrêter.

Jaloux de les satisfaire tous, Godefroi ne penche pour aucun : il est honteux de leur erreur, et s'indigne de leur folie : mais, désespérant de vaincre leur obstination, il leur propose enfin un moyen de les accorder. Que vos noms, dit-il, soient inscrits sur des billets, qu'ils soient mêlés dans un vase, et que le sort en décide.

Soudain les noms sont écrits : on les jette dans une urne, on les remue, on les agite : le premier qui paroît, c'est Artemidore, comte de Pembrok. Gerard vient ensuite ; Venceslas les suit ; Venceslas, jadis l'exemple des sages, aujourd'hui en cheveux blancs, il soupire de ridicules amours.

Quelle joie se déploie sur le front de ces trois guerriers ! leurs yeux sont tout brillans du plaisir dont leur âme est inondée. Ceux dont l'urne cache encore les noms, sentent palpiter leurs cœurs : la sombre jalousie est dans leurs regards ; incertains et tremblans, ils attendent l'arrêt du sort.

Gaston est le quatrième, Rodolphe lui succède ; Olderic à Rodolphe : le septième, c'est Guillaume de Roussillon, que suivent le Bavarois Éverard et le Français Henri. Raimbaud est le dernier : Raimbaud qui depuis, vaincu par l'amour, abjura sa croyance, et fut l'ennemi du Dieu dont il avoit été le vengeur.

Brûlans de jalousie, d'envie et de rage, les autres accusent l'injustice de la fortune. Ils t'accusent, Amour, d'avoir remis leur sort et ton pouvoir dans ses aveugles mains. En proie à des désirs qu'irrite la défense, plusieurs, en dépit du sort, veulent suivre les pas d'Armide, et n'attendent que les ombres de la nuit.

Ils jurent de demeurer attachés à sa fortune, de braver, pour elle, les dangers et la mort. Par des paroles, par des soupirs qui lui échappent, elle excite leur ardeur : elle se plaint, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, d'être forcée de partir sans eux. Cependant les dix guerriers se sont armés, et vont prendre les derniers ordres de Godefroi.

Le sage leur prodigue ses leçons : il les avertit de se défier d'un peuple infidèle, inconstant et léger ; il leur enseigne par quel art ils pourront éviter les piéges et se dérober aux malheurs. Mais ses discours

inutiles sont emportés par les vents, et l'Amour rit de ses conseils. Enfin, Godefroi reçoit leurs adieux. L'impatiente Armide n'attend point le retour de l'aurore.

Elle part victorieuse, et traîne à sa suite ces rivaux enchaînés, ornement de son triomphe. La foule de ses autres amans demeure en proie aux maux les plus cruels. Mais dès que la nuit parut et amena sous ses ailes le silence et les songes légers, la plupart entraînés par l'amour, se dérobèrent en secret et suivirent ses traces.

Eustache est le premier : à peine peut-il attendre la nuit et les ombres : impatient, il s'échappe et marche dans l'obscurité sur les pas de l'aveugle guide qui le conduit. Il erre toute la nuit : enfin, aux premiers rayons du jour, il aperçoit Armide et ses guerriers dans un bourg qui leur a servi d'asile.

Il se précipite vers elle : Raimbaud l'a bientôt reconnu à son armure : « Qui t'amène en ces lieux ? » qu'y viens-tu chercher ? — Armide. Si elle ne dé» daigne point mon bras et mes hommages, elle » n'aura ni défenseur plus intrépide, ni esclave » plus fidèle. — Qui t'appelle à cet honneur insigne ? » — L'Amour.

» J'ai été choisi par l'Amour, et toi par la For» tune. A ton avis, qui des deux a le titre le plus » légitime ? — Ton vain titre ne te servira de rien : » sans mission et sans droits, inutilement tu tente» ras de te mêler avec les vengeurs avoués de la » Princesse. — Eh ! qui osera me le disputer ?

» — Moi. » A ce mot, Raimbaud s'avance l'épée à la main : avec un dédain égal, avec une égale audace, Eustache s'avance à son tour. Mais Armide étend son bras, et d'un coup d'œil qui maîtrise les âmes, elle arrête leur impétueux mouvement. « De » grâce, dit-elle à Raimbaud, souffre un compagnon » qui me donne un vengeur de plus.

» Si mon salut, si ma vie t'intéressent, pourquoi » me priver d'un nouvel appui dans un si pressant » besoin ? Je rends grâce au destin qui t'amène, dit-» elle à Eustache, pour défendre mes jours et venger » mon honneur. Je serois aveugle, insensée, si je » dédaignois un compagnon si généreux et un si » noble appui. » Pendant qu'elle parle, elle voit accourir de nouveaux défenseurs.

Ils arrivent par des chemins différens, tous se regardent d'un œil mécontent et jaloux : Armide les accueille, leur sourit, et chacun croit lire sur son front qu'elle distingue ses sentimens et sa valeur. Cependant les ombres s'éclaircissent : déjà Godefroi s'est aperçu de la désertion de ses guerriers. De sinistres pressentimens du malheur qui les attend, portent dans son âme le trouble et l'inquiétude.

Pendant qu'il en est tout occupé, arrive un courrier haletant et couvert de poussière. Ses regards sombres, la douleur empreinte sur son front, annoncent qu'il est chargé de tristes nouvelles : « Bientôt, dit-il » à Godefroi, la flotte égyptienne couvrira les mers : » Guillaume qui commande aux vaisseaux génois, » m'a ordonné de t'apporter cet avis. »

Il ajoute qu'un convoi considérable, que la flotte envoyoit au camp, a été arrêté au milieu de la route. Qu'une horde d'Arabes a tout à coup, dans le fond d'un vallon, attaqué l'escorte qui le conduisoit, en a égorgé une partie et chargé les autres de fers : que personne n'a pu échapper à ces brigands.

Que l'audace et la licence de ces barbares errans ne connoît plus de bornes : qu'ils se répandent, tels qu'un déluge, dans toute la campagne, et ne trouvent aucune digue qui les arrête ; que pour leur inspirer de la terreur et assurer les chemins, qui de la mer de Palestine conduisent au camp, il est nécessaire d'envoyer contre eux des détachemens.

En un moment ces funestes nouvelles volent dans toute l'armée : le vulgaire des soldats redoute la famine et la voit avec toutes ses horreurs. Le sage Bouillon, qui ne retrouve plus leur courage et leur audace accoutumée, d'un air calme et tranquille cherche à les rassurer, et les console par ses discours.

« O vous, leur dit-il, qui à travers mille obstacles » à travers mille dangers, avez franchi avec moi tant » de climats divers, Guerriers, qui naquîtes pour » venger la querelle du Ciel et réparer les pertes » d'une Religion sainte, vous qui avez triomphé des » forces de la Perse et de la perfidie des Grecs, des » monts et des mers, de l'hiver et de ses tempêtes, » de la soif et de la faim, vous connoissez donc enfin » la crainte ?

» Ce Dieu qui dirige nos pas et qui nous fait mou- » voir, ce Dieu éprouvé tant de fois dans de plus » grands périls, ne peut donc vous rassurer aujour- » d'hui? Croyez-vous qu'il ait retiré son bras et dé- » tourné ses regards ? Un jour, et ce jour n'est pas » loin, vous acquitterez les vœux que vous lui avez » faits, et vous aimerez à vous rappeler les hasards » que vous aurez courus. Allons, ranimez votre cou- » rage, et réservez-vous pour les succès qui vous » attendent. »

Ainsi Bouillon relève leur espoir abattu, et d'un visage riant et serein les calme et les console : mais il cache au fond de son cœur la cruelle inquiétude et les soucis dévorans : il songe comment, au milieu de la disette qui le menace, il nourrira son armée, comment il repoussera les efforts de l'Égypte et de ses flottes : quelle barrière enfin il opposera au brigandage des Arabes.

CHANT SIXIÈME.

Cependant la douce espérance console les assiégés et calme leurs alarmes : la nuit, à la faveur de ses ombres, leur amène sans cesse de nouvelles provisions ; des armes, des machines de guerre hérissent les remparts du côté du Nord, et présentent un front terrible et menaçant : les murs se sont élevés, et leur masse, solide, impénétrable, paroît braver tous les efforts et toutes les secousses.

L'infatigable Aladin fait toujours exhausser les remparts et fortifier les tours : soit que le soleil allume son flambeau, soit que les ombres obscurcissent le ciel, les travailleurs pressent les ouvrages : leurs bras fatigués s'épuisent à fabriquer de nouvelles armes : mais Argant, qui ne peut souffrir ces éternels préparatifs, aborde le Monarque et lui tient ce discours :

« Jusqu'à quand nous retiendras-tu captifs dans » ces murs? Jusqu'à quand cacherons-nous notre » honte et notre lâcheté? J'entends gémir les enclu» mes sous le poids des marteaux, j'entends résonner » les casques, les cuirasses, les boucliers ; mais j'i» gnore à quel usage tu les destines. Cependant les » brigands ravagent tes campagnes, pillent tes châ» teaux ; personne n'ose arrêter leurs courses ; le » son de la trompette ne va pas seulement troubler » leur sommeil.

» Rien ne dérange leurs repas et leurs fêtes ; tran» quilles tout le jour, ils reposent toute la nuit ; et » toi par tes lenteurs, par ton indolence, par cette » attente éternelle des secours de l'Égypte, tu hâtes » la famine qui va nous livrer aux fers des ennemis, » ou à une mort lâche et honteuse.

» Pour moi, je ne veux pas qu'une mort sans » honneur ensevelisse mes jours dans un obscur » oubli : je ne veux pas que le soleil, à son retour, » me surprenne encore caché dans tes murs : que » le sort fasse de ma vie ce qui en a été arrêté dans » les célestes décrets; il ne sera pas dit au moins » qu'Argant aura péri loin des combats, sans gloire » et sans vengeance.

» Et pourtant si ta valeur première n'étoit point » éteinte, s'il en restoit encore quelques étincelles; » ah ! ce ne seroit pas à une mort honorable, au » milieu des combats, ce seroit à la vie, ce seroit à » la victoire que j'oserois prétendre. Allons ensem- » ble, allons chercher notre ennemi et notre desti- » née ! Souvent dans les plus grands périls, les con- » seils de l'audace sont les conseils de la prudence.

» Mais si tu n'espères plus rien de l'audace, si tu » crains d'exposer toutes tes forces aux hasards d'un » combat, fais du moins que deux guerriers décident » la querelle : pour faire plus sûrement accepter le » défi au Général des Chrétiens, que lui-même choi- » sisse les armes, qu'il fixe à son gré le lieu et les » conditions du combat.

» Si l'ennemi qu'on m'opposera n'a que deux bras » et une seule âme, quelque audacieux, quelque in- » trépide qu'il puisse être, tu ne dois craindre au- » cun revers pour une cause juste et défendue par » Argant. Oui, cette main sera pour toi la fortune » et le destin ; elle te donnera la victoire, reçois-la » pour gage de ma promesse et de ta sûreté. »

Il dit : « Jeune audacieux, répond Aladin, quoi- » qu'appesantis par l'âge, ces bras ne craignent point » encore de manier le fer. Je n'ai point une âme assez » vile, assez lâche, pour préférer une mort déshono- » rante à une mort illustre et généreuse, si je croyois » en effet devoir redouter ces désastres et cette fa- » mine que tu m'annonces.

» Ciel ! éloigne de moi cette infamie. Mais un secret que ma politique cache aux autres, je vais le » déposer dans le sein d'Argant. Soliman, qui brûle » de venger l'affront qu'il reçut dans Nicée, a ra» massé jusqu'au fond de la Libye des hordes d'Ara» bes errans et vagabonds, il vient avec eux sur» prendre nos ennemis dans l'ombre de la nuit, et » nous apporte des secours et des vivres.

» Bientôt il sera sous nos murs. Laissons, en at» tendant, les Chrétiens s'enivrer de leurs vaines » conquêtes, et ne songeons qu'à conserver mon » sceptre et le siége de mon Empire. Modère, de » grâce, le feu de ton courage et ta trop bouillante » audace; attends le moment marqué pour ta gloire » et pour ma vengeance. »

Au nom de Soliman, son antique rival, le fier Circassien est enflammé de colère, et s'indigne qu'Aladin se promette tant de ses efforts : « Sei» gneur, lui dit-il, tu feras à ton gré, ou la paix ou » la guerre, je ne t'en parle plus; temporise, attends » Soliman, et flatte-toi que qui a perdu ses États, » défendra les tiens.

» Qu'il vienne, cet Ange tutélaire, ce Libérateur » des Croyans ! Pour moi, je crois me suffire à moi» même; je ne veux de liberté que de ma main : » pendant que tout languit ici dans le repos, permets » que je descende dans la plaine; puisque tu n'avoues » point mon audace, j'irai en mon nom combattre » les Chrétiens.

» — Tu devrois réserver pour un meilleur usage, » ta valeur et ton épée : tu peux cependant, si tu le » veux, aller défier quelque guerrier ennemi. » Argant, sans balancer : « Va, dit-il au héraut, va dans » la plaine, et à la vue de tout le camp des Chrétiens, » porte à leur Général mon défi.

» Dis-lui qu'un guerrier qui s'indigne de rester » caché dans nos murailles brûle de montrer ce que

» peut son courage; qu'il est prêt à combattre dans » cette plaine qui sépare la ville et le camp, et qu'il » défie celui des Chrétiens qui compte le plus sur sa » valeur.

» Qu'il ne se borne pas à un seul ennemi : qu'a» près le second et le troisième, le quatrième et le » cinquième pourront encore se présenter : qu'illustre ou inconnu, tout Chrétien peut se mesurer avec » lui : que le vaincu sera, suivant les lois de la guerre, » l'esclave du vainqueur. » Il dit; soudain le héraut a revêtu sa cotte d'armes où l'or se mêle avec la pourpre.

Il part, il arrive en présence de Godefroi et des Guerriers qui l'environnent : « Seigneur, dit-il, » permets-tu à un héraut d'armes de remplir les or» dres dont il est chargé? — Je le permets; parle » sans crainte. — Tu verras, dit l'Infidèle, si ma » mission doit te plaire ou t'alarmer. »

Il continue, et d'un ton altier et imposant, il prononce le défi : tous les Chrétiens frémissent, tous font éclater leur indignation. « Le Guerrier qui t'en» voie, lui répond Bouillon, tente une pénible en» treprise; bientôt il en sentira tout le poids, et il » n'ira pas jusqu'au cinquième adversaire.

» Qu'il vienne; le champ de bataille sera libre, il » ne doit craindre aucun outrage : quelqu'un de mes » guerriers combattra contre lui, et je te jure qu'il » ne combattra qu'avec des armes égales. » Il dit; le héraut revole porter sa réponse au fier Circassien.

« Arme-toi, Seigneur, lui dit-il, qui t'arrête? » Les Chrétiens acceptent ton défi : les moins braves » comme les plus intrépides, brûlent de se mesurer » avec toi. J'ai vu mille regards menaçans, j'ai vu » mille bras armés : le Général donnera une sauve» garde au champ de bataille. » Aussitôt Argant demande son armure.

Il la revêt avec impatience, et brûle de voler dans

la plaine : « Il n'est pas juste, dit Aladin à Clorinde, » qu'il parte seul et que vous restiez ici : prenez mille » de nos guerriers avec vous ; suivez ses pas, et de » loin, à la tête de votre troupe, veillez sur lui. »

Il se tait : Clorinde et ses soldats s'arment et sortent de la ville : Argant les précède ; il est sur un coursier, couvert de son armure accoutumée : entre les murs et le camp s'étend un vaste terrain, dont la surface égale paroît faite exprès pour être le théâtre d'un combat.

C'est là que descend le farouche Argant ; c'est là que seul il s'arrête à la vue de l'ennemi. Fier de son courage, de sa taille, de ses forces, son air respire l'orgueil et la menace. Tel Phlègre vit Encelade ; ou tel parut le géant des Philistins dans le vallon témoin de sa défaite. La plupart des Chrétiens, qui ne connoissent point tout ce que peut son bras, le voient sans terreur.

Godefroi n'a point encore fixé son choix : mais tous les vœux, tous les regards se tournent sur Tancrède. Parmi tant de héros, un suffrage unanime le désigne comme le héros le plus intrépide. Bientôt on prononce son nom, et Bouillon semble applaudir.

Déjà tous cèdent à ce rival, et le vœu du Général n'est plus un secret. « Va, dit-il à Tancrède, je » te permets de combattre, réprime la fureur de ce » barbare. » Tancrède, orgueilleux de ce choix, fait éclater sa joie et son audace ; il demande son casque et son cheval, et suivi d'une troupe nombreuse, il sort des retranchemens.

Il n'est point encore sur le champ de bataille, où l'attend le Circassien : tout à coup s'offre à sa vue l'altière Clorinde : sa noble contenance fixe ses regards : son habillement efface la blancheur de la neige qui couronne le sommet des Alpes, Elle a ôté la visière de son casque, et placée sur une éminence, on la découvre tout entière.

Tancrède ne porte plus ses regards aux lieux où Argant lève au ciel son front menaçant : l'œil attaché sur la colline où est la guerrière, il laisse son coursier marcher d'un pas tardif et lent ; bientôt immobile, il s'arrête et semble transformé en rocher ; il est tout de glace au-dehors, mais son cœur brûle, il n'a plus que des yeux, et paroît avoir oublié le combat.

Argant qui voit que personne ne s'apprête à se mesurer avec lui « Je suis venu, s'écrie-t-il, chercher un ennemi : en est-il un qui ose avancer et » me combattre ? » Toujours interdit, étonné, Tancrède regarde Clorinde et n'entend rien. Othon alors pousse son cheval et le premier il s'élance dans l'arène.

Othon avoit lui-même aspiré à l'honneur de combattre le Circassien ; mais il avoit cédé à Tancrède, et n'étoit sorti du camp que pour l'accompagner : cependant quand il voit le héros livré à d'autres objets ne plus songer au combat, jeune, impatient, audacieux, il saisit avidement l'occasion qui lui est offerte.

Plus rapide que le tigre ou le léopard dans les bois, il fond sur le Sarrasin qui l'attend la lance en arrêt. Tancrède enfin se réveille, et s'arrache aux pensées qui l'absorboient : C'est à moi de combattre, s'écrie-t-il, demeure.... mais déjà Othon ne l'entend plus.

Il s'arrête tout brûlant de colère et de dépit : la rage est dans son âme et la rougeur sur son front. un autre combattre le premier ! c'est pour lui le dernier des opprobres. Cependant au milieu de la lice le jeune Guerrier frappe le casque du Sarrasin ; le Sarrasin de son fer traverse le bouclier d'Othon et perce sa cuirasse.

Le Chrétien chancelle et tombe : Argant plus fort, plus vigoureux, est à peine ébranlé : d'un ton

superbe et dédaigneux, il fond sur son ennemi abattu : « Rends-toi lui dit-il, c'est assez pour ta » gloire de pouvoir dire que tu as combattu contre » moi.

» — Non, replique Othon, un Chrétien ne quitte » pas sitôt ses armes et son audace : un autre justi- » fiera ma chute : moi je veux ou me venger ou » mourir. » Le visage en feu, la rage dans les yeux, Argant frémit et semble vomir la flamme. « Tu dé- » daignes ma courtoisie, dit-il, éprouve ma valeur. »

Il dit : et oubliant les lois de l'honneur et de la chevalerie, il pousse son coursier sur le Chrétien. Othon s'écarte, se détourne et porte à son vainqueur un coup dans le côté : il en retire son fer tout sanglant. Inutile blessure qui n'affoiblit point ses forces et enflamme encore sa colère et sa fureur.

Argant arrête son coursier, retourne sur ses pas, et plus rapide que l'éclair, il fond sur son ennemi : de ce terrible choc, Othon sent ses jambes tremblantes se dérober sous lui : foible, presque sans haleine, il tombe palpitant sur la terre.

Cruel dans sa colère, le Circassien pousse son cheval sur le corps du vaincu : « Que tout orgueil- » leux, s'écrie-t-il, périsse comme le téméraire que » je foule aux pieds ! » A cette vue, Tancrède indi- » gné ne balance plus : il veut qu'un coup illustre couvre sa faute, et que sa valeur reprenne tout son éclat.

Il s'avance en criant : « Ame vile, qui portes la » bassesse jusque dans la victoire ; quel honneur at- » tends-tu d'une si lâche barbarie ? Il faut que tu » aies été nourri aux forfaits parmi les brigands de » l'Arabie ou quelque horde encore plus sauvage. » Fuis la lumière, monstre des forêts, cours y ca- » cher ta cruauté. »

Il se tait : l'Infidèle, impatient d'un affront, écume de rage et de fureur : il veut répondre, mais

un son confus sort de sa bouche, semblable au rugissement d'un lion irrité, ou tel que le bruit de la foudre lorsqu'elle déchire le sein de la nue et s'en échappe : ainsi les mots retentissent dans son sein enflammé et s'en arrachent avec violence.

Après que par des menaces ils ont tour à tour aigri leur colère et leur orgueil, tous deux avec une égale rapidité, ils s'éloignent pour prendre leur essor. O Muse ! donne à ma voix plus de force et plus d'éclat ; verse dans mon cœur la fureur qui les anime ; que mes sons rendent toute l'horreur de ce combat, et que le bruit des armes retentisse dans mes vers.

Leurs lances sont en arrêt : ils se précipitent l'un sur l'autre ; le lion qui s'élance, l'aigle qui fond sur sa proie, le trait qui fend les airs, sont moins rapides : rien n'égala jamais leur furie : leurs lances se brisent sur leurs casques : mille éclats, mille étincelles volent à la fois.

Le bruit seul du coup fait trembler la terre immobile ; les montagnes en mugissent : mais ni le choc, ni le coup ne font plier le front des deux superbes rivaux. Leurs chevaux se heurtent, tombent, et font pour se relever de lents et pénibles efforts : les Guerriers les abandonnent, prennent leurs épées et combattent à pied.

Chacun de la main suit la main de son ennemi, de ses regards cherche ses regards, mesure ses pas sur ses pas, varie l'attaque et la défense, trompe l'art par l'art, la feinte par la feinte, tourne, s'avance, recule, menace un côté, frappe l'autre, se découvre afin de forcer son adversaire à se découvrir à son tour.

Tancrède offre son flanc nu et désarmé ; Argant va le frapper et laisse lui-même son côté gauche sans défense : Tancrède d'un seul coup repousse

son épée, le blesse, puis se retire, se remet sous les armes et s'en couvre tout entier.

Le Circassien voit couler son propre sang; plein d'horreur et de trouble, transporté de douleur, il frémit, il soupire; il élève et l'épée et la voix; il veut frapper, et lui-même est frappé à l'endroit où finit l'épaule et commence le bras.

Tel dans les forêts qui couronnent le sommet des Alpes, l'ours blessé par des chasseurs, s'élance furieux au milieu des armes, affronte avec audace et les périls et la mort; tel le Circassien percé d'une double blessure, couvert d'une double honte, tout à la colère et à la vengeance, ne connaît plus le danger et oublie le soin de sa propre défense.

Il réunit toutes ses forces, et imprime à son épée un mouvement si impétueux que la terre en tremble et l'air en étincelle : Tancrède ne peut plus attaquer : il se défend, il respire à peine; rien ne peut le garantir de l'impétuosité d'Argant ni de ses efforts.

Ramassé sous ses armes, il attend en vain que l'orage cesse : il recule; toujours, le fier Sarrasin le presse avec la même furie : enfin, lui-même forcé de s'abandonner à ses transports, il fond, il se précipite sur son ennemi.

La raison et l'adresse cèdent à la colère, la fureur entretient leurs forces et les redouble. Leurs bras ne portent pas un coup qui ne perce, qui ne déchire; la terre est couverte des débris de leurs armes : leurs armes sont teintes de sang, et le sang coule avec la sueur; leurs épées brillent comme l'éclair, éclatent comme le tonnerre et frappent comme la foudre.

L'un et l'autre peuple, interdit, incertain, contemple un spectacle si atroce et si nouveau : partagé entre la crainte et l'espérance, il en attend la fin : leurs regards suivent les mouvemens des guer-

riers; parmi tant de spectateurs, on ne voit aucun geste, on n'entend aucun mot : tous restent muets, immobiles, et l'agitation reste dans leur cœur.

Déjà les deux combattans étoient épuisés, et tous deux, peut-être, alloient trouver en combattant encore une mort prématurée : mais la nuit étend ses voiles obscurs, et tous les objets se perdent dans ses ombres. Des deux côtés un héraut s'avance et vient séparer les guerriers. Le Chrétien est Aridée; l'Infidèle est Pindore, sage vieillard qui avoit porté le cartel d'Argant.

Tous deux, avec cette assurance que leur donnent l'usage antique et le droit des nations, ils étendent leurs sceptres pacifiques. « O Guerriers, dit Pindore, vous avez acquis une gloire égale, vous avez » montré une égale valeur; cessez le combat; res» pectez les ombres et le repos qu'elles amènent.

» Le soleil, en terminant son cours, doit terminer » vos travaux, et la nuit doit donner la paix à toute » la nature. Des cœurs généreux dédaignent des » exploits nocturnes, ensevelis dans les ténèbres et » dans le silence. — Je voudrois, dit Argant, ne » combattre qu'à la clarté des cieux, mais l'obscu» rité ne me fera point abandonner le champ de » bataille, si mon ennemi ne jure qu'il y reviendra. »

« Et toi, dit Tancrède, jure que tu reviendras » toi-même, et que tu rameneras ton prisonnier; ce » n'est qu'à cette condition que je puis consentir à » reculer la fin de notre querelle. » Tous deux ils jurent; et les hérauts, pour leur donner le temps de réparer leurs forces et de guérir leurs blessures, arrêtent que la sixième aurore les verra recommencer.

Ce terrible combat laisse au cœur des Chrétiens et des Sarrasins une impression profonde et durable d'étonnement et d'horreur; on ne parle plus que de l'audace et de la valeur des deux Guerriers. On les

compare, et le vulgaire, partagé dans ses opinions, ne s'accorde point à donner la palme.

On attend en suspens que l'événement ait nommé le vainqueur, et décidé si la fureur l'emporte sur le courage, ou si l'audace cède à la bravoure. Mais personne ne prend au succès de ce combat un intérêt plus tendre, personne n'en est plus occupé, plus agité que la belle Herminie, qui voit la moitié de sa vie soumise aux arrêts inconnus du destin.

Fille de Cassan, qui régna sur Antioche, Herminie vit tomber son trône sous l'effort des Chrétiens, et fut elle-même le prix du vainqueur. Mais Tancrède, généreux et sensible, respecta ses malheurs, les plaignit, et au milieu des ruines de sa patrie, elle fut encore honorée comme une Reine.

Ce héros consola sa captive, la servit, lui rendit sa liberté, ses diamans et ses trésors : mais sa jeunesse, ses vertus, son courage, enflammèrent le cœur de la Princesse, et l'enchaînèrent des liens les plus forts que jamais Amour eût formés. Libre, elle regretta ses fers, elle regretta un vainqueur adoré et une prison chérie; mais l'honneur commande : elle obéit, et vient dans une terre amie chercher avec sa mère un odieux asile.

Elle vient à Solime; elle y est accueillie par le tyran de la Palestine : bientôt couverte d'un lugubre voile, elle est réduite à pleurer sur le tombeau de sa mère : mais ni sa perte, ni son malheureux exil, ne peuvent arracher de son cœur le trait qui l'a blessé, ni éteindre l'ardeur qui la consume.

Elle aime, l'infortunée ! Elle brûle, mais loin de l'objet de sa tendresse : le feu caché dans son sein se nourrit plutôt de souvenirs que d'espérances : plus il est secret, plus il s'enflamme. Enfin, le siége de Solime amène Tancrède et réveille son espoir.

A l'aspect de tant de Nations si fières, si in-

domptées, tout est abattu, tout est consterné : Herminie seule éclaircit les ombres qui couvrent son front : d'un œil avide, curieux, elle parcourt l'armée Chrétienne : elle y cherche son amant : souvent elle l'y cherche en vain : quelquefois ses regards l'y rencontrent, et elle se dit : Le voilà, c'est lui-même.

Dans le palais des Rois, près des remparts, s'élève une tour antique : du sommet on découvre le camp des Chrétiens ; on commande à la plaine et aux montagnes. Là, dès que le soleil donne sa lumière au monde, jusqu'au moment où la nuit répand son obscurité, Herminie assise contemple les Chrétiens, s'entretient de son amour et soupire.

C'est de là qu'elle a vu le combat : son cœur qui palpitoit sembloit lui dire : Voilà l'objet de ta flamme, le voilà exposé à la mort. Ses regards inquiets suivoient tous les mouvemens ; à chaque coup que portoit Argant, elle sentoit dans son cœur le fer et la blessure.

Quand elle apprend la fin de cette journée, quand elle apprend que le combat doit recommencer, une crainte nouvelle vient glacer ses esprits : elle verse en secret des larmes ; des soupirs échappent de sa bouche ; pâle, défigurée, son visage est plein de douleur et d'épouvante.

D'horribles images la poursuivent et troublent ses pensées ; le sommeil plus cruel que la mort lui présente les songes les plus effrayans, les spectres les plus horribles. Elle croit voir son amant sanglant, déchiré ; elle croit l'entendre implorer son secours. Elle se réveille, trouve ses yeux humides et son sein baigné de ses larmes.

Ce n'est pas seulement la crainte d'un nouveau danger qui l'agite et l'alarme ; elle craint les blessures que le héros a reçues, et rien ne peut calmer son inquiétude : de trompeuses rumeurs retentissent

autour d'elle, et redoublent ses peines : elle voit déjà Tancrède couché, languissant, et sa paupière prête à se fermer.

Sa mère lui apprit à connoître les vertus secrètes des plantes; elle lui apprit, suivant l'usage de l'Orient, à tromper la douleur par des charmes, et à guérir les plaies les plus cruelles. Que ne peut-elle de sa propre main porter le remède dans les blessures du héros qu'elle adore !

Hélas ! elle voudroit guérir son amant, et c'est à l'ennemi de son amant qu'elle est forcée de donner ses soins ! Quelquefois elle est tentée de verser sur les plaies d'Argant des sucs mortels, de funestes poisons; mais ses mains innocentes et pures se refusent au crime : elle désire au moins que les plantes, que les charmes, perdent leur force et leur vertu.

Elle ne craindroit point d'aller au milieu des Chrétiens : ses yeux sont depuis long-temps accoutumés à la vue des combats et du carnage. L'habitude des périls, les peines et les fatigues ont aguerri son âme : ce n'est plus une femme timide, qu'une ombre épouvante, qui frémit à l'idée du moindre danger.

L'amour surtout, l'amour étouffe la crainte dans son sein. Pour suivre le penchant qui l'entraîne, elle iroit, d'un pas tranquille, affronter dans les forêts de l'Afrique les monstres et les poisons : mais si elle ne craint point pour ses jours, elle doit craindre pour sa gloire. L'Honneur, l'Amour, deux puissans rivaux, se disputent son cœur et le déchirent.

« Jeune princesse, lui crie l'Honneur, toi qui,
» jusqu'à ce jour, as vécu soumise à mes lois, j'ai
» conservé ta vertu dans les fers des ennemis, et
» libre aujourd'hui tu voudrois perdre ce trésor
» qu'ont respecté tes malheurs ! Qui peut allumer
» dans ton tendre cœur le feu qui l'embrase ? Quelles
» sont tes pensées ? hélas ! quel est ton espoir ?

» L'estime publique, ce tribut de gloire qu'on

» paie à la sagesse et à la vertu, ne sont donc rien à » tes yeux? Amante nocturne, tu iras au milieu des » ennemis chercher le mépris et la honte? Ton su- » perbe vainqueur te dira : En perdant ton trône, tu » as perdu tes sentimens : tu es indigne de moi : vil » objet de ses rebuts et de ses dédains, tu seras li- » vrée aux outrages de ses soldats. »

L'Amour, par de perfides conseils, la séduit et l'attire. « Un monstre ne t'a point enfantée dans les » forêts? Tu n'es point née au sein des glaces et » des rochers? Jeune et sensible, ce n'est pas à toi » de braver l'amour et ses feux. Pour fuir à chaque » instant l'objet qui t'a charmée, pour rougir du nom » d'amante, la nature ne t'a pas fait un cœur de fer » et de diamant.

» Va, cours où t'entraînent tes désirs! Tu crains » un vainqueur cruel? Eh! ne l'as-tu pas vu partager » tes douleurs, répondre à tes plaintes, s'attendrir à » tes larmes? Lui cruel! ah, c'est à toi que ce titre » est dû, à toi qui balances encore à sauver ton amant! » Barbare! ingrate! le généreux Tancrède languit, » et tu n'es occupée qu'à soulager son ennemi!

» Rends la vie au farouche Argant, afin qu'il aille » porter la mort dans le sein de ton libérateur : voilà » donc le tribut de ta reconnoissance et le prix des » services qu'il t'a rendus! Tu peux encore prêter » tes mains à ce ministère impie, et l'horreur de le » remplir ne te donne pas des ailes pour fuir de ces » tristes lieux!

» Quel plaisir pour ton cœur sensible, quel bon- » heur pour ton amour, si ta main secourable à ton » vainqueur, ranimoit le flambeau de ses jours prêt » à s'éteindre; si rendu par toi à la vie, Tancrède te » devoit le retour de sa beauté! les roses de son teint » renaîtroient pour toi, et en adorant ses charmes, » tu adorerois ton ouvrage.

» Sa gloire deviendroit la tienne, tu partagerois

» ses exploits : heureuse dans ses chastes embrasse-» mens, tu goûterois, avec lui, les plaisirs purs de » l'hyménée : épouse honorée, tu fixerois tous les » regards, tu brillerois au milieu des dames Latines, » dans cette belle Italie, où règne la vraie valeur, où » triomphe le vrai culte. »

Hélas ! abusée par ces illusions, l'insensée se forge la félicité suprême; mais mille doutes enveloppent ses esprits d'un nuage épais : Comment sortira-t-elle de Solime? Comment trompera-t-elle ces gardes qui veillent sans cesse autour du palais et des remparts? Comment franchira-t-elle des portes que la crainte du danger tient toujours fermées?

Herminie est auprès de Clorinde une compagne assidue : l'aurore la voit avec elle : le soleil à son déclin l'y voit encore : quand la nuit enveloppe l'univers de ses ombres, un même lit les reçoit souvent toutes deux. Tous ses secrets sont connus de Clorinde, tous, hors celui de son amour.

C'est le seul que lui cache Herminie. Si quelquefois son amitié surprend ses soupirs, elle feint une autre cause à sa douleur, et semble ne se plaindre que de ses infortunes. L'union qui les lie ne connoît ni les heures, ni les momens : toujours Clorinde est accessible pour elle; présente, absente, jamais son asile ne lui est fermé.

Un jour que la Guerrière étoit sortie, Herminie entre dans son appartement; elle s'y arrête et roule dans sa pensée les moyens d'exécuter et de cacher sa fuite : pendant qu'incertaine, irrésolue, elle flotte entre mille desseins, elle voit l'armure de Clorinde, elle la voit et soupire.

« Trop heureuse Guerrière, se dit-elle, ah! que » ne puis-je te ressembler! Ce ne sont point tes ex-» ploits, ce n'est point le vain honneur de ta beauté » que j'envie...... Une longue robe n'enchaîne point » ses pas; une jalouse retraite ne captive point sa

» valeur : elle revêt son armure, et si elle veut sor-
» tir, elle part : ni la crainte, ni la pudeur ne l'arrê-
» tent.

» Ah! pourquoi la Nature et le Ciel me refusèrent-
» ils sa vigueur et son courage! j'aurois pu, comme
» elle, échanger contre une cuirasse, contre un
» casque, ce voile et ces vêtemens importuns. Les
» feux de l'été, les glaces de l'hiver, les tempêtes,
» les orages, rien ne pourroit m'arrêter : seule ou
» accompagnée, j'irois dans la plaine, à la clarté du
» jour, ou à la lueur des étoiles.

» Impitoyable Argant, tu n'aurois pas été le pre-
» mier à combattre mon ennemi! J'aurois devancé
» tes pas : peut-être il seroit aujourd'ui mon captif;
» sous les lois de son amante, il porteroit des fers
» légers : sa chaîne adouciroit la mienne et diminue-
» roit le poids de mon esclavage.

» Ou bien sa main m'auroit percé, m'auroit dé-
» chiré le sein : du moins ce coup auroit guéri la
» blessure de l'Amour; mon âme enfin connoîtroit
» la paix, et je reposerois au sein de la mort : peut-
» être mon vainqueur eût donné quelques larmes à
» mon trépas et un asile à ma cendre.

» Mais, hélas! où s'égarent mes vœux? Je me
» perds dans des chimères et dans de folles pensées.
» Ainsi donc tremblante, éperdue, vil rebut de mon
» sexe, je demeurerois captive dans ces murs? Non,
» rassure-toi, mon cœur, et connois l'audace! Pour-
» quoi du moins une fois ne prendrai-je pas les ar-
» mes? Pourquoi ces bras, tout foibles, tout débiles
» qu'ils sont, ne pourroient-ils pas au moins un ins-
» tant en soutenir le poids?

» Ils le pourront; oui, l'Amour m'en donnera la
» force; l'Amour inspire le courage aux âmes les
» plus timides : dès qu'il a senti ses feux, le cerf
» s'arme d'audace et vole au combat, et moi ce n'est
» point au combat que je veux aller; je ne veux avec

» ces armes produire qu'une courte illusion : je veux » être un moment Clorinde : cachée sous sa ressemblance, je suis sûre de sortir de ces lieux.

» Jamais les Gardes qui veillent aux portes, n'oseront lui résister..... non..... Il n'est point de plus » heureux stratagème : cette voie seule est ouverte » à mes vœux. Amour, qui m'inspires, favorise cet » artifice innocent; Fortune, souris à mon entreprise ! Partons, Clorinde est encore auprès du Roi : » jamais instant ne sera plus propice. »

Le dessein en est pris : en proie aux fureurs de l'amour, elle ne peut plus s'arrêter : elle saisit l'armure de Clorinde et l'emporte dans son appartement. Le hasard a écarté tous les témoins, et la nuit favorable aux larcins et aux amans, couvre son vol de ses ombres.

Déjà le ciel plus obscur se couronnoit d'étoiles : l'impatiente Herminie appelle en secret son fidèle écuyer et la plus chérie de ses femmes : elle leur découvre une partie de ses projets, le projet de sa fuite, et donne à sa démarche une cause imaginaire.

Bientôt l'écuyer a tout disposé pour le départ : cependant la Princesse dépouille ses pompeux habits; sans parure elle n'en est que plus belle : chaque ornement qu'elle ôte, découvre un trésor de plus : elle s'arme seule avec le secours de celle qui doit accompagner sa fuite.

Un dur acier presse l'ivoire de son col et sa blonde chevelure : sa tendre main saisit le bouclier et tremble sous cet énorme poids : bientôt elle est toute couverte de fer, et travaille à se donner l'air et le maintien guerrier : l'Amour qui la voit, sourit à sa métamorphose : tel jadis il sourit, quand Alcide travesti en femme manioit la quenouille et le fuseau.

Elle gémit, elle ploie sous le fardeau qui la blesse, et traîne avec peine ses pas lents et tardifs. Son corps se courbe et s'appuie sur sa fidèle compagne qui la

précède; mais l'amour et l'espérance soutiennent son courage, et rendent la vigueur à ses membres fatigués. Enfin, elles arrivent au lieu où les attend le fidèle écuyer, et montent sur les chevaux qu'il leur a préparés.

Tous trois travestis, ils marchent par les rues les plus secrètes et les plus détournées; mais ils ne peuvent échapper à tous les yeux; les armes étincellent dans les ombres et attirent les regards; cependant personne n'ose arrêter leurs pas; tout cède, tout s'éloigne à leur aspect. Cette armure connue, ce tigre redouté, impriment le respect et la crainte.

Quoique déjà moins inquiète, Herminie tremble encore d'être reconnue : elle est étonnée de son audace; elle arrive à la porte : le Garde à sa vue se trouble et s'abuse : Ouvre, lui dit-elle, je suis Clorinde; le Roi m'a donné ses ordres, je vais les exécuter.

Sa voix et l'armure de la Guerrière achèvent l'illusion : le Garde obéit; elle s'élance hors de la porte et sa suite avec elle : pour mieux assurer leur fuite, ils s'enfoncent dans le vallon et suivent ses obliques détours.

Parvenue enfin dans un lieu solitaire, à l'abri des coteaux qui la cachent, la Princesse ralentit sa course; les premiers dangers sont évanouis; elle ne craint plus qu'on arrête ses pas; mais de nouveaux périls viennent la troubler; elle voit à son entrée dans le camp des obstacles que l'amour lui avoit dissimulés.

Cette armure, si favorable à ses premiers pas, lui sera funeste au milieu des ennemis; elle ne voudroit pourtant se découvrir qu'aux yeux de son vainqueur. Inconnue à tout autre, elle voudroit percer jusqu'à lui sans exposer son honneur et sa gloire; elle s'arrête et appelle son écuyer.

« Il faut, lui dit-elle, que tu me devances et que

» tu m'annonces; sois prudent, sois discret : va dans » le camp, fais-toi conduire à la tente de Tancrède, » tu diras à ce Guerrier qu'une femme vient lui » rendre la vie, et que, pour prix de ce service, elle » lui demande la paix ; oui, la paix, puisque Amour » m'a déclaré la guerre.

» Tu lui diras que, sûre de sa générosité, elle se » livre à sa foi, qu'elle ne craint de sa part ni af- » fronts, ni dédains. Tu ne lui en diras pas davan- » tage. S'il te presse, tu lui diras que tu ne sais rien » de plus. Va, cours et reviens promptement : moi » cependant je t'attendrai dans ces lieux, où rien ne » me paroît à craindre. » Elle dit, et son fidèle écuyer vole avec la rapidité de l'oiseau qui fend les airs.

Il entre dans le camp, et s'y ménage un favorable accueil : on le conduit vers le héros qui, couché sous sa tente, le reçoit et l'écoute avec une joie mêlée d'une douce inquiétude. « Elle peut entrer, » lui répond-il, je ne trahirai point le secret qu'elle » me demande. » L'écuyer part, et va reporter à la Princesse cette flatteuse réponse.

Déjà l'impatiente Herminie avoit compté ses pas : il entre dans le camp, disoit-elle........ il aborde Tancrède........ il revient........ mais il ne reparoît point encore !........ déjà elle accuse sa lenteur, elle s'afflige; enfin, elle presse son coursier et monte sur une hauteur, d'où ses yeux commencent à découvrir les tentes des Chrétiens.

La nuit régnoit encore : aucun nuage n'obscurcissoit son front chargé d'étoiles ; la lune naissante répandoit ses douces clartés; l'amoureuse beauté prend le Ciel à témoin de sa flamme, le silence et les champs sont les confidens muets de sa peine.

Elle porte ses regards sur les tentes des Chrétiens: « O camp des Latins, dit-elle, objet cher à ma vue! » comme il ranime mes sens et les rafraîchit ! Ah ! si » jamais le Ciel donne un asile à ma vie agitée, je ne

» le trouverai que dans cette enceinte: non, ce n'est » qu'au milieu des armes que m'attend le repos.

» O camp des Chrétiens, reçois la triste Herminie! qu'elle obtienne, dans ton sein, cette pitié » qu'Amour lui promit; cette pitié que, jadis captive, elle trouva dans l'âme de son généreux vainqueur. Je ne redemande point mes États, je ne » redemande point le sceptre qui me fut ravi: ô » Chrétiens, je serai trop heureuse, si je puis seulement servir sous vos drapeaux! »

Ainsi parloit Herminie: hélas! elle ne prévoit pas les maux que lui apprête la fortune. Des rayons de lumière réfléchis sur ses armes, vont au loin frapper les regards; aux éclairs qui en jaillissent, à cette blancheur éclatante qui rayonne autour d'elle, à ce tigre d'argent qui vomit des flammes, tout le monde diroit: C'est elle; c'est Clorinde.

Non loin de là est une garde avancée, à la tête sont deux frères, Alcandre et Polipherne; ils sont chargés d'empêcher que les provisions n'entrent dans Solime: l'écuyer d'Herminie n'a trompé leur vigilance que par son éloignement et la rapidité de sa course.

Le jeune Polipherne, qui a vu expirer son père sous les coups de Clorinde, à cette armure blanche, à ce tigre odieux, croit reconnoître la Guerrière; il irrite contre elle ses soldats; lui-même transporté de fureur et de rage: Tu es morte, s'écrie-t-il, et il lui lance un javelot inutile.

Telle la biche altérée va chercher une onde pure et limpide qui distille d'un rocher, ou qui tombe à travers des gazons fleuris; mais, si des chiens viennent la surprendre, au moment où elle croit se délasser à l'ombre, ou dans les eaux, soudain elle s'élance, et dans sa frayeur elle oublie et sa soif et sa lassitude.

Telle Herminie, toujours brûlée du feu qui la dé-

vore, croyoit l'éteindre dans les chastes embrassemens de Tancrède ; elle croyoit y trouver le repos, mais à l'aspect de l'ennemi qui la menace, au bruit du fer qui siffle, elle oublie ses désirs et ses projets ; et dans sa crainte elle presse les flancs de son coursier.

Elle fuit, l'infortunée Princesse : plus prompt que l'éclair, son coursier dévore la terre : sa compagne disparoît avec elle ; Polipherne les poursuit ; cependant l'écuyer revient et rapporte sa trop tardive réponse : il la cherche, il la suit dans sa fuite incertaine ; la frayeur les égare et les disperse.

Alcandre aussi a vu la fausse Clorinde, mais plus sage que son frère et plus éloigné d'elle, il n'a point tenté de la suivre et s'est tenu dans son poste. Il envoie dire à Godefroi qu'il n'a vu conduire à Solime ni vivres, ni troupeaux, mais que devant son frère fuit Clorinde épouvantée.

Que sans doute une Guerrière si redoutable, si considérée, n'est sortie pendant la nuit que pour exécuter une importante entreprise : que c'est à Bouillon de juger et de commander, qu'il est prêt à obéir à ses ordres. Cette nouvelle se répand dans le camp, et bientôt elle retentit dans toutes les tentes.

Tancrède, déjà plein d'une idée qui flatte son amour, ne doute plus de son bonheur. Ah ! c'est elle-même, se dit-il, elle venoit adoucir mes peines; c'est pour moi qu'elle expose sa vie ; il oublie tout, prend une partie de ses armes, monte à cheval, part en silence, et suit les indices qu'on lui donne et les traces qu'il croit voir.

CHANT SEPTIÈME.

CEPENDANT Herminie est emportée par son cheval dans l'épaisseur d'une antique forêt ; sans sentiment et presque sans vie, ses mains tremblantes laissent flotter ses guides : le coursier fuit et se précipite par mille sentiers, par mille détours ; enfin, les Chrétiens la perdent de vue, et leur poursuite est inutile.

Pleins de colère, la honte sur le front, épuisés de lassitude, ils reviennent à leur poste ; tels après une chasse longue et pénible, des chiens qui ont perdu, dans les bois, la trace de la bête qu'ils poursuivoient, reviennent haletans, l'œil morne et la tête baissée. Cependant la Princesse fuit toujours : craintive, éperdue, elle n'ose regarder en arrière si on la suit encore.

Elle fuit toute la nuit ; tout le jour elle erre sans conseil et sans guide : elle ne voit que ses larmes, elle n'entend que ses cris : enfin, au moment où le soleil dételle ses coursiers et se plonge dans l'Océan, elle arrive sur les bords du Jourdain, met pied à terre et se couche sur le sable.

Elle ne se repaît que de ses maux, elle n'a soif que de ses larmes ; mais le sommeil, ce doux consolateur des humains, qui leur apporte le repos et l'oubli de leurs peines, vient assoupir ses sens et ses douleurs, et la couvre de ses ailes bienfaisantes. Cependant l'Amour, sous mille formes différentes trouble encore la paix de son cœur.

Le gazouillement des oiseaux qui saluent l'aurore, le fleuve qui murmure, le zéphyr qui se joue avec les ondes et soupire à travers le feuillage, la réveil-

lent aux premiers rayons du jour : elle ouvre des yeux languissans et promène ses regards sur les asiles solitaires des Bergers; elle croit entendre une voix qui la rappelle à la douleur et aux larmes.

Elle pleure : mais tout à coup ses gémissemens sont interrompus par des chants qui se mêlent aux accords des musettes champêtres; elle se lève, et se traîne à pas lents vers l'endroit d'où viennent ces sons : elle voit un vieillard assis à l'ombre, et travaillant une corbeille d'osier : son troupeau paît auprès de lui, son oreille est attentive aux chants de trois jeunes Bergers qui l'entourent.

A la vue soudaine d'armes inconnues, ils se troublent et s'effraient; mais Herminie les salue, les rassure, découvre ses beaux yeux et sa blonde chevelure. « Heureux Bergers, leur dit-elle, continuez » vos jeux et vos ouvrages; ces armes ne sont point » destinées à troubler l'innocence de vos travaux ni » la douceur de vos chants.

» O vieillard! ajoute-t-elle, comment au milieu » du vaste incendie qui dévore ces contrées, vivez-» vous en paix dans cet asile, sans craindre la guerre » et ses fureurs? » Il lui répond : « O mon fils! ma » famille et mes troupeaux ont jusqu'ici été à l'abri » des injures et des outrages, et le bruit des com-» bats n'a point encore alarmé notre asile.

» Peut-être le Ciel propice veille sur l'humble in-» nocence et la protége; peut-être que, sembla-» ble à la foudre qui épargne les vallons et ne frappe » que la cime des montagnes, la fureur de ces étran-» gers n'écrase que la tête altière des Rois. Notre » pauvreté vile et méprisée ne tente point l'avidité » du soldat.

» Pauvreté vile et méprisée, et cependant si chère » à mon cœur! je ne désire ni les sceptres, ni les trésors; » les soucis de l'ambition ou de l'avarice n'habitent » point dans mon âme une eau pure me désaltère, je

» ne crains point qu'une main perfide y mêle des » poisons : mes brebis, mes jardins, fournissent ma » table frugale des mets qui ne me coûtent que des » soins.

» Comme nos besoins, nos désirs sont bornés, » mes enfans gardent mon troupeau, et je ne dois » rien à des mains mercenaires. Les chevreaux qui » bondissent dans la plaine, les poissons qui se » jouent dans les ondes, les oiseaux qui étalent au » soleil leur superbe plumage, voilà mes spectacles » et mes plaisirs.

» Il fut un temps où, séduit par les illusions de la » jeunesse, je connus d'autres désirs; je dédaignai » la houlette des Bergers, et je fuis loin des lieux » qui m'avoient vu naître; je vécus à Memphis ; j'y » fus admis dans le palais des Rois : simple intendant » des jardins, je vis, je connus la Cour et ses in- » justices.

» Jouet long-temps d'une trompeuse espérance, » je souffris les rebuts et les dégoûts; enfin, mes » beaux jours s'écoulèrent, et avec eux mon es- » poir et mon ambition; je pleurai les loisirs de » cette vie simple et paisible ; je soupirai après » le repos que j'avois perdu! Je dis enfin, adieu » grandeur! adieu palais! Et rendu à nos bois, j'y » retrouvai la paix et le bonheur. »

Pendant qu'il parle, Herminie attentive, immobile, recueille un discours dont la douceur l'enchante; la sagesse du vieillard pénètre son cœur et calme l'orage de ses sens. Enfin, après de longues réflexions, elle se détermine à s'arrêter dans cette solitude, au moins jusqu'à ce que la fortune favorise son retour.

« O mortel trop heureux d'avoir connu la dis- » grâce, si le Ciel ne t'envie point la douce destinée » dont tu jouis, aie pitié de mes malheurs! Reçois- » moi dans ce fortuné séjour; je veux y vivre avec

» toi : peut-être sous ces ombrages mon cœur se soulagera du poids mortel qui l'accable ! »

» Si, comme le stupide vulgaire, tu étois avide de » cet or, de ces pierreries qu'il adore, j'en ai assez » pour combler tes désirs. » A ces mots, des larmes de douleur s'échappent de ses beaux yeux ; elle raconte une partie de ses infortunes, et le Berger attendri, mêle ses pleurs avec les siens.

Ensuite il la console et l'accueille avec la tendresse d'un père ; il la conduit sous sa chaumière auprès d'une vieille épouse à qui le Ciel fit un cœur comme le sien ; la fille des rois revêt de rustiques habits ; un voile grossier couvre ses cheveux ; mais son regard, son maintien, tout dit qu'elle n'est point une habitante des bocages.

Ces vils habits n'éclipsent point sont éclat, sa fierté, sa noblesse ; la majesté brille encore sur son front, au milieu des plus humbles emplois ; armée de la houlette, elle conduit les troupeaux et les ramène : sa main exprime le suc de leurs mamelles et presse le laitage.

Souvent, pendant que ses brebis couchées à l'ombre, évitent l'ardeur du soleil, elle grave des chiffres amoureux sur l'écorce des lauriers et des hêtres ; elle y retrace l'histoire et les malheurs de sa flamme : en relisant les traits que sa main a formés, un torrent de larmes inonde ses joues.

Elle dit en pleurant : « Arbres confidens de mes » peines, conservez l'histoire de mes douleurs ! Si » jamais un fidèle amant vient reposer sous votre » ombre, sa pitié s'éveillera à la vue de mes tristes » aventures : il dira sans doute : Ah ! l'Amour et » la Fortune payèrent trop mal tant de constance » et de fidélité !

» Peut-être si le Ciel daigne écouter les prières » des mortels, peut-être l'insensible, un jour, vien- » dra dans ces bois ; il tournera ses regards sur la

» tombe qui renfermera ma froide et triste dépouille, » et il donnera enfin à mes malheurs quelques sou- » pirs et quelques larmes, hélas! trop tardives.

» Du moins, si je vécus infortunée, quelque fé- » licité suivra mon ombre : mes cendres éteintes, » jouiront d'un bonheur que je n'ai pu goûter. » Ainsi parloit cette amante égarée aux arbres insensibles et sourds. Deux ruisseaux de larmes couloient de ses beaux yeux. Cependant Tancrède, que le hasard conduit, va la chercher loin des lieux qui la cachent.

Les traces qu'il a suivies ont dirigé sa course dans la forêt; mais des ombres épaisses y répandent l'horreur et les ténèbres; il ne peut plus reconnoître ses traces; il s'abandonne à ses incertitudes; toujours son oreille attentive cherche à démêler, ou le bruit des armes ou le bruit des chevaux.

Si le vent murmure à travers les feuilles, si quelque oiseau, quelque bête sauvage agitent les rameaux, il croit entendre son amante : il la cherche, et soupire après l'avoir cherchée en vain : il sort enfin de la forêt : un bruit sourd se fait entendre; la clarté de la lune le conduit par des routes inconnues, vers les lieux d'où ces sons semblent partir.

Il y arrive et voit du sein d'un rocher jaillir une onde claire et limpide, qui se précipite et roule, avec un doux murmure, sur un lit bordé de gazons : en proie à sa douleur, il s'arrête; il pousse des cris : l'écho seul répond à ses cris. Enfin l'aurore se lève, et ses rayons d'or et de pourpre embellissent la nature.

Le malheureux Tancrède gémit; il accuse le Ciel qui refuse à ses vœux le bonheur dont il s'étoit flatté. Il jure de venger sa maîtresse, si elle revient offensée. Mais, enfin, il se souvient qu'il touche au

jour marqué pour son combat avec le Circassien : il veut retourner au camp, quoiqu'il ignore quelle route peut l'y ramener.

Il part : tandis qu'il erre par des sentiers douteux, tout à coup un bruit frappe ses oreilles et s'accroît à chaque instant. Enfin, du creux d'un vallon, il voit sortir un homme habillé en courrier; sa main agite une mobile baguette, un cor pend à son côté : Quel chemin, lui dit Tancrède, conduit au camp des Chrétiens?

J'y vais, lui répond l'inconnu; les ordres de Boëmond me forcent à l'instant de m'y rendre. Tancrède, abusé par son langage, le croit un envoyé de son oncle; il le suit, ils arrivent sur les bords d'un lac où dorment des eaux paresseuses qui environnent un château; le soleil alloit se plonger dans l'Océan, et la nuit commençoit à déployer ses voiles.

Le courrier donne du cor; soudain une porte s'abaisse : Puisque tu es Chrétien, dit-il à Tancrède, tu pourras attendre en ces lieux le retour de l'aurore; il n'y a pas trois jours que le Comte de Cosense a conquis ce château sur les Infidèles. Le Guerrier contemple cette place que la nature et l'art ont rendue imprenable.

Il soupçonne quelque secrète embûche; mais, accoutumé à braver les dangers et la mort, il n'exprime point ses craintes, et son front toujours calme et serein ne trahit point ses inquiétudes. Partout où le guide le hasard ou son choix, il ne connoît de sauvegarde que sa valeur; cependant forcé de combattre contre Argant, il voudroit ne pas tenter une nouvelle entreprise.

Il s'arrête un moment sur le bord où le pont s'incline, et ne suit point le guide infidèle qui le presse et l'invite : cependant sur ce pont paroît un Guerrier tout armé : son maintien respire l'audace

et la fierté; un fer est dans sa main; l'injure et la menace sont dans sa bouche.

« O toi que ton sort ou ton choix amène dans le » séjour fatal d'Armide, tu songes en vain à m'é- » chapper! Dépouille tes armes, présente à ses fers » tes mains captives, entre dans ces murs, et viens » y subir son joug et ses lois : n'espère plus de re- » voir jamais le jour, si tu ne jures d'aller avec ses » autres Guerriers défier tout ce qui porte le nom » de Chrétien. »

A ces mots, Tancrède fixe sur lui ses regards : il le reconnoît, à ses armes, à son langage. C'est le gascon Raimbaud qui partit avec Armide, qui, pour elle abjurant son culte, est devenu le défenseur d'une croyance qu'il avoit promis de détruire.

Une sainte indignation éclate sur le front du pieux héros : « Vil apostat! s'écrie t-il, je suis ce Tan- » crède qui a ceint l'épée pour Jésus-Christ : j'ai » toujours combattu sous ses drapeaux; j'ai vaincu » en son nom les mortels révoltés contre lui; je les » vaincrai encore. Ce bras, ministre du courroux » céleste, fut choisi pour te punir et le venger. »

A ce nom glorieux l'impie se trouble : il pâlit; mais cachant encore sa frayeur : « Malheureux, lui » dit-il, tu viens chercher la mort! ici tu verras ex- » pirer ta force et ton courage; si mon bras ne se » dément pas, aujourd'hui je trancherai ta tête al- » tière, et je l'enverrai sanglante au Général des » Chrétiens. »

Ainsi parle l'Infidèle : cependant la nuit avoit obscurci le ciel; mais tout à coup l'air est en feu, et le château est éclairé de mille flambeaux; Armide est assise dans la partie la plus élevée, et invisible, elle voit tout, elle entend tout.

Cependant le héros prépare pour le combat ses armes et son audace : à la vue de son ennemi qui s'avance à pied, lui-même abandonne son cheval

épuisé de fatigue. Raimbaud est couvert de son bouclier ; le casque en tête, l'épée à la main, il est prêt à frapper : le Prince court sur lui; sa voix est terrible, son regard est menaçant.

L'impie, caché sous ses armes, décrit de grands cercles, et cherche à tromper et à blesser son ennemi. Tancrède fatigué, languissant, rappelle tout son courage, fond sur l'apostat, le pousse, le presse, et lui montre à la fois et l'éclair et la mort.

Toujours il dirige ses coups au siége de la vie, toujours ses coups partent avec la menace. L'agile Gascon fuit, revient et se dérobe avec légèreté au fer qui le poursuit; tantôt avec son bouclier, tantôt avec son épée, il cherche à tromper la fureur de son ennemi.

Mais il est moins prompt à se défendre que Tancrède à le frapper; déjà son bouclier est brisé ; déjà son casque est percé et son armure ensanglantée : son fer n'a pu encore atteindre le héros ; il éprouve la crainte et le remords; il est déchiré par l'amour, la honte et la vengeance.

Enfin dans son désespoir, il veut tenter les derniers efforts; il jette son bouclier, saisit des deux mains son épée encore altérée de sang, fond sur Tancrède, et lui décharge un coup furieux sur la cuisse gauche.

Il lui en porte un second sur le front : le crâne en retentit ; le casque n'est point percé, mais le héros fléchit et chancelle : enflammé de colère, l'œil en feu, de ses regards étincelans il dévore son ennemi.

Le perfide ne peut plus soutenir ce terrible aspect : il croit déjà sentir le fer qui frémit dans ses entrailles; il recule, et le coup va frapper une colonne qui s'élève à l'extrémité du pont; des étincelles volent en l'air, et le cœur de l'apostat est glacé d'épouvante.

Il fuit, Tancrède le poursuit; déjà il l'atteint, et de ses pas presse ses pas; mais tout à coup les flambeaux disparoissent; les étoiles s'éteignent, un lugubre voile s'étend sur la nature, et le ciel désert n'a plus d'astres ni de clarté.

Au milieu de ces ombres et de cette nuit enchantée, le vainqueur ne suit plus, ne voit plus son ennemi, il avance au hasard des pas tremblans et mal assurés; il tombe sur le seuil d'une porte qui soudain roule et se referme sur lui: captif dans un noir cachot, les ténèbres et l'horreur l'environnent.

Tel battu par les flots d'une mer agitée, le poisson fuit dans les eaux tranquilles et dormantes du lac de Commachio; mais cet asile devient sa prison, et une barrière impénétrable s'oppose à son retour.

En vain d'une main vigoureuse le héros ébranle la porte, ses forces se consument en efforts inutiles; cependant une voix lui crie: « Prisonnier d'Armide, » vainement tu tentes d'échapper à ses fers.

» Ne crains point la mort: vivant au fond de ce » tombeau, tu y verras couler une nuit éternelle. » Il ne répond point; il étouffe dans son cœur ses soupirs et ses peines; mais en lui-même il accuse l'amour, le sort, son imprudence, et les artifices dont il est la victime; il se dit: « Perdre la vue de » ce soleil qui éclaire la nature, ce n'est qu'un léger » malheur.

» Mais, hélas! je te perds, ô soleil de ma vie! je » te perds, et peut-être jamais tes rayons ne rani- » meront mes déplorables jours! » Le souvenir d'Argant vient encore redoubler ses ennuis: « Ah! mal- » heureux, dit-il, j'ai violé mon devoir et mes » sermens! O crime! ô honte éternelle! j'ai mérité » les mépris et les dédains d'un Sarrasin. »

Ainsi, tour à tour, l'amour et l'honneur le rongent et le déchirent. Pendant qu'il se livre à sa douleur, l'audacieux Argant s'indigne de fouler encore

la plume oiseuse. Son cœur, farouche ennemi de la paix, est altéré de sang et affamé de gloire. Ses blessures saignent encore, mais déjà il appelle l'aurore qui doit ramener le jour du combat.

La nuit qui la précéda, le cruel à peine un moment ferma la paupière; le ciel est encore obscur, un foible rayon de lumière n'a point encore doré le sommet de la montagne; déjà il se lève : Apporte-moi mes armes, crie-t-il à son écuyer qui les tient toutes prêtes : ce ne sont point ses armes accoutumées; celles-ci sont un présent superbe d'Aladin.

Il les regarde à peine, et s'en revêt; leur énorme poids ne fatigue point ses épaules : à son côté pend son antique et formidable épée : telle, dans les airs enflammés, brille une comète dont l'horrible et sanglante chevelure détruit les États, amène les maladies, et par d'affreux présages va sous la pourpre épouvanter les Rois.

Tel paroît Argant sous ses armes étincelantes : ses yeux sinistres roulent ivres de sang et de colère: l'horreur de la mort respire dans tout son maintien; la mort tout entière respire sur son front; il n'est point d'âme, si ferme, si courageuse, que n'effraie un seul de ses regards : il tient dans sa main son épée nue; avec des cris menaçans, il l'agite, il la secoue, et frappe les airs et les ombres.

« Bientôt, dit-il, le brigand Chrétien, l'audacieux » qui veut s'égaler à moi, tombera sous mes coups, » et tout sanglant, il roulera dans la poussière; ses » yeux verront mon bras, en dépit de son Dieu, lui » arracher ses armes et ses dépouilles : sa bouche » mourante me conjurera de ne le point faire servir » de pâture aux chiens, et je repousserai sa prière. »

Tel un taureau en proie aux fureurs d'un amour jaloux mugit horriblement, et par ses mugissemens réveille son courage et sa vengeance; il aiguise contre les troncs ses cornes menaçantes; il lutte contre

les vents, ses pieds frappent la terre, et de loin il défie son rival à un combat sanglant et mortel.

Tel et plus furieux encore Argant appelle le Héraut, et d'une voix entrecoupée : « Va, dit-il, au » camp des Chrétiens, annonce au vengeur du Christ » le combat et la mort. » Lui-même il monte à cheval, précédé de son prisonnier, il sort de Solime, et d'un pas précipité il franchit les collines.

Cependant le cor résonne, et ses sons répandent au loin l'horreur et l'effroi : tel le bruit du tonnerre retentit dans le cœur des mortels. Déjà les Princes Chrétiens sont rassemblés dans la tente du Général. Là le Héraut prononce le défi, nomme Tancrède et n'exclut personne.

Godefroi, plein de trouble et d'incertitude, promène autour de lui des regards lents et prolongés : ses yeux ni sa pensée ne rencontrent personne qui puisse fixer son choix; la fleur des Guerriers a disparu : on ignore le sort de Tancrède; Boëmond est éloigné; l'invincible héros qui a immolé le fier Norvégien, erre exilé loin du camp.

Les plus braves, les plus fameux Guerriers, victimes de la perfide Armide, ont suivi ses pas, et sont cachés dans le silence d'une profonde nuit; les autres, moins vigoureux et moins intrépides, se tiennent debout la langue glacée et la honte sur le front. La crainte fait taire l'honneur dans leur âme, et aucun n'ose briguer une gloire que tant de périls environnent.

A ce silence, à cet aspect, au signe trop certain de leur foiblesse, Godefroi s'enflamme d'un généreux courroux; soudain il se lève : « Ah! je serois » trop indigne de la vie, s'écrie-t-il, si je refusois de » l'exposer aujourd'hui, si je souffrois que l'Infidèle » bravât impunément tous les Chrétiens et insultât à » leur honte!

» Assis et loin du danger, que tous nos Guerriers

» soient les spectateurs oisifs de mon combat : allons, » donnez-moi mes armes. » Soudain ses armes lui sont apportées; mais le sage Raymond, qui, dans un âge mûr, a une prudence plus mûre, et dont la vigueur encore ne cède point à celle des Guerriers qui sont présens, Raymond s'avance :

« Il ne sera pas dit, Seigneur, qu'en exposant ta » tête, tu exposeras toute l'armée; tu n'es point un » soldat; tu es notre Général, et ta perte seroit la » perte commune; c'est sur toi que la foi s'appuie; » c'est sur toi que repose son saint empire : c'est par » toi que le joug des enfers doit être brisé; le sceptre » est dans tes mains pour diriger notre courage, c'est » à vous de manier le fer et de montrer de l'audace.

» Moi-même, quoique courbé sous le poids des » ans, j'irai combattre le premier : que d'autres se » dérobent aux dangers, moi je ne veux pas que la » vieillesse me serve d'excuse : ah, que ne suis-je » encore à la fleur de mes ans ! que n'ai-je et votre » jeunesse et vos forces ! ô vous que la crainte retient » dans ces retranchemens, vous que la colère, la » honte du moins, ne peuvent animer contre ce bar- » bare qui vous provoque et vous outrage !

» Que ne suis-je encore tel que j'étois, quand aux » yeux de toute l'Allemagne, à la Cour de Conrad, » je perçai, j'immolai le farouche Léopold ! la chute » de cet ennemi fut pour ma valeur un plus noble » trophée, que si seul et sans armes, un de nos » Guerriers mettoit en fuite une troupe nombreuse » de ces vils Sarrasins.

» Ah ! si j'avois encore les mêmes forces, si mon » sang, comme alors, brûloit encore dans mes vei- » nes, j'aurois déjà terrassé l'orgueil de l'infidèle ! » mais tout vieux, tout débile que je suis, mon cœur » n'est point encore glacé et ne connoît point l'épou- » vante; je mourrai sur le champ de bataille; mais » du moins le barbare ne triomphera point de sa

» victoire. Allons, je vais m'armer; ce jour sera le » plus illustre de mes jours. »

Ainsi parla le généreux vieillard; son discours réveille dans tous les cœurs la valeur et l'audace : ces Guerriers, muets et timides, deviennent tout à coup ardens, impétueux; tous acceptent le combat, tous briguent l'honneur d'être choisis. Baudouin le réclame : Roger, Guelfe, les deux Guy, Étienne et Garnier y prétendent.

Ce Pyrrus, dont l'heureuse adresse valut à Boëmond la conquête d'Antioche, Évrard l'Écossais, l'Irlandais Rodolphe, et Rosemond l'Anglais, brûlent d'obtenir la préférence : vous ne le désirez pas moins, Gildippe, Odoard, tendres amans, fidèles époux.

Mais, plus qu'eux tous, le généreux vieillard fait éclater son ardeur et son audace : déjà il est armé: son casque seul lui manque encore : « O vivante » image de l'antique valeur, lui dit Godefroi, que » nos guerriers s'instruisent à ton école et se forment » par ton exemple! C'est en toi que brillent dans » tout leur éclat, les talens, la discipline et la valeur.

» Ah! si j'avois dix jeunes Guerriers dont la bra» voure égalât la tienne, bientôt je verrois tomber le » trône de l'erreur! bientôt du couchant à l'aurore » j'aurois arboré l'enseigne triomphante de la Croix. » Mais cède à ma prière, et réserve ta tête pour de » plus nobles soins. Souffre que le sort nomme le » Guerrier qui doit combattre l'Infidèle : ou plutôt » ce sera Dieu qui commande à la fortune et à la » destinée. »

Mais Raymond, toujours obstiné, veut que son nom soit écrit parmi les autres noms : Godefroi les reçoit dans son casque, les mêle et les secoue : le premier qui sort est celui du Comte de Toulouse.

A ce nom un cri de joie se fait entendre ; personne n'ose blâmer le sort qui l'a nommé. Le vieil-

lard montre sur son front une vigueur nouvelle : la jeunesse en sa fleur renaît sur son visage. Tel le serpent, orgueilleux de l'or dont il brille, étale au soleil les richesses d'une peau nouvelle, et dresse dans les airs sa superbe tête. Bouillon surtout applaudit à ce choix, et annonce à Raymond l'honneur et la victoire.

Il détache son épée, et la présentant au vieillard: « Voilà, dit-il, le fer que jadis le rebelle Saxon » portoit dans les combats ; je le lui arrachai, je lui » arrachai aussi sa coupable vie : toujours ce fer » m'a donné la victoire ; prends-le ; puisse-t-il n'être » pas moins heureux dans tes mains ! »

Cependant l'audacieux Argant exhale son impatience par des menaces et des cris. « O peuples indomptés ! ô fameux Héros de l'Europe, un homme » seul vous défie ! Qu'il vienne ce fier Tancrède, » s'il compte tant sur sa valeur ! Veut-il attendre » dans son lit ces ombres qui ont déjà protégé sa » foiblesse ?

» S'il n'ose paroître, qu' un autre vienne à sa » place ? Cavaliers, fantassins, venez tous ensemble, » puisque dans une armée si nombreuse, il n'est pas » un Guerrier qui ose se mesurer seul avec moi ! » Voilà le tombeau où reposa le fils de Marie ? Que » n'avancez-vous ? que n'acquittez-vous vos vœux ? » ce chemin y conduit. A quelle plus noble entre- » prise réservez-vous votre épée ! »

Ainsi le barbare outrage les Chrétiens. Plus impatient qu'eux tous, Raymond s'enflamme à sa voix et ne peut souffrir ses affronts. Sa valeur devient farouche et s'allume du feu de la colère. Impétueux, il s'élance sur un coursier qui a la vitesse de l'aigle dont il emprunta son nom.

Il naquit sur les bords du Tage : là quand le printemps ramène l'amour et les zéphyrs, la cavale pleine d'une fureur nouvelle, la bouche béante, re-

çoit l'haleine féconde des vents, conçoit et devient mère.

Sans doute Aquilin dut sa naissance à l'air le plus subtil et le plus léger : s'il court sur l'arène, s'il bondit, s'il caracole, il n'imprime point la trace de ses pas. Monté sur ce coursier, le vieillard s'avance, et lève au ciel ses regards.

« O Dieu, s'écrie-t-il, ô toi qui, dans la vallée de » Térébinthe, guidas, contre l'impie Goliath, un » bras sans expérience, toi qui fis tomber ce fier » destructeur d'Israël sous la fronde d'un simple » Berger, renouvelle, ô mon Dieu! cet exemple. » Abats l'infidèle sous mes coups! que son orgueil » expire sous la main d'un foible vieillard, comme » celui du Philistin sous celle d'un enfant ! »

Il dit, et sa prière s'élève vers la céleste demeure sur les ailes de l'Espérance : l'Éternel la reçoit, et dans sa milice immortelle, il choisit un Ange qui défendra Raymond, et l'arrachera vainqueur des mains de l'impie.

L'Ange qui fut commis pour veiller sur son berceau, et dont les soins dirigèrent son enfance dans le chemin pénible de la vie, sera encore chargé de ses destins : appelé à ce noble emploi, il monte à l'arsenal où reposent les armes de la céleste milice.

Là se conserve cette lance qui fit périr le serpent : là les traits de la foudre, et ces traits invisibles qui portent aux nations la peste et les horribles fléaux : là est suspendu ce trident redoutable, la terreur première des mortels, ce trident qui ébranle la terre jusque dans ses fondemens et renverse les cités.

Parmi ces armes, étincelle un bouclier du diamant le plus pur : vaste, immense, il couvriroit tous les pays qui séparent l'Atlas du Caucase : c'est ce bouclier qui défend les Princes justes et les Peu-

plus vertueux : l'Ange le prend, et toujours invisible, il vole auprès de son cher Raymond.

Cependant les remparts sont couverts d'une foule d'avides spectateurs : le Tyran envoie Clorinde avec sa troupe se placer sur le penchant de la colline : de l'autre côté s'avancent des Chrétiens en ordre de bataille : au milieu le terrain libre offre aux combattans une vaste arène.

Argant regarde et ne voit point Tancrède : mais un Guerrier inconnu se présente à sa vue. «Grâce » à ton destin, lui dit le Comte, celui que tu cher- » ches est allé dans d'autres lieux : mais ne triomphe » pas encore; tu me vois prêt à te combattre : je » puis le remplacer ; je puis être le troisième qui se » mesure avec toi. »

Le superbe en sourit : « Que fait donc Tancrède? » lui dit-il; quel objet l'arrête? Il bravoit le Ciel, » et aujourd'hui toute sa confiance est dans la fuite : » qu'il se cache au centre de la terre, dans l'abîme » des eaux, il n'est point d'asile qui puisse le sauver » de mes coups. — Tu mens, répliqua Raymond, » quand tu dis qu'un Héros tel que Tancrède fuit de- » vant toi, jamais ta valeur n'égala la sienne. »

Le Circassien frémit de colère : « Viens, s'écrie- » t-il, je t'accepte à sa place : bientôt on verra » comment tu soutiendras la folle témérité de tes » discours. » Tous deux s'avancent, et dirigent contre le casque, l'un de l'autre, leurs redoutables lances. Raymond atteint l'Infidèle, mais le coup qu'il lui porte ne peut l'ébranler.

Le fier Argant, pour la première fois, voit tromper ses efforts, et frappe en vain : l'invisible bras détourne ses coups loin du pieux Guerrier qu'il défend. Le barbare mord ses lèvres de fureur, vomit des blasphèmes, brise sa lance, prend son épée et fond sur son ennemi.

Son coursier se précipite la tête baissée ; Ray-

mond se dérobe au choc, se jette sur la droite et frappe Argant au front. L'Égyptien revient, le Comte l'évite encore : cependant son casque est atteint, mais le casque, plus dur que le diamant, est toujours impénétrable.

Enfin, le cruel Circassien le serre et veut s'attacher à lui : Raymond qui craint de plier sous cet énorme fardeau, cède, puis revient à la charge, s'éloigne, se rapproche, et semble avoir des ailes : son coursier souple et docile, d'un pas toujours sûr, obéit à la main qui le guide.

Tel un général qui assiége une tour environnée d'un marais, ou placée sur le sommet d'une montagne, tente tous les accès, emploie tous les stratagèmes : tel Raymond, recule, avance, décrit mille cercles et mille détours. La cuirasse et le casque du Sarrasin résistent à ses efforts ; il cherche des endroits plus foibles, et qui puissent livrer un passage à son épée.

Déjà l'armure d'Argant est percée de plusieurs coups ; déjà elle est teinte de sang : la sienne est encore tout entière et son cimier n'est pas même entamé. En vain la rage du Sarrasin s'allume, en vain il frappe, son courroux se perd en efforts inutiles ; mais toujours infatigable, il redouble et revient plus terrible.

Enfin, après mille coups, il en porte un qui va tomber à plomb sur le Comte : son coursier, tout agile qu'il est, ne pourroit le sauver du trépas ; mais le bras invisible est toujours étendu sur lui, et les efforts du Sarrasin expirent sur le céleste bouclier.

L'épée se brise et vole en éclats : Argant, qui les voit, en croit à peine ses yeux : interdit, il regarde sa main désarmée, et s'étonne de la résistance qu'il éprouve.

C'est sur le bouclier de Raymond qu'il croit avoir brisé son épée : Raymond le croit comme lui ; il

ignore toujours le secours que le Ciel lui prête : mais à la vue d'un ennemi sans armes, le Héros s'arrête, et dédaigne une lâche victoire et des dépouilles qu'il peut enlever sans péril.

Il alloit dire au Sarrasin : Prends une autre épée; mais tout à coup, il songe que dans sa main est l'honneur des Chrétiens, que sa honte fera la leur : il ne veut point une indigne victoire, mais il ne veut point hasarder la gloire commune. Pendant qu'il balance, Argant lui lance la poignée de son épée.

Lui-même il pousse son coursier, et veut corps à corps lutter contre Raymond. Le Héros est atteint à la joue, mais sans se troubler, il se dérobe au bras vigoureux qui va le saisir, et blesse cette main qui, semblable à la serre du vautour, alloit s'attacher à sa proie.

Il va, revient, s'avance, se replie, et toujours porte au Sarrasin les plus terribles coups; il réunit contre lui toute sa force, toute son adresse, tout ce que peut le dépit et la colère. Le Ciel et la fortune secondent ses efforts.

Argant, couvert de son armure, soutenu par son propre poids, resiste immobile et toujours intrépide à ses attaques. Tel, au milieu d'une mer orageuse, sans gouvernail, sans voiles et sans mât, un vaisseau lutte contre les flots : ses flancs formés du chêne le plus dur, bravent encore la fureur de l'onde, et défendent les matelots du désespoir et de la mort.

Argant, tu périssois quand Belzébuth vint t'arracher au trépas. Au sein d'une nuée, Belzébuth compose un fantôme à figure humaine; il lui donne les traits et les armes de l'altière Clorinde; il lui donne et sa voix et son geste et son port.

Le fantôme s'approche d'Oradin, qui excelle à lancer les flèches : « O fameux Oradin, lui dit-il, ô » toi dont la flèche docile va frapper le but que lui » marque ton œil, quel malheur, si le Héros, le

» rempart de la Palestine, périssoit dans ce combat ;
» si son ennemi, chargé de ses dépouilles, retour-
» noit triomphant et tranquille dans son camp !

» Fais briller ton adresse ; abreuve tes flèches
» dans le sang du brigand Français ; cet exploit te
» comblera de gloire, et la reconnoissance de ton
» maître t'assure un prix égal à ton mérite. » Il dit,
et séduit par ses promesses, Oradin prend dans son carquois une flèche meurtrière et bande son arc.

La corde frémit, le trait vole en sifflant dans les airs, perce la cuirasse de Raymond, et s'arrête à sa peau qu'il effleure. Le céleste Guerrier affoiblit le coup, et ne permit pas qu'il fît une blessure plus profonde.

Le Comte arrache la flèche ; il voit jaillir son sang : d'un ton menaçant et plein d'indignation, il reproche au Sarrasin la foi violée. Godefroi, qui toujours a les yeux attachés sur Raymond, voit la perfidie, il croit que la blessure est mortelle : il soupire, et son cœur est glacé d'effroi.

De l'œil et de la voix il excite ses Guerriers à le venger. Soudain les visières s'abaissent, les lances sont en arrêt, et les coursiers se précipitent : en un instant, Chrétiens, Sarrasins, tout s'ébranle. La plaine disparoît sous le tourbillon de poussière qui la couvre, et s'élève jusqu'au ciel.

L'air retentit du bruit des casques, des boucliers qui se heurtent et des lances qui se brisent ; les chevaux, les cavaliers, tombent renversés et confondus ; tout est couvert de morts et de mourans, on n'entend que des cris, des gémissemens, des soupirs ; le carnage s'échauffe : on se mêle, on se presse, on s'abat, on s'égorge.

Argant, dégagé de son ennemi, s'élance au milieu de la foule, arrache à un guerrier une massue de fer, rompt les Chrétiens, les renverse, les foule aux pieds, et s'ouvre un large chemin : il ne cher-

che que Raymond ; il tourne contre lui son fer, sa colère et sa fureur. Tel qu'un lion affamé, il semble vouloir le dévorer.

Mais une foule de Chrétiens l'environne, et arrête ses pas et sa vengeance. Orman, Roger de Bernaville, les deux Guy, les Gérard, le serrent et l'attaquent. Rien ne ralentit ses coups ; il devient plus furieux par la résistance qu'il éprouve : telle la flamme captive s'échappe de sa prison, et plus terrible, porte au loin la destruction et la ruine.

Orman expire ; un des Guy est blessé ; Roger tombe avec les morts, foible et languissant. Mais la foule se presse ; un cercle épais et menaçant d'hommes et d'armes environne le Sarrasin : seul, il soutient tout l'effort des Chrétiens : seul, il balance la destinée.

Cependant Bouillon appelle son frère : « Marche, » lui dit-il, avec ta troupe. Porte-toi sur la gauche » où le combat est plus furieux, et enveloppe l'en- » nemi. » Baudouin s'avance ; le mol Asiatique ne peut soutenir le choc des Chrétiens ; il cède, il plie ; les rangs sont rompus, les chevaux, les cavaliers, les drapeaux, tout tombe, tout est renversé.

La droite est entraînée dans la déroute : Argant seul résiste ; pendant qu'à ses côtés tout fuit, tout se précipite, seul il s'arrête et montre aux Chrétiens un front menaçant. Tel et moins terrible encore seroit un géant, qui, avec cent mains et cent bras, frapperoit de cinquante épées et se couvriroit de cinquante boucliers.

Il soutient le choc des chevaux et le choc des guerriers : seul il lutte contre toute une armée : ses armes sont brisées ; son corps est déchiré ; son sang coule avec sa sueur ; il semble ne pas s'en apercevoir ; mais les Infidèles l'environnent, le pressent et l'entraînent dans leur fuite.

Il cède au torrent ; mais des regards et de la

voix il défie encore l'ennemi : la terreur respire dans ses yeux; la menace est dans sa bouche; il cherche en vain à retenir cette troupe fugitive.

Son courage, ses efforts, ne peuvent ni l'arrêter, ni la rallier; leur crainte ne connoît plus le frein de la discipline; ils n'écoutent ni les prières, ni les ordres. Cependant Bouillon, qui voit la fortune propice à ses desseins, suit le cours de sa victoire, et envoie de nouveaux secours aux vainqueurs.

Si le Ciel n'en eût autrement décidé, ce jour alloit être pour les Chrétiens un jour de triomphe et le terme de leurs travaux : mais la troupe infernale, qui voit dans ce combat chanceler son empire, rassemble tout à coup les nuages et déchaîne les tempêtes.

Un voile ténébreux dérobe aux yeux des mortels le soleil et sa clarté : le ciel s'allume d'un feu plus noir que les feux de l'enfer : la froudre gronde, la grêle tombe, ravage les prairies, inonde les plaines : les arbres sont brisés; le fougueux ouragan ébranle les chênes, les rochers et les monts.

La pluie et le vent, la grêle et les éclairs, frappent tout à la fois contre les Chrétiens. A cette tempête inattendue, une fatale terreur étonne leur audace : quelques uns se rallient autour de leurs drapeaux; mais Clorinde, qui voit leur désordre et leur trouble, saisit le moment favorable, et pousse son coursier.

« Amis, s'écrie-t-elle, le Ciel combat pour nous;
» il venge nos droits : sa colère nous épargne et ne
» frappe que sur nos ennemis. Déjà tremblans, déjà
» vaincus, il leur enlève et le jour et leurs armes.
» Allons, marchons où le destin nous conduit. »

Ainsi elle anime ses Guerriers et se précipite sur les Chrétiens; elle rit de leurs efforts impuissans, les abat et les accable; Argant revient lui-même, et reporte à ses vainqueurs les alarmes et la mort.

Ils abandonnent le champ de bataille, et tournent le dos à la tempête et à l'ennemi.

Fugitifs, poursuivis et par l'enfer et par les mortels, leur sang coule et se mêle avec les ruisseaux dont la plaine est inondée. Dans la foule obscure des morts et des mourans, Pyrrus et le brave Rodolphe tombent sans vie, l'un de la main de Clorinde, l'autre sous les coups d'Argant.

Ainsi fuyoient les Chrétiens : les Démons et les Infidèles ne cessent de les poursuivre; Godefroi seul oppose aux armes, à la foudre, à la tempête, un front intrépide; il gourmande ses chefs, et placé à l'entrée du camp, il y reçoit ses troupes éperdues.

Deux fois il pousse son coursier contre le cruel Argant et l'arrête deux fois: deux fois l'épée à la main il enfonce les bataillons ennemis les plus épais. Enfin, lui-même avec les siens, il se retire à l'abri des retranchemens et abandonne la victoire. Les Sarrasins regagnent la ville, et les Chrétiens, fatigués, abattus, se renferment dans leur camp.

Ils n'y trouvent pas encore un asile contre la tempête: toujours, et l'orage et les ténèbres les poursuivent. L'eau pénètre dans les tentes; le vent les déchire, les arrache et les disperse. Les cris, les vents, le tonnerre et la pluie, par un horrible accord, épouvantent la nature.

CHANT HUITIÈME.

Le tonnerre ne grondoit plus, l'orage avoit cessé, et les vents retenoient leurs bruyantes haleines : l'aurore au front de roses, aux pieds d'or, sortoit de son céleste palais. Mais les cruels moteurs des tempêtes ne suspendoient point encore le cours de leurs noirs desseins. Astaroh, l'un d'eux, adresse ce discours à la Discorde sa sœur.

« Tu vois ce Guerrier échappé au bras vengeur » du Héros qui soutient notre Empire : nous ne pou- » vons plus arrêter ses pas ; il va raconter aux Latins » la triste destinée de son audacieux maître et de » ses compagnons; il leur révélera des secrets im- » portans, qui, peut-être, les forceront à rappeler » le fils de Berthold.

» Tu sais combien ce retour nous seroit funeste; » combien il nous importe de le prévenir, ou par la » force ou par l'adresse. Descends parmi les Chré- » tiens; fais tourner contre eux-mêmes tout ce que » ce Guerrier leur dira pour leur avantage : répands » tes fureurs, verse tes poisons dans le cœur du La- » tin, de l'Helvétien, de l'Anglais; excite le tumulte » et la vengeance : porte dans tout le camp le dés- » ordre et la confusion. Cet exploit est digne de toi : » tu l'as promis à notre Monarque. » Il dit, et le monstre aussitôt vole à cette sinistre entreprise. Cependant le Guerrier arrive au camp des Chrétiens : « De grâce, leur dit-il, conduisez-moi à votre » Général. »

Une foule curieuse de l'entendre accompagne ses pas ; il s'incline avec respect, et veut baiser cette main redoutée qui fait trembler l'Asie : « Héros in-

» vincible, dit-il, dont la renommée ne connoît de » bornes que l'Océan et les étoiles, je voudrois t'ap- » porter de plus heureuses nouvelles. » A ces mots il soupire, ensuite il ajoute :

« Suénon, le fils unique du Monarque Danois, » la gloire et l'appui de sa vieillesse, brûloit de venir » sous tes drapeaux, s'associer aux Guerriers qui, » par tes conseils, ceignirent l'épée pour venger Jé- » sus-Christ : la crainte des dangers, des fatigues, » la vue du trône qui lui étoit destiné, sa tendresse » pour un père accablé d'années, rien ne put étein- » dre, dans ce cœur généreux, le zèle qui l'enflam- » moit.

» Il vouloit, sous un maître si renommé, ap- » prendre l'art dur et pénible de la guerre; son âme » s'indignoit de son obscurité; la gloire de Renaud, » qui, tout jeune encore, égaloit les plus fameux » Guerriers, le remplissoit de honte et d'émulation. » Mais plus que tout autre sentiment, le désir d'une » gloire immortelle et céleste embrasoit son courage.

» Impatient, il se met à la tête d'une troupe d'au- » dacieux Guerriers, prend le chemin de la Thrace » et marche vers Byzance : là l'Empereur Grec l'ac- » cueille dans son palais; là il reçoit de ta part un » courrier qui lui raconte, et la prise d'Antioche et » la honte de la Perse, qui tout entière sembloit s'être » armée pour la reprendre.

» Il lui parle de toi, de tes héros, il lui parle de » Renaud, lui dit, et la fuite généreuse de ce jeune » Guerrier, et les exploits qui, parmi vous, ont si- » gnalé son courage.

» Il ajoute, enfin, que déjà vous êtes aux portes » de Solime, prêts à foudroyer ses murailles : il l'in- » vite à venir au moins partager votre dernière vic- » toire. Ce discours embrase son jeune courage; une » heure lui paroît un siècle : il brûle de combattre » les Sarrasins et de tremper ses mains dans le sang.

» Il semble que votre valeur soit un reproche de » sa lâcheté : dévoré par la honte, il résiste aux » conseils, il est sourd à la prière. Le seul danger » qu'il craigne, c'est de ne pas partager tes dangers » et ta gloire; il n'en connoît, il n'en conçoit point » d'autre.

» Lui-même il précipite son sort; à peine, dans » l'ardeur qui le presse, il attend, pour partir, les » premiers rayons de l'aurore : le chemin le plus » court est celui qu'il préfère. Il ne cherche à éviter, » ni les passages difficiles, ni les contrées qu'habi- » tent nos cruels ennemis : nous suivons en aveugles » le chef qui nous guide.

» Ici la faim nous assiége; plus loin la nature nous » oppose des barrières : partout il faut combattre; » mais nous triomphons de tous les obstacles. Nous » immolons, nous dispersons nos ennemis. Rassurés » par nos victoires, enorgueillis par nos succès, nous » touchions enfin aux frontières de la Palestine.

» Là nos coureurs nous annoncent qu'ils ont en- » tendu le bruit des armes, qu'ils ont vu flotter des » enseignes, que tout leur fait craindre l'approche » d'une formidable armée. L'intrépide Suénon, tou- » jours inébranlable dans ses desseins, ne change ni » de couleur, ni de ton : d'un œil calme et serein, » il voit la pâleur sur le front de ses Guerriers.

» Compagnons, s'écrie-t-il, ce jour nous don- » nera, ou la palme de la victoire, ou la palme du » martyre. J'espère la première, je ne désire pas » moins la seconde, qui, avec plus de mérite, nous » promet encore plus de gloire. Un jour ce camp » sera un temple consacré à notre mémoire, et les » races futures y viendront révérer nos tombeaux, » ou contempler nos trophées.

» Il dit, et place des sentinelles, distribue les em- » plois et les travaux, et ordonne que tous se cou- » chent armés. Lui-même ne quitte ni son casque,

» ni sa cuirasse. Au milieu de la nuit, au moment » où tout repose dans le silence, tout à coup d'af- » freux hurlemens troublent les airs et font trembler » la terre.

» On crie aux armes ! Suénon le premier vole à » la tête du camp : l'audace étincelle dans ses yeux, » son visage est en feu. On nous attaque ; un cordon » épais nous serre et nous environne : une forêt de » lances et d'épées nous enveloppe ; une nuée de » flèches s'épanche sur nos têtes.

» Dans ce choc inégal, chacun de nous a vingt » ennemis à combattre : plusieurs sont frappés, plu- » sieurs expirent dans les ténèbres par des coups in- » connus. Mais le nombre des morts, le nombre des » blessés est caché dans les ombres, et la nuit couvre » nos malheurs et nos exploits.

» Cependant Suénon se fait partout reconnoître à » la vigueur de son bras, à la pesanteur de ses coups ; » des ruisseaux de sang coulent autour de lui ; des ca- » davres entassés lui font un rempart : de quelque » côté qu'il tourne ses pas, il porte la terreur dans » ses yeux et la mort dans sa main.

» Nous combattons jusqu'à ce que l'aurore vienne » éclairer le ciel de ses premiers rayons : en dissipant » les horreurs de la nuit, sa clarté nous révèle les » horreurs de la mort. Ce jour, si désiré, ne pré- » sente à nos yeux qu'un spectacle de terreur et de » pitié. Tout notre camp est jonché de cadavres et » couvert de nos débris.

» Nous étions deux mille ; à peine nous restons cent. » A la vue de tant de sang répandu, de tant de morts » entassés, je ne sais si le cœur du Héros se troubla, » mais son front n'en fut point altéré. Compagnons, » nous dit-il en élevant la voix, suivons ces généreux » Guerriers, marchons comme eux au bonheur et à » la gloire par la route que leur sang nous a tracée.

» Il dit, et souriant à la mort qui s'approche, il

» oppose au torrent débordé sur lui une constance
» et un courage intrépide ; il n'est point d'armure,
» fût-elle de l'acier, du diamant le plus impénétrable,
» qui puisse résister aux coups que frappe son bras.
» Bientôt tout son corps n'est plus qu'une plaie.

» Cadavre indompté, ce n'est plus la vie, c'est la
» valeur seule qui le soutient et l'anime encore. Sans
» se ralentir, il rend coup pour coup ; plus il est
» blessé, plus il devient terrible. Enfin un Guerrier,
» à l'œil farouche, au maintien formidable, fond sur
» lui avec fureur ; et secondé d'une foule des siens,
» après un combat long et opiniâtre, il renverse le
» Héros.

» Il tombe ce Prince généreux, il tombe, et ne
» laisse après lui personne pour le venger. O sang no-
» blement répandu, ô restes déplorables du meilleur
» des maîtres, vous m'êtes témoins que je ne fus
» point avare de ma vie ! Je bravai le fer, j'affrontai
» tous les dangers, et si le Ciel eût marqué là le terme
» de mes jours, je méritai d'obtenir le trépas.

» Au milieu de tous mes compagnons morts, seul,
» je tombai encore vivant, mais sans sentiment et
» sans connoissance : un noir bandeau s'épaissit sur
» mes yeux ; mes sens s'assoupirent : mes paupières
» se rouvrirent enfin ; il me sembla qu'il étoit nuit ;
» à mes regards incertains s'offrit une lueur foible et
» tremblante.

» Je n'avois pas encore la force de distinguer les
» objets : j'étois en cet état qui est entre la veille et
» le sommeil : mes yeux s'ouvroient et se fermoient
» tour à tour ; mes blessures, qu'irritoient la fraîcheur
» de la nuit et l'humidité de la terre sur laquelle
» j'étois couché, m'avertissoient de mon existence,
» par le sentiment cruel de la douleur.

» Cependant cette clarté s'avance ; j'entends un
» foible murmure qui s'approche et s'arrête auprès
» de moi. Je soulève avec peine ma débile paupière,

» je vois deux hommes couverts d'une longue robe » et un flambeau à la main. L'un d'eux me dit : O » mon fils! espère en Dieu dont le bras soutient la » vertu, et dont la grâce prévient nos prières.

» Il étend sa main pour me bénir, et d'un air re- » cueilli, prononce à demi-voix des mots que j'en- » tendis peu, que je compris encore moins. Lève- » toi, ajouta-t-il; soudain je me lève plein de force » et d'allégresse : je ne sens plus mes blessures : il » semble qu'une vigueur nouvelle circule dans mes » membres.

» Interdit, je les regarde : mon âme étonnée ne » peut en croire mes yeux : Homme de peu de foi, » me dit le vieillard, tu doutes encore? où s'égarent » tes pensées? Ce ne sont point des fantômes que tu » vois, nous sommes des serviteurs de Jésus-Chrit : » pour le suivre, nous avons fui un monde séducteur » et ses vains attraits : ici loin des humains, nous vi- » vons dans un désert sauvage.

» Ce Dieu qui règne sur l'Univers, et qui, pour » opérer les plus grands miracles, ne dédaigne pas les » plus vils instrumens, ce Dieu m'a choisi pour sau- » ver tes jours : il ne veut point qu'on laisse privé » des honneurs suprêmes, ce corps où habita une si » belle âme, et qui doit, immortel et glorieux, se » réunir un jour avec elle.

» Suénon aura un tombeau digne de sa valeur : » les races futures viendront y offrir leurs hommages et » leurs vœux. Lève les yeux vers le Ciel; regarde cette » étoile qui brille comme le soleil : ses rayons vont te » conduire au lieu où repose le corps de ton maître.

» Soudain de cet astre lumineux, ou plutôt de ce » soleil descend un rayon, qui, semblable à une li- » gne d'or, se prolonge jusque sur le corps du Héros : » l'éclat de sa lumière couvre ses blessures. Dans ces » lambeaux, sanglans, défigurés, je reconnois mon » maître.

» Il n'étoit point couché le visage contre terre, » mais tourné vers le Ciel, où avoient aspiré tous ses » désirs : sa main droite fermée pressoit encore son » épée, et sembloit prête à frapper. La gauche posée » sur sa poitrine, paroissoit implorer la clémence » céleste.

» De mes larmes, j'arrose ses blessures et j'épan- » che une douleur que rien ne peut affoiblir. Le vieil- » lard lui ouvre la main droite et prend son épée : » Ce fer, me dit-il, qui aujourd'hui a versé tant de » sang et qui en est encore tout trempé, est, comme » tu sais, un ouvrage achevé; il n'en est point de » plus parfait dans l'univers.

» Le Ciel ne veut pas qu'il reste inutile, il faut » que de la main d'un Héros il passe dans une main » aussi vaillante, mais plus heureuse, qui le manie » avec autant de force et d'adresse, mais qui le con- » serve plus long-temps, et qui le fasse servir à ven- » ger son premier maître.

» Soliman a immolé Suénon; l'épée de Suénon » doit immoler Soliman. Prends-la; va sous les murs » de Jérusalem, dans le camp des Chrétiens : ne » crains point que de nouveaux obstacles arrêtent tes » pas dans les pays que tu vas parcourir, le bras qui » te conduit, abaissera devant toi les barrières qui » pourroient fermer ton passage.

» Le Ciel veut que cette voix qu'il t'a conservée » publie la piété, la valeur et l'audace de ton géné- » reux maître : il veut que son exemple donne à la » religion de nouveaux vengeurs, et qu'après des » siècles écoulés, il enflamme encore les Héros fu- » turs.

» Je dois te faire connoître celui qui héritera de » cette épée : c'est le jeune Renaud, ce guerrier à » qui tout cède la palme de la valeur : tu la lui re- » mettras, tu lui diras que le Ciel et l'Univers n'at- » tendent que de lui seul la vengeance due à Suénon.

» Pendant que j'écoute en silence, un nouveau mi-
» racle attire mes regards.

» Au lieu où repose le cadavre, je vois tout à coup
» s'élever un superbe tombeau qui embrasse le corps
» du Héros et se referme sur lui. Une main invisible
» y trace son nom, ses exploits et ses vertus : je con-
» temple et le monument et l'inscription : mes yeux
» ne peuvent s'en détacher.

» Dans ce tombeau, dit le vieillard, le corps de
» ton maître reposera auprès de ses fidèles amis,
» pendant qu'heureuses, au sein de la Divinité, leurs
» âmes s'enivreront d'un amour immortel. Tes pleurs
» ont payé à leurs cendres le tribut qui leur étoit
» dû; il est temps que tu goûtes quelque repos. Ma
» retraite sera ton asile, jusqu'à ce que l'aurore vienne
» te réveiller pour reprendre ton voyage.

» Il dit, et me conduit, tantôt par des hauteurs,
» tantôt par des vallons : je me traîne avec peine sur
» ses pas; enfin, nous arrivons à l'entrée d'une ca-
» verne creusée dans un rocher sauvage : c'est là que,
» tranquille avec son disciple, il vit au milieu des
» monstres des forêts; armé de sa seule innocence,
» il n'a besoin ni de cuirasse, ni de bouclier pour se
» défendre.

» Il m'offre un champêtre repas : un lit dur reçoit
» mes membres fatigués et répare mes forces; mais,
» dès que l'aurore allume ses premiers feux, les deux
» solitaires se lèvent; tous trois ensemble, nous of-
» frons à l'Éternel nos hommages et nos prières. Le
» vieillard reçoit mes adieux, et je marche où me
» guident ses conseils. »

Il se tait à ces mots : « Généreux Guerrier, lui
» répond Bouillon, tu nous apportes une cruelle et
» douloureuse nouvelle; elle a droit de troubler nos
» cœurs et demande nos larmes. Un moment nous
» a donc enlevé tant d'intrépides héros et de fidèles
» amis! Un coin ignoré de la terre possède leurs dé-

» pouilles ! et tel qu'un éclair, ton Prince n'a brillé » que pour disparoître !

» Mais quoi ! leur mort fait leur bonheur. Des tré» sors, des conquêtes, ne valent pas une chute si » belle : jamais l'antique Capitole ne vit de si nobles » lauriers. Assis au haut de l'empyrée, dans le tem» ple de la gloire, une couronne immortelle est le » prix de leurs travaux. Là, ils montrent leurs bles» sures et triomphent de leur défaite.

» Mais toi qui leur survis, toi qui, sur ce théâtre » d'éternels combats, dois essuyer encore les dan» gers et les fatigues, jouis de leur triomphe, éclair» cis ce front chargé d'ennuis et de douleurs. Tu » demandes le fils de Berthold ; il erre loin de nous ; » je te conseille d'attendre que nous en ayons des » nouvelles sûres, avant de te résoudre à l'aller » chercher. »

Ces discours réveillent, dans tous les cœurs, la tendresse pour Renaud. « Hélas, se disoit-on, ce » jeune héros erre au milieu des peuples infidèles ! » Il n'est personne qui ne raconte au Danois quelqu'une de ses grandes actions. On déploie, à ses yeux étonnés, le tissu merveilleux de sa vie.

Son souvenir avoit attendri tous les cœurs : tout à coup arrive une troupe de Guerriers que l'appât du butin a conduite dans la plaine, et qui ramène des troupeaux qu'ils ont enlevés à l'ennemi. Ils rapportent les signes trop sensibles d'un funeste malheur, c'est l'armure de Renaud sanglante et déchirée. Aussitôt mille bruits différens, tous également incertains, circulent dans le camp. Au nom de ce Guerrier, la foule éplorée court, s'empresse, et demande à voir ses armes.

On les contemple, on reconnoît trop bien cette énorme cuirasse, ce casque étincelant, cet oiseau qui porte la foudre et dont les regards fixent le soleil : jadis on les voyoit toujours dans le chemin de

l'honneur et de la gloire, aujourd'hui, brisées, couvertes de sang, elles roulent dans la poussière, et ce spectacle fait naître dans tous les cœurs des sentimens de colère et de pitié.

Pendant qu'on murmure, pendant que chacun donne à la mort du héros une cause différente, Bouillon appelle Aliprand, le chef des Guerriers qui ont rapporté cette armure. Aliprand a la valeur d'un Chevalier, et la franchise d'un Soldat : « Dis-moi où » tu as pris ces armes : bonheur ou malheur, ne me » cache rien.

» — A deux journées du camp, répond le Guerrier, » vers les confins de Gaza, est un vallon détourné » que des coteaux ceignent de toutes parts ; du sommet de ces coteaux descend un ruisseau qui serpente sur un lit bordé de gazons et ombragé par » des arbres : jamais poste ne fut plus favorable pour » une embuscade.

» Nous allions chercher les troupeaux qui paissent en ces lieux ; tout à coup nous apercevons » sur l'herbe des traces de sang, et non loin de là, » sur le bord du ruisseau, le cadavre d'un Guerrier. » A la vue de ces armes que nous reconnoissons, » malgré le sang et la poussière dont elles sont souillées, nous nous ébranlons tous : je m'approche » du corps : je veux démêler les traits du visage, » mais la tête avoit été coupée.

» La main droite manquoit aussi : le tronc étoit » percé de plusieurs blessures reçues par derrière. » Plus loin reposoit avec le casque, l'aigle aux ailes » blanches et éployées. Pendant que mes yeux » cherchent quelqu'un qui puisse nous donner des » lumières, un villageois se présente à ma vue; mais » dès qu'il nous aperçoit, il recule et s'enfuit.

» On le poursuit, on l'arrête, on l'interroge : il » répond que la veille il a vu sortir de la forêt une » troupe de Guerriers ; qu'à leur aspect, il s'est ca-

» ché ; que l'un d'eux tenoit à la main une tête en-
» sanglantée, que la chevelure étoit blonde, et sem-
» bloit celle d'un adolescent.

» Que ce même Guerrier a enveloppé cette tête
» et l'a suspendue à la selle de son cheval. Il ajoute
» qu'à l'habillement, il a reconnu cette troupe pour
» être de notre Nation. Je fais dépouiller le cadavre,
» je l'arrose de mes larmes, j'ordonne qu'on lui
» rende les honneurs suprêmes, et j'emporte l'ar-
» mure avec moi.

» Mais si ce corps est en effet celui du jeune hé-
» ros, il mérite d'autres honneurs, et un autre tom-
» beau. » Après ce récit, Aliprand se retire. Godefroi, morne, pensif, soupire en secret ; mais son cœur rejette toujours cette funeste idée : il veut, à des signes plus certains, reconnoître le cadavre et le coupable homicide.

Cependant la nuit se lève, et de ses ailes obscures enveloppe le ciel et sa vaste étendue : le sommeil, par ses douces illusions, vient calmer les esprits, et verser dans les cœurs l'oubli des soucis et des peines. Toi seul, Argillan, percé des traits de la plus cruelle douleur, tu roules, dans ton sein agité, les pensées les plus funestes : ta paupière ne peut se fermer, et ton âme se refuse au repos.

Hardi dans ses discours, ardent, impétueux, Argillan naquit sur les rives du Tronto ; au milieu des guerres civiles, il se nourrit de haines et de vengeances : bientôt exilé de sa patrie, il inonda de sang les vallons et les collines, et désola les lieux qui l'avoient vu naître. Enfin, la Guerre sainte l'appela dans l'Asie, et des exploits plus heureux signalèrent sa valeur.

Enfin, au retour de l'aurore, ses yeux se fermèrent ; mais ce ne fut point le sommeil qui lui versa ses doux pavots : ce fut la Discorde qui l'enivra de ses poisons. Plongé dans un état de stupeur, plus

affreux que la mort, des illusions vinrent troubler ses sens, et même en dormant il ne goûta point de repos. La cruelle furie s'offrit à lui sous les images les plus effrayantes, et troubla ses esprits.

Elle prend enfin la forme d'un Guerrier dont la tête a été coupée et la main droite séparée du bras : la main gauche soutient la tête sanglante, pâle et livide. Le visage plein de la mort respire et parle en respirant : des paroles entrecoupées s'échappent avec le sang et les soupirs. « Fuis, Argillan.... fuis » des lieux souillés par le crime..... fuis..... un camp » funeste et un chef impie!

» O mes chers amis, qui vous défendra du cruel » Godefroi, et de la perfidie dont j'ai été la victime? » Le barbare, dévoré par la haine et avide de for- » faits, ne songe qu'aux moyens de vous perdre après » moi. Cependant, si ta main aspire encore à la » gloire, si tu comptes sur ta valeur, ne fuis pas : » non. Que le sang du tyran soit offert à ma cendre, » et expie mon trépas.

» Mon ombre suivra tes pas, irritera ta colère et » te donnera le fer qui doit l'immoler : j'armerai ton » cœur et ton bras. » Elle dit, et dans son sein elle verse une fureur nouvelle. Le sommeil l'abandonne : étonné, hors de lui-même, il roule des yeux gros de rage et de poison : il s'arme, et dans le transport qui l'agite, il rassemble les Italiens.

Il les rassemble dans le lieu même où sont suspendues les armes du généreux Renaud. Là sa bouche exhale en ces mots la fureur qui le dévore : « Ainsi donc un peuple de barbares et de tyrans, » ennemi de la raison, infidèle à ses promesses, qui » ne peut se rassasier ni d'or, ni de sang, appesan- » tira sur nous un sceptre de fer, et fera ployer nos » têtes sous le joug.

» Les affronts que nous avons soufferts, les cruau- » tés que depuis sept ans nous avons éprouvées sous

» ce dur empire, pourroient dans dix siècles encore » allumer, au sein de Rome et de l'Italie, la colère » et la vengeance. Je ne vous parlerai point de la Ci- » licie domptée par les armes et par la valeur de » Tancrède, usurpée depuis par les Français, et de- » venue dans leurs mains le prix de la perfidie.

» Je ne vous dirai point que quand les circonstan- » ces exigent de l'audace, de la bravoure, de la » fermeté, c'est toujours quelqu'un de nous qui va » le premier, à travers mille morts, porter le fer et » la flamme; mais que quand au sein des loisirs et » de la paix, il faut partager les palmes et le butin, » on ne nous connoît plus, que les Français seuls » s'approprient tout, la gloire, les conquêtes, les » trésors et les triomphes.

» Il fut un temps peut-être où de pareilles injures » pouvoient blesser nos cœurs et notre fierté; je » n'en parle plus aujourd'hui, un crime affreux, une » horrible cruauté, ne permet plus de les regarder » que comme de foibles offenses. Ils ont immolé Re- » naud; ils ont violé et les lois divines et les lois » de la nature. Et le Ciel ne lance pas sa foudre, et » la terre n'ouvre pas ses abîmes pour les en- » gloutir!

» Ils ont immolé Renaud, le bouclier, le défen- » seur de notre culte! et ce héros n'est point encore » vengé! Il n'est pas vengé! Que dis-je? ses restes » sanglans et déchirés sont encore étendus sur la » poussière et privés de sépulture! Vous demandez » quel est le barbare qui a commis ce forfait? O mes » amis! qui pourroit le méconnoître? Eh! qui de » nous ignore combien Godefroi et Baudouin sont » jaloux de notre valeur....

» Mais pourquoi chercher des preuves?..... J'en » atteste le Ciel, ce Ciel qui m'entend et qui punit » le parjure; ce matin, au moment où le soleil vient » éclairer le monde, j'ai vu l'ombre errante de l'in-

» fortuné Renaud : quel cruel, quel affreux spec» tacle ! De combien de crimes ce premier crime » nous menace ! Oui, je l'ai vu : ce n'étoit point un » songe ; il est encore présent à mes yeux, je le re» trouve partout.

» Que ferons-nous ? Faut-il qu'une main encore » toute dégouttante de ce sang injustement répandu, » nous conduise et nous guide ? Ou bien fuirons» nous, loin du tyran, sur les bords que l'Euphrate » arrose ? Irons-nous y combattre un peuple effé» miné qui, dans ses champs féconds, voit fleurir » tant de villes et de cités ? Ces villes, ces cités, se» ront à nous, et nous n'en partagerons point la » conquête avec les Français.

» Partons, et s'il le faut, que ce sang illustre et » innocent demeure sans vengeance : mais pourtant » si cette valeur, qui languit froide et glacée, étoit » aussi ardente qu'elle devroit l'être, bientôt le ser» pent odieux qui a dévoré la fleur et l'ornement de » l'Italie, périroit sous nos coups, et sa mort seroit » l'exemple des tyrans.

» Je voudrois ; oui, si vous aviez autant d'audace » que de force, je voudrois de cette main enfoncer » le supplice dans ce cœur impie où habite la trahi» son. » Ainsi parla le fanatique Argillan : sa fureur entre dans toutes les âmes. Le forcené crie : *aux armes! aux armes!* Cette jeunesse guerrière répète après lui : *aux armes! aux armes!*

La Discorde, au milieu d'eux, fait étinceler le fer dont sa main est armée, et verse dans les cœurs ses feux et ses poisons : le dépit, la fureur, la coupable soif du sang s'allument et s'accroissent à chaque instant : la contagion s'étend, et du quartier des Italiens, gagne et infecte celui des Helvétiens, et de là se communique aux tentes des Anglais.

Ce fatal événement, cette perte d'un héros chéri, ne sont plus les seuls alimens de la révolte : d'an-

tiques ressentimens la fomentent encore et la nourrissent ; les mécontentemens assoupis se réveillent : on appelle les Français des impies, des tyrans. La haine éclate en menaces et ne peut plus se contenir.

Ainsi sur un feu trop ardent, l'eau frémit, bouillonne, et s'élance enfin hors de l'airain qui la renferme. Le petit nombre de sages qu'éclaire la vérité, ne peut arrêter une foule aveugle et impétueuse. Tancrède, Camille. Guillaume, tous ceux qui avoient de l'autorité étoient loin du camp.

Tous ces peuples mêlés et confondus courent aux armes, l'air retentit de l'éclat séditieux de la trompette : cependant on court vers Bouillon, de toutes parts on lui crie de s'armer : Baudouin le premier se présente à lui et se range à son côté.

Le héros qui s'entend accuser tourne ses regards vers le Ciel, son asile et son appui : « O mon Dieu ! » toi qui sais combien mes mains eurent toujours » horreur de verser le sang de mes frères, arrache, » ô mon Dieu ! le bandeau qui leur couvre les yeux ! » Arrête leur fureur ; que ce monde aveugle con» noisse mon innocence, comme toi-même tu la » connois ! »

Il dit, et il sent un feu nouveau qui circule dans ses veines : l'espérance est dans son cœur, l'audace est sur son front. Environné des siens, il s'avance vers ces Guerriers qui croient venger Renaud ; il entend le bruit des armes : autour de lui frémissent le murmure et les menaces, mais rien ne peut ralentir ses pas.

Sa cuirasse est sur son dos ; il s'est revêtu de ses plus pompeux habits ; ses mains sont désarmées, son visage est découvert et brille d'une céleste majesté. Il agite son sceptre d'or, et ne veut point d'autre arme pour calmer ces mouvemens séditieux. Il se montre aux mutins ; il leur parle, et sa voix a plus de force et d'éclat que celle d'un mortel.

« Que veulent dire ces menaces insensées, ce » vain bruit que j'entends? Quelle peut en être la » cause? Est-ce ainsi qu'on me respecte! Après tant » d'épreuves, suis-je encore méconnu? On soup- » çonne Godefroi, on l'accuse de perfidie, on ap- » plaudit à son accusateur? Vous vous attendez » peut-être à me voir m'humilier devant vous, plai- » der ma cause et m'abaisser jusqu'à la prière?

» Non : jamais l'Univers, qui est plein de mon » nom, ne me reprochera une si honteuse foiblesse. » Je ne veux de défenseurs que ce sceptre, que » le souvenir honorable de mes exploits et la vé » rité. La justice fait place à la clémence, la » peine ne frappera point sur tous les coupables : » je vous fais grâce en faveur de Renaud.

» Qu'Argillan seul lave dans son sang le crime » commun, Argillan l'auteur de tant de troubles, » lui qui, sur les plus foibles soupçons, vous a en- » traînés dans son erreur. » Pendant qu'il parle, ses regards pleins de terreur et de majesté brillent comme des éclairs. Argillan, étonné, subjugué, tremble à son aspect et est atteré d'un coup d'œil.

Cette foule insolente, audacieuse, qui frémissoit de courroux et de rage, dont les mains s'armoient, avec tant de fureur, du fer, des javelots, et des flammes que lui fournissoit la vengeance, docile maintenant, la tête baissée, la honte sur le front, la crainte dans le cœur, écoute en silence les discours impérieux du héros; elle souffre qu'Argillan, au milieu de ces armes qui l'environnent de toute part, soit saisi et enchaîné.

Tel un lion qui, fier et superbe, rugissoit en secouant son horrible crinière, dès qu'il voit la main qui dompta sa farouche jeunesse, ploie sous le poids de la chaîne sa tête altière, tremble sous la menace, et oublie sa force et son orgueil.

On dit que dans ce moment, un Guerrier ailé,

dont l'aspect étoit menaçant et terrible, couvroit le pieux Bouillon d'un céleste bouclier; que dans ses mains étinceloit une épée encore dégouttante de sang. Sans doute c'étoit le sang de ces cités, de ces peuples, dont les crimes allumèrent enfin la tardive vengeance de l'Éternel.

Ainsi le tumulte s'apaise; on dépose les armes, et les haines s'éteignent. Godefroi retourne sous sa tente, tout plein du grand dessein qui l'occupe. Avant que le soleil ait, pour la troisième fois, éteint ses feux dans l'Océan, il veut donner l'assaut; il examine ces instrumens horribles et funestes qui doivent ébranler les remparts, et porter dans Solime la désolation et la mort.

CHANT NEUVIÈME.

A la vue de ce calme odieux, de ces rebelles soumis et désarmés, le monstre infernal, qui ne peut plus lutter contre les destins, ni changer l'ordre immuable des célestes décrets, s'envole furieux, et va verser ailleurs d'autres fléaux et d'autres poisons. Partout, à son aspect, le soleil pâlit, l'herbe languit, et meurt desséchée.

Il sait que la fatale adresse de ses compagnons a banni du camp des Chrétiens l'illustre fils de Berhold; que Tancrède et les Guerriers les plus braves et les plus redoutés n'y sont plus. « Qu'attends-» je encore? dit-il. Appelons Soliman, qu'il apporte » le fer et la flamme : il vaincra, sans peine, un » camp surpris, affoibli et divisé. »

Il dit, et vole vers ces hordes errantes dont Soliman est devenu le chef, Soliman, le plus terrible des mortels révoltés contre le Ciel, Soliman, que la fable eût compté parmi ces géans qu'enfanta la terre pour escalader l'Olympe; il régnoit sur les Turcs, et Nicée fut le siége de son empire.

Ses États, voisins de la Grèce, s'étendoient des rives du Sangar jusqu'aux bords du Méandre, pays fortunés qu'habitèrent jadis les Mysiens, les Phrygiens, les Lydiens, et les peuples de Pont et de Bithynie; mais les efforts des Latins venoient de renverser son trône, et lui-même dans deux combats avoit vu expirer sa gloire.

En vain il avoit lutté contre la fortune; chassé de son empire, il fut réduit à chercher un asile en Égypte : il y fut accueilli par un Roi généreux et magnanime, qui, résolu de s'opposer aux conquêtes

des Chrétiens, s'applaudit de pouvoir associer à ses desseins un héros aussi intrépide.

Mais avant que de faire éclater ses projets, il voulut que Soliman, chargé de ses trésors, allât acheter le secours des Arabes : pendant que lui-même il rassemble les peuples de l'Asie et de l'Afrique, Soliman va trouver les Barbares, et sans peine, il entraîne sur ses pas des brigands avides et mercenaires.

A leur tête, il ravage la Palestine, et coupe aux Chrétiens la communication avec la mer : le cœur toujours plein de sa vengeance et du souvenir de sa chute, il veut, par de plus grands coups, signaler sa fureur; mais entre plusieurs partis, son esprit flotte irrésolu.

La Discorde se présente à sa vue; elle a pris le masque d'un vieillard pâle et décharné; son front est sillonné de rides; sa lèvre supérieure est couverte d'une barbe épaisse; son menton est rasé; un turban se replie autour de sa tête; une longue robe lui descend jusqu'aux pieds; un cimeterre pend à son côté; l'arc est dans ses mains, et le carquois résonne sur ses épaules.

« Nous errons, lui dit-elle, dans des plaines arides, sur des sables stériles et déserts, où nous ne » trouvons ni butin à faire, ni lauriers à cueillir : » cependant Godefroi ébranle les murs de Solime; » déjà ses remparts et ses tours s'ouvrent et chancellent; bientôt, si nous tardons encore, nous verrons les flammes dévorer ses débris.

» Des chaumières embrasées, des bœufs, des troupeaux enlevés, voilà donc les nobles trophées d » Soliman; c'est donc ainsi que tu reconquiers tes » États, que tu venges tes injures et tes pertes? Reprends ton courage et ton audace; allons, à l'ombre » de la nuit, accabler dans ses retranchemens le tyran qui nous opprime : crois-en ton vieil Araspe

» dont tu as éprouvé la fidélité sur le trône, et dans » ton exil.

» L'ennemi ne nous attend, ni ne nous redoute; » il méprise de lâches Arabes qui ne savent ni s'ar- » mer, ni combattre. Il ne croira jamais que des » Barbares, accoutumés à piller et à fuir, osent ten- » ter un si grand coup; mais ces Barbares, animés » par ton courage, marcheront sans crainte contre » un camp sans défense et enseveli dans le sommeil. » Elle dit, et verse dans son sein ses flammes et ses fureurs, et s'évanouit dans les airs.

Le Sultan lève ses mains au ciel et s'écrie : « O toi » qui allumes dans mon âme tant de colère et de rage, » Divinité qui, pour moi, as emprunté une figure » humaine, je te suis, je vole où tu m'appelles! j'y » vole : oui, j'entasserai dans la plaine des monta- » gnes de cadavres; je ferai couler des fleuves de » sang : combats avec moi, et, invisible au sein des » airs, dirige mon bras et mon épée. »

Il se tait, et soudain il rassemble ses barbares soldats; il réchauffe leur lenteur du feu qui le dévore; il embrase tout son camp qui déjà brûle de le suivre. La Discorde elle-même embouche la trompette et donne le signal : elle-même de sa main déploie le funeste étendard. Plus rapides que la renommée, ces hordes barbares volent et se précipitent.

Le monstre les accompagne, mais bientôt il les laisse, et va prendre l'air et l'équipage d'un courrier. Au moment où la nuit lutte avec le jour, et semble, avec lui, partager le monde, il entre dans Solime, passe au milieu d'une foule éplorée, annonce au Monarque la marche de Soliman, et lui dit ses projets, l'heure et le signal de l'attaque.

Mais déjà les ombres plus épaisses étendent sur la nature un voile lugubre chargé de funestes vapeurs. Au lieu des frimas de la nuit, une rosée tiède

et sanglante humecte la terre : des monstres, des fantômes paroissent dans les airs; on entend frémir des larves et des spectres errans, le noir abîme vomit tous ses habitans et verse sur la terre toutes les ténèbres du Tartare.

Au milieu de cette profonde horreur, le fier Sultan s'avance vers les tentes des Chrétiens; mais au moment où la nuit a parcouru la moitié de sa carrière, il s'arrête non loin du quartier où le Français goûte un tranquille repos. Là, il ordonne à ses soldats de réparer leurs forces, et bientôt par ce discours audacieux, il les anime et les encourage.

«Vous voyez, leur dit-il, un camp enrichi par » mille brigandages, et bien plus fameux que redou» table : tel qu'une mer avide, il a dévoré tous les » trésors de l'Asie; le Ciel le livre à vos coups et l'y » livre sans péril : ces armes, ces chevaux couverts » d'or et de pourpre vont être votre proie plutôt que » leur défense.

» Ce n'est plus cette armée qui vainquit la Perse, » qui subjugua Nicée; une guerre si longue, si fé» conde en événemens, en a moissonné la plus grande » partie : et fût-elle encore tout ce qu'elle étoit au» trefois, que peut-elle en ce moment, sans armes et » plongée dans le sommeil? Un instant la fera passer » des bras du sommeil dans les bras de la mort.

» Allons! marchons, Guerriers! Je veux moi» même le premier, sur leurs corps expirans, vous » frayer un chemin dans leur camp. Que chaque » épée apprenne de la mienne à frapper; que tous » apprennent de moi à exercer la rage et la ven» geance. Aujourd'hui tombera le trône du Christ; » aujourd'hui l'Asie sera libre et votre gloire immor» telle. » Ainsi le Barbare les enflamme, et lui-même, en silence, il s'avance à leur tête.

Cependant à une lueur incertaine qui commence à éclairer les ombres, il voit les sentinelles qui trom-

pent son attente et défendent le sage Bouillon contre ses surprises : à la vue de Soliman et des troupes qui le suivent, elles se replient, et par leurs cris éveillent une garde avancée, qui s'arme et s'apprête au combat.

Les Barbares, sûrs d'être aperçus, font résonner leurs trompettes guerrières : d'horribles hurlemens frappent les airs ; le bruit des armes se mêle au hennissement des chevaux, les collines et les vallons mugissent ; les abîmes répondent à leurs mugissemens. La Discorde allume son infernal flambeau et donne le signal aux habitans de Solime.

Le Sultan se précipite et tombe sur les Chrétiens encore en désordre ; les tempêtes s'élancent moins rapides du sein des prisons qui les renferment ; un torrent qui entraîne et les arbres et les cabanes, la foudre qui abat et consume les cités, le volcan qui remplit le monde d'horreur et d'épouvante, sont de foibles images de sa fureur.

Il ne frappe pas un coup qui ne porte, qui ne blesse, qui ne tue ; cent bras sont levés sur lui, cent épées l'atteignent à la fois ; son casque gémit, des étincelles en jaillissent, il ne sent rien, ou maître de la douleur, il méprise et brave toutes les blessures.

Seul il a mis cette première troupe en déroute ; des flots d'Arabes se précipitent sur ses pas ; les Chrétiens fuient, les vainqueurs, les vaincus, se mêlent, se confondent, et entrent ensemble dans les retranchemens : tout le camp est rempli de deuil, de ruines et d'horreur.

Sur le casque du Sultan s'allonge et se dresse un serpent horrible ; sa queue se recourbe en replis tortueux : trois dards s'élancent de sa gueule parmi des flots d'une livide écume ; on croit entendre ses sifflemens : et dans le feu du combat, il semble qu'il s'allume et vomit la flamme et la fumée.

C'est dans ce formidable appareil que se montre

Soliman plus formidable encore. Tel dans la nuit les tempêtes, le navigateur voit l'Océan à la lueur des éclairs. A son aspect, les uns fuient, tremblans, éperdus ; les autres, d'une main intrépide, saisissent leurs armes : la nuit à chaque instant augmente le trouble et multiplie les dangers en les cachant.

Latinus, un Italien, né sur les bords du Tibre, s'avance des premiers et signale son audace : les fatigues n'ont point épuisé ses forces, ni l'âge dompté son courage. Cinq fils à peine sortis de l'enfance combattent toujours à ses côtés : une pesante armure charge leurs membres encore tendres et délicats.

Animés par l'exemple paternel, ils excitent au combat leur fer et leur colère : « Allons, leur dit-il, » marchons contre un impie qui s'enorgueillit de la » fuite de nos Guerriers. Que le spectacle sanglant » des malheureux qu'il égorge, n'arrête point votre » audace ; souvenez-vous, mes fils, que des lauriers » cueillis sans péril, ne méritent que du mépris. »

Telle une lionne farouche instruit ses lionceaux au carnage : leur crinière ne flotte point encore sur leur cou, l'âge n'a point encore développé leurs forces, ni formé ces armes meurtrières que leur donna la nature : déjà elle leur apprend à chercher leur proie à travers les dangers, et à déchirer le chasseur qui vient troubler leur asile et poursuivre des animaux plus timides.

Le vieillard suit sa troupe téméraire ; ils environnent, ils attaquent le Sultan : au même moment, une même impulsion dirige leurs six lances. Bientôt l'aîné, plus audacieux, abandonne la sienne, s'attache à Soliman, et de son épée, tente de tuer son coursier.

Mais toujours immobile, l'Infidèle brave et leur fer et leurs efforts ; telle, au rivage des mers, une montage battue par la tempête, se soutient par son

propre poids, et défie le ciel et les flots conjurés : d'un coup, le Sultan fend la tête à celui qui veut percer son cheval.

Le sensible Aramant tend la main à son frère expirant : inutile et fatale tendresse qui hâte sa perte à lui-même ! l'ennemi frappe cette main, et les renverse l'un sur l'autre. Ils tombent tous deux, et confondent leur sang et leurs derniers soupirs.

Sabin, de loin, présente sa lance; Soliman la brise, fond sur le jeune Guerrier, l'abat et le foule sous les pieds de son cheval. Son âme rompt avec effort les doux liens qui la retiennent, et abandonne à regret la lumière des cieux et une vie qui lui promettait des jours longs et fortunés.

Pierre et Laurent vivoient encore : tous deux avoient en même temps respiré le jour, tous deux avoient même air et même traits, et leur ressemblance étoit souvent pour leurs parens, la source d'une douce erreur : mais Soliman met entre eux une cruelle différence; à l'un il tranche la tête, il perce le sein à l'autre.

Le père, ah! plutôt le malheureux qui ne l'est plus, voit dans la mort de ses cinq fils, sa propre mort et celle d'une postérité qui flattoit sa vieillesse : en proie à la douleur qui le déchire, comment peut-il combattre encore! Peut-être il n'a pas vu les visages de ses fils couverts des ombres du trépas : peut-être il ne les a pas vus lui tendre les bras, et lui adresser leurs derniers regards.

La nuit, sous un voile favorable, lui cache du moins une partie de ses malheurs : mais la victoire n'est plus rien pour lui s'il ne périt lui-même. Prodigue de son sang, avide de celui de Soliman, on ne sait s'il désire plus, ou de donner la mort, ou de la recevoir.

Il crie à son ennemi : « Barbare, tu dédaignes » donc mon âge et ma foiblesse ? Tous mes efforts

» ne pourront donc attirer sur moi ton courroux ? » A ces mots, il porte au Sultan un coup terrible qui perce son armure, et lui fait dans le flanc une plaie large et profonde : son sang coule à gros bouillons.

A ces cris, à ce coup, le cruel tourne contre lui sa fureur et son épée, perce sa cuirasse et lui plonge son fer dans les entrailles : le malheureux Latinus sanglotte, expire, et son sang s'écoule alternativement par sa bouche et par sa blessure.

Tel sur l'Apennin un chêne sourcilleux qui brava long-temps les vents et les orages, déraciné tout à coup par la tempête, entraîne dans sa chute les arbres voisins ; tel l'infortuné Guerrier s'attache en tombant aux ennemis qui l'environnent et les renverse avec lui : un Héros si terrible ne devoit périr qu'entouré d'une foule de victimes.

Pendant que le Sultan nourrit de carnage sa haine affamée, les Arabes, animés par son exemple, poussent et immolent les Chrétiens : l'Anglais Henri, Holopherne le Bavarois, périssent sous tes coups, ô redoutable Dragut ! Ariadin perce et Gilbert et Philippe, qui naquirent sur les bords du Rhin.

D'un coup de massue, Albazar assomme Ernest ; Enguerrand tombe sous les efforts d'Algazel : mais qui pourroit compter la foule inconnue qui périt dans la mêlée ? Cependant Godefroi, réveillé par les premiers cris, s'est élancé de son lit : déjà il est armé, déjà il a rassemblé un gros de Guerriers, déjà il s'avance à leur tête.

Au tumulte qui devient à chaque instant plus affreux, il a compris que les Arabes ont attaqué son camp : il savoit qu'ils ravageoient la plaine, mais il n'auroit jamais cru que de lâches brigands osassent l'attaquer.

Pendant qu'il marche, il entend crier de l'autre

côté, aux armes! aux armes! D'affreux hurlemens retentissent dans les airs : c'est Clorinde qui guide les assiégés à une nouvelle attaque; Argant marche avec elle : Godefroi s'adresse à Guelfe qui commande après lui.

« Tu entends ces cris funestes qui viennent du » côté de la ville; il faut que ta valeur et ton habi- » leté arrêtent ce premier choc des ennemis : va, » pars, défends nos retranchemens; emmène avec » toi une partie de ces guerriers : moi je vais re- » pousser les Barbares qui nous attaquent. »

Il dit, et tous deux, par des chemins opposés, s'avancent secondés d'une égale fortune. Guelfe court aux assiégés et Bouillon aux Arabes, qui, maîtres du champ de bataille, triomphent sans résistance; dans sa marche, ses forces s'accroissent; enfin, puissant et formidable, il arrive aux lieux que Soliman remplit de sang et de carnage.

Tel l'Éridan, humble en sa naissance, descend des montagnes qui cachent sa source, et mouille à peine un lit étroit et resserré; mais plus il s'éloigne, plus son orgueil s'accroît et ses eaux grossissent : enfin, il lève un front altier, franchit ses digues, répand dans la plaine ses flots victorieux, et luttant contre la mer Adriatique, il semble lui porter plutôt la guerre que le tribut de ses ondes.

Godefroi, à la vue des Chrétiens fugitifs, éperdus, accourt et les menace : « Quelle frayeur vous » emporte? où fuyez-vous? Du moins regardez qui » vous poursuit; vous tremblez devant une troupe » de vils barbares, qui ne savent ni donner, ni re- » cevoir une blessure en face. Retournez sur vos pas; » un seul de vos regards les glacera d'effroi. »

A ces mots, il presse les flancs de son coursier, et se jette au milieu de l'incendie allumé par Soliman; il vole à travers le sang et la poussière; il brave les armes, les périls et la mort : son épée, ses ef-

forts, lui ouvrent les plus fortes barrières, et rompent les rangs les plus serrés. A droite, à gauche, il renverse les armes, les guerriers, les cavaliers et les chevaux.

Il s'élance sur des tas confus de morts et de mourans : l'intrépide Sultan ne fuit point le combat qui s'apprête : lui-même il fond sur le pieux Bouillon, et lève le fer pour le frapper. Quels Guerriers, quels Héros le sort a réunis des extrémités du monde pour combattre et se mesurer ensemble !

Le courage va lutter avec la fureur, et dans un cercle étroit se décidera le destin de toute l'Asie : quel œil pourroit suivre les mouvemens de leurs épées ? Quelle langue pourroit exprimer leurs efforts ? Quel affreux combat ! Je passe sous silence mille exploits que la nuit couvrit de ses ombres, et qui eussent mérité d'avoir le Soleil et l'Univers pour témoins.

Sous leur chef, les Chrétiens reprennent leur audace et s'avancent : le Sultan lui-même est environné d'une foule des siens qui se pressent autour de lui : Latins, Infidèles, tous arrosent la terre de leur sang ; les vainqueurs, les vaincus, donnent et reçoivent la mort.

Tels les vents du nord et du midi, l'un à l'autre opposés, avec des forces égales, se disputent l'empire de l'air et de l'Océan, les nues choquent les nues, les flots sont repoussés par les flots. Ainsi dans cet affreux combat, aucun parti ne cède, aucun ne plie : boucliers contre boucliers, épées contre épées, casques contre casques, ils se pressent, ils se heurtent, ils s'égorgent.

Du côté de la ville on ne combat pas avec moins de fureur et de rage : des nuages d'esprits infernaux remplissent les campagnes de l'air, et soutiennent les Infidèles : il n'en est aucun qui songe à reculer,

et les feux de l'enfer embrasent encore Argant tout brûlant de ses propres feux.

Il a mis en fuite la garde avancée : d'un saut il a franchi les retranchemens, rempli les fossés de cadavres, et ouvert un sanglant et large chemin.

Sa troupe le suit et porte le carnage dans les premières tentes. Clorinde dédaigne le second rang et marche son égale.

Déjà les Chrétiens fuyoient, quand Guelfe accourt avec ses Guerriers ; il les rallie, et soutient la fureur des Infidèles. Partout on combat, partout coulent des ruisseaux de sang. Cependant, du haut de l'empirée, l'Être suprême abaisse ses regards sur ce théâtre d'horreur.

Il étoit assis dans le sanctuaire impénétrable d'où toujours juste, mais toujours bon, il donne des lois à l'univers, l'orne, l'embellit, et en dirige les aveugles mouvemens : sur un trône auguste, éternel, une seule lumière brille d'une triple clarté.

A ses pieds sont les humbles ministres de ses volontés : le Destin, la Nature, le Mouvement, le Temps, l'Espace, et cette Fortune, qui, sourde à nos vœux, dissipe, comme la poussière et comme la fumée, notre vaine gloire, nos trésors et nos couronnes.

Les yeux les plus purs sont éblouis de la splendeur qui l'environne ; autour de son trône sont d'innombrables Esprits, dans un bonheur égal, tous inégalement heureux ; le céleste séjour retentit de leurs concerts.

Dieu appelle Michel, qui brille couvert d'une armure de diamant : « Tu vois, lui dit-il, comment » cette troupe impie s'arme contre mon peuple ; » comment des abîmes de la mort elle vient porter » le trouble dans l'univers ?

» Va, dis-lui qu'elle laisse les combats aux Guer-

» riers, qu'elle ne verse plus sa rage et ses poisons » dans le séjour des vivans ; qu'elle rentre dans la » nuit obscure où ses crimes l'ont condamnée, » qu'elle y exerce, sur elle-même et sur les compa- » gnons de son supplice, sa fureur et mes vengean- » ces, je le veux, je l'ordonne. »

Il dit, le céleste Guerrier s'incline avec respect, et soudain il déploie ses ailes dorées : plus rapide que la pensée, il franchit la sphère de feu et ces globes lumineux, séjour immuable de la gloire et de la félicité. Bientôt il a traversé les cieux de cristal et ce cercle d'étoiles qu'emporte un mouvement contraire.

Il voit rouler à gauche Saturne et Jupiter, et ces astres dont une main invisible dirige les mouvemens inégaux : de ces plaines fortunées qu'embellit un jour éternel, il descend dans les régions où grondent les tonnerres et les orages, où le monde, livré à de continuels combats, meurt sans cesse, et sans cesse renaît de ses propres ruines.

Le mouvement de ses ailes dissipe les ténèbres épaisses et les sombres horreurs ; la nuit se dore de la lumière que réfléchit son visage. Tel le soleil, après l'orage, peint les nues des plus belles couleurs : telle on voit une étoile, du haut du firmament, tomber dans le sein de la terre.

Il arrive enfin aux lieux d'où la troupe infernale excite la fureur des Infidèles : il suspend son vol au milieu des airs, et agite sa redoutable lance : « Malheu- » reux, leur dit-il, qui, jusqu'au sein du mépris, » des supplices et de la misère la plus affreuse, con- » servez encore votre orgueil, vous devriez connoî- » tre les foudres que lance un Dieu vengeur !

» Il est écrit dans le Ciel que les murs de Sion » s'abaisseront devant le signe redouté, et qu'elle » ouvrira ses portes aux Chrétiens. Pourquoi lutter » encore contre les destinées ? Pourquoi irriter en-

» core le céleste courroux? Race maudite, rentrez » dans vos cachots, dans le séjour des supplices et » de la mort; au sein de vos noires prisons, faites » vos guerres et célébrez vos triomphes!

» Exercez là vos fureurs; là, épuisez votre rage sur » les coupables; que leurs cris, que leurs gémisse- » mens, que le bruit de leurs fers et de leurs chaî- » nes, soient vos amusemens et vos concerts. » Il dit, et de sa fatale lance il presse et frappe les plus paresseux. Ils abandonnent, en gémissant, le séjour de la lumière et la vue des étoiles.

Ils précipitent leur vol vers les enfers, et vont, sur leurs victimes, assouvir leur dépit et leur rage. Tels et moins nombreux encore, on voit, aux approches des frimas, des essaims d'oiseaux franchir les mers, et chercher des climats plus tempérés. Moins de feuilles tombent et couvrent la terre, quand l'automne et ses premiers froids ont tari dans ses canaux la séve qui les nourrit. Le Ciel qu'avoit attristé leur aspect, redevient tout à coup plus pur et plus serein.

Argant n'est plus embrasé des feux de la Discorde; il n'est plus agité de ses serpens : mais ni la fureur, ni l'audace, ne s'éteignent dans son cœur : il pousse son fer sanglant dans les rangs les plus serrés; il moissonne les Guerriers les plus obscurs et les plus fameux, il abat les têtes les plus viles et les plus altières.

Non loin de là, Clorinde fait un égal carnage; elle plonge son épée dans le sein de Béranger et lui perce le cœur; la pointe ressort sanglante entre les les deux épaules. Elle atteint Albin au gosier et Gallus au visage.

Elle coupe la main droite à Garnier qui l'a blessée elle-même; cette main s'agite sur la poussière, et cherche en vain le bras dont elle a été séparée. Tel un serpent que le fer a divisé, fait, pour se réunir,

d'inutiles efforts. La Guerrière revient sur Achille et lui tranche la tête.

Elle roule sanglante sur la poussière, pendant que le corps, objet de terreur et de pitié, reste encore attaché au coursier qui le porte. L'animal libre du frein qui captivoit son ardeur, bondit, caracole, se débarrasse enfin de son triste fardeau.

Tandis que l'infatigable Clorinde enfonce et renverse les Chrétiens, une autre Guerrière porte parmi les Sarrasins le carnage et l'effroi : c'est Gildippe : toutes deux dans le même sexe, montrent la même valeur et la même audace, mais il ne leur est pas donné de se mesurer ensemble, et le sort les réserve à des ennemis plus redoutables.

Elles s'élancent et se précipitent l'une contre l'autre; mais leurs efforts ne peuvent rompre la foule épaisse qui les sépare. Enfin le généreux Guelfe fond sur Clorinde, et d'un coup d'épée lui effleure le côté. Elle l'attaque à son tour et l'atteint entre les côtes.

Guelfe redouble; mais Osmide le Palestin se jette, par hasard, entre lui et l'amazone, reçoit un coup qui ne lui étoit pas destiné, et expire de sa blessure. Cependant autour du héros les Chrétiens se rassemblent et se pressent : Clorinde elle-même est entourée des siens. On se confond, et le combat devient encore plus sanglant.

Déjà l'aurore vermeille mêle l'or de ses rayons à l'azur des cieux. Le farouche Argillan a brisé sa chaîne; il saisit, sans choix, les armes que lui offre le hasard, et vient par de nouveaux exploits expier son erreur.

Tel un coursier, nourri pour les combats, rompt les liens qui l'attachent et va se mêler avec les troupeaux, ou se baigner dans les ondes, ou bondir dans les prairies; ses crins flottent sur son cou; sa tête altière et superbe se balance sur ses épaules; son

pied frappe la terre, le feu sort de ses naseaux brûlans, et ses hennissemens font retentir les airs.

Tel s'élance Argillan, le regard enflammé, l'air intrépide. Dans ses bonds vigoureux, il imprime à peine sur le sable la trace de ses pas; enfin, il tombe au milieu des ennemis, et d'un ton altier, méprisant : « Vil rebut des humains, s'écrie-t-il, stupides » Arabes, d'où vous vient aujourd'hui tant d'audace?

» Inhabiles à ceindre une cuirasse, à manier un » bouclier, vous ne savez ni vous armer, ni vous dé- » fendre : timides brigands, vos coups s'égarent dans » les airs, et vous ne cherchez votre salut que dans » la fuite ! Vos obscures prouesses ne sont connues » que de la nuit, dont les ombres secondent votre » lâcheté : mais elle fuit, quel sera votre asile ? Le » jour veut des armes, de l'audace et de la valeur. »

Il parle encore, et déjà il a frappé Algazel au gosier : des mots inarticulés expirent sur ses lèvres ; une soudaine horreur ferme sa paupière : la glace de la mort pénètre dans ses veines : il tombe, et plein de rage, mord cette odieuse poussière qui va recevoir son dernier soupir.

Argillan immole Saladin, Agricalte, Muléassem; d'un seul coup, il coupe Aldiazil en deux ; il plonge son fer dans le sein d'Ariadin, le renverse et l'insulte encore. L'Infidèle lève ses yeux appesantis, et d'une voix mourante, il répond à ses outrages :

« Qui que tu sois, ô cruel vainqueur, tu ne triom- » pheras pas long-temps de ma mort ! Un même des- » tin t'attend, et bientôt un bras plus redoutable t'é- » tendra toi-même sur cette poussière. — Le Ciel » décidera de mon sort, réplique Argillan avec un » sourire amer : toi, meurs, et sers de pâture aux » chiens et aux vautours. » A ces mots, il le foule aux pieds, et en arrachant son fer, lui arrache la vie.

Dans la foule des Guerriers est un Page du Sultan : les roses de l'enfance brillent encore sur son

teint ; la sueur qui mouille son visage a l'éclat des perles et de la rosée : la poussière couvre ses cheveux flottans et les embellit ; la fierté dont il arme son front, lui donne des grâces nouvelles.

La neige qui vient de tomber sur l'Apennin n'est pas plus blanche que son coursier ; dans ses sauts, dans ses bonds, il est plus rapide que l'éclair, plus léger que la flamme : le jeune Guerrier est armé d'une zagaie ; un sabre recourbé pend à son côté ; le fourreau qui le couvre est tissu d'or et de pourpre ; ouvrage superbe où brille tout le luxe et tout l'art de l'Asie.

Avide d'une gloire dont les premières douceurs flattent son jeune courage, il est partout, il porte partout le désordre et le trouble. Argillan qui l'observe, perce son coursier d'un coup imprévu, et le saisit lui-même au moment où il se relève.

En vain l'infortuné Lesbin implore sa pitié ; d'une main inexorable, le cruel dirige le fer à son visage : le fer semble devenir sensible, et plus humain que son maître, s'égare et se détourne ; le barbare redouble, et la pointe trop fidèle à sa rage déchire ses traits, l'orgueil de la nature.

A l'aspect du danger qui menaçoit son favori, Soliman a pressé les flancs de son coursier : il a immolé, renversé, tout ce qui s'opposoit à son passage : il arrive trop tard pour le secourir, il arrive pour le venger : il voit, hélas ! il voit son cher Lesbin étendu sur la poussière, tel qu'un lis que le fer a moissonné.

Il voit ses yeux languissans prêts à se fermer, sa tête penchée sur son cou, et la pâleur de la mort qui rend encore sa beauté plus touchante. Son cœur, tout marbre qu'il est, s'amollit à cette vue, et malgré son courroux, des larmes coulent de ses yeux. Tu pleures, Soliman, tu pleures, toi qui, d'un œil sec, as vu tomber ton trône et périr ton empire !

Mais le fer de l'ennemi fume encore d'un sang qui lui fut si cher ; à cet aspect, la sensibilité fuit, la colère se rallume et s'enflamme ; il fond sur Argillan, et du même coup il fend son bouclier, son casque et sa tête.

Furieux encore, il se précipite sur ce cadavre sanglant, le perce et le déchire. Tel un chien dans sa rage mord la pierre qui l'a frappé. Vain remède à sa douleur ! Argillan n'est plus qu'une terre insensible. Cependant Bouillon ne se consume point en d'inutiles efforts.

Mille Turcs combattent ensemble couverts de cuirasses, de casques et de boucliers, une audace indomptée anime leurs corps infatigables ; nourris dans les dangers, ils furent les appuis du trône de Soliman : toujours fidèles, ils l'ont suivi dans ses revers et dans son exil.

Leurs rangs serrés soutiennent tous les efforts et toute la valeur des Chrétiens : Godefroi fond sur eux, atteint le fier Corcut au visage et Rostin au flanc, tranche la tête à Sélim, et coupe à Rossen l'un et l'autre bras. Une foule d'autres victimes tombent sous ses coups, expirans ou blessés.

Il frappe, il se défend tour à tour : la fortune balance encore l'espoir et la crainte des Infidèles. Mais tout à coup s'avance un nuage de poussière qui porte dans ses flancs les foudres de la guerre ; tout à coup des éclairs inattendus s'échappent de son sein et vont étonner les Sarrasins.

Cinquante Guerriers paroissent, et une Croix triomphante brille dans leurs drapeaux. Non, quand j'aurois cent bouches, cent langues, une poitrine de fer, une voix infatigable, jamais je ne pourrois compter tous ceux qui tombèrent sous les coups de ce redoutable escadron. Le lâche Arabe périt sans se défendre : le Turc indompté résiste et expire en combattant.

Partout règne l'horreur, la cruauté, le deuil et l'épouvante : partout la mort triomphe et s'offre sous mille formes diverses : le sang ruisselle et la plaine en est inondée. Cependant Aladin s'étoit placé sur une hauteur pour jouir du succès dont il avoit flatté ses vœux. Il contemploit le champ de bataille et cette scène de carnage.

Mais dès qu'il voit plier les Arabes, aussitôt il fait sonner la retraite. Il presse, il supplie Argant et Clorinde de rentrer dans Solime : le couple intrépide, ivre de sang, aveuglé par la rage, se refuse à ses ordres. Ils cèdent enfin et tentent au moins de rallier leurs troupes éperdues, et de ralentir leur fuite.

Mais plus puissantes qu'eux sur de vils soldats, la frayeur et la lâcheté les entraînent et les précipitent : l'un jette son bouclier, l'autre son épée ; le fer n'est plus pour eux qu'un fardeau et non une défense. Entre la ville et le camp se prolonge un vallon, qui s'élève à l'occident et s'abaisse au midi : ils y courent ; un tourbillon de poussière les couvre et roule vers les remparts.

Pendant qu'ils descendent, les Chrétiens les poursuivent, les renversent et les accablent ; mais bientôt ils montent sous les regards de leur Souverain prêt à les soutenir. Alors Guelfe s'arrête et craint d'exposer ses Guerriers à une perte inévitable. Aladin lui-même fait rentrer les siens dans Solime, confus et plein des plus sinistres pressentimens.

Cependant le Sultan a fait tout ce que peut le bras d'un mortel. Ses forces sont épuisées ; le sang, la sueur, coulent de tous côtés ; ses flancs palpitent, son haleine s'échappe avec effort de ses poumons pressés ; son bras plie sous le poids de son bouclier : sa main affoiblie n'imprime plus à son épée que des mouvemens lents et tardifs : l'épée ne coupe plus, et le tranchant s'arrête émoussé.

Dans la langueur qui l'accable, ce héros hésite et

balance incertain. Doit-il mourir? Doit il-de sa propre main ôter à l'ennemi la gloire de trancher sa destinée? Doit-il survivre à la perte des siens et sauver ses tristes jours? « Enfin, le destin l'emporte, dit-il, » et ma fuite sera le trophée de sa victoire.

» Que les regards de l'ennemi voient fuir Soliman, » qu'il insulte encore à ma nouvelle disgrâce, à mon » nouvel exil, pourvu qu'une seconde fois mes armes » reviennent troubler sa paix et ébranler son trône » mal assuré! Je ne cède point; non, ma haine sera » immortelle comme le souvenir des affronts qu'il » m'a faits; et du sein même du tombeau, je renaîtrai plus terrible pour le punir et me venger. »

—



CHANT DIXIÈME.

Cependant le Sultan aperçoit un coursier qui erre au hasard et sans guide : il le saisit ; et quoique las, affoibli par ses blessures, il s'élance sur son dos. Son casque a perdu l'horrible cimier dont il étoit surmonté : son armure sanglante et déchirée ne conserve plus les moindres vestiges de son éclat ni de sa richesse.

Tel on voit un loup qui, chassé d'une bergerie, va cacher dans les bois sa honte et sa fureur : les victimes qu'il a dévorées palpitent encore dans ses flancs ; mais toujours avide de carnage, sa langue s'élance hors de sa gueule et lèche ses lèvres ensanglantées. Tel partoit l'homicide Soliman, abreuvé de sang, et brûlant encore d'en répandre.

Une nuée de flèches vole autour de lui : mille lances, mille épées l'environnent ; mais le destin le dérobe aux coups du trépas. Inconnu, il s'éloigne par les sentiers les plus solitaires ; et son âme irrésolue flotte dans un abîme de pensées et de desseins.

Enfin, il se décide à se rendre aux lieux où le Monarque d'Égypte rassemble ses forces : il veut s'associer à ses armes et tenter encore les hasards de la guerre. Il part sans balancer et dirige ses pas vers l'antique Gaza.

Le sentiment de ses blessures devient plus vif et plus profond ; son corps succombe de douleur et de fatigue : mais il ne veut ni quitter ses armes, ni goûter le repos. Tout le jour il continue sa pénible marche : enfin, quand la nuit a de son voile obscur anveloppé le monde, il descend, bande ses plaies, et cueille les fruits d'un palmier sauvage pour apaiser sa faim.

Ensuite il se jette sur la terre, et la tête appuyée sur son bouclier, il cherche quelque soulagement à ses peines, et quelque calme au trouble de ses pensées. Mais toujours ses blessures s'aigrissent, et d'invisibles vautours, le dépit et la douleur, le rongent et le déchirent.

Enfin, quand la nuit la plus profonde règne seule avec le silence, accablé de lassitude, il ferme ses yeux appesantis. Un sommeil inquiet, languissant, lui verse, avec ses tristes pavots, l'oubli de ses cruels ennuis. Mais pendant qu'il dort, une voix terrible vient tonner à ses oreilles.

« Soliman ! Soliman ! réserve à des temps plus » fortunés le repos et ses langueurs : ta patrie, tes sujets, gémissent sous le joug de l'étranger, et tu » dors ! Malheureux ! tu dors sur une terre couverte » des membres déchirés de tes soldats, dont les » ombres errantes te demandent la sépulture ! Peux- » tu, dans les bras du sommeil, attendre qu'un nou- » veau jour éclaire ces lieux témoins de ta honte ? »

Le sultan s'éveille : il voit un homme courbé sous le fardeau des ans : son corps s'appuie sur un bâton noueux qui assure et dirige ses pas. « Eh ! qui » es-tu, fantôme importun, qui viens troubler le » repos du voyageur ? Que t'importe à toi ma honte » ou ma vengeance ?

» — Tes desseins, lui répond le vieillard, ne me » sont point inconnus : plus que tu ne penses, je » m'intéresse à ton sort. Je viens rendre à ton cou- » rage émoussé sa pointe et sa vigueur ; pardonne, » Seigneur, à ma franchise, je ne t'outrage que pour » ranimer ta vertu.

» Tu veux aller joindre le Monarque d'Égypte ; » mais, crois-en mes pressentimens, renonce à un » voyage pénible autant qu'inutile ; bientôt, sans » toi, ce Prince et son armée se rendront dans ces » lieux. Ce n'est pas là que tu pourras faire éclater,

»contre nos ennemis, ton courage et ton audace.
»Mais, si tu veux me prendre pour guide, je te »promets qu'à la clarté du jour, sans péril et sans »combat, je t'introduirai dans ces murs qu'assié»gent les Chrétiens. Là, les armes à la main, tu »pourras, à ton gré, lutter contre les dangers et te »couvrir d'une gloire chère à ton cœur. Tu défen»dras nos remparts, jusqu'à ce que l'Égyptien »vienne nous secourir et nous venger. »

Les regards et le ton du vieillard impriment le respect au fier Soliman; l'orgueil et la colère l'abandonnent : « O mon père, répondit-il, je te suis, »je vole sur tes pas! Le meilleur conseil pour moi, »sera toujours celui qui m'offrira le plus de fati»gues et de dangers. »

Le vieillard applaudit, et sur ses plaies, que la nuit a rendues plus douloureuses, il verse un baume bienfaisant qui les cicatrise, et lui rend sa force et sa vigueur. Déjà le soleil, de ses rayons, avoit embelli les fleurs que l'aurore avoit fait éclore : « Il est »temps de partir, dit l'inconnu, le jour éclaire »notre route et nous rappelle aux travaux. »

Non loin de là un char l'attendoit; il y monte avec le Sultan : sa main, avec adresse, gouverne ses coursiers, les presse et les anime. L'essieu siffle, les roues volent sur la poussière qu'elles effleurent à peine, les chevaux haletans sont baignés de sueur et blanchissent le mors de leur écume.

L'air autour d'eux, par un soudain prodige, s'épaissit, se condense et forme un nuage solide, impénétrable, qui enveloppe le char et le couvre tout entier : pour eux seuls, il est transparent, et de son sein, ils voient le ciel et tout ce qui les environne.

Soliman fronce le sourcil, des rides s'étendent sur son front, ses regards étonnés contemplent, et la nue, et le char, qui fuient avec la rapidité de

l'éclair : le vieillard qui, sur son visage immobile, lit l'étonnement dont son âme est frappée, l'arrache à cette profonde rêverie : il s'agite, il s'écrie :

» O toi, qui que tu sois, qui fais plier la nature » sous tes lois, et dont l'œil pénètre les secrets ca- » chés dans l'abîme des cœurs, de grâce, si tes re- » gards embrassent aussi l'avenir, dis-moi quel ter- » me le Ciel réserve aux mouvemens qui boulever- » sent l'Asie? Quelle catastrophe devons-nous at- » tendre?

» Mais dis-moi d'abord ton nom? Dis-moi par » quel art tu opères tant de merveilles? Dans le » trouble où je suis, si tu ne me rassures, je ne puis » t'écouter ni te comprendre. » Le vieillard sourit : — « Je puis, sans peine, satisfaire une partie de » tes désirs; Ismen est mon nom; je cultive un art » ignoré du vulgaire, et les Syriens m'appellent Ma- » gicien.

» Mais que je te dévoile l'avenir, que j'ouvre à » tes yeux les annales éternelles du destin, c'est un » vœu trop au dessus du pouvoir d'un mortel. Nous » marchons ici-bas au travers des malheurs et des » disgrâces; le courage et la raison nous furent » donnés pour nous en défendre. Souvent le héros » et le sage sont les artisans de leur propre bonheur.

» Le Ciel te fit un cœur invincible; ton bras peut » sauver les murs qu'assiége un peuple barbare : il » peut, jusque dans ses fondemens, ébranler l'em- » pire des Chrétiens. Viens braver le fer et la flamme, » ose, souffre, espère, et j'augure tout de tes ef- » forts. Cependant, pour te plaire, je te révélerai » des choses que j'entrevois au travers d'un nuage » obscur.

» Avant que l'astre qui mesure les ans ait pen- » dant plusieurs lustres parcouru sa carrière, je » vois, ou je crois voir naître un héros dont les ex- » ploits feront la gloire de l'Asie : je ne te peindrai

» point les arts et l'industrie embellissant l'Égypte » sous son heureux empire. Je ne te peindrai point » mille vertus que mes yeux ne peuvent toutes dis- » tinguer : mais ce qui doit flatter ta vengeance et » suffire à ton cœur, il foudroiera la puissance des » Chrétiens.

» Par un dernier effort, il détruira leur injuste » empire jusque dans ses fondemens. Les restes mal- » heureux de ces barbares iront chercher un asile » sur un rocher désert qui n'aura que la mer pour » défense. Ce héros sera de ton sang. » A ces mots, le vieil Enchanteur se tait. Soliman s'écrie : « Heu- » reux mortel que le Ciel destine à tant de gloire ! » La joie qu'il éprouve est mêlée de jalousie.

« Que le sort, ajoute-t-il, soit ou propice ou con- » traire à mes vœux, jamais je ne plierai sous ses » caprices : il me verra, d'un front toujours égal, » recevoir ses bienfaits et braver ses rigueurs. L'as- » tre des nuits s'échappera de son orbite, les étoiles » seront infidèles au cours qui leur est prescrit, » avant que Soliman détourne ses pas du sentier de » la justice. » En parlant son visage étincelle, et le feu de l'audace pétille dans ses yeux.

Enfin, ils aperçoivent les tentes des Chrétiens : quel affreux spectacle s'offre à leurs regards ! Sous combien de formes la mort leur apparoît ! Un nuage de douleur s'épaissit sur les yeux du Sultan : des larmes inondent ses joues. Avec quel dépit il voit ses enseignes, jadis si redoutables, traîner sur la poussière, sanglantes et déchirées.

Les Chrétiens victorieux et triomphans, foulent aux pieds les cadavres de ses amis les plus fidèles et les plus chers, leur arrachent avec outrage et leurs armes et leurs vêtemens ; d'autres célèbrent les funérailles des leurs avec la pompe d'un triomphe, plus loin un vaste bûcher s'allume ; Turcs, Arabes, mêlés, confondus, sont livrés aux mêmes flammes.

A cette vue, Soliman pousse un profond soupir. Le fer à la main il s'élance du char et veut fondre sur les ennemis. Mais l'Enchanteur le retient, le rappelle et réprime sa téméraire ardeur. Ils remontent ; ils dirigent leur course vers le sommet de la colline, et le camp des Chrétiens disparoît derrière eux.

Ils descendent, et le char s'évanouit. Toujours cachés au sein de la nue, ils prennent sur la gauche un sentier qui se prolonge dans un vallon. Ils arrivent aux lieux où Sion présente aux derniers rayons du soleil ses flancs escarpés. Là le Magicien s'arrête et fixe sur la pente de la montagne des regards curieux.

Au sein d'un dur rocher s'ouvre une grotte obscure creusée depuis plusieurs siècles ; des herbes, des arbustes en ferment l'entrée : Ismen les écarte et se courbe pour pénétrer dans un étroit et ténébreux sentier : d'une main il sonde le passage, il présente l'autre au Prince et l'invite à le suivre.

« Ciel ! dans quelles ténèbres veux-tu cacher ma » marche ? s'écrie le Sultan. Mon bras, si tu l'avois » permis, s'ouvroit un chemin plus digne de moi.
» — Généreux Guerrier, répond Ismen, ne dédaigne » point une route que jadis se fraya le grand Hérode, » ce Roi si fameux dans la guerre.

» Il creusa ce souterrain quand il voulut donner » un frein à ses sujets. C'étoit par ce sentier que, de » la tour Antonia, il passoit invisible dans le Temple » des Hébreux : c'étoit par là que, sans être aperçu, » il quittoit Solime, y faisoit entrer ou en faisoit » sortir des soldats.

» Mais de tous les mortels je suis le seul qui con» noisse aujourd'hui cette ténébreuse et secrète is» sue : elle nous conduira aux lieux où, trop alarmé » peut-être des menaces de la fortune, Aladin ras» semble les Grands de son Royaume et ses plus sa-

»ges conseillers ; ce moment demandoit ta présence : »écoute leurs discours et te tais ; quand il en sera »temps, tu feras éclater ton audace. »

Il dit : Soliman se traîne sur ses pas et s'avance, en rampant, dans ces sombres souterrains ; cependant la voûte s'élargit et s'élève : ils marchent, et bientôt ils ont atteint le milieu de cet antre obscur.

Le Magicien ouvre une porte étroite : ils montent par des degrés à demi ruinés, sur lesquels un soupirail jette une lueur pâle et incertaine. Enfin, du fond de cet abîme, ils entrent dans une salle superbe toute brillante de clartés. Là, le sceptre à la main, le diadème sur le front, le Monarque est assis. La douleur est dans ses yeux, et réfléchit sur tout ce qui l'environne.

Du sein de la nue qui le couvre, l'invisible Soliman contemple ce conseil auguste ; il entend le Monarque qui, du haut de son trône, prononce ce triste discours : « O mes Amis ! ô mes fidèles Sujets ! »le jour d'hier fut pour notre empire un jour vraiment fatal ; nos espérances sont évanouies ; l'É»gypte seule nous reste. Mais que cette ressource »est éloignée dans un péril si pressant ! Je vous ras»semble aujourd'hui pour vous demander à tous vos »conseils. » Il se tait : un murmure sourd se fait entendre autour de lui, semblable au bruit des vents qui frémissent dans les bois. Mais Argant se lève, et d'un front serein, d'un air audacieux, il commande le silence.

« O Roi magnanime, pourquoi tentes-tu notre »courage ? Notre situation n'est que trop connue et »parle d'elle-même ; cependant, j'oserai le dire : »n'ayons d'espoir qu'en nous seuls ; la vertu ne re»doute rien ; c'est d'elle qu'il faut nous armer ; »n'empruntons de secours que d'elle, et ne mettons »à notre vie que le prix qu'elle y met elle-même.

» Ce n'est pas que je désespère du secours de l'É-

» gypte : non, mon Roi l'a promis : ce seroit un » crime de douter de ses promesses : mais je voudrois, dans quelques uns de tes Guerriers, plus » de courage et d'intrépidité. Je voudrois que, pré- » parés à tous les événemens, ils se promissent la » victoire et méprisassent la mort. »

Argant n'en dit pas davantage : sa fierté veut commander aux opinions et dédaigne de persuader. Orcan se lève après lui : un air d'autorité règne dans son maintien. Né d'aïeux illustres, Orcan s'étoit fait un nom dans les combats : mais uni depuis à une jeune beauté, entouré d'enfans qui font sa joie, ce Guerrier dégénéré n'est plus qu'époux et père.

« Seigneur, dit-il, je ne sais point blâmer un or- » gueil qui naît du courage et qui s'exhale en paro- » les, peut-être trop altières. Argant, devant un Roi » et dans un conseil, met sans doute trop de fougue » et d'ardeur. Mais l'audace qui règne dans ses dis- » cours éclate dans ses actions, et ses actions le jus- » tifient.

» Mais toi, Seigneur, dont l'expérience et les ans » ont mûri la sagesse, tu sauras modérer un zèle » trop impétueux, balancer avec un danger présent » une espérance lointaine, et jugér ce que peut » l'ennemi, ce que tu dois attendre de tes anciens » remparts et de tes nouveaux ouvrages.

» La nature et l'art ont fortifié Solime : mais les » Chrétiens la menacent avec tout l'appareil de la » guerre. J'ignore ce que le destin nous prépare ; » plus près de la crainte que de l'espérance, je re- » doute le hasard des combats ; je redoute les lon- » gueurs d'un siége et les horreurs de la famine.

» Ces troupeaux, ces provisions qu'hier ta pru- » dence et la fortune amenèrent dans ces murs, pen- » dant que l'ennemi s'enivroit de notre sang, ne sont » que de foibles et peu durables ressources pour un

» peuple immense : en vain l'Égyptien, fidèle à ses » promesses, viendra nous secourir le jour même » qu'il a fixé ; ses armes ne pourront nous défendre » du fléau qui nous menace.

» Que sera-ce si ce secours est différé ? Mais je » veux qu'il devance et notre espoir et ses promes- » ses : je ne vois point encore la victoire ; je ne vois » point encore Solime délivrée. Nous avons à com- » battre ce Godefroi, ces Guerriers, qui tant de fois » ont battu, dispersé les Arabes, les Turcs, les Sy- » riens et les Perses.

» Tu les connois, ô généreux Argant, toi qui, si » souvent, leur as cédé le champ de bataille ; toi » qui, si souvent, n'as trouvé contre eux d'asile que » dans la fuite. Clorinde les connoît ; je les connois » moi-même ; nos disgrâces sont communes : je n'ac- » cuse personne, nous avons tous montré ce que » pouvoit notre valeur.

» Je le dirai, quoiqu'il s'indigne d'entendre la vé- » rité, quoique ses regards sinistres me menacent de » la mort : un destin inévitable conduit nos enne- » mis : ni forces, ni remparts ne pourront arrêter le » torrent. Mon zèle pour mon Roi, mon amour pour » ma Patrie, sont les seuls sentimens qui m'inspirent : » j'en prends le Ciel à témoin.

» Sage Roi de Tripoli, tu as su obtenir la paix et » conserver ton trône ! mais l'inflexible Sultan peut- » être en ce moment est étendu sur la poussière, ou » vil esclave, il gémit dans les chaînes : peut-être » exilé, fugitif, il traîne, loin de sa patrie, des jours » destinés à une fin plus déplorable. Il auroit pu, » par des présens, par des tributs, apaiser son vain- » queur et sauver une partie de ses États. »

Ainsi, dans des discours tortueux, Orcan enve-loppoit ses conseils : il n'osoit dire ouvertement qu'il falloit demander la paix et se soumettre aux Chré-tiens. Le Sultan, qu'indignent sa foiblesse et ses ou-

trages, ne peut plus se contenir : « Souffriras-tu, » lui dit Ismen, qu'un lâche t'avilisse et te dégrade » encore ! »

« Ah ! que ne puis-je, répond-il, écarter ce voile » qui me cache ! Je brûle de colère et de dépit. » Il dit, et soudain le nuage se déchire et s'évanouit : le Sultan paroît tout brillant de clarté ; sur son front respirent l'audace et l'orgueil.

« Le voilà, s'écrie-t-il, ce Sultan timide et fugi» tif ; cette main saura prouver à celui qui m'ou» trage, qu'il est un lâche et un imposteur. Moi fu» gitif ! moi qui ai versé des flots de sang chrétien ! » moi qui ai couvert la plaine de morts, et qui, en» fermé au milieu de nos ennemis, y ai perdu jus» qu'au dernier de mes soldats ! moi fugitif !....

» Si ce lâche, ou quelque autre aussi lâche que lui, » traître à sa croyance et à sa patrie, ose parler » d'une paix infâme et avilissante, permets, Sei» gneur, que de ce fer je lui ôte la vie. Les agneaux, » dans la même bergerie, habiteront avec les loups ; » dans le même nid on verra les colombes et les ser» pens, avant que les nœuds de la paix unissent sous » un même ciel le Chrétien et le Musulman. »

Tandis qu'il parle, sa main tient une épée menaçante. A ce discours, à ce terrible aspect, tout reste interdit et muet : enfin, avec des regards moins sinistres, le Sultan s'avance vers Aladin : « Seigneur, » lui dit-il, ranime ton espoir, Soliman est avec toi. »

Le Monarque, les bras étendus, se penche vers lui. « O généreux ami, s'écrie-t-il, avec quelle joie » je t'embrasse ! Je ne sens plus mes pertes, mes » alarmes s'évanouissent : si le Ciel sourit à nos » vœux, tu peux du même coup affermir mon trône » et relever le tien. » En parlant, il le serroit dans ses bras.

Il le fait ensuite asseoir sur son trône, et lui-même se place à sa gauche. Ismen est à son côté. Clorinde

vient rendre ses hommages au Héros : les autres la suivent. Soliman retrouve parmi eux Ormusse, un des chefs des Arabes, qui dans le fort du combat, sut, par une route secrète, à la faveur du silence et de la nuit, conduire dans Solime la troupe qu'il commandoit, et porter des secours et des vivres à un peuple affamé.

Le fier Circassien reste seul immobile, en silence, les regards pleins de dépit et de jalousie. Tel paroît un lion, lorsque d'un œil enflammé il dévore la proie qu'il s'apprête à saisir. Mais Orcan, morne et pensif, n'ose élever sa vue sur le Sultan. Ainsi réunis, le Roi des Turcs et le Tyran de la Palestine confondent leur haine et leurs projets.

Cependant le pieux Bouillon, après avoir poursuivi sa victoire et dissipé les débris de l'armée vaincue, a rendu à ses Guerriers les honneurs suprêmes : il ordonne que dans deux jours tout soit prêt pour l'assaut. Son air plus auguste et plus terrible menace les assiégés de leur perte prochaine.

Cette troupe brillante, qui, au fort du combat, avoit donné aux Chrétiens un utile secours, c'étoient les Héros qui s'égarèrent sur les pas d'Armide; c'étoit Tancrède avec eux. Curieux d'apprendre leurs aventures, Godefroi les fait appeler ; il n'admet dans sa tente que le Solitaire et les plus sages de ses Guerriers.

« Racontez-moi, leur dit-il, l'histoire de vos courtes erreurs ; dites-moi comment le Ciel vous a rendus à nos vœux et à nos besoins. » La honte et le repentir sur le front, ils tenoient la tête baissée. Enfin, le Prince Anglais lève les yeux et rompt le silence.

» Je l'avouerai, Seigneur, séduits par l'Amour, » enchaînés dans les fers d'une perfide beauté, nous » méprisâmes tes lois et les arrêts du sort : nous » suivîmes par des routes inconnues un guide dan-

» gereux et funeste. La jalousie et la rivalité nous » divisoient ; l'Enchanteresse, par ses discours, par » ses regards, ah ! connoissance trop tardive ! l'En- » chanteresse nourrissoit notre haine et nos feux.

» Enfin, nous arrivâmes dans les lieux où fume » encore la foudre vengeresse ; terre jadis féconde, » pays charmant, que couvrent aujourd'hui des eaux » bitumineuses et un lac stérile, d'où s'exhalent des » vapeurs impures, empoisonnées, qui attestent les » crimes des hommes et le courroux des cieux.

» Sur ces eaux épaisses, le corps le plus pesant » repose immobile. L'homme, le fer, la pierre y » surnagent comme le bois léger : au milieu du lac » s'élève un château qu'un pont étroit unit à la » terre : c'est là que nous conduisit la perfide Prin- » cesse. Tout rit dans ce séjour, tout y respire l'i- » vresse des plaisirs.

» Sous un ciel pur, règne un air délicieux ; les » arbres toujours verts répandent la fraîcheur et » l'ombre sur des gazons toujours fleuris : sous des » myrtes amoureux coulent des eaux claires et lim- » pides : un ruisseau qui murmure, le zéphyr qui » agite le feuillage, le chant mélodieux des oiseaux, » portent dans tous les sens la mollesse et la volupté. » L'or et le marbre, par mille formes heureuses, » imitent la nature et l'embellissent.

» Sur ces gazons, au bord de ces ruisseaux, sous » l'ombrage le plus épais, Armide avoit fait dresser » une table somptueusement servie. Elle offroit tout » ce que mûrit l'automne, les présens de la terre et » les productions de la mer : cent beautés nous ser- » voient et prévenoient nos désirs.

» Les discours, le sourire de la perfide nous eni- » vrent et nous enchantent, nous avalons à longs » traits les poisons qu'elle nous verse et l'oubli de » nous-mêmes. Mais tout à coup elle se lève : Je » reviens, dit-elle : en effet, elle reparoît bientôt,

» mais avec des regards moins sereins et moins tendres. D'une main elle tient une baguette, dans » l'autre est un livre qu'elle lit à voix basse.

» Elle lit, et je sens tout changer en moi, mes » pensées, mes sentimens, mes goûts ; soudain je » m'élance dans les eaux, et je m'y plonge tout entier : mes membres se raccourcissent, je suis transformé en poisson et ma peau est couverte d'écailles.

» Mes compagnons éprouvent le même sort, et » jouent avec moi dans le cristal liquide ; il ne me » reste de cet état qu'un souvenir confus et semblable » à un songe : enfin, elle nous rend à notre première » forme : nous étions muets d'étonnement et d'épouvante ; mais, d'un regard plus effrayant, elle » nous attriste encore et nous menace.

» Vous connoissez mon pouvoir, dit-elle, vous » savez que j'ai sur vous un souverain empire ! D'un » mot, je puis vous plonger dans une nuit éternelle ; » je puis, d'un mot, vous changer en oiseaux, en » plantes, en reptiles ; vous métamorphoser en rochers, en fontaines, en monstres des forêts.

» Cependant vous pouvez échapper à mon courroux en obéissant à mes lois : abjurez votre » croyance, et pour défendre notre empire, armez-vous contre l'impie Bouillon. Tous se révoltent, » tous abhorrent ce pacte affreux. Raimbaud seul » est persuadé : pour nous, elle nous jette dans un » cachot impénétrable à la lumière.

» Le sort amène Tancrède dans ce funeste lieu ; » mais bientôt notre prison s'ouvre, et s'il faut en » croire les bruits qui sont venus jusqu'à nous, Armide, à la prière du Prince de Damas, nous envoie au Monarque d'Égypte, sans armes et chargés de chaînes.

» Déjà nous étions en marche, quand la Providence » nous fit rencontrer le brave Renaud. Ce Guerrier, » qui toujours se signale par de nouveaux exploits,

» attaque les gardes dont nous sommes entourés, les » égorge ou les met en fuite, et nous rend nos ar» mes qui étoient devenues les leurs.

» Je l'ai vu, nous l'avons tous vu, nos mains ont » touché ses mains victorieuses : nous avons entendu » sa voix : n'en croyez point de vaines rumeurs, ce » Héros vit encore : il n'y a que trois jours qu'il a » quitté son armure sanglante et brisée, et qu'en » habit de pélerin, il est parti pour Antioche. »

Il dit : le Solitaire lève au ciel ses yeux mouillés de pleurs : il change de couleur et de visage : quel éclat soudain l'environne ! Pleine de la Divinité, son âme s'élève jusqu'au séjour des Immortels : l'avenir se dévoile à ses regards, et sa pensée s'enfonce dans l'abîme des âges et du temps.

Enfin, sa langue se délie : d'un ton plus auguste il découvre les secrets cachés dans le sein de l'avenir : à son aspect, au tonnerre de sa voix, tous demeurent interdits et l'écoutent en silence : « Renaud vit encore ! Une femme perfide avoit abusé » notre crédulité ! Il vit, et le Ciel réserve son jeune » courage à une gloire plus éclatante.

» Ces exploits, qui étonnent l'Asie, ne sont en» core que les amusemens de son enfance et les pré» sages de sa grandeur ; les années s'écoulent ; je le » vois braver un mortel impie et dompter son au» dace ! Son aigle arrache Rome et l'Église aux ser» res d'un impitoyable vautour, et les couvre de ses » ailes : il renaît dans des enfans dignes de leur père.

» Une longue postérité marche sur ses traces, » brise la verge des tyrans et le fer des rebelles : la » Religion et les Pontifes reposent à l'ombre de leur » bouclier. Abaisser l'orgueil, soulager les malheu» reux, protéger l'innocence et punir le crime, voilà » leurs destins. C'est ainsi que l'aigle de la maison » d'Est élevera son vol au-delà des routes que par» court le soleil,

» C'est à elle de porter les foudres de la guerre ; » toujours ses ailes triomphantes seront étendues » sur le trône des Pontifes ; c'est à elle qu'est attaché » le sort de notre auguste entreprise, et le Ciel » ordonne qu'on la rappelle en ces lieux. »

Par ce discours, le Solitaire dissipe les craintes qu'on avoit conçues de la mort de Renaud. Tous applaudissent : Godefroi seul est plongé dans une rêverie profonde. Cependant la nuit se lève et couvre la terre de ses voiles : tous se retirent et vont goûter les douceurs du sommeil. Godefroi seul veille encore ; il n'est point de repos pour ses pensées.

CHANT ONZIÈME.

Tout occupé de l'assaut qu'il méditoit, Godefroi faisoit préparer les machines guerrières, quand le Solitaire l'aborde et le tirant à l'écart, d'un ton austère et majestueux lui tient ce discours : « Seigneur, » tu armes contre Solime les forces de la terre, mais » tu ne commences pas par où tu dois commencer.

» Que le Ciel ait tes premières pensées, invoque » avant tout la céleste milice ; elle seule peut t'obtenir la victoire ; que les prêtres revêtus de leurs augustes ornemens marchent les premiers, et que » leur pieuse harmonie porte à l'Éternel nos hommages » et nos vœux. Vous, Chefs glorieux d'une sainte entreprise, donnez l'exemple à vos soldats, et qu'ils » s'avancent sur vos traces. »

Bouillon applaudit au pieux Solitaire : « Mortel » chéri des Cieux, lui répond-il, je veux suivre tes » conseils ; pendant que je rassemble les Chefs, toi, » va trouver les Pontifes Guillaume et Adhémar, et » tous trois ordonnez cette pompe auguste et sacrée. »

Le lendemain, dès le lever de l'aurore, le vieillard réunit les pasteurs et les prêtres dans le lieu consacré au culte de l'Éternel : les prêtres revêtent de longs habits de lin, les Pontifes ceignent la mître et prennent des ornemens tissus d'or et de soie.

Pierre marche seul et le premier : dans ses mains est l'étendard redouté que le Ciel même révère : les prêtres distribués sur deux lignes égales le suivent d'un pas grave et lent ; le front humilié, d'une voix suppliante, ils forment un double concert : Adhémar et Guillaume marchent égaux et ferment le cortége sacré.

Sur leurs pas Bouillon s'avance : les Chefs le suivent deux à deux ; dans leur ordre rangés, marchent après eux, les Guerriers armés pour les défendre. Ainsi de leurs retranchemens sortoient ces vengeurs unis de leur commune croyance. La trompette se tait ; on n'entend point les chants de la guerre et des combats, mais la piété seule et ses humbles accens.

Ils t'invoquent, ô Père tout-puissant ! et toi, Fils égal au Père, et toi qui les unis tous deux par les nœuds d'un éternel amour ! ils t'implorent, ô Vierge secourable aux mortels, Vierge mère d'un Homme-Dieu ! et vous, troupe brillante, Chefs subordonnés de l'immortelle milice ; et toi qui sur l'innocence même épanchas l'onde destinée à laver les souillures des mortels.

Ils réclament ton secours, ô toi qui fondas, qui soutiens cette chaire d'où les Pontifes tes successeurs, répandent sur l'Univers les trésors de la grâce, et ouvrent les portes de la clémence ! et vous qui annonçâtes aux mortels étonnés un Dieu vainqueur du trépas ; et vous qui, pour attester ce miracle, prodiguâtes votre sang et votre vie !

Soyez-nous propices, ô vous ! dont la langue ou les écrits enseignèrent aux humains le chemin qui conduit au Ciel. Et toi, Favorite de Jésus-Christ, toi, qui sus choisir le sort le plus heureux ; et vous qui, renfermés dans un asile solitaire, ne connûtes que Dieu pour époux ; et vous encore femmes généreuses, qui par un effort plus sublime, bravâtes les supplices et la fureur des tyrans !

Tels étoient les chants des Chrétiens : dans leur marche, leurs rangs se prolongent et se déploient ; d'un pas tardif ils s'avancent vers ce mont couronné d'oliviers, dont le nom est si cher à l'Univers : il s'étend à l'orient de Solime, et n'en est séparé que par la vallée de Josaphat.

Les vallons, les collines, les grottes profondes

retentissent de leurs chants; de mille côtés l'écho les répète : il semble qu'une harmonie cachée anime les antres et les bois : partout on entend résonner le nom de Jésus et le nom de Marie.

Du haut de leurs remparts, les Infidèles en silence contemplent un spectacle qui les étonne. Cette marche lente et mesurée, ces humbles accens, ces rits inconnus, cette pompe étrangère, fixent leurs regards : enfin ils poussent des cris profanes ; le torrent, la vallée, la montagne mugissent de leurs outrages et de leurs blasphèmes.

Mais ces outrages, ces cris, se perdent dans les airs, semblables au vain gazouillement des oiseaux : en vain des traits sifflent, ils ne peuvent arriver jusqu'aux Chrétiens. Rien ne trouble leur pieuse mélodie, rien ne dérange l'ordre de cette pompe auguste.

Sur la cime de la montagne ils élèvent l'autel où doit s'immoler la grande victime : des deux côtés brûle une lampe tout éclatante d'or et de lumière. Guillaume revêt de nouveaux ornemens et se recueille dans un respectueux silence : il élève ensuite la voix, s'accuse lui-même, et présente à l'Éternel des actions de grâces et des prières.

Les Prêtres et les Chefs sont à genoux autour de l'autel : la foule plus éloignée a les regards attachés sur le Pontife : enfin le mystère est accompli : « Partez, dit Guillaume », et la main étendue, il bénit le peuple prosterné. Pleins d'une sainte ferveur, les Chefs et les soldats retournent dans leur camp.

Là les Guerriers vulgaires se dispersent ; Godefroi regagne son asile ; un nombreux cortége, jusqu'à sa tente, accompagne ses pas ; le Héros se retourne, rend grâces à leur zèle, retient les Chefs, les reçoit à sa table, et veut que le sage Raymond y soit assis à la première place.

Après un repas modeste : « Demain, dit Bouillon, » aux premiers rayons de l'aurore, vous serez prêts

» pour l'assaut : demain sera un jour de peines et de » combats ; c'est aujourd'hui le jour des apprêts et » du repos. Allez tous recueillir vos forces et prépa- » rer le courage de vos guerriers. »

Les Chefs se séparent : bientôt la trompette guerrière annonce que tout doit être sous les armes au retour du soleil. On travaille, on s'apprête : enfin, la nuit avec le silence amène le sommeil et suspend les travaux.

L'aurore luttoit avec les ombres, et les premiers feux du jour n'avoient point frappé les portes de l'orient : le bœuf, d'un pas tardif, ne traçoit point encore ses pénibles sillons ; l'oiseau dormoit sous le feuillage, le pasteur dormoit, les troupeaux dormoient aussi : le chasseur ni les chiens ne troubloient point encore le silence des bois, quand tout à coup la trompette appelle les combats, et de ses sons guerriers épouvante les airs.

Mille cris répètent aussitôt : *aux armes ! aux armes !* Godefroi se lève ; il ne revêt point sa cuirasse accoutumée, il ne prend point son lourd bouclier ; il n'a que l'armure et l'habillement d'un simple fantassin : Raymond le surprend dans cet équipage.

Il devine son projet : « Seigneur, lui dit-il, où » est ta cuirasse, où sont tes armes ? Pourquoi ce » corps presque nu ? Je n'aime point à te voir exposé » avec une si foible défense : tu n'aspire sans doute » qu'à une gloire commune ?

» Eh ! que prétends-tu ? La palme d'un soldat ? » Laisse aux autres ces vulgaires exploits : qu'ils ex- » posent dans les combats une vie moins utile et moins » intéressante. Toi, reprends ton armure, et du » moins, pour nous, aie soin de tes jours : tu es » l'âme du camp, le mobile de notre entreprise ; as- » sure nos succès en conservant ta vie. »

Il se tait : « Sage et vertueux Ami, lui répond » Bouillon, quand Urbain me ceignit cette épée

» dans Clermont, je ne promis pas au Ciel de n'être » que Capitaine : par un vœu secret je m'engageai » encore à combattre comme simple soldat.

» Quand j'aurai déployé toutes nos forces, quand » j'aurai rempli tous les devoirs d'un Chef, j'irai » sous ces remparts acquitter un devoir non moins » sacré; et sans doute Raymond ne me désavouera » pas. Que le Ciel veille sur ma vie, moi je ne puis » songer qu'à remplir mes sermens. »

Il dit, et tous les Chevaliers Français et ses deux frères suivent son exemple : les autres Guerriers s'arment comme eux en fantassins. Cependant les Infidèles sont déjà sur la partie la plus foible de leurs murs que bat le fougueux Aquilon, et qui se replie vers l'occident.

Tranquilles sur les autres côtés que la nature a pris soin de défendre, ils réunissent dans ce seul point toutes leurs forces : Aladin y rassemble, et ses sujets, et sa milice étrangère. Les enfans, les vieillards viennent partager leurs travaux, et lutter avec eux contre la fortune; ils fournissent à des bras plus vigoureux la chaux, le soufre, le bitume, les pierres et les flèches.

Le rempart est hérissé d'armes et de machines guerrières; là, le Sultan, tel qu'un géant terrible, élève un front menaçant : plus loin paroît le Circassien tel qu'un bastion au milieu des créneaux. Clorinde est sur une tour, et domine et les assiégés et les assiégeans.

Sur ses épaules pend un carquois; la flèche est dans ses mains : son arc est déjà tendu : dans cette attitude, elle attend l'ennemi au passage : telle jadis au sein des nues, on croyoit voir la fille de Latone lancer les traits et la mort.

Le vieux Monarque à pied, court d'une porte à l'autre, fait apporter de nouvelles armes, fortifie les postes, voit tout, examine tout, encourage et

rassure ses guerriers. Les femmes éperdues vont dans les mosquées implorer leur Prophète.

» O Mahomet, s'écrient-elles, que ton bras juste » et redoutable brise la lance du brigand Français ! » Abats, renverse, sous nos murs, l'impie qui a » tant outragé ton nom. » Leurs prières inutiles se perdent dans les airs ; leur divinité n'entend point leurs cris dans le séjour de la mort et de la nuit éternelle. Cependant Bouillon fait déployer ses enseignes et marcher ses bataillons.

Toute son armée se développe sous ses yeux : elle est sur deux colonnes qui s'avancent obliquement vers les remparts. Au centre, sont ces machines qui recèlent dans leur sein la destruction et le trépas.

La cavalerie est sur les derrières et se répand dans la plaine pour prévenir les surprises. L'attaque commence : les flèches, les pierres volent de tous côtés ; la mort s'élance des machines meurtrières et roule sur les remparts. Nombre d'Infidèles expirent, nombre d'autres fuient et désertent les murs qu'ils doivent défendre.

Les Chrétiens impétueux courent et se précipitent. Les uns de leurs boucliers serrés couvrent et défendent leurs têtes ; les autres, à l'abri des beliers, trouvent un asile contre les pierres qu'on leur lance : enfin, ils arrivent au fossé et tentent de le combler.

Le fond n'en est point couvert de limon, ni baigné par les eaux ; bientôt il est rempli de fascines, de pierres et de troncs d'arbres. L'audacieux Adraste s'y jette le premier et attache une échelle à la muraille ; ni les flèches, ni le bitume bouillant qui pleut sur lui ne peuvent l'arrêter.

Déjà le fier Helvétien alloit toucher aux créneaux ; en butte à mille traits, aucun n'avoit ralenti son ardeur ; mais tout à coup une pierre énorme, mons-

trueuse, lancée par le Circassien, tombe sur son casque et le renverse.

Le coup n'est point mortel, mais ses esprits en sont étonnés : sans connoissance, et presque sans vie, il presse la terre de son poids immobile. D'un ton farouche et menaçant, Argant s'écrie : « Le » premier est tombé, qui osera le remplacer ? Lâ» ches Guerriers, que ne montez-vous à la brèche ? » Je vous attends sans me cacher. En vain vous vous » couvrez sous vos boucliers, sous vos machines, » la mort vous y atteindra comme des bêtes farou» ches dans leur repaire. »

Il dit : mais ses outrages irritent les Chrétiens sans les rendre imprudens; toujours soigneux de se défendre contre les traits et les fardeaux qu'on leur lance, ils placent enfin au pied de la muraille le redoutable belier. Déjà des poutres énormes armées de fer ébranlent les portes et font trembler les remparts.

Cependant les Infidèles, avec cent bras, roulent une pierre immense : elle tombe sur les boucliers pressés avec le fracas d'une montagne qui s'écroule, les rompt, brise les casques et accable une foule de guerriers; la terre est couverte d'armes, de sang, de cadavres meurtris et déchirés.

Les Chrétiens irrités s'élancent et vont à découvert défier l'ennemi et les dangers. Les uns dressent des échelles et y montent : d'autres sapent les fondemens; déjà le mur croule et ouvre au milieu des ruines un chemin à l'ardeur des assiégeans.

La brèche s'agrandit sous les coups redoublés du belier; les assiégés emploient toutes les ressources pour se défendre. Ils opposent des balles de laine aux efforts de la redoutable machine; cette matière molle et qui cède, les trompe et les amortit.

Cependant Clorinde a sept fois tendu son arc; sept fois un trait a sifflé dans les airs et s'est abreuvé

de sang. Ce ne sont point des victimes ignorées que choisit l'Amazone; elle les dédaigne, et sa fureur n'est fatale qu'à d'illustres têtes.

Le premier qu'elle atteint, c'est le fils du Roi d'Albion; à peine s'est-il montré qu'il est frappé du coup funeste; sa main est percée malgré l'acier qui la défend. Inhabile au combat, il se retire, frémissant moins de douleur que de colère.

Le comte d'Amboise expire sur la crête du fossé; Clotaire sur l'échelle, reçoit dans le flanc une mortelle blessure; le Comte de Flandre est atteint au bras gauche au moment où lui-même travaille à faire mouvoir le belier. Il veut arracher le trait qui l'a blessé, mais le fer reste enfoncé dans la plaie.

L'imprudent Adhémar étoit spectateur du combat: le trait fatale vole et lui perce le front; il y porte la main; un second trait attache cette main au visage. Il tombe, et les armes d'une femme s'abreuvent du sang d'un Pontife.

L'audacieux Palamède déjà touche aux créneaux, et va s'élancer sur le rempart; une septième flèche l'atteint à l'œil droit et ressort sanglante derrière la tête. Il tombe, et meurt au pied du mur qu'il voulut escalader.

Cependant Godefroi donne aux assiégés de nouvelles alarmes: il a fait conduire auprès d'une des portes la plus terrible de ses machines: c'est une tour de bois qui s'élève au niveau du rempart; dans ses flancs, elle porte des armes et des guerriers, et roule sur un essieu mobile.

De son sein partent des javelots et des flèches meurtrières. Semblable à un vaisseau qui court à l'abordage, elle tente de s'attacher à la muraille: mais les assiégés avec des pieux, avec des piques, l'attaquent et la repoussent.

L'air est obscurci d'une nuée de flèches: le trait revient heurté par un trait ennemi. Les Sarra-

sins tombent du haut des murs, comme les feuilles, ou comme les fruits qu'abat la grêle ou la tempête. Moins bien armés que les Chrétiens, ils éprouvent toujours une perte plus grande; éperdus, effrayés des coups qu'on leur porte, la plupart prennent la fuite; mais le fier Soliman reste immobile et retient avec lui les plus hardis; Argant accourt, arrache une poutre à la tour ennemie et s'en sert pour la repousser.

Clorinde vient aussi partager leurs dangers. Cependant les Chrétiens armés de faux longues et tranchantes, coupent les cordes auxquelles les balles de laine sont suspendues : elles tombent et livrent le mur, sans défense, aux efforts du belier.

Battu de tous côtés, il s'ouvre et chancelle : Godefroi s'approche, couvert de son bouclier : il voit Soliman descendre au milieu des ruines pour en défendre le passage, pendant que Clorinde et le Circassien se tiennent sur le rempart : à cette vue, une noble ardeur le transporte et l'enflamme.

Il se tourne vers son fidèle Sigier, qui porte son arc et un bouclier moins pesant : « Donne-moi, lui » dit-il, ces armes plus légères; je veux le premier » m'élancer sur ces débris : il est temps qu'enfin quel» que exploit glorieux signale mon audace. »

A peine il a parlé qu'une flèche siffle et l'atteint à la jambe : les nerfs sont déchirés : il sent une douleur cruelle. O Clorinde, le coup part de ta main; c'est à toi que l'honneur en appartient. Si ce jour ne fut pas pour les Sarrasins le jour de la mort et de la servitude, ils ne le durent qu'à toi.

Le Héros, maître de sa douleur, ne ralentit point ses pas; il monte sur les ruines, il appelle ses Guerriers; mais enfin le mouvement aigrit sa blessure; sa jambe plie et se dérobe sous lui : il est forcé d'abandonner l'attaque.

De la main il appelle le généreux Guelfe : « Je

» cède, lui dit-il, à la douleur; commande à ma » place : dans un moment je reviens à toi. » A ces mots il s'élance sur un coursier, mais il ne peut dérober sa retraite aux yeux des siens et des Infidèles.

Avec lui disparoît la fortune des Latins, les assiégés sentent renaître leur vigueur; leur espérance se ranime : l'audace des Chrétiens diminue; leurs efforts sont moins rapides; le fer languit dans leurs mains, et le son même de leurs trompettes s'affoiblit et s'éteint.

Bientôt sur les remparts reparoissent ces troupes que la crainte en avoit chassées : à la vue de la terrible Clorinde, l'amour de la patrie arme jusqu'aux femmes même. Les cheveux épars, la robe retroussée, elles accourent, elles lancent des traits et des dards; pour défendre leurs murailles, elles ne craignent point d'exposer leur vie.

Guelfe, le valeureux Guelfe, tombe renversé : le sort l'a choisi entre mille guerriers, et a dirigé contre lui une pierre lancée de loin. L'épouvante redouble parmi les Chrétiens et s'éloigne des Infidèles. Raymond est en même temps frappé d'un même coup, et va, comme lui, mesurer la terre.

L'intrépide Eustache est atteint sur le revers du fossé. Dans ce malheureux moment, les Sarrasins ne portent point un coup qui ne donne la mort, ou ne fasse au moins une cruelle blessure. Le Circassien, qu'enorgueillit le succès, élève une voix insultante :

« Ce n'est point ici Antioche, ce n'est point cette » nuit propice à vos larcins; c'est la clarté du jour, » c'est un peuple éveillé; c'est une autre guerre et » d'autres combats. Qu'est devenue cette ardeur » pour la gloire, cette avidité pour le butin? Lâches » Chrétiens, ou plutôt femmes timides, un moment » de fatigue vous épuise; à peine l'assaut commence, » et déjà vous l'abandonnez. »

Sa fureur se ranime : cette vaste cité qu'il défend n'est déjà plus un théâtre digne de son audace. Il s'élance à travers les ruines des remparts, et crie à Soliman d'une voix de tonnerre :

« Soliman ! c'est en ce lieu, c'est en ce moment, » qu'on pourra décider de notre valeur ? Qui t'arrête? » que crains-tu ? Je vais hors de ces murs chercher » la gloire : suis-moi, si tu l'oses. » Il dit : et tous deux à l'instant se précipitent, l'un entraîné par la fureur, l'autre conduit par l'honneur, et piqué d'un défi qui l'outrage.

Ils tombent sur les Chrétiens étonnés et surpris : tous deux, jaloux de s'effacer, ils égorgent les guerriers, ils brisent, ils dispersent les boucliers et les casques, coupent les échelles, abattent les beliers, et de ces monceaux de morts, de ruines et de débris, ils élèvent un nouveau rempart à la place du rempart détruit.

Ces Guerriers, dont l'audace brûloit d'escalader les murailles n'aspirent déjà plus à entrer dans Solime : sans force pour se défendre, ils cèdent au torrent qui les poursuit, et livrent à la rage des deux Héros leurs machines désormais inutiles et brisées.

Ces fougueux rivaux s'abandonnent à toute leur impétuosité : ils appellent la flamme, et déjà chacun d'eux, armé d'une torche brûlante, marche à la tour de bois. Telles jadis on peignoit les filles de l'enfer sortant du Tartare, pour bouleverser le monde, et secouant leurs flambeaux et leurs serpens.

Mais l'indompté Tancrède, qui encourage ailleurs ses guerriers à l'assaut, voit enfin leur ravage et la flamme dévorante. Soudain il vole pour arrêter leur fureur : sa valeur impétueuse les repousse, les met en fuite, et leur rend la terreur qu'ils avoient répandue parmi les Chrétiens.

Pendant que la fortune balance les revers et les succès, Godefroi est rentré dans sa tente : à ses cô-

tés sont Baudouin et le fidèle Sigier. Ses amis affligés accourent, et l'environnent. Dans l'impatience qui le presse, il veut arracher le trait funeste; le bois se rompt, et laisse le fer dans la plaie.

Il veut qu'on emploie, pour l'en retirer, les moyens les plus prompts; que l'acier tranchant ouvre et sonde tous les replis de sa blessure : « Rendez-» moi, dit-il, aux combats; il ne faut pas que ce jour » les termine sans moi. » Il dit, et appuyé sur une lance, il offre sa jambe au fer qui va la déchirer.

Déjà le vieil Hérotime, né sur les bords de l'Eridan, interrogeoit, pour le guérir, son art et ses ressources : Hérotime connoît les plantes et leurs vertus, les eaux et leur usage : favori des Muses, il pouvoit chanter les héros, et immortaliser leurs exploits; mais il aima mieux consacrer ses travaux à une science plus obscure, et ne s'occupa qu'à dérober à la mort les fragiles humains.

Godefroi est debout, le regard serein, immobile à la douleur : Hérotime, les bras nus, la robe retroussée, tantôt avec le secours des plantes, tente d'arracher le trait fatal; tantôt armé d'un fer mordant, il le saisit, et l'ébranle : essais inutiles, impuissantes ressources.

Le trait se refuse à son adresse, la fortune est inexorable à ses vœux; ses efforts meurtriers accroissent la douleur; c'est un supplice et presque la mort. Enfin, l'Ange qui veille sur Bouillon, touché de ses maux cruels, va cueillir sur le Mont Ida, le Dictame, plante salutaire, dont la fleur a l'éclat de la pourpre.

La nature apprit aux chèvres sauvages à connoître les vertus de cette herbe bienfaisante; c'est elle qui les guérit quand la flèche du chasseur s'attache à leurs flancs, et les déchire. L'Ange l'apporte à l'instant, et sa main invisible en distille le suc dans les eaux destinées à laver la plaie du Héros.

Il y mêle l'onde sacrée de la fontaine de Lydie, et l'odorante panacée; le vieillard en verse sur la blessure; soudain le trait se détache de lui-même et sans effort : le sang s'arrête; la douleur fuit, la vigueur renaît. « Ce n'est point mon art qui te guérit, s'écrie Hérotime, tu ne dois rien à la main » d'un mortel.

» Je reconnois à ce miracle une céleste puissance : » du haut des cieux, sans doute, un Ange est descendu pour toi : prends tes armes; qui t'arrête? » retourne à la gloire. » Godefroi, avide de combats, a déjà repris sa chaussure de pourpre; déjà il brandit sa pique redoutable et embrasse son bouclier; déjà son panache flotte sur sa tête.

Suivi de mille Guerriers, il marche vers la Cité : le Ciel est obscurci du nuage de poussière qui vole sous leurs pas; la terre tremble; les ennemis, de loin, aperçoivent le Héros, et le reconnoissent; une frayeur soudaine les saisit et les glace. Trois fois Godefroi élève la voix.

A cette voix altière, à ces cris qui les rappellent au combat, les Chrétiens sentent renaître leur audace; ils revolent au pied des remparts : mais déjà Soliman et le Circassien se sont retirés au milieu des débris, et défendent obstinément le passage contre Tancrède et contre sa troupe.

Godefroi arrive caché sous ses armes, et d'un air terrible et menaçant, il lance au Circassien une javeline foudroyante : le belier n'imprime pas un mouvement plus rapide; l'arme funeste vole avec un bruit affreux. Argant, toujours intrépide, présente son bouclier.

Le bouclier est percé : sa cuirasse et son armure le sont encore, et le fer s'abreuve de son sang : mais insensible à la douleur : il l'arrache et le renvoie à Godefroi, « Tiens, lui dit-il, je te rends tes armes. »

L'instrument fatal d'injure et de vengeance vole

et revient; mais le Héros se courbe, et se dérobe au coup qui lui étoit destiné. Le fidèle Sigier le reçoit, le fer lui percé le gosier; il expire, et s'applaudit d'expirer pour son maître.

Au même instant, une pierre lancée par Soliman, frappe le chef des Neustriens; il tourne sur lui-même, et tombe en tournant. Godefroi cède à son ressentiment, saisit son épée, se précipite au milieu des ruines, et va de plus près combattre les ennemis.

Le choc est affreux, et le Héros se signale par les coups les plus terribles : mais la nuit enveloppe la terre de son voile ténébreux; ses ombres pacifiques suspendent enfin les querelles des mortels. Godefroi se retire, et termine cette sanglante journée.

Mais avant que de rentrer dans son camp, il y fait reporter ses blessés, et sauve de la fureur de l'ennemi les débris de ses machines. Cette tour, la terreur des Infidèles, quoiqu'elle ait reçu plus d'une atteinte, se soutient encore, et peut redevenir funeste aux assiégés.

Elle rouloit, et bientôt elle eût été à l'abri des retranchemens; mais, telle qu'un vaisseau qui, vainqueur des vents et des tempêtes, vient, à la vue du port, échouer sur le sable, ou périr sur un rocher; ou telle encore qu'un coursier qui, après avoir franchi les précipices et les torrens, chancelle et tombe à la porte de l'asile qui va le recevoir : telle la tour penche tout à coup; deux de ses roues se brisent, se dérobent sous elle et la laissent au passage pendante en ruines : on la soutient, on la relève, en attendant qu'on vienne réparer ses débris.

Godefroi veut qu'avant le jour elle soit rétablie : il place tout autour des gardes pour la défendre. Mais du haut des remparts, on entend le bruit des marteaux et les cris des travailleurs; mille flambeaux allumés éclairent et trahissent leur ouvrage.

CHANT DOUZIÈME.

La nuit roule sur son char d'ébène; mais tout veille encore dans le camp et dans la ville. Les Chrétiens continuent, dans l'ombre, leurs travaux, et font une garde assidue : les Infidèles raffermissent leur remparts ébranlés, chancelans, et en réparent les ruines. Les uns et les autres donnent à leurs blessés les soins les plus attentifs.

Enfin, on a pansé les plaies; la nuit avance, et les travaux avec elle : quelques uns sont achevés-les autres languissent : l'ardeur se ralentit : le silence et les ombres devenues plus épaisses invitent au repos; mais il n'en est point pour l'Amazone; toujours affamée de périls et de gloire, elle presse les travailleurs, et ranime leur activité qui s'éteint. Argant l'accompagne, et elle se dit en secret :

C'est bien aujourd'hui qu'Argant et le Roi des Turcs ont fait des prodiges de valeur; seuls, ils ont osé sortir de Solime, se jeter au milieu des ennemis, et mettre leurs machines en pièces : et moi, loin des Chrétiens, à l'abri d'un rempart, j'ai combattu sans péril! Des coups heureux ont signalé mon adresse : voilà tous mes exploits et toute ma gloire. Est ce donc là tout ce qu'une femme peut oser?

Ah! plutôt que de montrer une âme foible et timide au milieu de tant de héros, que ne vais-je sur les montagnes ou dans les bois, lancer mes traits aux bêtes sauvages! que ne vais-je reprendre les habits de mon sexe, et me cacher dans la retraite, si je ne puis égaler ces Guerriers! Ainsi parle Clorinde, inquiète, absorbée dans ses pensées; enfin,

un grand projet s'offre à son idée : elle sort de sa rêverie, et se tourne vers Argant :

« Depuis long-temps, Seigneur, je ne sais quoi » d'extraordinaire, de hardi, roule dans mon âme » inquiète, soit inspiration de Dieu, soit erreur de » l'homme qui se fait un dieu de son désir ; vois ces » flambeaux qui brillent hors du camp des ennemis ; » j'irai là, le fer dans une main, une torche dans » l'autre, et je mettrai le feu à la tour ; mon projet » rempli, je laisse au Ciel le reste.

» Si le destin s'oppose à mon retour, j'abandonne » à tes soins mes fidèles compagnes, et ce mortel » vertueux qui eut toujours pour moi la tendresse » d'un père : fais reconduire en Égypte ces infortu» nées que ma perte laisseroit sans secours et sans » appui, et ce vieillard accablé de ses malheurs et » du poids de la vie ; au nom de Dieu, Seigneur, » souviens-toi de ma prière ; ce sexe et cet âge » sont bien dignes de ta pitié. »

Argant demeure interdit : il sent l'aiguillon de la gloire, qui, du cœur de Clorinde, passe dans le sien : « Tu iras là, lui dit-il, et moi, tu me laisserois ici » confondu dans la foule des Guerriers vulgaires ? » Et, tranquille loin du danger, je pourrois contem» pler avec plaisir la flamme et la fumée de l'incen» die que tu aurois allumé ? Non, non, si jusqu'ici » j'ai partagé tes périls, je veux encore te suivre à » la gloire ou à la mort.

» Ce cœur sait, aussi bien que le tien, mépriser » la mort ; je sais comme toi, qu'il est beau d'échan» ger la vie contre l'honneur. — Tu en as donné, » lui répond Clorinde, une preuve immortelle dans » cette glorieuse sortie ; mais, enfin, je ne suis qu'une » femme, et mon trépas n'est point une perte pour » la triste Jérusalem ; mais toi, si tu péris, veuille le » Ciel écarter ce malheur ! si tu péris, qui restera » pour défendre ces murailles ?

—» En vain, lui répliqua le Guerrier, tu voudrois » enchaîner mon ardeur par de frivoles raisons ; je » suivrai tes pas si tu veux me guider : si tu le re- » fuses, je te devance. » Tous deux d'accord ils vont trouver Aladin qui les reçoit au milieu des plus sages de son Conseil : « Seigneur, lui dit Clorinde, » daigne écouter nos propositions, et agréer notre » dessein.

» Argant te promet de brûler la machine ennemie; » jamais Argant ne promit en vain : j'accompagnerai » ses pas : nous attendrons seulement que l'excès » de la fatigue ait amené le sommeil. » Aladin lève les mains au Ciel, et des larmes de joie mouillent ses joues couvertes de rides : « Grâces te soient ren- » dues, dit-il, ô toi qui daignes encore abaisser tes » regards sur tes serviteurs, et sauver mon empire !

» Non, il ne tombera pas; puisqu'il lui reste pour » appui de si braves Guerriers. Mais vous, couple » généreux, quels bienfaits, quels présens pourront » égaler vos services ? Que la Renommée, de sa voix » immortelle, publie votre gloire et remplisse l'Uni- » vers de votre nom; votre plus noble récompense » est dans votre action même : mais mon cœur re- » connoissant ne s'acquittera qu'à demi, en vous of- » frant une partie de mes États. »

Ainsi parle le vieux Monarque : et il presse dans ses bras, tantôt Argant, tantôt Clorinde. Le Sultan ne peut plus dissimuler la noble jalousie qui l'anime : » Ce n'est pas vainement aussi, dit-il, que j'ai ceint » cette épée : je marcherai avec vous, ou du moins, » je suivrai de près vos pas. — Ah ! reprend Clo- » rinde, irons-nous tous à cette entreprise ! Eh ? si tu » viens, qui défendra Solime ? »

Argant lui préparoit un refus plus piquant et plus altier ; mais Aladin le prévient et d'un front calme et serein : « Soliman, lui dit-il, jamais ta va- » leur ne s'est démentie : infatigable au combat,

» jamais l'aspect du plus affreux danger n'effraya » ton courage. Tu pourrois encore te signaler cette » nuit par des exploits dignes de toi ; mais je ne crois » pas que vous deviez tous sortir à la fois. Il faut, » pour rassurer un peuple alarmé, qu'il reste au » milieu de nous quelqu'un des plus fameux Guer- » riers. Je ne consentirois pas même à laisser partir » Argant et Clorinde, dont le sang mérite bien d'ê- » tre épargné, si l'entreprise étoit moins utile, et si » je pouvois la confier à d'autres bras.

» Mais cette tour funeste est environnée d'une » garde nombreuse : pour l'attaquer avec succès, il » faudroit envoyer une troupe plus nombreuse en- » core ; et la prudence le défend. Laissons donc par- » tir ce couple illustre qui veut s'exposer pour la » cause commune : tous deux plus d'une fois ont » couru de semblables hasards ; eux seuls feront plus » que mille soldats : puissent-ils revenir vainqueurs » dans nos murs !

» Toi, Seigneur, tu dois aux soins de ta gran- » deur et à l'honneur de ta couronne, de rester dans » Solime. Quand Argant et Clorinde auront allumé » l'incendie, car ils l'allumeront, et un pressenti- » ment secret m'en donne la certitude : si l'ennemi » les poursuit, tu iras les sauver et les défendre. » Ainsi parloit Aladin ; Soliman cède à ses conseils, mais la tristesse est sur son front.

« Attendez, ajoute Ismen, attendez pour sortir » que la nuit soit plus avancée : peut-être le som- » meil triomphera enfin de ces gardes qui veillent » autour de cette funeste machine. Moi, cependant, je préparerai des matières inflammables qui s'y » attacheront et la dévoreront tout entière. » On adopte son avis, et les deux Guerriers vont attendre l'heure favorable à l'exécution de leur projet.

Clorinde, pour dérober sa marche aux yeux des Chrétiens, quitte ses pompeux habits et sa brillante

armure : elle revêt une cotte-d'armes noire, funeste présage de son malheur. Elle prend un bouclier sans éclat, et un casque qui n'a ni cimier ni panache. Arsès est auprès d'elle, l'Eunuque Arsès qui la reçut au moment où elle respira le jour, et qui prit soin de son enfance.

Quoique accablé de vieillesse, il s'est partout traîné sur les pas de l'intrépide Guerrière : il lui voit changer son armure, son cœur présage les dangers où elle va s'exposer ; il s'en afflige, il la conjure par ses cheveux blancs, par le souvenir de sa tendresse et de ses services, d'abandonner une funeste entreprise. Elle résiste à ses prières et à ses larmes.

« Cruelle ! lui dit-il enfin, puisque ni mon âge, » ni la pitié, ni mes prières, ni mes larmes, ne peu- » vent fléchir ce cœur obstiné, je dévoilerai à tes » yeux des secrets que tu ignores : tu sauras qui tu » es, et tu suivras alors ou mes conseils ou tes dé- » sirs. » Il poursuit, et Clorinde les yeux fixés sur lui, l'écoute en silence.

« Senape régnoit sur l'Ethiopie ; peut-être il y » règne encore : il adore le fils de Marie, et tout » son peuple l'adore comme lui. J'étois esclave dans » son palais et confondu avec les femmes de la Reine ; » je servois cette Princesse : elle étoit noire ; mais » sa couleur n'ôtoit rien à sa beauté.

» Senape l'aimoit avec fureur, et sa jalousie » étoit égale à sa flamme : cette funeste passion se » nourrissoit dans son cœur déchiré. Il la cachoit » aux mortels : il auroit voulu la cacher au Ciel » même. La Reine toujours sage, toujours modeste, » vivoit dans le silence et dans la retraite, et faisoit » son bonheur du bonheur de son époux.

» Dans sa chambre étoit un tableau de piété qui » représentoit une histoire touchante : on y voyoit » une jeune fille blanche comme la neige, enchaî-

» née près d'un dragon furieux : un cavalier perçoit » le monstre qui nageoit expirant dans les flots de » son sang. Devant ce tableau, souvent la Reine » humilioit son front, faisoit l'aveu de ses fau- » tes secrètes, versoit des larmes, et récitoit des » prières.

» Cependant elle conçoit et met au jour une fille » d'une blancheur éclatante : cette fille, c'étoit toi... » A cette vue, elle se trouble, et son cœur est étonné » de ce prodige nouveau : bientôt elle craignit la ja- » lousie d'un époux soupçonneux : elle craignit que » cette couleur inconnue en Ethiopie ne fût pour lui » la preuve d'un crime; et pour éviter sa fureur, » elle résolut de te cacher à sa vue.

» On lui offre à ta place une petite Ethiopienne » qui vient aussi de naître : les femmes de la Reine » et moi nous étions les seuls qui eussions accès » dans la tour où elle étoit renfermée : elle con- » noissoit mon zèle; ce fut à ma fidélité qu'elle dai- » gna confier le triste et cher dépôt dont elle étoit » forcée de se séparer. Tu n'avois point été plongée » dans ces eaux que les Chrétiens appellent sacrées: » l'usage d'Ethiopie recule cette cérémonie à un » âge plus avancé.

» Les larmes aux yeux, elle te remit dans mes » bras, m'ordonna de te porter dans un pays loin- » tain, et d'y élever secrètement ton enfance. Qui » pourroit peindre la douleur de cette mère infor- » tunée ! Combien de fois elle te serra dans ses bras! » Combien de fois elle répéta ses tristes et derniers » adieux ! Tes joues furent souvent arrosées de ses » pleurs; souvent ses sanglots interrompirent ses » plaintes et ses regrets; enfin, levant les yeux au » Ciel : O mon Dieu ! dit-elle, toi qui sondes l'a- » bîme des âmes, toi dont l'œil éclaire les replis les » plus secrets de mon cœur !

» Si ce cœur fut toujours pur, si jamais le crime

» ne souilla ni ma pensée, ni mon lit.... Ah! ce n'est
» pas pour moi que je t'implore! d'autres fautes
» m'ont mérité tes dédains et ton courroux.... Mais,
» ô mon Dieu! veille sur un enfant innocent, qu'une
» mère déplorable est forcée d'arracher de son sein!
» Que ma fille vive : qu'elle ne tienne de moi qu'un
» attachement inviolable aux lois de l'honneur!
» qu'elle apprenne d'une autre à être heureuse et
» fortunée.

» Et toi, céleste Guerrier, qui sauvas cette Vierge
» du serpent prêt à la dévorer, si j'ai, devant ton
» image, allumé de pieux flambeaux, si je t'ai of-
» fert de l'or et de l'encens, daigne t'intéresser à ma
» fille; sois son protecteur et son asile dans les dan-
» gers. Elle se tait à ces mots, son cœur se ferme et
» se resserre, et la pâleur de la mort couvre son
» visage.

» Je te pris dans mes bras, je te baignai de mes
» larmes, et je t'emportai cachée dans une corbeille,
» sous des feuilles et des fleurs. Je trompai tous les
» yeux : seul et sans confident, je partis déguisé. Uue
» sombre forêt me reçut; là je vis venir à moi une
» tigresse, l'œil en feu, la gueule béante.

» Plein de frayeur, je m'élance sur un arbre et je te
» laisse sur le gazon : le monstre s'approche et tourne
» sur toi ses sinistres regards : mais soudain il s'adou-
» cit, et oubliant sa férocité, de la langue il te ca-
» resse et te flatte; tu lui souris, et ta main inno-
» cente lui rend ses caresses.

» Enfin elle se couche auprès de toi et te présente
» ses mamelles que pressent tes lèvres avides. Étonné,
» confondu, je contemple ce prodige. Cependant,
» l'animal qui te voit rassasiée de son lait, s'enfuit
» et disparoît à mes yeux.

» Je descends, je te reprends dans mes bras, et
» poursuivant ma route, je m'arrête dans une bour-
» gade obscure : là, je t'élevai à l'ombre du silence

» et du mystère. Ce fut là que ta langue apprit à former les premiers sons, que tes pieds foibles et tremblans hasardèrent les premiers pas. L'astre qui mesure les mois avoit seize fois recommencé sa carrière depuis que nous étions dans cet asile.

» Déjà je touchois au déclin de mes ans, j'étois riche et chargé des trésors dont, en partant, la Reine m'avoit comblé : je me lassai enfin d'errer dans une terre étrangère ; l'amour de la patrie se réveilla dans mon cœur : je voulus revoir mes amis, les lieux qui m'avoient vu naître, et vieillir dans mes propres foyers.

» Je pars, je dirige mes pas vers l'Égypte, où je commençai de respirer le jour, et je t'emmène avec moi : j'arrive au bord d'un torrent, des brigands m'y surprennent ; la mort d'un côté, de l'autre une onde rapide et menaçante : que devois-je faire ? Je veux me sauver, et je ne puis abandonner mon doux et précieux fardeau : je me jette à la nage : d'une main je fends les eaux, je te soutiens de l'autre.

» Le torrent est rapide : au milieu s'ouvre un gouffre profond où l'onde tourne et se replie sur elle-même : j'en approche, elle m'entraîne et va m'engloutir ; je t'abandonne alors : mais, ô prodige ! l'eau se couche sous toi, ses vagues caressantes t'embrassent et te soutiennent ; le vent qui la seconde te porte sur la rive et te dépose sur le sable. Moi-même, enfin, j'y arrive avec peine, haletant et fatigué.

» Je te réchauffe dans mon sein. La nuit nous couvre bientôt de ses ombres, et nous livre au sommeil ; je vois en songe un Guerrier terrible et menaçant ; il m'appuie sur le visage une épée nue ; et d'un ton impérieux : Je te commande, me dit-il, d'exécuter d'abord les ordres que t'a donnés

» la Reine. Baptise cet enfant ; elle est chérie du » Ciel, et je dois veiller sur ses jours.

» Je la garde, je la défends ; c'est moi qui ai pour » elle adouci les monstres des forêts et donné du » sentiment aux eaux : malheur à toi ! si tu ne crois » à un songe interprète des célestes volontés. Je re» pris mon voyage ; né Musulmàn, et tout plein de » ma croyance, je regardai mon songe comme une » vaine illusion.

» J'oubliai mes promesses et les prières de la » Reine : je laissai sur tes yeux le bandeau de l'er» reur, et tu fus élevée dans la loi de Mahomet. Tu » croissois, et bientôt ton audace intrépide dompta » la nature et la foiblesse de ton sexe ; les armes à la » main, tu acquis de la gloire et des trésors. Tu sais » quels ont été depuis tes destins ; tu sais que, fidèle » à mes devoirs, ma tendresse t'a toujours suivie » dans tes courses guerrières.

» Hier, plongé dans un sommeil léthargique, un » songe offrit encore le même Guerrier à ma pensée : » il porta sur moi des regards plus sinistres, et d'une » voix terrible : Infidèle, me dit-il, l'heure approche » où Clorinde doit changer de sort : malgré tes ef» forts, elle sera à moi, il ne te restera que ton dés» espoir. Il dit, et d'un vol rapide, il s'élève dans » les airs.

» Ce songe, ô cher et triste objet de mes soins ! » ce songe te menace de quelque événement funeste ! » Je ne sais, mais peut-être le Ciel ne veut pas qu'on » attaque la religion de ses pères ; peut-être le culte » d'Éthiopie est le culte véritable. Ah ! quitte, je t'en » conjure, quitte ces armes et retiens ce courage im» pétueux. » Il se tait, et des pleurs inondent ses joues : Clorinde demeure inquiète et rêveuse. La même vision avoit troublé son sommeil et alarmé son cœur.

Enfin, reprenant un air calme et serein : « Je sui-

» vrai, lui dit-elle, une croyance qui me paroît la » vraie, que tu me fis sucer avec le lait, et qu'aujourd'hui tu veux ébranler dans mon cœur? Je » n'abandonnerai point mon entreprise; je ne quitterai point mes armes : une telle lâcheté déshonoreroit Clorinde. Non, quand la mort se présenteroit à mes yeux, sous la forme la plus affreuse, » elle ne m'arrêteroit pas. »

Elle console ensuite le vieillard; mais l'heure presse; elle part et va rejoindre le héros qui doit, avec elle, affronter les dangers. Ismen vient, par ses discours, exciter leur valeur déjà trop enflammée : il leur présente une composition de soufre et de bitume, et un flambeau caché dans un vase d'airain.

Ils sortent enveloppés des voiles de la nuit, et serrés l'un contre l'autre, ils descendent le long de la colline d'un pas rapide et allongé. Déjà ils voient la machine ennemie qui s'élève dans les airs. A cet aspect, leur courage s'enflamme, leurs cœurs s'embrasent et semblent prêts à s'élancer sur cet objet fatal de terreur et de vengeance : ils brûlent d'allumer l'incendie et de se baigner dans le sang; la garde s'alarme et pousse un cri.

Cependant ils s'avancent en silence : enfin, la garde redouble et crie : *aux armes! aux armes!* Ils ne se cachent plus, ils se précipitent : en un instant, ils ont attaqué, frappé, enfoncé l'ennemi. Telle la foudre brille, éclate et tombe tout à la fois.

A travers mille bras, à travers mille coups, ils ont atteint la fatale machine : déjà le feu pétille dans leurs mains, déjà la flamme a saisi les alimens que lui prépara l'Enchanteur : déjà elle s'attache à la tour et la dévore; un tourbillon de fumée l'environne; l'air est obscurci, et les étoiles en perdent leur clarté.

Le vent souffle, nourrit l'incendie et accroît la terreur : le trouble et l'épouvante sont parmi les

Chrétiens : il courent aux armes; mais cette masse énorme et redoutée, tombe et s'écroule; un moment a détruit le fruit d'un si long travail.

Aux cris des sentinelles, à l'éclat de la flamme, deux escadrons sont accourus; Argant leur montre le front, Argant les menace : « Ce sera dans votre » sang, que j'éteindrai cet incendie. » Cependant, serré contre Clorinde, il recule pas à pas, et se retire sur le sommet de la colline. Telle qu'un torrent gonflé par la pluie, la foule des Chrétiens se précipite sur eux, s'étend, les environne et les presse.

Mais la porte dorée est ouverte; Aladin y est avec ses Guerriers, pour y recevoir les deux Héros vainqueurs et triomphans. Ils s'élancent; un gros de Chrétiens s'élance après eux : Soliman les repousse et ferme la porte, mais il l'a fermée sur Clorinde.

Infortunée Clorinde, pour punir sur Arimon le coup qu'il t'avoit porté, tu reviens sur tes pas, tu le punis, et ta vengeance sera la cause de ta mort! Au milieu des ombres, au milieu de la mêlée, Argant n'a plus songé à l'Amazone : il n'a senti que les périls dont il étoit entouré.

Enfin la Guerrière a éteint sa fureur dans le sang de sa victime; elle se reconnoît, elle voit la porte fermée; elle voit les Chrétiens autour d'elle, et sa perte assurée. Cependant personne n'a les yeux sur elle; un espoir soudain vient ranimer son cœur : elle se glisse inconnue au milieu des ennemis et se perd dans la foule.

Puis à la faveur du trouble et de la nuit qui la couvre, elle se retire furtivement et s'éloigne. Tel rassasié de carnage, un loup se dérobe en silence à la fureur des bergers. Mais Tancrède l'a vue percer le malheureux Arimon; il l'a vue, il la suit toujours attaché à ses pas.

Il veut se mesurer avec elle : au coup qu'elle a frappé, il l'a prise pour un rival digne de lui. Elle va par d'obliques détours chercher une autre porte : le Héros la poursuit; Clorinde se retourne : « O toi, s'écrie-t-elle, qui me poursuis » avec tant d'ardeur, que m'apportes-tu ? — La » guerre et la mort. »

« — La guerre et la mort ! tu l'auras puisque tu » la cherches. » Elle dit, et l'attend de pied ferme : Tancrède aussi veut combattre à pied et s'élance à terre. Il abandonne son coursier; aussitôt le fer à la main, et brûlant d'orgueil et de courroux, ils fondent l'un sur l'autre : tels combattent deux taureaux qu'anime un amour jaloux et furieux.

Généreux Guerriers, vous méritiez un plus vaste théâtre ! Le soleil du moins devoit éclairer vos exploits. O nuit qui les cachas dans le secret de tes ombres, souffre que je déchire le voile épais dont tu les couvris, et que je les fasse briller dans tout leur éclat aux yeux des races futures ! Que leur gloire sorte de ton obscurité, et vive éternellement dans le souvenir des mortels !

Ils ne savent ni reculer, ni se couvrir de leurs armes : l'ombre et la fureur leur ôtent l'usage de l'adresse et de la ruse : leurs pieds sont toujours immobiles, leurs mains toujours en mouvement; les épées étincellent l'une contre l'autre heurtées; de la taille, de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet.

La honte amène la vengeance, la vengeance à son tour renouvelle la honte. Toujours de nouveaux motifs irritent leur ardeur; à chaque instant l'arène devient plus étroite, et les combattans se rapprochent. Dans leur fureur, ce n'est plus de la pointe de leurs épées qu'ils cherchent à s'atteindre : ils se frappent de la poignée, ils se heurtent et de leurs casques et de leurs boucliers.

Trois fois de ses bras nerveux Tancrède pressa la Guerrière ; trois fois elle se dégagea des liens dont il l'enchaînoit : liens cruels que formoit la rage et qu'Amour eût rendus si doux ! Ils s'attaquent une seconde fois avec le fer, et l'un et l'autre le teint de son sang. Fatigués enfin et hors d'haleine, tous deux s'éloignent et vont respirer un moment.

Tous deux ils se regardent et appuient sur leurs épées leurs corps appesantis. Déjà l'aurore peignoit l'orient de ses premiers feux, et faisoit pâlir le front des astres de la nuit. Tancrède voit son ennemi baigné dans son sang ; lui-même est à peine blessé : son orgueil s'en applaudit. Misérables jouets de l'erreur! nous nous livrons en aveugles au moindre espoir qui nous flatte et nous abuse.

Malheureux, tu triomphes ! ah quels tristes exploits ! quelle funeste victoire ! Chaque goutte de ce sang que tu vois couler, tes yeux la paieront d'un torrent de larmes ! Les deux Guerriers restent un moment immobiles, et les regards attachés l'un sur l'autre : enfin Tancrède rompt le silence.

« Le sort devoit à notre valeur un plus noble théâ- » tre et des témoins de notre gloire : mais, puisque » le cruel nous refuse cette douceur, daigne du moins » me révéler ton nom et ta naissance. Permets que, » vainqueur ou vaincu, je connoisse celui qui doit » honorer mon triomphe ou ma défaite.

» — Tu me demandes un secret que jamais je ne » révèle à un ennemi ! Que t'importe mon nom ? Sa- » che seulement que je suis un des Guerriers qui ont » embrasé la tour. » Tancrède, à ces mots, est transporté de fureur : « Barbare, s'écrie-t-il, ton silence » et ton discours irritent également ma vengeance. »

A l'instant la colère se rallume et le combat se ranime : quel combat ! leurs forces sont éteintes, ils ne connoissent point l'adresse, il ne leur reste que la rage : ils se percent et se déchirent. Sanglans,

couverts de blessures, ils ne tiennent plus à la vie que par leur fureur.

Telle on voit la mer Égée, lorsque les vents qui soulevoient ses flots sont rentrés dans leurs grottes profondes : le calme ne règne point encore sur son sein, et ses ondes obéissent toujours au mouvement dont elles furent agitées. Tels les deux Guerriers, quoique épuisés et sans vigueur, sentent encore l'impulsion de leur fureur première.

Mais enfin l'heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde est arrivée : Tancrède atteint son beau sein de la pointe de son épée. Le fer s'y enfonce et s'abreuve de son sang, l'habit qui couvre sa gorge délicate en est inondé : elle se sent mourir; ses genoux fléchissent et se dérobent sous elle.

Tancrède poursuit sa victoire, et la menace à la bouche, il la pousse, il la presse; elle tombe, mais, en tombant, un rayon céleste l'éclaire : la vérité descend dans son cœur, et d'une Infidèle en fait une Chrétienne. D'une voix mourante, elle prononce ces paroles dernières :

« Ami, tu as vaincu; je te pardonne : toi-même » pardonne à mon malheur. Je ne te demande point » grâce pour un corps qui bientôt n'a plus rien à » craindre de tes coups; mais aie pitié de mon âme. » Que tes prières, qu'une onde sacrée versée par tes » mains, lui rendent le calme et l'innocence. » Ses tristes et douloureux accens retentissent au cœur de Tancrède, le pénètrent, éteignent son courroux, et de ses yeux arrachent des larmes involontaires.

Non loin de là un ruisseau jaillit en murmurant du sein de la montagne : il y court, il remplit son casque, et revient tristement s'acquitter d'un saint et pieux ministère. Il sent trembler sa main, tandis qu'il détache le casque et qu'il découvre le visage du Guerrier inconnu : il la voit, il la reconnoît : il reste

sans voix et sans mouvement : ô fatale vue, funeste reconnoissance !

Il alloit mourir; mais soudain il rappelle toutes ses forces autour de son cœur : étouffant la douleur qui le presse, il se hâte de rendre à son amante une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée. Au son des paroles sacrées qu'il prononce, Clorinde se ranime; elle sourit, une joie calme se peint sur son front et y éclaircit les ombres de la mort. Elle sembloit dire : le Ciel s'ouvre et je m'en vais en paix.

Sur ses joues la pâleur des violettes se mêle à la blancheur des lis : elle fixe ses yeux éteints vers le Ciel, et soulevant sa main froide et glacée, elle la présente au Guerrier comme un gage de paix. Dans cette attitude, elle expire et paroît s'endormir.

A cet aspect, les forces que Tancrède avoit recueillies le quittent et l'abandonnent : il se remet tout entier sous la main de la douleur, qui serre son cœur et le glace. La mort est sur son front et dans tous ses sens. Immobile, sans couleur et sans voix, rien ne vit plus en lui que son désespoir.

Les derniers liens qui arrêtoient son âme se brisoient l'un après l'autre : elle alloit suivre l'âme de son amante, quand le hasard ou le besoin amena dans ces lieux une troupe de Chrétiens.

Le chef reconnoît le Héros à ses armes; il accourt; il reconnoît aussi Clorinde, et son cœur est percé de douleur. Sans la croire Chrétienne, il ne veut pas laisser ce beau corps à la fureur des bêtes farouches: il les fait porter l'un et l'autre sur les bras de ses soldats, et marche à la tente de Tancrède.

Dans ce mouvement lent et tranquille, le Guerrier ne reprend point encore l'usage de ses sens, mais de foibles soupirs prouvent qu'il conserve un reste de vie. Le corps de son amante, immobile et glacé, porte partout l'empreinte du trépas. Enfin, on les dépose l'un et l'autre dans une tente séparée.

Tancrède est entouré de ses fidèles écuyers, qui lui donnent les soins les plus empressés et les plus tendres : déjà ses yeux languissans se rouvrent à la clarté du jour; il entend des voix confuses, il sent les mains qui pansent ses blessures; mais son âme étonnée de se retrouver, doute encore de sa vie, et a peine à s'assurer d'elle-même; ses regards errent autour de lui; enfin il reconnoît et sa tente et ceux qui l'environnent.

D'une voix foible et douloureuse : « Est-ce que je » vis, dit-il, est-ce que je respire? Mes yeux voient- » ils encore les rayons odieux de ce jour funeste?.... » de ce jour qui éclaire mon crime, et me reproche » les horreurs que la nuit m'avoit cachées. Ah! main » cruelle; honteux instrument de la mort, toi qui » connois toutes les manières de la donner, pourquoi, » lâche et timide maintenant, n'oses-tu trancher les » derniers liens de ma coupable vie?

» Perce donc aussi mon sein!..... déchire ce cœur » infortuné!...... mais tu ne sais qu'être barbare, et » ce seroit un bienfait qu'une mort qui finiroit mes » douleurs! Je vivrai, triste et mémorable exemple » d'un amour malheureux! Objet d'horreur, oui, » une vie traînée dans l'opprobre est le seul supplice » qui puisse égaler ton forfait.

» Je vivrai au milieu des remords; les ennuis se- » ront mes compagnons et mes bourreaux : errant, » forcené, je redouterai les ombres solitaires de la » nuit qui me rappelleront ma funeste erreur : j'ab- » horrerai ce soleil dont les rayons odieux m'ont ré- » vélé mes malheurs et mon crime. Je me craindrai » moi-même, et me fuyant toujours, je me retrouve- » rai sans cesse.

» Mais, hélas! en quels lieux sont ces restes dé- » plorables et chers? Ce qu'en a épargné ma fureur, » peut-être en ce moment saigne sous la dent cruelle » des bêtes farouches? Ah, malheureux! les ombres

» ont égaré ta main ! Mais c'est toi qui as appris à ces » monstres à déchirer ton amante : c'est à toi qu'ils » doivent cette noble et sanglante pâture.

» O restes que j'adore ! j'irai, j'irai aux lieux où » je vous ai laissés : je vous recueillerai pour vous » posséder si vous y êtes encore. Mais si les bêtes » sauvages les ont dévorés, je me livrerai moi-même » à leur rage ; leurs entrailles seront mon tombeau » comme celui de mon amante : heureux si mes tris- » tes débris s'y mêlent et s'y confondent avec les » siens ! »

Ainsi parloit cet amant désespéré : on lui dit que l'objet de ses regrets n'est pas loin de sa tente : un rayon de joie se mêle aux ombres dont son front est couvert : tel fuit l'éclair qui déchire le sein de la nue. Il soulève avec effort ses membres languissans, appesantis, et d'un pas chancelant, il se traîne vers ce corps adoré.

Quand il voit sur ce beau sein la cruelle blessure que sa main a faite; quand il voit ce visage décoloré, sans éclat, mais serein encore, et tel qu'un ciel sans nuage dans l'obscurité de la nuit, il tremble, ses genoux fléchissent, et ses fidèles écuyers le soutiennent à peine. « O céleste beauté ! dit-il, tu peux » adoucir les horreurs du trépas ; mais tu ne peux » plus adoucir mon sort.

» O belle main qu'en mourant elle me présenta » comme un gage de paix et d'amitié! dans quel état, » hélas, je te revois : dans quel état je suis moi- » même ! Les voilà donc les funestes et déplorables » effets de ma rage ! Barbare ! ta main cruelle a fait » ces blessures, tes yeux plus cruels encore les con- » templent !

» Ils les contemplent sans verser des larmes !...... » Chère amante, je ne puis te donner des pleurs ; je » te donnerai mon sang ! » A ces mots, furieux, désespéré, il arrache l'appareil qui couvre ses blessu-

res et les déchire : son sang ruisselle ; sa main alloit porter les derniers coups, mais il s'évanouit, et l'excès de sa douleur le sauve de sa rage.

On le reporte sur son lit ; on rappelle son âme fugitive et on l'attache à la vie. Mais déjà la renommée a publié sa funeste aventure et ses cruels déplaisirs. Le pieux Bouillon accourt à sa tente, de fidèles amis y volent avec lui : mais, ni les conseils du Héros, ni les discours de l'amitié ne peuvent consoler ses douleurs.

Sa plaie saigne et s'aigrit encore sous les mains qui tentent de la guérir : mais le vénérable Solitaire, qu'une pieuse tendresse intéresse au sort de Tancrède, d'une voix sévère, lui reproche sa foiblesse et son égarement.

« O Tancrède, Tancrède, combien tu es changé! » que sont devenus ta raison et ton courage? quel » nuage s'est épaissi sur tes yeux, et les ferme à la » lumière? Ce malheur que tu déplores est un bien- » fait du Ciel : n'entends-tu pas sa voix qui te rap- » pelle sous la loi du devoir? Ne reconnois-tu pas » sa main qui te marque la route que tu as aban- » donnée?

» Chevalier dégénéré, de vengeur de Jésus-Christ, » tu étois devenu, par un indigne échange, l'esclave » d'une créature rebelle à son Auteur : un heureux » revers punit ton erreur, et te rend à toi-même et » à tes vertus : et tu te refuses à la grâce qui t'ap- » pelle?

» Tu te refuses, ingrat, à la tendresse du Ciel, tu » t'irrites contre lui. Malheureux! où cours-tu? où » t'entraîne ton aveugle désespoir? Déjà tes pas sont » suspendus sur le précipice ; l'abîme va t'engloutir; » et tu ne le vois pas! Au nom du Ciel, rentre dans » toi-même, ouvre les yeux, maîtrise enfin une dou- » leur qui te conduit à une double mort. »

Il se tait; à l'idée d'une mort éternelle, Tan-

crède est saisi d'un saint effroi : son cœur s'ouvre aux douces consolations, et ses transports diminuent. Cependant il gémit toujours; sa langue ne sait encore qu'exprimer ses plaintes et ses regrets : tantôt il se parle à lui-même, souvent il s'entretient avec Clorinde qu'il croit voir du haut des cieux se pencher vers lui pour l'entendre.

D'une voix foible et mourante, il l'appelle quand le jour finit; il l'appelle quand le jour commence : il l'invoque, il la pleure : telle, pendant les nuits solitaires, la triste Philomèle déplore la perte de ses petits que lui ravit un oiseleur inhumain, et qu'un tendre duvet couvroit à peine. Les airs et les bois retentissent de ses plaintes. Enfin ses yeux se ferment un moment, et le sommeil lui verse des pavots qu'il mouille de ses larmes.

Un songe lui offre l'objet de ses soupirs et de ses regrets, tout brillant d'une céleste lumière et couronné d'étoiles : mais au milieu de cet éclat divin qui relève sa beauté, Tancrède retrouve les traits qui lui sont connus. Il lui semble que d'un air attendri elle essuie ses larmes, et lui dit : «Cher et » fidèle amant, contemple ma beauté, sois témoin » de mon bonheur, et que cette vue calme tes » regrets.

» C'est à toi que je dois ma félicité : ton erreur » m'a fait perdre une vie périssable, mais ta piété » m'a placée au rang des immortels et dans le sein de » l'Être suprême : une volupté céleste et pure y » comble mes désirs; c'est là que je t'attends : là, » dans les flots d'une éternelle clarté, nos âmes con- » fondues jouiront d'elles-mêmes et du Dieu qui fera » leur bonheur.

» Oui, je t'y attends, cher Tancrède, si toi-même » tu ne te fermes pas la route du Ciel; si tu ne te » laisses pas entraîner à l'erreur de tes sens. Vis, et » sois sûr que je t'aime autant qu'il m'est permis

» d'aimer un mortel. » Elle dit : ses regards s'allument du zèle qui l'enflamme ; la douce consolation coule dans le cœur du Héros. Clorinde s'enfonce dans la clarté qui l'environne, et disparoît à sa vue.

Tancrède se réveille, la sérénité dans l'âme, et s'abandonne aux soins fidèles qui le rappellent à la vie : cependant il ordonne qu'on rende à son amante les devoirs suprêmes : il ne peut lui élever un superbe mausolée, le ciseau n'anima point des figures destinées à pleurer sur sa tombe ; mais du moins on choisit le marbre le plus précieux, et l'art en arrondit les contours.

Un cortége nombreux accompagna le cercueil avec des flambeaux funèbres : les armes de la Guerrière furent attachées à un pin, en forme de trophée. Dès le lendemain, le Héros, surmontant sa foiblesse et maîtrisant sa douleur, alla, pénétré d'un respect religieux, visiter le lieu qui renfermoit cette dépouille auguste et chérie.

A la vue du tombeau qui possède la plus belle moitié de lui-même, il pâlit ; sa langue et ses sens sont glacés : ses regards s'attachent immobiles sur ce marbre funeste. Enfin, un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux, et d'une voix qu'entrecoupent les sanglots : « O tombe ! s'écrie-t-il, ô cher et fatal » objet qui renferme mon amante et que j'arrose de » mes larmes !

» Non, ce n'est point la mort qui habite dans ton » sein ; ma Clorinde y vit encore, et l'amour y vit » avec elle : je sens, ah ! je sens des feux qui me sont » connus ; ils sont moins doux qu'autrefois, mais » toujours aussi brûlans : ô tombe ! reçois mes sou» pirs ; reçois ces baisers mouillés de mes pleurs, » transmets-les à ces restes chéris que tu possèdes, » et que je ne puis plus embrasser !

» Oui, transmets-lui ces baisers. Sa belle âme n'en » sera point offensée : le séjour qu'elle habite est

» inaccesible à la colère et à la haine : elle pardonne » à mon erreur, et cette idée est la seule consolation qui me soutienne au milieu de mes cruels » ennuis. Elle sait que sa mort ne fut que le crime » de ma main ; elle permet que ce cœur qui l'aima, » l'aime encore jusqu'à son dernier soupir.

» Oui, je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir. » Heureux le jour qui finira mes douleurs! Plus heureux mille fois, si, dans ton sein, mes cendres » pouvoient se confondre et reposer avec les siennes? » Réunis sur la terre, réunis dans les cieux, nous » devrions à la mort un bonheur que nous refusa la » vie! Flatteuse espérance, ah! que mon destin seroit glorieux, si tu n'étois pas une illusion! »

Cependant des cris sinistres ont alarmé Solime sur le sort de Clorinde; bientôt des avis plus certains portent dans toute la ville la douleur et la désolation. Tout retentit de plaintes, de regrets et de gémissemens. On croiroit qu'un vainqueur furieux la détruit dans ses fondemens; que le fer et la flamme ravagent les maisons et dévorent les temples.

Mais l'inconsolable Arsès attire sur lui tous les regards; sa douleur profonde, concentrée, ne s'exprime point par des larmes; il souille ses cheveux blancs de cendre et de poussière; il se meurtrit le visage et déchire son sein. Cependant Argant s'avance au milieu de la foule éplorée.

« Clorinde n'est plus! s'écrie-t-il, que n'ai-je pas » fait, que n'ai-je pas dit, pour sauver ses jours! » Dès que je me suis aperçu qu'elle étoit restée au » milieu des ennemis, j'ai voulu la suivre et périr » avec elle. Combien de fois j'ai supplié votre Maître » de me faire ouvrir les portes! Il a repoussé mes » prières, il a résisté à mes larmes, et j'ai été forcé » de plier sous son pouvoir suprême.

» Hélas! s'il m'eût été permis de me livrer à mon

» ardeur, je l'aurois sans doute arrachée des mains » de la mort; ou du moins sur cette terre arrosée » de son sang, une fin glorieuse auroit terminé ma » vie. Mais que pouvois-je davantage! et les hommes » et le Ciel en avoient autrement décidé. Elle est » morte! et je sais quel devoir elle me laisse à remplir.

» Solime, écoute mes sermens, écoute-les, ô Ciel! » et si je suis parjure, que ta foudre m'anéantisse! » Je jure de venger Clorinde sur son barbare assas- » sin; je jure de ne jamais quitter cette épée qu'elle » n'ait percé le cœur de Tancrède, et que je n'aie » laissé son odieux cadavre en proie aux vautours. »

Il dit: un peuple crédule et mobile applaudit à ses promesses, et l'idée d'une prompte vengeance trompe la douleur commune. Vains sermens! bientôt les effets démentiront ses espérances: il expirera lui-même sous les coups du Héros, que déjà il croit accabler sous les siens.

CHANT TREIZIÈME.

A peine est tombée, à peine est réduite en cendres cette machine immense qui devoit foudroyer Solime, qu'Ismen cherche de nouveaux artifices pour assurer ses remparts, enchaîner la valeur des Latins, et leur ôter les moyens de relever contre les murs ébranlés une autre tour et d'autres terreurs.

Non loin des tentes des Chrétiens, au fond d'un vallon solitaire s'élève une sombre, une antique forêt : des arbres aussi vieux que le monde, y répandent un ombrage funeste. Là, quand le soleil darde ses feux les plus brûlans, à peine on voit luire une lumière incertaine, triste et décolorée. Tel paroît un foible crépuscule sous un ciel nébuleux, lorsque la nuit succède au jour, ou le jour à la nuit.

Mais quand le soleil est sur son déclin, ce n'est plus qu'une sombre horreur, d'épaisses ténèbres et une nuit aussi affreuse que celle des enfers. L'œil est étonné de ne plus voir, et les cœurs sont glacés d'effroi. Les troupeaux, les bergers craignent d'errer sous ces ombrages : jamais le voyageur ne s'y repose; il les fuit et les montre de loin, comme un objet sinistre et malheureux.

C'est là que, portées sur des nuages, avec leurs infâmes amans, les sorcières vont célébrer leurs orgies nocturnes : sous les formes les plus hideuses, elles y tiennent leur infernal conseil, et dans leur abominable débauche, outragent la nature et l'amour.

Jamais dans ces bois funestes les habitans de ces lieux n'osèrent arracher un rameau : les Chrétiens plus hardis y portèrent la cognée, et c'étoit là qu'ils avoient construit leurs machines. A la faveur du

silence et de la nuit, l'Enchanteur pénètre dans cette forêt; il décrit un cercle et y trace des caractères magiques.

Il quitte sa ceinture, met dans le cercle un pied nu, et murmure tout bas les mots les plus puissans: trois fois il se tourne vers l'orient, trois fois du côté où le soleil se couche; trois fois il agite cette baguette qui rappelle les morts du fond des tombeaux et les rend à la vie; trois fois de son pied il frappe la terre, et enfin il prononce ces terribles accens:

« Écoutez, écoutez, ô vous que jadis du sein de » la lumière, le tonnerre précipita dans l'abîme; vous » qui, errans au milieu des airs, y formez les tem- » pêtes et les orages, et vous, habitans de l'enfer, » ministres du désespoir et de la mort, je vous in- » voque, et toi, plus qu'eux tous, Monarque des » sombres royaumes, qui règnes sur les feux dont » toi-même tu es dévoré!

» Prenez sous votre garde cette forêt et ces arbres » que j'ai comptés, et que je confie à vos soins: qu'à » chacun de ces arbres quelqu'un de vous s'unisse » comme l'âme au corps des mortels: que le Chré- » tien qui osera en approcher, recule épouvanté, » que du moins il s'arrête aux premiers coups, et » redoute votre vengeance. » Il ajoute des mots encore plus affreux, que sans être impie, aucune langue ne peut répéter.

A sa voix, les astres qui couronnent le front de la nuit perdent leur clarté; la lune se trouble et se couvre d'un nuage. Mais les démons ne paroissent point encore: Ismen furieux: « Esprits infernaux, » s'écrie-t-il, vous n'obéissez pas à ma voix! Peut- » être vous attendez de plus redoutables accens et » des mots plus mystérieux?

» Je n'ai point encore oublié les secrets les plus » puissans de mon art: d'une langue ensanglantée » je sais encore proférer ce mot terrible et redouté,

» qui fait trembler les enfers et pâlir leur Monarque » sur son trône. Si.... si..... » Il alloit en dire davantage, mais déjà le charme est accompli.

Auprès de lui se rassemble une troupe innombrable d'esprits malfaisans; et ceux qui errent dans les airs, et ceux qui habitent les sombres horreurs de l'abîme : tous sont encore remplis d'effroi et pleins de l'arrêt terrible qui leur défendit de se mêler dans les querelles des mortels. Mais l'accès de la forêt ne leur a point été interdit, et sans violer les célestes décrets, ils peuvent habiter les arbres que leur confie l'Enchanteur.

Fier du succès de ses charmes, Ismen retourne vers Aladin : « Seigneur, lui dit-il, sors du trou» ble qui t'agite; que ton cœur connoisse enfin » la paix et la tranquillité. Ton trône n'a plus rien à » redouter : les ennemis ne pourront plus relever » leur machine détruite. » Il dit, et lui raconte les prodiges qu'il vient d'opérer.

Il ajoute ensuite : « le Ciel nous promet encore » un événement dont mon cœur n'est pas moins » flatté : bientôt Mars et le Soleil se joindront dans » le signe du Lion : leurs feux combinés dévoreront » la terre; la pluie ne s'épanchera plus sur son sein » aride : l'air sera immobile et brûlant : tout an» nonce aux mortels la sécheresse la plus funeste.

» On éprouvera ici les ardeurs qui dévorent le Na» samon et le Garamante sur leurs sables arides; » mais du moins tes sujets trouveront un asile sous » leurs toits, au milieu des ombrages et au bord des » fontaines : mais les Chrétiens languiront sur une » plaine stérile et desséchée; déjà vaincus par le Ciel, » ils seront anéantis par l'Égyptien.

» Tranquille spectateur de ta victoire, tu triom» pheras sans avoir combattu; mais si l'orgueilleux » Circassien, qui s'indigne contre le repos, et ne » connoît de gloire que celle qu'on moissonne au

» milieu des dangers, vient d'une ardeur importune » exciter ton courage, tâche de trouver un frein qui » l'arrête : bientôt le Ciel, propice à nos vœux, te » donnera la paix, et rejettera sur nos ennemis les » fléaux dont ils nous ont menacés. »

Rassuré par ce discours, Aladin ne craint plus les forces des Chrétiens. Cependant ses murailles se relèvent ; toujours actif, il en presse les réparations : Citoyen, étranger, tout travaille ; tout est dans un continuel mouvement.

Cependant le pieux Bouillon ne veut point livrer à Solime un assaut inutile ; c'est d'une nouvelle tour qu'il attend le succès, et pour en construire une, il envoie ses travailleurs dans la forêt qui, jusqu'alors, a fourni du bois à ses besoins. Ils y vont aux premiers rayons du jour : mais, à son aspect, une frayeur soudaine les saisit et les glace.

Tel un enfant timide fuit des spectres que lui forge son imagination : tel dans l'ombre et dans le silence de la nuit, il redoute les fantômes qu'il a créés. Ainsi tremblent les travailleurs, à qui la crainte figure des monstres plus terribles que le Sphinx et les Chimères.

Étonnés, éperdus, ils retournent sur leurs pas, et dans de ridicules récits, ils peignent des prodiges qui ne trouvent aucune croyance. Godefroi les renvoie avec une escorte de Guerriers intrépides, dont l'audace puisse rassurer leurs esprits.

Mais à peine ils ont aperçu ces ombres épaisses, ces asiles affreux et sauvages, leur cœur palpite, et frémit d'épouvante et d'horreur. Cependant ils s'avancent encore, et sous une feinte hardiesse, ils cachent leur frayeur et leur lâcheté : déjà ils approchoient de la forêt enchantée.

Tout à coup un bruit affreux s'y fait entendre : tel mugit un volcan dans le sein de la terre ébranlée ; tel est le murmure des vents ou le gémissement

des vagues brisées contre les écueils. On croit y démêler le rugissement des lions, le sifflement des serpens, les hurlemens des loups, les cris des ours, les éclats de la trompette et les sons bruyans du tonnerre mêlés et confondus.

Travailleurs et Guerriers, tout pâlit : mille indices trahissent la terreur dont leur âme est atteinte : la raison ne peut soutenir leur audace : la discipline ne peut les arrêter : ils cèdent à la puissance invisible qui les frappe. Ils fuient, et l'un d'eux vient auprès de Bouillon excuser en ces mots leur foiblesse :

« Seigneur, il n'est plus personne qui ose attaquer cette forêt : l'enfer tout entier s'est armé pour la défendre. Qui pourroit la regarder sans crainte, auroit le cœur muni d'une triple enceinte de diamans : il faut être insensible pour soutenir les tonnerres et les rugissemens qui s'y font entendre. »

Alcaste écoutoit ces discours ; Alcaste, dont la stupide témérité méprise les mortels et la mort : les monstres les plus terribles, les volcans, la foudre, les tempêtes, tout ce que l'univers rassemble de plus affreux, rien ne peut étonner sa grossière audace.

Alcaste, avec un geste dédaigneux et un sourire moqueur : « J'irai, dit-il, où n'ose aller ce Guerrier ; moi-même je couperai ce bois qu'habitent les chimères et les songes ; ces fantômes affreux, ces murmures, ces cris, ne pourront le garantir de mes coups : je braverai l'enfer tout entier, si l'enfer s'est ligué pour le défendre. »

Il part de l'aveu de Godefroi ; bientôt il voit la fatale forêt ; il entend ses mugissemens : toujours intrépide, il s'avance, et déjà ses pieds alloient fouler le sol enchanté ; mais tout à coup s'élève devant lui une barrière de feu.

Le feu s'accroît, et à la hauteur d'une muraille il étend des flammes et des torrens de fumée ; de tous côtés ce terrible rempart environne la forêt et

la défend de toute atteinte. D'espace en espace, des flammes s'élèvent sous la forme de châteaux, de tours, de machines guerrières.

Au milieu de ces feux, que de monstres armés! que d'effroyables fantômes! L'un jette sur Alcaste des regards louches et sinistres; d'autres le menacent et lui présentent la mort. Il fuit enfin; il fuit à pas lents, tel qu'un lion que des chasseurs poursuivent; mais c'est toujours une fuite, et pour la première fois il a connu la peur.

Il s'étonne de trouver dans son âme ce sentiment nouveau : il s'en indigne, et son cœur est déchiré par le repentir; sombre, morne, honteux de lui-même, il n'ose plus lever ses regards jadis si fiers, et va cacher dans sa tente sa tristesse et sa confusion.

Godefroi le demande; il balance, et cherche des excuses pour se dérober à ses yeux; il se rend enfin à ses ordres, mais il marche d'un pas tardif et la tête baissée. A son silence d'abord, ensuite au désordre de ses réponses, le Héros connoît sa disgrâce et sa fuite : « Que faut-il en croire? dit-il. Sont-ce » des prestiges? sont-ce des miracles?

» S'il est parmi vous un Guerrier qui ose sonder » cet étrange mystère, qu'il aille et que du moins il » nous en rende un compte plus fidèle. » Il dit : et ce jour et les deux autres qui le suivirent, les plus fameux guerriers tentèrent de pénétrer dans la redoutable forêt; tous reculèrent à son aspect; tous furent saisis de crainte et d'effroi.

Cependant Tancrède avoit rendu à sa chère Clorinde les honneurs suprêmes : quoique languissant, accablé de douleurs et d'ennuis, il puisse à peine soutenir son casque et sa cuirasse, il s'offre à cette pénible entreprise. Son corps reçoit la loi de l'âme qui l'anime; et le courage en lui, devient de la force et de la vigueur.

Il marche en silence, et les yeux ouverts sur les

dangers inconnus qu'il va braver ; il soutient l'aspect effrayant de la forêt : sans s'étonner, il entend le bruit du tonnerre, il sent les secousses de la terre ébranlée ; son cœur frémit un instant ; mais bientôt, d'un pas intrépide, il entre dans le bois redouté, et soudain le rempart de feu s'élève devant lui.

Il recule à cette vue ; il balance un moment et se dit à lui-même : « Que serviront ici mes armes ? » dois-je me précipiter dans la gueule de ces mons- » tres, au milieu de cette flamme prête à me dévo- » rer ? Sans doute je ne dois pas épargner mon sang » quand l'honneur le demande ; mais l'honneur n'or- » donne pas d'en être prodigue : je connois sa voix, » le cœur de Tancrède est fait pour la distinguer.

» Mais, si je retourne sans succès, que dira l'ar- » mée ? quelle autre forêt pourra fournir à nos be- » soins ? Godefroi voudra vaincre tous ces obstacles, » et peut-être un autre Guerrier osera ce que n'aura » osé Tancrède ?..... Peut être ces flammes n'ont de » redoutable que l'apparence ?...., Allons..... » Il dit et s'élance au milieu de l'incendie.

Il ne sent point cette chaleur brûlante que doit produire un feu si terrible : il ne peut juger si ces flammes sont réelles ou fantastiques : tout à coup sous ses pas l'incendie s'évanouit ; un nuage épais lui succède, chargé de ténèbres et de frimas ; les frimas et les ténèbres disparoissent à leur tour.

Tancrède surpris, mais toujours intrépide, avance d'un pas ferme et sûr dans cette forêt profane, et en sonde les plus secrets détours : aucun prodige, aucun fantôme ne vient troubler sa vue ; rien ne s'oppose à sa marche que l'épaisseur du bois et ses tortueux détours.

Enfin, il découvre un vaste et spacieux terrain qui s'élève en amphithéâtre : au milieu paroît un orgueilleux cyprès semblable à une pyramide : il dirige ses pas vers cet arbre ; il voit sur l'écorce des

caractères mystérieux, tels que jadis l'Egypte en employoit pour fixer la parole et peindre la pensée.

Parmi ces signes inconnus, il en retrouve quelques uns dont les Syriens font usage : il lit : « O
» Guerrier téméraire, qui as osé porter tes pas dans
» les régions de la mort, de grâce, si tu n'es pas
» aussi barbare que tu es intrépide, de grâce ne
» trouble point ce secret asile ! Pardonne à des in-
» fortunés privés de la lumière des cieux ; ce n'est
» point aux vivans à faire la guerre aux morts. »

Pendant que Tancrède cherche le sens que lui cachent ces mots, il entend le vent qui frémit à travers le feuillage : bientôt des sons lugubres et un concert de soupirs et de sanglots viennent frapper ses oreilles, et portent dans son cœur des sentimens mêlés de pitié, d'épouvante et de douleur.

Enfin il tire son épée, et de toute sa force il frappe le cyprès : ô prodige ! le sang coule de l'écorce et va rougir la terre. Le Héros frémit ; mais il redouble, résolu d'approfondir ce mystère : alors il entend sortir comme du sein d'un tombeau de longs gémissemens.

Bientôt une voix lui crie : « Ah ! Tancrède ! ar-
» rête ! tu m'as déjà fait une trop cruelle blessure ;
» barbare ! tu m'as arrachée du corps que j'animois ;
» pourquoi viens-tu déchirer encore cet arbre mal-
» heureux, auquel m'unit une dure destinée ? Veux-
» tu, cruel, outrager jusque dans le tombeau les
» cendres de ton ennemie ?

» Je fus Clorinde ; je ne suis pas la seule qui ha-
» bite cet arbre funeste ; Chrétien, Infidèle, tout
» ce qui a péri sous les murs de Solime est enchaîné
» ici par la force d'un charme inconnu : ces rameaux,
» ces arbres, sont animés ; et tu ne peux en couper
» une branche sans être un assassin. »

Le malade qui voit en songe des dragons ou des chimères que la flamme environne, les craint sans

les croire; et quoiqu'à demi convaincu de l'erreur de ses sens, il fait pour les fuir d'inutiles efforts, tant l'aspect de ces monstres imaginaires lui imprime de terreur et d'effroi : ainsi le Héros frémit et cède à des illusions que son esprit combat encore.

Son cœur, subjugué par un sentiment impérieux, s'alarme et se glace; dans ce mouvement puissant, imprévu, le fer échappe de sa main tremblante; éperdu, hors de lui-même, il croit voir sa Clorinde gémissante, éplorée, qui lui reproche ses blessures et ses outrages; il ne peut plus regarder ce sang, il ne peut plus entendre ces douloureux soupirs.

Ainsi ce courage, que les dangers les plus affreux, que la mort même n'ont pu troubler, est amolli tout à coup par une ombre trompeuse, par de vains sanglots, par le nom seul d'un objet adoré. Un vent impétueux a porté loin de la forêt le fer que sa main a laissé tomber : il sort vaincu et retrouve son épée sur sa route.

Il n'ose retourner sur ses pas et sonder encore ce funeste mystère. Arrivé près de Godefroi, il recueille un moment ses esprits : « Seigneur, lui dit-il, je » viens te confirmer des prodiges qui n'ont pas été » crus et qui sont incroyables : ce bruit horrible, » ces spectres effrayans, tout est réel.

» Un feu soudain s'est allumé à mes yeux, et les » flammes ont formé un rempart autour de la forêt; » des monstres armés m'en ont défendu les abords : » j'ai franchi les obstacles; le fer, l'incendie, les » monstres ont disparu : j'ai vu les frimas de l'hiver » et les ténèbres de la nuit; j'ai vu renaître tout à » coup le jour et la sérénité.

» Le dirai-je? ces arbres sont animés, des âmes » humaines leur donnent le sentiment et la vie. J'ai » entendu, oui, j'ai entendu de tristes accens qui » retentissent encore douloureusement dans mon » cœur. Le sang coule de leur écorce coupée......

» Non, j'avoue ma foiblesse..... non..... je ne pourrai jamais en arracher une branche. »

Il dit : cependant le pieux Bouillon flotte agité de mille pensées : ira-t-il lui-même tenter cette aventure, et lutter contre les enchantemens ; ou bien enverra-t-il dans une forêt plus éloignée chercher les matériaux nécessaires à ses desseins ? Mais le Solitaire vient l'arracher à la profondeur de ses pensées.

« Quitte, quitte, lui dit-il, ces audacieux projets ! » Un autre bras que le tien doit couper ces arbres » que défend en vain un charme inconnu. Déjà, déjà » le vaisseau fatal aborde sur un rivage désert, et » plie ses voiles : déjà le Guerrier, qui doit nous » faire triompher, a rompu l'indigne chaîne qui le » retenoit, et abandonne des lieux témoins de sa » foiblesse. Bientôt Sion sera sous nos lois, et le » fier Sarrasin expirera sous nos coups. »

Son visage est en feu, sa voix a plus d'éclat que celle d'un mortel : Godefroi se livre à un nouvel espoir, et une ardeur inconnue s'allume dans son âme. Cependant le soleil est dans le signe du cancer, et du feu de ses rayons il embrase la terre. La chaleur, ennemie de ses Guerriers, ennemie de ses desseins, accable les mortels et les rend inhabiles aux travaux.

Les astres bienfaisans ne répandent plus leur douce influence ; les étoiles sinistres règnent seules sur la céleste plaine et répandent dans l'air les impressions les plus funestes : tout est en proie à une ardeur qui consume et dévore. A un jour brûlant succède une nuit plus cruelle que remplace un jour plus affreux.

Jamais le soleil ne se lève que couvert et abreuvé de vapeurs sanglantes, sinistre présage d'un jour malheureux : jamais il ne se couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain.

Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous les rayons brûlans, la fleur tombe desséchée; la feuille pâlit, l'herbe languit altérée; la terre s'ouvre, et les sources tarissent. Tout éprouve la colère céleste, et les nues stériles répandues dans les airs, n'y sont plus que des vapeurs enflammées.

Le ciel semble une noire fournaise : les yeux ne trouvent plus où se reposer : le zéphyr se tait enchaîné dans ses grottes profondes; l'air est immobile : quelquefois seulement la brûlante haleine d'un vent qui souffle du rivage maure, l'agite et l'enflamme encore davantage.

Les ombres de la nuit sont embrasées de la chaleur du jour : son voile est allumé du feu des comètes et chargé d'exhalaisons funestes. O terre malheureuse, le Ciel te refuse sa rosée! les herbes et les fleurs mourantes attendent en vain les pleurs de l'aurore.

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissans. D'une voix éteinte, ils implorent ses faveurs et ne peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous les fléaux, consume les Chrétiens : le tyran de la Judée a infecté toutes les fontaines de mortels poisons, et leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies et la mort.

Le Siloé qui, toujours pur, leur avoit offert le trésor de ses ondes, appauvri maintenant, roule lentement sur des sables qu'il mouille à peine : quelle ressource! hélas! l'Éridan débordé, le Gange, le Nil même lorsqu'il franchit ses rives et couvre l'Égypte de ses eaux fécondes, suffiroient à peine à leurs désirs.

Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination leur rappelle ces ruisseaux argentés qu'ils ont vus couler au travers des gazons, ces sources qu'ils ont

vues jaillir du sein d'un rocher, et serpenter dans les prairies : ces tableaux, jadis si rians, ne servent plus qu'à nourrir leurs regrets, et à redoubler leur désespoir.

Ces robustes Guerriers qui ont vaincu la nature et ses obstacles, qui jamais n'ont ployé sous leur pesante armure, que n'ont pu dompter le fer ni l'appareil de la mort, foibles maintenant, sans courage et sans vigueur, pressent la terre de leur poids inutile : un feu secret circule dans leurs veines, les mine et les consume.

Le coursier, jadis si fier, languit auprès d'une herbe aride et sans saveur; ses pieds chancellent, sa tête superbe tombe négligemment penchée; il ne sent plus l'aiguillon de la gloire : il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies : ces riches dépouilles, dont il étoit autrefois si orgueilleux, ne sont plus pour lui qu'un odieux et vil fardeau.

Le chien fidèle oublie son maître et son asile; il languit étendu sur la poussière, et toujours haletant, il cherche en vain à calmer le feu dont il est embrasé : l'air, lourd et brûlant, pèse sur les poumons qu'il devroit rafraîchir.

Ainsi languissoit la terre, ainsi périssoient les déplorables humains; le Chrétien, loin de prétendre encore à la victoire, craint les derniers des malheurs : on n'entend de tous côtés que de lamentables accens : « Qu'espère Godefroi ? qu'attend-il en» core ? que tout son camp périsse anéanti ?

» Avec quelles forces croit-il triompher des rem» parts ennemis ? Où prendra-t-il des machines ? A » tant de signes éclatans, lui seul ne reconnoît pas » le céleste courroux ? Mille prodiges nouveaux, » mille spectres effrayans, ce soleil qui nous brûle » de ses feux, tout nous l'annonce et nous l'atteste.

» Troupe vile et dédaignée, objet de ses mépris, » il faudra donc que nous mourions ici pour lui

» conserver son sceptre et son empire? Cette autorité suprême, dont il est enivré, mérite-t-elle donc » d'être achetée du bonheur et de la vie des peuples » soumis à ses lois?

» Eh! le voilà ce mortel pieux? la voilà cette sensibilité, cette humanité si vantée? Le barbare! » pour jouir d'un vain et dangereux honneur, il oublie le salut des siens. Pendant que les fontaines » et les ruisseaux sont taris pour nous, l'eau du » Jourdain coule à sa table; et tranquille avec ses » favoris, il la mêle avec le vin de Crète. »

Ainsi murmuroient les Latins : mais le chef des Grecs, las depuis long-temps de suivre leurs drapeaux : « Pourquoi mourir ici? dit-il; pourquoi attendre que tous les miens y périssent avec moi? » Que Godefroi, toujours aveugle en sa folie, se » perde s'il le veut, et tous les Latins avec lui! » Il dit, et sans prendre congé, il part à la faveur du silence et de la nuit.

Le jour révèle sa fuite, et son exemple devient contagieux; ceux qui ont suivi Clotaire, Adhémar et les autres Héros que le fer a moissonnés, croient que la mort de leurs chefs les a dégagés de leurs sermens : ils ne songent plus qu'à la fuite, et déjà quelques-uns se sont échappés avec les ombres.

Godefroi entend leurs complots, il voit leur désertion : il pourroit s'armer du pouvoir suprême, mais son cœur abhorre des remèdes rigoureux : il lève les mains au Ciel, il y fixe ses regards animés d'un saint zèle, et avec cette foi qui peut suspendre le cours des fleuves et transporter les montagnes, il adresse à l'Éternel cette humble prière :

« O mon père, ô mon Dieu! si jadis dans le désert tu fis pleuvoir pour ton peuple une céleste » rosée, si tu donnas à un mortel d'amollir les rochers et de faire jaillir une source d'eau vive du

» sein d'une montagne, déploie aussi en notre fa-
» veur le pouvoir de ton bras ! Pardonne à notre foi-
» blesse, et n'écoute que ta grâce : nous sommes tes
» soldats ; que ce titre du moins nous obtienne ta
» pitié ! »

Bientôt sa prière s'élève au Ciel sur les ailes du désir : l'Éternel l'entend et abaisse sur son peuple des regards attendris : il veut mettre enfin un terme au fléau qui l'accable.

« Les Guerriers, dit-il, armés pour venger ma loi
» ont assez éprouvé de périls et de revers ; l'enfer et
» le monde conjurés ont employé contre eux et la
» force et l'adresse : un nouvel ordre de choses re-
» commence, et pour eux le destin n'aura plus qu'un
» cours prospère. Qu'il pleuve ; que l'invincible
» Guerrier revienne, et que l'Égyptien ne paroisse
» que pour ajouter à leur triomphe et à leur gloire. »

Il dit : les cieux tremblèrent à sa voix, les sphères célestes s'émurent, l'air frémit de respect ; l'Océan, les montagnes et les abîmes furent ébranlés. Soudain des éclairs étincellent et le tonnerre éclate : avec des cris de joie, les Chrétiens saluent le tonnerre et les éclairs.

Des nues s'épaississent ; elles ne sont point formées des vapeurs grossières de la terre ; elles descendent du Ciel même, qui ouvre toutes ses cataractes : une nuit soudaine embrasse l'univers, et dérobe la clarté : une pluie impétueuse grossit les ruisseaux, et bientôt inonde la plaine.

Tels, quand l'été darde ses feux, on voit les oiseaux aquatiques attendre la pluie sur des rives desséchées, l'appeler à grands cris, et la recevoir sur leurs ailes étendues ; ils se plongent dans les eaux, s'y replongent encore, et dans leur sein éteignent l'ardeur dont ils furent consumés.

Tels les Chrétiens, avec des cris d'allégresse, reçoivent les torrens que verse sur eux la faveur cé-

leste. Ils remplissent des coupes, ils remplissent leurs casques, et boivent à longs traits l'onde fraîche et bienfaisante : les uns y plongent leurs mains; d'autres s'y baignent le visage : quelques-uns, par une sage prévoyance, la conservent dans des vases pour servir à leurs besoins.

La terre aride et desséchée la reçoit avidement dans son sein entr'ouvert, et par de secrets canaux la distribue dans ses veines; elle y circule, et va bientôt rendre aux plantes et aux fleurs la fraîcheur et la vie.

La nature renaît et s'embellit. Telle une jeune beauté, qu'un remède salutaire rappelle des portes du trépas, voit refleurir les roses de son teint, et bientôt oubliant ses douleurs, reprend sa parure et se couronne de guirlandes.

Enfin, le ciel se ferme : le soleil reparoît, et ne lance que ces rayons amoureux dont il caresse la terre aux beaux jours du printemps. O reine des vertus ! ô foi des Chrétiens, tu changes l'ordre des saisons; tu rends à l'air agité le calme et le repos : tu triomphes et du sort et des astres ennemis.

CHANT QUATORZIÈME.

Cependant la nuit se lève, tout humide des vapeurs de la terre : de son voile dégoutte une précieuse rosée, qui va rafraîchir encore les fleurs et la verdure : les zéphyrs se balancent dans les airs, et leur haleine invite les mortels au repos.

Déjà, dans les bras du sommeil, ils oublioient leurs travaux et leurs peines, quand assis au sein de l'éternelle clarté, le Maître de l'univers abaissa sur la terre cet œil qui ne se ferme jamais ; d'un regard complaisant il envisage Godefroi, et lui envoie un songe qui doit lui révéler les célestes décrets.

Non loin des portes dorées que le soleil frappe de ses premiers rayons, est une porte de cristal, qui s'ouvre avant que l'astre du jour ait commencé sa carrière ; c'est par là que sortent ces songes, enfans du Ciel, qui vont verser dans les cœurs purs l'espérance et la joie : c'est par là, que celui qui est destiné à Godefroi, descend vers lui, porté sur des ailes d'or.

Jamais vision n'offrit à un mortel des images si belles, ni si riantes : à ses yeux se dévoilent les secrets de l'Olympe et des Sphères célestes : il voit la vérité dans sa source et les êtres dans leur réalité : il se croit transporté dans un espace lumineux, tout brillant d'or et de clartés.

Pendant qu'il admire l'étendue, les mouvemens et l'harmonie de l'univers, un Guerrier se présente à sa vue, couronné de rayons et tout étincelant de feux : d'une voix dont rien ici-bas ne peut égaler la douceur : — « Godefroi, lui dit-il, tu ne me reconnois pas ? Tu ne reconnois pas Hugues ton fidèle » ami ?

» — Pardonne à mes yeux éblouis ; au milieu de » l'éclat qui t'environne, je n'ai pu retrouver tes » traits. » Il dit, et trois fois dans ses bras il veut presser son ami ; trois fois, telle qu'un songe ou l'air léger, l'ombre échappe à ses embrassemens.

« Je ne suis plus, lui dit-il avec un doux sourire, » je ne suis plus revêtu d'une mortelle dépouille ; tu » vois un esprit pur, une substance impalpable, un » habitant du céleste séjour : c'est ici le temple de » l'Éternel ; c'est ici que reposent ses Guerriers, ta » place y est marquée. — Quand y serai-je avec eux ? » interrompit Godefroi. Ah ! puisse la mort briser » mes liens, si ces liens retardent mon honheur !

» — Bientôt, lui répond Hugues, tu partageras » notre gloire et nos triomphes ; mais il faut encore » que tu combattes sur la terre et que tu y prodigues » tes sueurs et ton sang. Il faut que tu arraches la » ville Sainte au joug de l'impie, et que dans ses murs » tu fondes un Empire Chrétien, que gouvernera ton » frère après toi.

» Mais, pour ranimer encore le saint amour qui » brûle dans ton cœur, contemple d'un œil plus fixe » ces astres lumineux, ces globes enflammés, dont » l'éternelle intelligence dirige les mouvemens ; prête » l'oreille à ces divins concerts, à cette harmonie cé» leste ; abaisse ensuite tes regards sur ce vil amas » de sable et de poussière.

» Quel petit théâtre pour vos vertus ! quelle vaine » récompense pour vos travaux ! combien est étroite » la sphère où s'agite votre ambition ! Dans quels » déserts, dans quelle solitude affreuse vous étalez » votre faste et vos viles grandeurs ! Ce grain de » sable est environné par ce que vous appelez l'Océan » ou l'abîme ; lac méprisable qui dément l'orgueil de » son nom. »

Godefroi jette sur la terre un regard dédaigneux ; la mer, les fleuves, les empires se confondent à sa

vue, et ne forment qu'un imperceptible atome : il s'étonne que notre folle ambition s'attache à des ombres, à une fumée vaine; qu'elle oublie ce Ciel qui nous appelle, pour courir après une servile grandeur et une muette renommée.

« Puisque l'Être suprême, dit-il, ne veut pas en- » core briser mes fers, montre-moi du moins le sen- » tier le moins trompeur au milieu des erreurs et » des illusions qui m'environnent? — Ce sentier, » c'est celui que tu tiens; n'en détourne jamais » tes pas. Le seul conseil que je te donne, c'est » de rappeler de son exil l'illustre fils de Ber- » thold.

» La Providence qui t'a choisi pour conduire la » sainte entreprise, destine ce Héros à être le mi- » nistre de tes desseins : si tu es la tête, il est le » bras; et ce qu'ordonnera ta prudence, c'est à lui » de l'exécuter. Personne ne peut remplir sa place, » et tu ne pourrois, sans crime, lui ravir une gloire » qui lui appartient.

» C'est à lui seul qu'il est donné de triompher de » la forêt et des charmes qui la défendent; ton camp, » qui déjà n'a plus de courage, ni d'espoir, va re- » prendre à son retour une vigueur nouvelle. Devant » lui tomberont les murs de Sion et les forces de » l'Orient.

» —Que ne puis-je, dit Bouillon, revoir ce jeune » Héros au milieu de nous! Tu lis dans mon cœur; » tu sais si je l'aime, si je l'estime; mais, dis-moi, » sous quelles conditions dois-je le rappeler? Dans » quels lieux le ferai-je chercher? M'abaisserai-je à » la prière? Lui donnerai-je des ordres? Son retour, » dans mon camp, n'offensera-t-il point la discipline » et les lois?

» —Dieu, qui te prodigue ses faveurs, veut que » ceux dont il t'a nommé le Chef, t'honorent et te ré- » vèrent : tu ne peux, sans avilir ton pouvoir, des-

» cendre à la prière ; mais laisse-toi fléchir, et cède » aux premières instances.

» Guelfe, inspiré par Dieu même, te conjurera de » pardonner à Renaud son erreur, et de le rendre » à la gloire et aux combats. Quoique aujourd'hui » sous un ciel étranger, ce jeune Héros, victime d'un » délire amoureux, languisse dans la mollesse et dans » les plaisirs, ne doute pas que bientôt il n'accoure » à la voix du besoin qui vous presse.

» Pierre, à qui le Ciel révèle ses mystères, saura » diriger les pas de ceux que tu auras chargés d'aller » chercher ce jeune Guerrier ; par des routes incon- » nues, ils arriveront dans les lieux qui le cachent, » et le rameneront au camp. Ainsi Dieu réunira en- » fin sous tes drapeaux tous tes compagnons égarés.

» Je finirai par te dévoiler un secret qui flattera » ton cœur : ton sang se mêlera un jour au sang de » Renaud, et il en sortira une race illustre et glo- » rieuse. » Hugues se tait à ces mots, et s'évanouit comme une vapeur légère que le vent chasse, ou que dissipe le soleil : Godefroi se réveille, l'âme remplie d'étonnement et de joie.

Déjà l'astre du jour avoit commencé sa carrière : Bouillon se lève et revêt sa pesante armure. Bientôt les Chefs se rassemblent dans sa tente, et viennent y décider avec lui ce qu'on doit exécuter.

Guelfe, plein de l'inspiration céleste, commence le premier : « Je viens, Seigneur, implorer ta clé- » mence : peut-être à d'autres yeux que les tiens ma » prière paroîtroit indiscrète et prématurée.

» Mais c'est en faveur de Renaud, c'est par Guelfe, » c'est au pieux Bouillon qu'elle est adressée : je ne » suis pas indigne d'obtenir une grâce dont toute » l'armée partagera la reconnoissance avec moi : » consens, je t'en conjure, consens que mon neveu » revienne, et que son sang versé pour la cause com- » mune expie son erreur.

» Eh ! quel autre que lui osera porter le fer dans » cette redoutable forêt ? Quel autre, avec plus de » constance et d'intrépidité, bravera les dangers et » la mort ? Tu le verras ébranler les remparts enne- » mis, enfoncer les portes de Solime, et le premier » s'élancer sur ses murs. Rends, Seigneur, rends » à ton camp l'objet de son espérance et de ses » vœux.

» Rends-moi un neveu si vaillant, rends à ton » pouvoir un bras si prompt à exécuter tes volontés » suprêmes ; ne souffre pas qu'il languisse dans un » obscur repos : rappelle-le dans le sein de la gloire : » qu'il suive tes drapeaux triomphans ; que sur ce » noble théâtre, sous tes yeux, sous tes ordres, il » revienne s'illustrer encore par des exploits dignes » de lui. »

Tous les Guerriers, par un doux murmure, secondent ses prières : Godefroi paroît ne céder qu'à ses instances et à leur désir : « Eh ! comment, dit-il, » pourrois-je vous refuser une grâce que vous de- » mandez avec tant d'ardeur ? Que la loi se taise, je » n'écoute aujourd'hui que votre choix et vos vœux.

» Que Renaud revienne, mais qu'il apprenne à » mettre un frein à ses passions, et qu'il justifie no- » tre espoir et nos désirs. Guelfe, c'est à toi de lui » annoncer sa grâce ; sans doute il précipitera son » retour : choisis toi-même celui qui doit lui porter » cette nouvelle, et dirige ses pas vers les lieux où » tu crois qu'il s'est fixé. »

Il se tait, le Guerrier Danois se lève : « C'est sur » moi, dit-il, que le choix doit s'arrêter. Pour re- » mettre dans les mains de Renaud l'épée de mon » généreux maître, j'irai le chercher au milieu des » périls et dans les climats les plus lointains. » — Guelfe qui connoît sa valeur, souscrit à sa demande et lui associe Ubalde, dont la prudence et la sagesse ont mérité sa confiance.

Ubalde, dans ses jeunes années, avoit parcouru des régions lointaines, et des glaces du Pôle, il avoit voyagé jusque dans les sables brûlans de l'Éthiopie; il connoissoit les mœurs des peuples divers, leurs rites et leurs langages : dans un âge plus mûr, Guelfe l'avoit attaché à sa fortune, et le comptoit parmi ses plus chers favoris.

Abusé par la renommée, Guelfe dirigeoit les pas de ses Guerriers vers les murs où règne Boëmond, vers les murs où la commune opinion fixoit la retraite du Héros; mais le Solitaire, qui connoît son erreur, vient au milieu d'eux et interrompt leur discours.

« Abusés par l'opinion vulgaire, vous vous égareriez, leur dit-il, dans une route infidèle : marchez vers Ascalon; à l'embouchure d'un fleuve, » un homme vous apparoîtra; il est l'ami des Chré» tiens, croyez à ses paroles, et abandonnez-vous » à ses conseils.

» Le Ciel éclaire son esprit; moi-même, dès long» temps, j'ai pris soin de l'instruire de votre voyage; » vous trouverez en lui autant de bonté que de sa» gesse. » Sans interroger ses secrets, les deux Guerriers obéissent à une voix qu'ils regardent comme l'organe du Ciel.

Ils partent, et sans que rien les arrête, ils volent au rivage où viennent expirer les flots qui baignent les murs d'Ascalon : ils n'entendoient pas encore le mugissement des vagues, quand ils furent arrêtés par un fleuve dont la pluie avoit grossi les eaux.

Dans son cours impétueux et rapide, il inondoit ses rives. Pendant qu'Ubalde et le Danois, d'un œil étonné, en mesurent la profondeur, un vieillard leur apparoît; la douceur et la majesté sont sur son front : il est revêtu d'une robe flottante, une couronne de hêtre ceint sa tête; dans sa main est une

baguette, il remonte le fleuve, et foule d'un pied sec cette plaine liquide.

Tels dans la saison des frimas, on voit les habitans du Pôle courir sur leurs fleuves glacés et presser les flots immobiles sous leur poids. Il aborde les deux Guerriers, dont les regards sont fixés sur lui.

« Amis, leur dit-il, vous poursuivez une pénible » entreprise : vous avez besoin qu'une main secou» rable vous guide : le Guerrier que vous cherchez » est loin de ces régions, dans un pays infidèle, in» habité : que de travaux vous restent encore ! que » de mers, que de rivages vous avez à parcourir ! » C'est au-delà des limites du monde que vous trou» verez l'objet de vos recherches.

» Mais ne dédaignez pas de me suivre dans les » grottes cachées où j'ai fixé mon séjour ; je vous y » révélerai des secrets importans, et qu'il est néces» saire que vous connoissiez. » Il dit, et il ordonne aux flots de se diviser : soudain l'onde obéit, et des deux côtés s'élève une montagne humide.

Le Vieillard prend les deux Guerriers par la main, et les conduit sous le lit du fleuve, dans une grotte profonde : là ne pénètre qu'une lumière pâle et tremblante : cependant, à cette foible lueur, ils voient d'immenses réservoirs, d'où sortent les eaux qui jaillissent en fontaines, qui forment les fleuves, les étangs et les lacs.

Ils y découvrent les canaux secrets par lesquels filtrent les ondes de l'Éridan, du Gange, de l'Euphrate; les sources du Tanaïs, et les veines inconnues qui portent au Nil ses liquides trésors : plus bas ils trouvent un fleuve qui roule des flots de soufre et de vif-argent. Cette liqueur, épurée par le soleil, se condense, et forme sur la terre les métaux les plus précieux.

Sur les rives étincellent les pierres les plus rares, et le feu dont elles brillent éclaircit les ombres de ce

ténébreux séjour. Le saphir y déploie son céleste azur, la topaze, l'escarboucle, le diamant y éblouissent les yeux; l'émeraude, par des couleurs plus riantes, les flatte et les attire.

Tout pleins de ces merveilles qui les étonnent, ces deux Guerriers s'avancent dans un profond silence : enfin, Ubalde élève la voix : « Dis-nous, respectable » Vieillard, dans quels lieux nous sommes. Dis-nous » où tu conduis nos pas. Daigne nous révéler qui tu » es. Dans l'étonnement dont mon cœur est frappé, » je ne sais si ce que je vois est un songe ou une réa» lité.

» — Vous êtes dans le sein de la terre, au milieu » des sources de sa fécondité : sans moi, vous ne » pourriez pénétrer dans ces sombres abîmes : je » vous conduis à mon palais que vous verrez bientôt » brillant de la clarté la plus pure : je naquis dans » l'erreur; mais depuis, l'onde salutaire a lavé mon » âme et purifié mon cœur.

» Ce n'est point le pouvoir des esprits infernaux » qui, sous ma main, opère ces merveilles; loin de » moi cet art funeste, ces charmes sacriléges, qu'em» ploie un coupable mortel pour arracher à l'enfer » ses secrets! J'interroge la nature; je vais au sein » des plantes et des eaux surprendre les vertus qui y » sont cachées. J'étudie les ressorts inconnus qui en» tretiennent l'harmonie du monde, et font mouvoir » les étoiles.

» Je n'habite pas toujours, loin du Ciel, dans ces » profonds souterrains : souvent je fixe mon séjour » au sommet du Carmel ou du Liban : là, Mars et » Vénus se montrent à moi sans voile et sous leurs » différens aspects; je mesure la marche lente ou ra» pide des astres; je calcule l'influence de leurs re» gards favorables ou sinistres.

» Je vois les nuages se condenser, se colorer, s'é» vanouir sous mes pieds : je vois se former la pluie

» et la rosée. Mon œil suit la marche inconstante des » vents, et les sillons tortueux que décrit la foudre : » je contemple de près les comètes et les globes de » feu qui roulent sur vos têtes. Ivre de mes connois» sances, jadis je m'admirai moi-même.

» Dans le délire de ma vanité, je crus que mon » savoir étoit la mesure certaine et infaillible du pou» voir du Créateur : mais quand votre pieux Soli» taire versa sur ma tête l'onde sacrée, il éclaira mon » âme ; il m'apprit que mes clartés n'étoient que té» nèbres et qu'erreurs.

» Je connus alors que nos yeux, toujours foibles » et clignotans, ne pouvoient fixer la Vérité sur son » trône éternel : je ris de mes illusions, et des vaines » fumées dont la vapeur avoit enivré mon orgueil. » Docile aux conseils du sage qui m'a éclairé, je me » livre encore à mes premiers goûts : mais, m'ou» bliant moi-même, je n'ai plus que lui pour moteur » et pour guide.

» Arbitre de mes pensées, il me commande, il » m'instruit, et mon âme est dans sa main : quelque» fois il daigne opérer par moi des merveilles dignes » de lui : j'arracherai le Héros que vous cherchez aux » fers qui le retiennent. Pierre m'en a fait une loi, » et depuis long-temps j'attendois votre arrivée que » lui-même m'avoit prédite. »

Cependant ils touchent à la grotte qu'habite le Vieillard, vaste et spacieux palais où brillent tous les trésors que la terre enferme dans son sein ; rien n'y est l'ouvrage de l'art, et ses riches ornemens ne sont dus qu'à la nature.

Les deux nouveaux hôtes y trouvent mille mains empressées à les servir. Sur une table magnifique brillent l'argent, l'or et le cristal : après un somptueux repas : « Il est temps, dit le Vieillard, que je » satisfasse au plus cher de vos désirs.

» Vous connoissez Armide et ses perfidies : vous

» savez par quels artifices elle entraîna sur ses pas » vos plus braves Guerriers; vous savez que le palais » de l'Infidèle devint leur prison, et que chargés de » fers, elle les envoyoit à Gaza, quand un Héros » rompit leurs chaînes et finit leur malheur.

» Mais vous ignorez encore ce qui a suivi, et je » vais vous le raconter. Quand l'Infidèle se vit enle- » ver sa proie, de douleur elle se déchira les mains, » et dans sa fureur elle se dit à elle-même : Non, il » ne faut pas qu'il se vante d'avoir dérobé mes cap- » tifs aux liens que je leur avois donnés.

» Il a brisé leurs fers? Qu'il les porte lui-même! » qu'il gémisse sous les coups que j'avois destinés à » d'autres : c'est trop peu pour ma vengeance; je » jure de les exterminer tous. Elle dit; et dans son » cœur impie elle ourdit une trame nouvelle. Elle » vole sur les lieux où Renaud a vaincu et immolé ses » Guerriers.

» Le Héros y avoit laissé son armure, et pour se » cacher sous des dehors inconnus, avoit revêtu celle » d'un Infidèle. La perfide prend ses armes, en cou- » vre un cadavre mutilé, et le jette sur la rive d'un » fleuve où bientôt une troupe de Chrétiens devoit » se rendre.

» Elle l'avoit prévu; elle connoissoit tous vos mou- » vemens : dans la plaine, au milieu de votre camp, » mille espions veilloient pour elle, et lui révéloient » vos secrets. L'enfer, docile à ses lois, avoit soin de » l'éclairer sur vos démarches.

» Non loin du cadavre, elle place un fourbe » adroit, sous l'habit d'un berger, lui dit ce qu'il » doit faire et ce qu'il doit dire : fidèle à ses ordres, » il s'entretient avec vos Guerriers, et jette dans » leurs cœurs le germe de ce soupçon qui, depuis, » enfanta les querelles, les discordes, et presqu'une » guerre civile.

» On crut que Bouillon avoit armé contre Renaud

» de secrets assassins ; affreuse idée, que bientôt fit » évanouir un foible rayon de la vérité ! Tel fut le » premier succès d'Armide ; mais elle préparoit au » jeune vainqueur un piége encore plus funeste.

» Elle l'attend sur les bords de l'Oronte : le Guer- » rier s'y arrête, dans un endroit où ce fleuve se di- » vise et forme une île qu'il embrassse de ses eaux : » il voit une colonne élevée sur la rive ; tout auprès » étoit un bateau : il fixe ses yeux sur le marbre, et » y lit cette inscription en lettres d'or :

» Qui que tu sois, ô voyageur que le hasard ou » ton choix conduit sur ces bords ! le soleil dans son » cours n'éclaire point de plus grandes merveilles » que celles qui sont cachées dans cette île : passe, » si tu veux les connoître. Le Guerrier imprudent » cède au désir curieux qui l'entraîne ; il abandonne » ses écuyers, et seul il s'élance dans la barque, qui » peut à peine le recevoir.

» Déjà il est sur l'autre bord ; ses regards avides » parcourent la surface de l'île, mais il n'y rencon- » tre que des grottes, des eaux, des gazons et des » fleurs ; il est honteux de sa crédulité : cependant » ce lieu rit à sa vue ; un charme invisible l'y retient : » il s'y arrête, détache son casque et respire un air » délicieux.

» Soudain l'onde murmure ; Renaud porte ses yeux » sur le fleuve : au milieu s'élève une vague qui tourne » et se replie sur elle-même ; bientôt il voit flotter » une blonde chevelure, puis il aperçoit la tête d'une » nymphe, puis enfin un corps, qui semble formé » par l'Amour et les Grâces.

» Telle, dans ces spectacles nocturnes que nos » théâtres étalent, on voit une déesse sortir lente- » ment du sein de la nue qui s'abaisse sous elle : » telles encore, autrefois, on peignoit ces perfides » sirènes, que la fable plaçoit dans la mer qui bai- » gnoit les bords de l'antique Étrurie : comme elles,

» cette fille des eaux charme les yeux par sa beauté;
» elle charme, comme elles, les oreilles par ses chants.

» Cœurs tendres et sensibles, vous que le printemps couronne de ses roses! ne vous laissez pas » éblouir aux rayons trompeurs de la gloire et de la » vertu. Heureux qui suit toujours la loi de ses désirs! Heureux qui cueille, dans chaque saison de la » vie, les fruits qu'elle fait naître! c'est le vœu de la » sagesse; c'est le cri de la nature. Serez-vous insensibles et sourds à sa voix?

» Insensés, pourquoi laissez-vous faner ces fleurs » passagères que la jeunesse fait éclore? Cette gloire, » cette valeur que vante le monde, ne sont que de » vains noms, de vaines chimères; cette renommée » dont le bruit chatouille votre superbe oreille, n'est » qu'un écho, un songe, l'ombre d'un songe que le » moindre souffle fait évanouir.

» Jouissez sans inquiétude; que votre âme, sans » remords, s'abandonne à l'ivresse de vos sens: noyez » dans l'oubli vos chagrins et vos peines, et que jamais une triste prévoyance n'anticipe les maux » que l'avenir vous prépare: que le Ciel, à son gré, » menace et tonne, qu'il lance ses feux et ses traits, » riez du vain bruit de ses foudres impuissans: tranquilles au sein des plaisirs, n'écoutez que la sagesse » et la nature.

» Par ses chants harmonieux, l'Enchanteresse » endort le jeune Guerrier: un doux sommeil enchaîne et maîtrise ses sens; le tonnerre le plus affreux ne sauroit l'arracher à ce profond repos, » image de la mort: Armide sort du lieu qui la cache, et court sur lui dans l'ardeur de se venger.

» Mais quand elle a fixé sur lui ses regards, quand » elle a vu ce front calme et tranquille, ces lèvres » où repose le sourire, ces yeux dont le sommeil » même ne peut lui dérober l'éclat, elle s'arrête; » elle sent expirer sa colère. Assise auprès de lui,

» elle admire ses grâces, et demeure penchée comme
» Narcisse sur la fontaine qui réfléchit son image.

» Sur son voile elle recueille la sueur qui mouille
» les joues du Héros ; d'un souffle amoureux elle ra-
» fraîchit l'air qu'il respire : ce cœur plus dur que
» le diamant, plus froid que la glace, se fend, s'a-
» mollit, et déjà ne connoît plus que le feu de l'a-
» mour.

» Des fleurs qui croissent dans ces beaux lieux,
» elle forme de tendres mais d'indissolubles liens ;
» elle en serre les bras et les pieds de Renaud, le
» fait placer sur son char, et d'un vol rapide s'élève
» avec lui dans les airs.

» Ce n'est point à Damas, ce n'est pas dans ce
» Château funeste aux Guerriers Chrétiens, qu'elle
» déposera sa proie : honteuse de sa foiblesse, dévo-
» rée d'une flamme jalouse, elle va loin des rives
» connues, se cacher au sein de l'Océan, dans des
» lieux où jamais n'abordèrent nos vaisseaux : elle
» choisit pour son séjour une île déserte et solitaire,
» une de ces îles que nous appelons *Fortunées*.

» Sur la cime d'une montagne que couvrent des
» ombres épaisses, elle creuse un lac et bâtit un pa-
» lais : par la force de ses charmes, le penchant de
» la montagne est couvert de neige, pendant que le
» sommet est couronné de fleurs et de verdure.

» Là, dans un printemps éternel, Armide et Re-
» naud coulent des jours filés par la mollesse et les
» plaisirs ; c'est de cette prison lointaine et incon-
» nue que vous devez arracher le Héros. Autour de
» lui veillent des monstres que sa jalouse amante a
» chargés de le garder : il faut les vaincre ; vous au-
» rez un guide pour diriger vos pas, vous aurez des
» armes pour achever votre noble entreprise.

» A peine sortis de ce fleuve, vous trouverez une
» femme qui, dans l'âge le plus avancé, conserve
» toute la fraîcheur de la jeunesse : vous la recon-

» noîtrez à sa robe nuancée de mille couleurs, à ses » longs cheveux qui descendent sur son front. Avec » elle, vous franchirez les mers d'un vol plus rapide » que celui de l'aigle ou de l'éclair : elle sera encore » pour votre retour un guide fidèle et sûr.

» Au pied de la montagne où habite l'Enchante- » resse, vous verrez d'horribles serpens dresser en » sifflant leur tête menaçante, des sangliers aiguiser » leurs défenses, des ours, des lions prêts à vous dé- » vorer : mais au sifflement de cette baguette ils » craindront de vous approcher. Sur la cime vous » trouverez des dangers encore plus redoutables.

» Une fontaine y coule, dont l'onde pure et lim- » pide invite ceux qui la regardent à s'y désaltérer ; » mais dans son froid cristal, elle cache de secrets et » funestes poisons. Qui boit de ces eaux est surpris » d'une ivresse soudaine : son âme nage dans une » perfide joie, un rire insensé le tourmente et le » conduit à la mort.

» Fuyez, ah ! fuyez ces ondes cruelles, ces ondes » homicides ! Fuyez les mets délicieux offerts à votre » vue sur les gazons qui bordent cette fontaine ! » N'écoutez point les beautés infidèles qui vous ap- » pelleront d'une voix caressante : dédaignez leur » doux sourire, leurs regards séducteurs, et sans » balancer, entrez dans le palais de la Magicienne.

» Un tortueux labyrinthe, dans mille routes con- » fuses, y égareroit vos pas ; mais je vais, sur une » carte, vous tracer ces perfides détours : au milieu » du labyrinthe est un jardin enchanteur où tout » semble respirer l'amour : là, couchés sur de verts » gazons, le Héros et son amante s'entretiendront de » leurs feux.

» Dès qu'elle l'aura quitté, montrez-vous à sa vue; » présentez-lui un bouclier de diamant que je vais » remettre entre vos mains : il s'y verra, il y verra » les habits efféminés dont il est revêtu : la honte et

» le dépit s'allumeront dans son cœur, et en banni» ront un indigne amour.

» Rien n'arrêtera vos pas, tous les obstacles s'a» baisseront devant l'invincible puissance qui vous » guide : Armide elle-même ne peut prévoir votre » arrivée ; la main qui vous aura conduits prendra » soin d'assurer votre sortie et votre retour.

» Mais il faut que demain vous partiez aux pre» miers rayons du jour ; il est temps que vous vous » livriez au repos. » Il dit, et il mène ses hôtes dans l'appartement qui leur est destiné ; lui-même il se retire dans le sien, et laisse les deux Guerriers occupés de mille pensées et comblés de leur bonheur.

CHANT QUINZIÈME.

Déja l'aurore renaissante rappeloit les mortels à leurs travaux. Le sage va porter à ses hôtes la carte, le bouclier, et la baguette d'or qu'il leur a promis. « Allons, partez, leur dit-il, avant qu'un plus » grand jour éclaire l'univers; recevez ces gages de » ma tendresse et de votre triomphe. »

Déjà les deux Guerriers étoient levés; déjà ils avoient revêtu leur armure; ils suivent le Vieillard dans les routes ténébreuses que la veille ils ont parcourues avec lui; ils arrivent enfin au lit du fleuve: « Adieu, mes amis, leur dit-il, partez et soyez » heureux. »

L'onde se courbe sous eux, les soulève comme une feuille légère, et bientôt les dépose sur la rive: le premier objet qui s'offre à leur vue, c'est un vaisseau, et sur la poupe, la femme qui doit les guider.

Ses cheveux descendent sur son front; ses regards sereins et tranquilles annoncent la bienfaisance: son visage brille d'une céleste clarté. Les couleurs de sa robe, inconstantes et mobiles, changent sans cesse sous les yeux qui cherchent à les fixer.

Telles, aux rayons du soleil, varient les nuances qui colorent la gorge de l'amoureuse colombe: tantôt elle s'allume du feu des rubis, tantôt elle se peint des couleurs de l'émeraude: toujours brillante, jamais la même, elle étonne et charme les yeux.

« Heureux mortels, leur dit l'Inconnue, entrez » dans ce vaisseau sur lequel je brave l'Océan et ses

» dangers, les vents et les tempêtes : celui dont je » reconnois les lois, prodigue envers vous de ses fa- » veurs, m'ordonne de vous recevoir et de vous » guider. » Elle dit, et pousse vers le rivage la nef obéissante.

Les deux Guerriers s'embarquent, les voiles se déploient; le vaisseau vole, fidèle à la main qui le dirige : à peine il trace un léger sillon sur le torrent, dont les eaux grossies soutiendroient d'énormes bâtimens.

L'onde blanchit d'écume et murmure en se brisant : bientôt le lit du fleuve s'agrandit, ses flots roulent plus tranquilles, et enfin le fleuve même se perd dans l'abîme de l'Océan.

A peine ils voguent sur le sein de la mer émue, déjà les nues disparoissent, et l'aquilon, dont le souffle menaçant rassembloit les tempêtes, a cessé de gronder. Les vagues s'aplanissent; un léger zéphyr ride seulement la surface des eaux, et dans le ciel, plus riant et plus serein, le calme s'assied sur un trône d'azur.

Ascalon disparoît : bientôt Gaza offre ses murs que baigne l'Océan : Gaza s'étoit élevée sur les ruines d'une ville antique, dont elle n'étoit que le port : ses rivages sont couverts de tentes et de soldats.

Les deux voyageurs observent cet appareil menaçant; ils voient des cavaliers, des fantassins, qui vont de la ville à la mer, et de la mer à la ville, des chameaux, des éléphans, qui font voler le sable sous leurs pas; ils voient au fond du port des vaisseaux que l'ancre y tient encore attachés.

D'autres déploient leurs voiles; d'autres déjà font gémir sous la rame les vagues écumantes : « Ces » soldats, ces vaisseaux qui couvrent la terre et la » mer, ne sont encore, dit aux deux Guerriers la » femme qui les guide, qu'une partie des forces que » le monarque Égyptien va rassembler.

» Il attend du fond de son empire de nombreux » bataillons ; j'espère que vous serez rendus à l'ar- » mée Chrétienne avant que la sienne soit réunie » sous ses ordres, ou sous ceux du Guerrier qui » commande à sa place. »

Cependant, la nef légère vole sans crainte au milieu de la flotte ennemie, et bientôt la laisse derrière elle : tel le roi des airs, d'un essor audacieux, s'élève loin des vulgaires oiseaux.

Déjà Raffi, déjà Rhinocolure et ses sables arides, fuient loin derrière eux : ils découvrent ce promontoire fameux, dont la tête altière ombrage la mer qui le baigne, ce promontoire où reposent les cendres de Pompée.

Damiette se montre à leur vue, et ces bouches célèbres par où le Nil rend à la mer les eaux qu'il reçut du Ciel : ils voient ces murs, que le vainqueur Grec fonda pour les Grecs qui l'avoient suivi, et le Phare qui, aujourd'hui, s'unit au rivage, dont autrefois il étoit séparé par les flots.

Rhodes et Crète trop reculées vers le nord, se dérobent à leurs regards ; ils suivent l'Afrique et ses détours : cette contrée féconde et cultivée sur les bords de la mer, n'a dans l'intérieur que des sables stériles et des monstres. Ils côtoient la Marmorique, et ces rives où jadis Cyrène voyoit fleurir cinq grandes Cités ; et Ptolémaïs, et ces bords où dorment les eaux du fabuleux Léthé.

Il fuient loin de la grande Syrte et de ses rochers funestes aux navigateurs ; bientôt le Cap de Judecque et le détroit de Mâgre disparoissent à leurs yeux : d'un côté Tripoli s'élève sur le rivage ; de l'autre, Malte s'abaisse et se cache au milieu des flots qui l'entourent. Avec les autres Syrtes, ils laissent derrière eux Alzerbe, jadis le séjour des Lotophages.

Au fond d'un golfe, que forment deux montagnes, ils découvrent Tunis, la riche, la superbe

Tunis, que la Libye compte entre ses plus fameuses cités. La Sicile se montre assise au milieu des flots, et le promontoire de Lilibée cache dans les cieux son orgueilleuse tête. « Regardez de ce côté, » dit aux deux Guerriers leur sage Conductrice : » voilà les lieux où fut Carthage.»

L'altière Carthage n'est plus : à peine sur cette rive on retrouve quelque reste de ses débris. Les villes, les royaumes, tout meurt, tout a son tombeau : les plus superbes monumens, les plus pompeux édifices, tombent et disparoissent sous l'herbe et le sable qui les couvrent : et l'homme s'indigne d'être mortel ! ô folie ! ô chimère de l'ambition et de l'orgueil ! Ils voient Biserte, et plus loin la Sardaigne et ses rochers.

Ils franchissent les bords où jadis erroient les pasteurs Numides : ils trouvent Bugie, Alger, retraites infâmes des pirates, ils trouvent Oran, qui en doit être un jour la terreur. La Tingitane, cette terre féconde en lions et en éléphans, leur montre ses rives, où seront assis un jour les royaumes de Fez et de Maroc. Grenade est sur leur droite, et bientôt se dérobe à leur vue.

Déjà ils touchent à ce détroit que la fable compta parmi les travaux d'Alcide : sans doute la mer en courroux rompit autrefois les barrières que lui opposoit en ces lieux la nature, jeta Calpé d'un côté, Abyle de l'autre, et par un étroit canal sépara l'Europe de l'Afrique : ainsi tout cède, tout succombe sous les efforts du temps.

Le soleil avoit quatre fois éclairé l'univers depuis qu'ils avoient franchi un espace immense, et leur nef respectée des flots n'avoit été obligée de chercher un asile dans aucun port : ils passent le détroit et s'élancent dans l'Océan, qui, de son humide ceinture, embrasse l'univers étonné de sa grandeur.

Déjà Gades et ses rives fécondes, déjà la terre et ses montagnes ont disparu loin d'eux : rien n'existe plus pour eux que le ciel et les eaux : « Divine In-» connue, dit Ubalde, toi qui nous conduis sur ce » vaste abîme, dis-nous si jamais mortel pénétra » jusqu'ici? Dis-nous si, au-delà de ces mers, le » monde a encore des habitans?

» —Hercule, lui répond-elle, après avoir exterminé » les monstres de l'Afrique et de l'Espagne, après » avoir parcouru et conquis l'Europe et ses rivages, » Hercule n'osa braver l'Océan et ses dangers : il mar-» qua des limites à l'univers, et dans une sphère » trop étroite, il resserra l'audace et le génie des hu-» mains : mais le sage Ulysse, entraîné par un désir » curieux, dédaigna les bornes qu'il avoit posées.

» Il franchit ces colonnes redoutées, et déploya » sur l'Océan son vol audacieux : mais l'Océan » trompa son expérience et l'engloutit dans ses abî-» mes. Sa triste destinée est encore un secret caché » avec lui au fond des eaux, et qu'ignore l'univers : » si quelque autre mortel fut poussé par les vents sur » cette vaste mer, il a péri dans les flots, ou du » moins jamais il n'a revu les rivages de l'Europe.

» L'Océan est ignoré : des îles sans nombre, des » royaumes inconnus, sont baignés de ses flots : des » humains y habitent, et les terres y sont fécondes » comme les vôtres. La nature y verse ses bienfaits, » et le soleil y mûrit les moissons que sa chaleur a » fait éclore. —Dis-moi, reprend Ubalde, quelles sont » les lois, quel est le culte de ce nouvel hémisphère?

» — Chaque peuple y a ses rits, sa langue et ses » usages : les uns adorent des monstres ; d'autres » s'y font des dieux de la terre, du soleil et des » étoiles : quelques-uns, dans leurs abominables » festins, chargent leurs tables d'alimens funestes » et criminels : tous ces peuples, enfin, n'ont que » des mœurs barbares et un culte sacrilége.

» — Ainsi donc, ce Dieu qui descendit pour éclairer » la terre, veut cacher à ce monde infortuné les » rayons de sa lumière? — Non, le vrai culte un » jour régnera sur ces climats, et les arts y fleuri» ront avec les lois. Un pouvoir nouveau rappro» chera les deux hémisphères et rompra la barrière » qui les sépare.

» Un temps viendra que les colonnes d'Hercule ne » seront qu'une fable méprisée par l'intrépide nau» tonier. Ces mers lointaines, et encore sans nom, » ces empires inconnus, seront célèbres dans votre » Europe : un jour, le plus hardi des vaisseaux par» courra cet Océan qui embrasse le monde. Vain» queur de tous les obstacles, il mesurera la terre; » et rival du soleil, il visitera tous les lieux que cet » astre éclaire dans sa course.

» Du sein de la Ligurie s'élevera un mortel, qui » osera le premier affronter le courroux de ces mers » inconnues : ni les vents déchaînés, ni l'onde en » furie, ni la crainte des dangers qui l'attendent sous » de nouveaux cieux, ni mille objets enfin de ter» reur et d'alarmes ne pourront étonner son âme » intrépide, ni enchaîner son audace.

» Ce sera toi, généreux Colomb, qui, vers un » pôle nouveau, dirigeras tes voiles fortunées; à » peine la renommée, dont les yeux sans nombre » sont ouverts sur tous les climats, pourra suivre ton » vol; à peine ses mille voix pourront chanter une » partie de tes aventures. Qu'elle célèbre Alcide et » Bacchus; qu'elle vante leurs fabuleux exploits; il » suffit pour ta gloire qu'elle effleure les tiens; un » seul de tes travaux mérite d'occuper les veilles de » l'historien et du poète. »

Elle dit, et dirige sa course vers le couchant; elle revient ensuite vers le midi. Le soleil devant eux va se plonger dans les ondes, et derrière eux il recommence sa course. La nouvelle aurore répan-

doit ses humides clartés, lorsque, dans un lointain obscur, s'offrit à leurs regards une montagne qui cachoit sa tête dans les nues.

Ils approchent; les ombres s'éclaircissent, la montagne s'allonge en pyramide, et de son sommet sortent des torrens de fumée. Telle paroît cette masse brûlante qui fait gémir Encelade sous son poids.

D'autres îles, d'autres montagnes, élèvent non loin de là leurs têtes moins altières; ce sont les îles où l'antiquité plaça le séjour du bonheur. Là, disoit-on jadis, sous un ciel bienfaisant, la terre produit sans effort et sans culture; là vigne d'elle-même y offre ses raisins à la main qui veut les cueillir.

Jamais l'olivier n'y trompa les espérances que fit naître sa fleur; le miel y découle du creux des arbres; les sources d'eau vive y jaillissent du sein des rochers, et serpentent avec un doux murmure entre des gazons toujours verts. Les zéphyrs, les rosées y tempèrent les ardeurs de l'été : là est le séjour des ombres fortunées.

« Enfin, dit aux deux Guerriers leur sage Conductrice, nous touchons au terme de nos vœux :
» voilà ces îles de la Fortune, si vantées et connues
» si peu; sous un ciel si riant, une heureuse fécondité les embellit; mais à ce fonds de vérité, combien on a mêlé de récits fabuleux! » Ils approchent de la première de ces îles.

« O toi qui nous guides, dit alors le jeune Danois, permets que je descende sur cette rive inconnue, que j'observe ses habitans, et leur culte et leurs mœurs : avec quel plaisir un jour je raconterai les merveilles que j'aurai vues, et je dirai aux sages avides de m'entendre : j'y étois moi-même!

» — Ce désir est digne de toi; mais les célestes décrets opposent à tes desseins une loi sévère et immuable. Nous sommes loin encore du terme

» que l'Éternel a marqué pour la découverte de ces
» régions ; il ne vous est pas permis de révéler à vo-
» tre monde les secrets que lui cache l'Océan.

» Plus heureux que les navigateurs vulgaires, il
» vous est donné de voguer sur ces mers, de des-
» cendre dans les lieux où languit le généreux Re-
» naud, et de le ramener dans votre hémisphère.
» Bornez-là vos vœux ; les porter plus haut, ce se-
» roit offenser le Ciel et lutter contre les destins. »
Elle se tait : la première île paroît s'abaisser, et la
seconde s'élever à leur vue.

Huit autres leur succèdent : des intervalles égaux les séparent toutes et les divisent : il y en a sept qui offrent aux yeux, des maisons, des champs cultivés et les traces des humains. Trois sont désertes encore ; les forêts et les montagnes qui les couvrent ne servent que d'asile aux animaux sauvages.

Dans l'une de ces dernières, le rivage se courbe et s'abaisse ; deux hauteurs qui le serrent et l'embrassent, y forment un bassin où l'onde vient se briser au pied d'un rocher. A l'entrée du port s'élèvent deux rocs sourcilleux qui semblent appeler les navigateurs.

Sous leur vaste abri, la mer repose en silence : le port est couronné de sombres forêts. Dans l'enfoncement est une grotte obscure et profonde, que tapisse un lierre, et où coule une onde fraîche et limpide. Là, jamais un lien n'enchaîna la barque légère ; jamais vaisseau n'y reposa sur son ancre. C'est dans cet asile calme et solitaire qu'aborde la Conductrice des deux Guerriers.

« Vous voyez, leur dit-elle, cet immense édifice
» qui presse le sommet de la montagne : c'est là,
» qu'au milieu des fêtes et dans l'ivresse des plai-
» sirs, languit le défenseur des Chrétiens. Demain,
» aux premiers rayons du jour, vous y monterez par
» ce sentier. Ce retard pèse à votre impatience ;

» mais ce n'est qu'au lever de l'aurore que vous ob-
» tiendrez le succès de vos vœux.

» Pendant que le jour luit encore, vous pouvez » avancer jusqu'au pied de la montagne. » Soudain les deux Guerriers s'élancent sur la rive désirée, et d'un pas rapide, ils arrivent au terme que leur guide leur a marqué : le soleil avoit encore une longue carrière à parcourir avant que d'éteindre ses feux dans l'Océan.

Au milieu des ruines et des débris, ils voient un sentier qui conduit à ce fatal palais : le pied de la montagne est couvert de neige et de frimas : plus loin, un vert gazon est émaillé de fleurs; des arbres les couvrent de leur ombrage : les lis et les roses y naissent au milieu des glaces. Tout y atteste un pouvoir magique, vainqueur de la nature.

Les deux Guerriers s'arrêtent au pied de la montagne, dans un lieu désert et sauvage, qu'une ombre épaisse environne. Dès que le soleil eut doré le ciel de ses premiers rayons : Allons, allons, s'écrièrent-ils tous deux; et pleins d'une nouvelle ardeur, ils reprennent leur route : mais soudain un affreux dragon s'élance, et vient en rampant leur disputer le passage.

Son corps est couvert d'écailles jaunissantes; il dresse sa tête altière; son col est gonflé de colère, la flamme étincelle dans ses yeux, et de sa gueule sortent des vapeurs empoisonnées : tantôt il se ramasse et se replie : tantôt il s'allonge et traîne après lui ses tortueux anneaux; mais rien ne peut arrêter les pas des deux Guerriers.

Le Danois tire son épée, il veut percer le serpent : « Que fais-tu, s'écrie Ubalde? Qu'oses-tu ten-» ter? Crois-tu que ton bras puisse triompher de ce » gardien terrible? » Il dit, et de la baguette d'or il frappe les airs : soudain le monstre fuit épouvanté.

Plus loin rugit un lion menaçant : sa crinière se

hérisse, de sa queue il bat ses flancs, et s'excite à la colère : sa gueule sanglante s'ouvre pour dévorer sa proie ; mais à la vue de la baguette, un secret effroi glace sa fureur et le met en fuite.

Une foule de monstres succèdent, plus difformes, plus terribles : jamais le Nil, sur ses bords, ne vit errer rien de plus affreux. Jamais l'Hyrcânie dans ses forêts, jamais l'Afrique dans ses déserts, n'enfantèrent rien de plus sauvage.

Mais tout tremble, tout fuit à la vue, au sifflement de la magique baguette. Les deux Guerriers vainqueurs, ne trouvent plus d'obstacles, que les précipices et les glaces.

Mais bientôt ils ont franchi ces rudes et pénibles sentiers. Le sommet de la montagne offre à leurs yeux une plaine riante sous un ciel pur et serein ; un air délicieux y est parfumé par les fleurs et rafraîchi par les zéphyrs ; leur haleine toujours égale, n'y reçoit point du soleil le mouvement ou le repos.

L'été n'y darde point ses feux ; l'hiver ne s'y arme point de glaces : les nuages n'y troublent point la sérénité des airs : un azur éternel y embellit les cieux : sur des gazons toujours verts, brillent des fleurs toujours nouvelles. Les arbres y conservent un immortel feuillage. Un palais enchanté s'élève dans ces beaux lieux, et paroît le trône du Monarque qui règne sur ces monts et sur ces mers.

Dans une route semée de fleurs, les deux Guerriers s'avancent à pas lents, et quelquefois ils s'arrêtent. Une fontaine qui jaillit du sein d'un rocher, offre à leur bouche altérée une onde pure et limpide : ses flots se divisent en mille rameaux, et par des routes secrètes vont abreuver les plantes et les fleurs.

Bientôt ils se réunissent dans un canal profond, roulent en murmurant sous l'ombre épaisse des arbres qui les couvrent. Le cristal transparent réflé-

chit tous les objets qui l'environnent : sur ses rives, un tendre gazon offre aux voyageurs un lit de verdure.

« Voilà, disent-ils, la fontaine du rire, voilà cette » fontaine funeste qui coule pour le malheur des » mortels : mettons un frein à nos désirs, et crai- » gnons l'illusion de nos sens. Fermons, fermons » l'oreille aux chants des sirènes qui vont tenter de » nous séduire. » Cependant ils avancent jusqu'à l'endroit où les eaux se répandent dans un vaste bassin et y forment un lac.

Sur la rive, une table élégamment servie, offre à leur vue les mets les plus délicieux, deux Nymphes, d'un air voluptueux, folâtrent dans les eaux; elles s'y défient à la nage; quelquefois elles s'y plongent tout entières, et en reparoissant, découvrent de nouveaux trésors.

Les cœurs des Guerriers sont émus à leur aspect : ils s'arrêtent pour les contempler; elles continuent leur badinage : enfin, l'une des deux s'élève sur la surface du lac, et présente à leurs yeux sa gorge d'albâtre et des appas encore plus secrets. Le reste de son corps paroît à demi sous le voile liquide dont il est entouré : l'eau dégoutte de sa blonde chevelure.

Telle paroît l'étoile du matin, tout humide de rosée : ou telle autrefois on vit la mère d'Amour sortir de l'écume féconde des mers. Ses regards distraits errent sur la rive; elle feint d'apercevoir pour la première fois les deux étrangers : le rouge de la pudeur vient colorer ses joues.

Elle détache ses cheveux qu'un nœud rassembloit sur sa tête; ils tombent, et couvrent d'un voile d'or l'ivoire de son cou : que de charmes disparoissent! mais un charme nouveau les remplace, elle reporte sur les deux Guerriers des yeux où la honte se mêle à la joie.

Elle rit, elle rougit, et le ris sur ses lèvres s'embellit du fard de la pudeur. Enfin, d'une voix touchante, et qui pourroit amollir les cœurs les plus durs : « Heureux étrangers, leur dit-elle, qu'un des-
» tin propice conduit dans le séjour de la félicité !

» Vous trouverez dans cet asile un abri contre les
» orages de la vie, et l'oubli de vos peines; vous y
» goûterez les plaisirs que jadis, au siècle d'or, goû-
» tèrent les humains libres encore du joug des lois.
» Quittez, quittez des armes désormais inutiles : sus-
» pendez-les dans le Temple du Bonheur : vous ne
» servirez ici que sous les drapeaux de l'Amour.

» Ces gazons, cette verdure, seront le théâtre de
» vos combats : nous allons vous présenter à la beauté
» qui règne dans ces lieux : elle y comble les désirs
» de ceux qui sont soumis à ses lois. Destinés à ses
» plaisirs, vous vous enivrerez dans ses bras d'une
» volupté suprême : mais commencez par vous bai-
» gner dans cette onde, et réparez à cette table vos
» forces épuisées. »

Ainsi parloit l'une des Nymphes : l'autre, de ses gestes, de ses regards, accompagnoit son discours. Ainsi, dans une fête champêtre, la jeune bergère marie ses pas aux accords de la musette; mais les deux Guerriers sont insensibles à ces perfides caresses : cet aspect séduisant, ces accens enchanteurs, chatouillent leurs sens et ne peuvent atteindre à leur âme.

Si l'attrait du plaisir éveille les désirs, soudain la raison s'arme pour les combattre, les arrête et les étouffe. Ils vont au palais achever leur victoire, et les Nymphes dédaignées cachent dans les eaux leur dépit et leur honte.

CHANT SEIZIÈME.

Le pompeux édifice est d'une forme circulaire. Son vaste contour embrasse un jardin dont jamais les jardins les plus fameux n'égalèrent les beautés : dans un ordre confus, les démons formèrent autour mille secrets réduits, mille charmans asiles. C'est au milieu de ce tortueux dédale qu'est cachée une impénétrable enceinte.

Cent portes y conduisent ; les deux Guerriers entrent par la plus grande : elle est d'argent, et roule sur des gonds de l'or le plus pur. Des figures en relief la décorent et fixent les regards des deux voyageurs étonnés, moins de la matière que du travail. Leurs yeux trompés croient qu'elles respirent, et leurs oreilles s'ouvrent pour recevoir les sons qu'elles semblent prononcer.

On y voit Alcide filant aux pieds d'Omphale : le vainqueur des enfers, le destructeur des monstres, manie la quenouille et le fuseau. L'Amour le regarde et sourit à sa métamorphose. D'une main foible et tremblante, la beauté qui le captive soulève ses armes homicides, et se couvre de la peau du lion de Némée, dont la rudesse paroît offenser ses membres délicats.

Plus loin une mer agitée roule ses flots blanchis d'écume : deux flottes armées l'une contre l'autre s'en disputent l'empire. L'onde étincelle et s'allume ; d'un côté Auguste et ses Romains ; de l'autre, Antoine et les peuples de l'aurore.

On diroit que les Cyclades, arrachées de leurs fondemens, nagent sur la surface des eaux, ou que des montagnes se heurtent contre des montagnes : le fer et la flamme volent de tous côtés : la mer est



É Rogier del. Danoi.

[illegible] du [illegible] de [illegible]

teinte de sang et couverte de débris : le combat est encore douteux ; mais on voit fuir la Reine étrangère.

Antoine fuit ! Antoine oublie le sceptre de Rome et l'empire du monde !.... Non.... il ne fuit pas.... son courage ne connoît point la crainte. . . . . ; il suit seulement Cléopâtre qui fuit et l'entraîne. Vous le voyez frémir, tout à la fois, d'amour, de honte et de rage : ses yeux se reportent tour à tour sur le combat cruel, et sur le vaisseau qui emporte l'objet de sa flamme.

Enfin, caché dans les détours du Nil, il attend la mort dans les bras de son amante. La vue de la beauté qui l'enflamme semble charmer la douleur de sa perte. Les deux Guerriers détachent enfin leurs regards de ces merveilleux tableaux et entrent dans le labyrinthe.

Tel on voit le Méandre, incertain dans son cours, se jouer sur ses rives : tantôt il remonte vers sa source ; tantôt il descend vers la mer, et ses flots qui fuient retrouvent ses flots qui reviennent. Tels et plus confus encore sont les détours du magique palais ; mais la carte fatale, présent du sage Vieillard, en révèle les issues, et en trace les routes les plus secrètes.

A travers mille tortueux sentiers, les deux Guerriers arrivent enfin au jardin enchanté : il offre à leur vue des eaux dormantes et des ruisseaux qui roulent sur un sable d'argent leur mobile cristal, des fleurs, des arbustes, des gazons, des coteaux que le soleil dore de sa lumière, des vallons que couvre un ombrage délicieux, des grottes et des forêts d'éternelle verdure : l'art qui créa ces beautés y ajoute encore par les soins qu'il prend de se cacher.

A l'heureux désordre qui règne en ces lieux, on croiroit qu'ils doivent tout à la nature ; on croiroit du moins que la nature a voulu jouer l'art et l'imi-

ter à son tour. L'air docile aux lois d'Armide, porte partout une chaleur féconde, et appelle dans les rameaux la séve obéissante : avec des fruits toujours mûrs, les arbres donnent des fleurs toujours nouvelles.

Sur le même tronc, sous la même feuille, la figue mûrit à côté de la figue naissante ; la pomme qui jaunit voit croître une pomme encore verte : la vigne sur les coteaux élance ses rameaux tortueux, et près d'une grappe qui fleurit étale une grappe déjà toute brillante d'un divin nectar.

Les oiseaux amoureux, sous des berceaux de verdure, soupirent leurs plaisirs et leurs peines : les ondes et les feuilles, mollement agitées par les zéphyrs, s'accordent à leur ramage, et leur harmonieux murmure accompagne leurs chants.

Parmi ces chantres ailés, il en est un dont le plumage est varié de mille couleurs : son bec a l'éclat de la pourpre ; sa langue forme des sons qui ressemblent aux nôtres; il commence à chanter, tous se taisent pour l'entendre, et les vents dans les airs retiennent leurs haleines.

« Vois cette rose naissante, que colore un mo- » deste incarnat : à peine elle entr'ouvre sa prison : » moins elle se montre, plus elle est belle : mais » déjà plus hardie, elle étale les trésors de son sein : » tout à coup elle languit : ce n'est plus cette fleur » qu'envioient mille beautés, et que mille amans » brûloient d'offrir à leurs maîtresses.

» Ainsi un seul jour voit flétrir la fleur de notre » vie : le printemps vient ranimer la nature, mais » notre jeunesse fuit pour ne revenir jamais. Cueil- » lons la rose dès le matin, le soir elle sera fanée : » cueillons la rose d'amour ; aimons tandis que nous » pouvons être aimés à notre tour. »

Il se tait : tous les oiseaux reprennent leur ramage : les tourterelles redoublent leurs baisers

amoureux : tout brûle, tout s'enflamme. Le chêne et le laurier les arbustes et les plantes, la terre même et les eaux, tout respire l'amour et ressent sa puissance.

Au milieu de cette tendre mélodie, au milieu de tant d'objets voluptueux, les deux Guerriers s'avancent : toujours plus austères, ils ferment leurs âmes à l'attrait du plaisir : leurs yeux errent à travers le feuillage : un nouvel objet a frappé leur vue : ils croient voir.... ils voient Armide et son amant. Elle est couchée sur le gazon; Renaud est couché dans ses bras.

Son voile ne couvre plus l'albâtre de son sein; ses cheveux épars sont le jouet des zéphyrs; elle languit d'amour : sur ses joues enflammées, brille une sueur voluptueuse qui l'embellit encore. Dans ses prunelles humides pétille le feu du plaisir. Tel brille un rayon de lumière dans le cristal des eaux. Sa tête est penchée sur Renaud, qui, renversé dans ses bras, a les yeux attachés sur les siens.

De ses regards avides, il dévore son amante, et, en la dévorant, il se mine et se consume. Elle s'incline vers lui, elle lui donne des baisers de flamme, elle en couvre et ses yeux et ses lèvres; il lui semble que son âme s'envole et passe dans le sein de son amante. Les deux Guerriers, de l'asile qui les cache, contemplent leurs jeux et leur ivresse.

Au côté de Renaud pendoit un miroir, confident discret des amoureux mystères : Armide se lève, elle met le cristal entre les mains de son amant; ses yeux tout brillans de plaisir, y cherchent son image; Renaud fait son miroir des beaux yeux de sa maîtresse.

Armide est fière de son empire, Renaud l'est de ses fers; elle ne voit qu'elle-même, il ne voit qu'elle : « Tourne, lui disoit-il, ah! tourne sur moi ces re» gards qui portent dans mon âme l'ivresse du bon-

» heur ! C'est dans mon cœur que tu verras ton » image ; l'amour d'un trait de flamme l'y grava » bien mieux que ne la rend cet infidèle miroir.

» Cruelle ! tu me dédaignes ; un vil mortel est in » digne de fixer tes yeux et ta pensée ; ne contem- » ple que ce Ciel qui s'embellit de tes charmes, et » ces astres jaloux qu'efface ta beauté. »

Armide sourit, mais toujours elle s'admire et compose sa parure ; elle rappelle sur sa tête ses cheveux errans, les entrelace, les tresse, les arrondit en boucles ; et les fleurs qu'elle y mêle, brillent comme l'émail enchâssé dans l'or. Elle marie la rose aux lis de son sein, et se couvre de son voile.

Le paon superbe étale avec moins de complaisance l'orgueil de son plumage. Iris est moins belle, quand son humide écharpe se dore des rayons du soleil. Mais rien n'égale l'éclat de sa ceinture : elle-même travailla ce merveilleux tissu ; nulle autre main que la sienne n'eût pu allier ensemble les matières qui le composent.

Là sont les tendres dédains, les attrayans refus, l'ivresse de la volupté, son calme heureux, le sourire, les mots entrecoupés, les larmes du plaisir, les baisers et les soupirs ; elle-même, à un feu magique, les avoit unis et confondus : jamais elle ne quitte sa ceinture ; la nuit, dans les bras du repos, elle est autour d'elle : Amour quand il la réveille l'y laisse encore, et n'en est que plus heureux.

Enfin, elle donne à Renaud un tendre.... un dernier baiser ; le jour la rappelle dans son palais pour s'y livrer à ses magiques mystères. Son amant ne peut suivre ses pas, ni pénétrer dans sa retraite : enchaîné dans ces jardins enchantés, il y erre tout le jour au milieu des bois, et seul avec les animaux qui les habitent.

Mais, quand l'ombre avec le silence revient fa-

voriser les amoureux larcins, un même asile les rassemble et devient le confident de leur bonheur. Dès qu'Armide a disparu, les deux Guerriers sortent du secret qui les cache, et se montrent à Renaud revêtus de leur pompeuse armure.

A peine l'éclat de l'acier a frappé ses regards, son feu se rallume, l'ardeur des combats rentre dans son âme; sa molle langueur se dissipe, il sort de l'ivresse et de l'assoupissement du plaisir.

Tel un généreux coursier, après avoir triomphé dans les champs de la gloire, est condamné à un vil repos; il erre au milieu des pâturages, et près de la cavale amoureuse, il languit et se consume. Mais, si la trompette guerrière a frappé son oreille, s'il a vu étinceler l'acier, soudain par ses hennissemens, il réveille son courage; déjà il brûle de s'élancer dans la plaine, déjà il appelle le guerrier qui doit guider son audace.

Cependant Ubalde s'approche, et présente aux yeux de Renaud le bouclier de diamant; le Héros y porte ses regards; il y voit les honteux ornemens dont il est couvert, ces cheveux parfumés, ces boucles voluptueusement flottantes, cette épée jadis l'instrument de sa gloire, chargée maintenant d'un luxe odieux, et devenue pour lui une vaine parure.

Il se cherche lui-même, et se reconnoît à peine. Ainsi, quand nous sortons des bras du sommeil, l'âme encore pleine des illusions et des songes qui l'ont agitée, s'examine et travaille pour se retrouver. Bientôt il ne peut plus soutenir sa vue : ses regards s'attachent à la terre : l'œil morne et la tête baissée, plein de trouble et de confusion, il se jetteroit dans la mer, et dans les flammes; il s'abîmeroit dans le centre de la terre pour y cacher sa honte.

Ubalde, enfin, lui adresse ce discours : « Toute l'Asie, toute l'Europe, sont en feu : quiconque

» aime la gloire, quiconque adore Jésus-Christ, » combat aujourd'hui dans les plaines de Syrie. Toi » seul, ô fils de Berthold ! toi seul caché dans des » lieux ignorés, au-delà des limites du monde, tu » languis au sein d'un indigne repos ! Vil esclave d'une » femme, seul tu es tranquille au milieu des mouve- » mens qui bouleversent l'univers.

» Quel sommeil, quelle léthargie a donc assoupi » ta valeur ? quelle foiblesse a flétri ton courage ? » Allons, réveille-toi ! le Camp te demande, Gode- » froi t'appelle, la Fortune et la Victoire t'attendent » pour te couronner. Viens, généreux Guerrier, viens » achever une entreprise dont le sort est attaché à » ton bras. Que cette secte impie, que tu as déjà » ébranlée, tombe anéantie sous tes inévitables » coups. »

Il se tait : Renaud demeure un moment confus, immobile, et sans voix : mais enfin un généreux dépit, enfant du courage et de la raison, s'empare de son âme et en bannit la honte. Un feu brillant allume ses joues et les enflamme ; il déchire ses vains ornemens, cette indigne parure, marque honteuse de son esclavage.

Plein d'une ardeur impatiente, avec les deux Guerriers, il sort du labyrinthe et de ses perfides détours. Cependant, Armide voit le gardien terrible de son palais étendu sur la poussière ; un cruel soupçon vient alarmer son cœur : bientôt des indices trop certains lui révèlent la perte de son amant ; elle le voit, hélas ! fuir d'un pas rapide loin de sa douce prison.

Elle veut lui crier : « Ah ! cruel, dans quelle so- » litude tu me laisses ! » Mais la douleur ferme le passage à sa voix, ses tristes accens reviennent retentir sur son cœur, et augmentent l'amertume dont il est rempli : malheureuse ! un pouvoir plus grand que le tien t'arrache ton bonheur et tes plai-

sirs. Elle le sent : en vain pour l'arrêter elle essaie les ressources de son art.

Elle connoît ces mots terribles que, d'une bouche profane, une Thessalienne murmure sur ses montagnes; elle connoît ces magiques accens, qui peuvent, dans leur cours, arrêter les sphères célestes, et arracher les ombres de leurs noires prisons : mais l'enfer ne répond plus à sa voix. Elle renonce aux enchantemens, et veut tenter si les larmes, si les prières d'une beauté humiliée, ne pourront pas plus que les secrets de la magie.

Elle n'écoute plus l'honneur; elle court et se précipite sur les pas de Renaud : où sont, hélas! ses triomphes? qu'est devenue sa fierté? Jadis d'un coup d'œil, elle troubloit tout l'empire de l'Amour; armée d'orgueil et de dédains, elle embrasoit les cœurs et ne sentoit que de la haine : vaine de ses appas, elle ne vouloit des adorateurs que pour avoir des esclaves.

Maintenant trahie, abandonnée, elle suit l'ingrat qui la fuit et la méprise; elle cherche à relever par ses pleurs sa beauté dédaignée. Les neiges, les précipices ne peuvent arrêter ses pas. Des messagers fidèles la devancent, et vont porter à Renaud ses larmes et son désespoir. Enfin, elle arrive au moment où le Héros touche au rivage.

Éperdue, hors d'elle-même, elle s'écrie : « O toi » qui m'enlèves la moitié de ma vie, cruel, prends » celle qui me reste, ou rends-moi celle que tu m'ar» raches, ou frappe-les toutes deux à la fois! Arrête! » arrête! Entends du moins les derniers mots que » ma bouche prononce! Ce n'est point un dernier » baiser que je te demande; garde-le pour une plus » heureuse amante : Barbare, que crains-tu si tu » m'attends! Tu as pu me fuir, tu pourras être sourd » à ma voix. »

« Seigneur dit Ubalde, il n'est plus digne de toi,

» de te refuser à ses derniers adieux. Elle vient ar-
» mée de la beauté, de la prière et des larmes. Quel
» triomphe, si tu peux la voir, l'entendre et te vain-
» cre toi-même? C'est ainsi que la raison maîtrise
» les sens, c'est dans les combats qu'elle se raffine
» et s'épure. »

Renaud s'arrête; elle approche haletante, baignée de larmes, abîmée dans la douleur, mais plus belle par sa douleur même. Ses yeux tombent sur le Héros et s'y reposent : soit dépit, soit rêverie, soit timidité, elle ne lui parle point encore; lui-même ne la fixe point ou ne jette sur elle que des regards dérobés, tardifs et honteux.

Malgré sa douleur, Armide toujours fidèle à l'artifice et à la ruse, par de foibles soupirs, tente d'amollir son cœur, et le prépare à recevoir ses plaintes : tel un chantre harmonieux prélude d'abord, et monte les âmes au ton de l'air qu'il va chanter.

Enfin, elle exhale en ces mots son désespoir :
« N'attends pas de moi, cruel, les prières qu'une
» amante adresse à son amant : ces doux noms ne
» sont plus faits pour nous..... Barbare ! si ton cœur
» les dédaigne, si tu abhorres jusqu'au souvenir de
» notre flamme, du moins écoute l'objet de ta haine.
» Un ennemi n'est pas toujours sourd aux prières de
» son ennemi : tu peux m'accorder la faveur que je
» te demande, et me garder tous tes dédains.

» Si tu me hais, si cette haine fait ton bonheur,
» jouis de cet affreux sentiment : je ne viens point
» te l'arracher : tu le crois juste, il l'est sans doute :
» moi aussi j'ai détesté tes Chrétiens; j'ai fait plus,
» je t'ai détesté toi-même. Je naquis Musulmane,
» je me fis un devoir d'accabler une Puissance en-
» nemie; je t'ai poursuivi, j'ai juré ta perte, je t'ai
» entraîné dans ces déserts inconnus, loin du monde
» et loin des combats.

» A ces crimes, ajoute un crime plus funeste,

» plus affreux pour toi : j'ai séduit ton cœur ; je t'ai » fait connoître l'amour et ses feux...... O forfait » odieux, et que tu ne saurois trop punir! je t'ai » livré mon honneur et mon innocence : esclave sous » tes lois, je t'ai prodigué des charmes pour lesquels » mille amans avoient vainement soupiré.

» Venge-toi; pars, abandonne ces lieux jadis si » chers à ton cœur; va, franchis les mers. Par tes » combats, par tes travaux, anéantis nos autels et ma » croyance : moi-même je t'armerai contre elle..... » Ma croyance! ah! ce n'est plus la mienne, cruelle » idole de mon cœur! je ne connois plus que toi; » seul, tu es mon maître et mon Dieu!

» Je ne te demande qu'une grâce, une faveur lé- » gère : permets que je suive tes pas : le brigand ne » laisse pas derrière lui sa proie. Un vainqueur mène » ses captifs enchaînés à son char : qu'Armide soit » à ton triomphe un ornement de plus; que tes » Chrétiens me comptent au nombre de tes victimes; » que cette fière beauté, qui méprisa ta jeunesse, » aille, à la vue de ton camp, traîner tes fers et » souffrir tes dédains.

» Vile esclave! eh! pourquoi nourrir encore cette » chevelure qui, pour toi, n'a plus d'attraits? Je » couperai ces tresses inutiles : je veux que tout en » moi annonce mon esclavage. Dans l'horreur des » batailles, au milieu d'une foule ennemie, je sui- » vrai tes pas; j'ai le courage, j'aurai la force de » conduire tes coursiers et de porter tes traits.

» Je serai ton écuyer; je serai, si tu veux, ton » rempart; je prodiguerai ma vie pour défendre la » tienne. Avant que d'arriver à toi, il faudra que le » fer de tes ennemis perce mon sein et le déchire. » Peut être il n'en sera pas un seul assez barbare » pour vouloir, aux dépens de mes jours, couper la » trame des tiens. Peut-être en faveur de cette beauté » que tu méprises, ils oublieront la vengeance.

» Hélas ! malheureuse ! où s'égare mon orgueil ? » Je vante encore une beauté dédaignée, et qui ne » peut te fléchir. » Elle vouloit continuer, mais des ruisseaux de larmes coulent de ses yeux : elle veut saisir la main du Héros, ou embrasser ses genoux ; mais il recule et triomphe : l'amour ne peut plus rentrer dans son cœur, et ses yeux sont fermés aux larmes.

Si l'amour n'a pu rallumer sa flamme première, la pitié du moins, d'un feu plus chaste, l'échauffe et l'amollit : son âme est attendrie, mais il captive sa sensibilité ; et sous de tranquilles dehors, il cache les mouvemens qui l'agitent.

« Armide, lui dit-il, je partage ta douleur : que » ne puis-je éteindre dans ton sein l'ardeur fu- » neste qui le dévore ! La haine, le dédain ! ah ! ce » ne sont pas les sentimens que j'éprouve : j'oublie » l'injure et je ne veux point de vengeance. Tu ne » seras point mon esclave, tu n'es point mon enne- » mie. Ton cœur s'est égaré ; tu as été extrême, et » dans ta haine et dans ton amour.

» Mais quoi ! ce sont là de vulgaires foiblesses, et » ton excuse est dans ta loi, dans ton sexe et dans » ton âge. Et moi aussi j'ai partagé tes erreurs : eh ! » si je te condamnois, de quel droit pourrois-je » m'absoudre ? Non, dans mes disgrâces, dans mes » prospérités, ton souvenir sera toujours cher à mon » cœur ; et tant que l'honneur et mon culte me le » permettront, je serai encore ton Chevalier.

» Mettons, mettons un terme à nos égaremens et » à notre honte : ensevelissons dans ces déserts in- » connus le souvenir de nos foiblesses. Puissent ces » jours malheureux être retranchés du nombre de » mes jours ! Puissent l'Europe et le reste de notre » hémisphère, ignorer toujours cette indigne partie » de mon histoire ! Et toi-même efface de la tienne » un trait qui flétriroit ta beauté, tes vertus et l'é- » clat de ta naissance.

» Adieu : vis en paix dans ces lieux ; il ne t'est » plus permis de suivre mes pas. Demeure, ou par » une autre route va retrouver le repos dans le sein » de la sagesse. » Pendant qu'il parle, Armide inquiète, agitée, lance sur lui des regards sinistres et dédaigneux : enfin elle éclate en ces mots :

« Non, tu n'es point le fils de la belle Sophie, tu » n'es point le sang des Héros dont tu prétends sortir : la mer en courroux t'enfanta au milieu des » orages, le Caucase te nourrit dans ses affreux ro- » chers, et tu suças le lait d'une tigresse d'Hyrcanie : » pourquoi dissimuler encore ? L'insensible, a-t-il » montré un mouvement de pitié ? A-t-il changé de » couleur ? A-t-il du moins donné une larme, un » soupir à mon désespoir ?

» Mais, où m'arrêtai-je ? Le barbare insulte à ma » douleur. Il veut être mon chevalier, et il me fuit, » il m'abandonne ! Vainqueur humain, bienfaisant, » il daigne oublier mes offenses, et pardonner mes » erreurs ! Philosophe austère, il me donne des con- » seils, et sa chaste raison gourmande mon amour ! » O Ciel ! ô Mahomet ! vous souffrez ces impies, et » vous foudroyez nos tours et vos temples !

» Va, cruel, va, je te rends cette paix que tu me » laisses : cours, ingrat, où l'injustice t'entraîne ; » mon ombre attachée à tes pas te suivra sans cesse : » nouvelle furie, armée de torches et de serpens, ma » rage égalera mon funeste amour. S'il faut que tu » échappes au courroux des flots, que vainqueur » des ondes et des écueils, tu arrives enfin sur le » théâtre de cette guerre impie, bientôt baigné dans » ton sang, environné des ombres de la mort, tu » paieras mon désespoir et mes larmes.

» Souvent, à ton dernier soupir, tu invoqueras » Armide.... je l'entendrai.... » Elle vouloit achever; la douleur éteint sa voix, et en étouffe les derniers sons : elle tombe presque sans vie ; une sueur froide

et glacée coule sur ses membres, et ses yeux se ferment à la lumière.

Tes yeux se ferment, Armide! le Ciel impitoyable refuse à ta douleur une consolation dernière : ah! malheureuse, ouvre tes yeux, et tu verras des larmes couler de ceux du cruel qui t'abandonne. Ah! si tu pouvois l'entendre! quelle douceur ses soupirs porteroient dans ton âme! Il te donne tout ce qu'il peut, et les derniers regards qu'il t'adresse sont des regards de pitié.

Que fera-t-il? Doit-il laisser cette infortunée mourante sur un sable désert? La sensibilité l'arrête, la compassion le retient; mais une dure nécessité lui commande et l'entraîne. Il part; déjà la barque légère fend les flots : il a les yeux fixés sur le rivage; mais bientôt le rivage se dérobe à ses yeux.

Revenue à elle-même, Armide regarde autour d'elle; ses regards ne rencontrent partout que la solitude et le silence : « Il est parti! dit-elle.... il a pu » me laisser expirante en ces lieux! Le traître, d'un » moment n'a pas différé sa fuite!.... Dans l'état » horrible où j'étois, il ne m'a pas donné le moindre secours.... et je l'aime encore.... Et, assise » sur ce rivage, je verse des pleurs au lieu de me » venger....

» Des pleurs! je n'ai donc point d'autres armes, » d'autres ressources?.... Ah! je le poursuivrai, » l'ingrat; ni le Ciel, ni l'Enfer, ne pourront le sauver de ma fureur : déjà je l'atteins, je le saisis, je » lui arrache le cœur.... Attachons ici ses membres » sanglans et déchirés, pour effrayer les coupables » qui seroient tentés de l'imiter.... Il m'apprit à être » barbare, je veux le surpasser.... Mais où suis-je et » qu'osé-je dire?

» Malheureuse Armide! c'étoit quand tu le tenois » dans tes fers, que tu devois sur lui épuiser ta fu-

» reur. Aujourd'hui ton courroux est trop tardif, et » tu te livres à des transports impuissans. Non.... si » mes larmes ne peuvent rien sur lui, si l'art est » sans force dans mes mains, d'autres moyens me » restent encore. O beauté méprisée, c'est toi qu'of- » fense l'ingrat, c'est à toi de me venger.

» Oui, ma beauté sera le prix du Guerrier qui » m'apportera sa tête : ô mes amans! je vous pro- » pose une pénible, mais une noble entreprise.... Ma » personne, mes trésors, voilà votre récompense.... » Si je ne mérite pas d'être achetée à ce prix, vaine » beauté, tu n'es qu'un présent inutile de la na- » ture....

» Funeste présent, je t'abhorre; j'abhorre et ma » couronne et ma vie, et le jour qui m'a vue naître.... » Je ne vis plus que par l'espoir d'être vengée. » Ainsi, par des sons entrecoupés, elle exhaloit son désespoir; enfin, elle s'arrache à cette rive déserte, les cheveux épars, les yeux égarés et le visage en feu.

Rentrée dans son palais, elle invoque à grands cris tous les habitans de l'Enfer : le ciel s'obscurcit et se couvre de nuages affreux; l'astre du jour pâlit et s'éteint : les vents déchaînés ébranlent les rochers et les montagnes; l'abîme mugit sous ses pieds, et dans son vaste palais on n'entend que des monstres furieux qui sifflent, hurlent, frémissent et aboient.

Des ombres plus épaisses que la nuit la plus noire, enveloppent l'édifice : des éclairs percent l'obscurité, et la rendent encore plus affreuse; enfin, les ombres s'évanouissent : le soleil lance de pâles rayons; l'air n'est pas encore serein : mais le palais a disparu; les vestiges en sont effacés, et on ne peut pas même dire : « Il étoit là. »

Telles, aux feux du soleil, ou au souffle des vents, fuient ces vapeurs légères qui s'amassent

dans les airs ; tel s'évanouit un fantôme qu'a créé l'imagination d'un malade. Il ne reste dans ces lieux que des rochers déserts, et l'horreur sauvage qu'y mit la nature. Armide sur son char s'élève et s'envole.

Entourée de nuages et de bruyans tourbillons, elle fend les airs étonnés : elle voit sous ses pieds des rivages qu'éclairent des astres inconnus et des terres qu'habitent des êtres ignorés. Bientôt elle a franchi les colonnes d'Alcide : elle n'approche point des rives de l'Hespérie, ni du sol brûlant que cultive le Maure. Toujours son vol est suspendu sur la mer, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive vers les bords de la Syrie.

Elle ne va point à Damas ; ses regards se détournent loin d'une patrie jadis si chère à son cœur ; elle dirige son char vers cette rive inféconde, où son funeste château s'élève au milieu des eaux : elle s'y cache aux yeux de sa Cour, et dans un secret asile s'abandonne aux pensées tumultueuses qui agitent son âme. Mais bientôt la honte cède au désir de se venger.

« J'irai, j'irai, dit-elle, aux lieux où l'Égyptien » rassemble encore les forces de l'Orient ; essayons » encore le pouvoir de la magie, et prenons des » formes inconnues : je manierai l'arc et l'épée, je » servirai sous un Monarque étranger pour l'intéres» ser à ma querelle. J'abjure l'honneur et ses lois, » pour être toute à ma vengeance.

» Ne m'accuse point, Hidraot, n'accuse que toi» même ; c'est toi qui, le premier, éveillas dans mon » cœur une audace nouvelle ; c'est toi qui brisas les » liens dont la pudeur enchaînoit mon sexe. Errante, » vagabonde par tes conseils, j'ai dédaigné de pai» sibles vertus : tous les crimes qu'Amour m'a fait » commettre, tous ceux que me coûtera ma ven» geance, tu ne dois les imputer qu'à toi. »

Elle dit, et rassemble aussitôt ses femmes, ses

Officiers : elle revêt ses plus pompeux habits, et dans ses superbes atours, fait briller tout son art et tout l'éclat de sa fortune. Elle part, et ne goûte aucun repos, jusqu'à ce qu'elle ait atteint les sables brûlans que l'Egyptien a couverts de ses tentes.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Aux frontières de la Palestine, sur le chemin qui conduit à Péluse, Gaza voit au pied de ses murs expirer la mer et son courroux : autour d'elle s'étendent d'immenses solitudes et des sables arides. Le vent qui règne sur les flots exerce aussi son empire sur cette arène mobile, et le voyageur voit sa route incertaine flotter et se perdre au gré des tempêtes.

Jadis soumise aux lois des Turcs, Gaza est devenue la conquête du monarque Égyptien, dont elle bornoit les États : il a quitté Memphis et son superbe palais, pour établir dans cette Cité son séjour et le centre de ses projets. Du fond de son vaste empire, il y a rassemblé d'innombrables soldats.

Muse, dis-moi quelle étoit alors la situation de ces contrées ? Quelles troupes obéissoient aux ordres de leur Prince : combien l'Égypte, combien les Rois, ses tributaires, lui envoyèrent de soldats ? Compte les forces de l'Orient et du Midi réunies sous ses drapeaux : seule, tu peux rappeler à ma mémoire, et les noms des Chefs, et les noms de leurs bataillons, et la moitié du monde rassemblée pour les combats.

Quand l'Égypte, rebelle à son Dieu, eut brisé le joug de ses maîtres, un Guerrier du sang de Mahomet y régna sous le titre de Calife : ses successeurs héritèrent de son nom comme de sa puissance. Tel jadis le Nil vit une longue suite de Pharaons et de Ptolémées.

La main du temps affermit cet empire : il s'accrut, et des murs de Cyrène, jusqu'aux frontières les plus reculées de la Syrie, il couvrit et l'Afrique et l'Asie de sa vaste puissance. Le Nil, caché dans l'Éthiopie,

craignit qu'il ne commandât à sa source : les déserts de Saba, les rives de l'Euphrate furent soumis à ses lois.

Il renferma l'Arabie et ses trésors, la mer Rouge et ses richesses; de là, il s'étendit jusqu'aux portes de l'Aurore. Puissant par ses forces, il est encore plus puissant par son Prince : né sur le trône, le Calife a toutes les vertus d'un Monarque et tous les talens d'un Guerrier.

Long-temps il combattit contre la Perse et la Turquie : souvent vainqueur, quelquefois vaincu, toujours plus grand dans ses revers que dans ses triomphes. Ses mains, appesanties par l'âge, ne peuvent plus manier le fer; mais l'ardeur de la gloire et l'ambition des conquêtes échauffent encore son courage.

Il combat par ses Ministres : toujours une mâle vigueur anime ses pensées et ses discours, et le pesant fardeau de la Monarchie n'accable point sa vieillesse. Toute l'Afrique et les petits États qui la partagent tremblent à son nom : l'Indien le révère; tous ses voisins lui fournissent des soldats, et lui paient des tributs.

Tel étoit le Monarque qui menaçoit l'empire naissant des Latins, et méditoit d'arrêter des progrès dont sa jalousie étoit alarmée. Quand Armide parut, il comptoit ses soldats, et dans une vaste plaine, hors des murs de Gaza, il faisoit la revue de ses troupes.

Il étoit assis sur un trône auguste, où l'on montoit par cent degrés d'ivoire : un dais d'argent pendoit sur sa tête; ses pieds fouloient un tapis tissu d'or et de soie : tout le luxe de l'Orient brilloit dans ses pompeux habits, un superbe turban se replioit autour de son front, et formoit son diadème.

Le sceptre est dans sa main : une barbe blanche flotte sur sa poitrine. Dans ses yeux, que la vieil-

lesse n'a point éteints, respirent encore son audace et sa vigueur première; dans tout son maintien paroît la dignité de l'âge et la majesté de l'empire. Ce fut sous de semblables traits, qu'Apelles ou Phidias représentèrent Jupiter, mais Jupiter foudroyant.

Debout, à sa droite et à sa gauche, sont deux Satrapes. Le premier tient dans ses mains le glaive vengeur, le second a le sceau de la royauté. Ministre des lois, l'un entretient dans ses États le calme et la paix; l'autre commande aux armées, et porte la terreur et le châtiment.

Autour de son trône veillent de fidèles Circassiens: des javelots sont dans leurs mains; une cuirasse couvre leur poitrine; des épées longues et recourbées, pendent à leur côté. Les yeux du Monarque planent sur ses nombreux bataillons, et tous en passant devant lui abaissent avec respect leurs armes et leurs drapeaux.

Les Égyptiens paroissent les premiers : quatre Chefs les conduisent : deux de la haute Égypte, deux de la basse, de cette contrée féconde que le Nil a créée : ce ne fut d'abord qu'un limon usurpé sur la mer; le temps le raffermit et le rendit propre à porter des moissons. Ainsi s'accrut l'Égypte; ainsi le soc fendit des plaines qui jadis dans leur sein voyoient flotter des pavillons.

La première troupe est composée des peuples qui habitent le fertile territoire d'Alexandrie et les rivages que le soleil éclaire de ses derniers regards. Araspe est à leur tête; Araspe, plus redoutable par son génie que par son bras : il sait, avec art, ourdir un stratagème : il connoît toutes les ruses du Maure et toutes ses perfidies.

Après eux, on voit des enfans de l'Aurore, des guerriers rassemblés des rives les plus orientales de l'Asie: Arontée les guide; distingué par ses titres, il n'est connu ni par ses exploits, ni par sa valeur :

son corps délicat n'a point encore sué sous une armure; la trompette guerrière n'a point encore troublé son sommeil; une indiscrète ambition l'arrache du sein des voluptés, et l'entraîne au milieu des hasards.

Une immense armée paroît ensuite, et couvre la plaine et les rivages. On croiroit qu'il faudroit moins de bras pour cultiver l'Égypte et recueillir ses moissons. Cependant tant de guerriers sortent d'une seule ville : mais cette ville, rivale d'une province entière, renferme plusieurs cités dans son sein : c'est le Caire. Campson commande à ce peuple nombreux, mais inhabile aux combats.

Sous Gazel marchent les habitans de cette contrée, qui, du Grand-Caire, s'étend jusqu'à la seconde cataracte du Nil. L'Égyptien ne connoît que l'arc et l'épée; il ne peut soutenir le poids du casque et de la cuirasse. Ses riches habits font plutôt naître le désir du butin que la crainte de la mort.

Sous Alarcon s'avance un vil ramas de brigands, presque nus et sans armes, qui, dans les déserts de Barca, ne soutiennent que par le vol et le pillage leur misérable vie. Avec des troupes moins lâches, mais incapables de combattre de pied ferme, parurent les Rois de Sumara et de Tripoli. Leurs guerriers, savans dans l'art de voltiger, fuient toujours et reviennent sans cesse.

Après eux vinrent les habitans de l'Arabie-Pétrée, que suivirent ceux de l'Arabie-Heureuse, contrée charmante, que jamais le soleil ne brûle de ses feux, que jamais l'hiver ne couvre de ses glaces; là, croît l'encens; là, naissent les parfums; là, l'immortel phénix, sur un bûcher de fleurs odorantes, se consume et renaît de ses cendres.

Moins brillans que les Égyptiens, ces peuples leur ressemblent par leur armure. D'autres Arabes les suivent, sauvages habitans du désert, sans foyers,

sans asiles fixes, ils traînent après eux leurs errantes cités : ils ont une taille de femmes; ils en ont la voix : leurs cheveux noirs et longs flottent sur des visages basanés.

Des roseaux armés d'un fer pointu sont dans leurs mains : ils volent sur des coursiers plus rapides que l'éclair. Le premier escadron est guidé par Syphax : le second marche sous Aldin ; le troisième sous Albiazar, l'homicide Albiazar, moins guerrier qu'assassin.

La troupe qui les suit a quitté ces îles qu'environne la mer, où jadis l'avide pêcheur ramassoit ce coquillage précieux, qui renferme les perles dans son sein. Agricalte les commande. Les noirs habitans des rives que baigne la mer Rouge, s'avancent sous Osmide, barbare sans foi, contempteur audacieux de la religion et des lois.

Des Éthiopiens paroissent ensuite; ils viennent de l'île de Méroé, qu'embrassent le Nil et l'Astrabora : Méroé, dans sa vaste enceinte, renferme trois royaumes et deux cultes différens : Canar et Assimir, Rois tous deux, tous deux sectateurs de Mahomet et tributaires du Calife, lui amènent leurs guerriers. Un autre Roi, adorateur de Jésus-Christ, est resté dans ses États.

Avec des escadrons armés d'arcs et de flèches, on vit encore deux Rois soumis au Monarque Égyptien : l'un règne sur Ormus, noble et fertile contrée que le golfe Persique environne de ses eaux. L'autre commande au Bécan : le Bécan est une île, quand la mer s'élève, mais quand elle s'abaisse, le voyageur y passe à pied sec.

Et toi, Altamore, une épouse chérie n'a pu te retenir dans ses bras : pour éloigner ton funeste départ, elle te baigna de ses larmes, elle déchira son sein et arracha ses cheveux blonds : « Cruel, te » dit-elle, l'aspect d'une mer en furie te plaira donc

» plus que le mien ! Une pesante armure sera pour » toi un plus doux fardeau que ce fils, ce tendre fils, » qui, de ses bras innocens, te presse et te caresse. »

Altamore règne sur Samarcande : le diadème sur son front brille de tout son éclat ; mais ce n'est point au diadème qu'il doit sa grandeur et son lustre : savant dans l'art des combats, il est encore le plus audacieux des Guerriers : les Chrétiens le connoîtront un jour, et déjà ils doivent redouter sa valeur. Ses soldats portent une cuirasse, une épée pend à leur côté, et une masse d'armes à l'arçon de leur selle.

Du bout de l'Univers et des portes de l'Aurore, vient le farouche Adraste ; sa cuirasse est revêtue de la peau d'un serpent ; il monte un immense éléphant. Sous lui marchent des peuplades qui se baignent dans la mer où le Sind porte le tribut de ses eaux.

L'escadron qui les suit est composé de l'élite des Guerriers : dans la paix, dans la guerre, ils servent le Monarque ; il les comble d'honneurs, il leur prodigue ses bienfaits : armés pour la défense, armés pour la terreur, ils montent des coursiers dont l'art dirige les mouvemens. Le ciel brille de l'éclat de la pourpre dont ils sont vêtus ; l'acier qui les couvre, réfléchit au loin d'homicides clartés.

Parmi eux, on distingue le cruel Alarcon, le prudent Omar, Hidraot, Rimédon, fameux par son audace, Rimédon qui méprise et les mortels et la mort ; et Tygrane, et Rapold, corsaire intrépide, jadis la terreur des mers, et le brave Ormond et Marlaboust, qui, vainqueur des Arabes, fut surnommé l'Arabique.

On y voit Orinde, Arimon, Pyrga, Brimarte le destructeur des cités, et Suifante le dompteur des coursiers : et toi, généreux Aridamant, invincible à la lutte, et Tisapherne le foudre de guerre,

Tisapherne qui, à pied, à cheval, l'épée ou la lance à la main, n'a point encore trouvé de rival digne de lui.

Cette troupe brillante marche sous les ordres d'un Arménien, qui, dès son enfance, déserta le vrai culte pour adorer Mahomet : Chrétien, il s'appeloit Clément, aujourd'hui son nom est Émiren. De tous les Guerriers, aucun n'est plus cher au Calife. Intrépide soldat, excellent Capitaine, il est également fameux par sa prudence, par sa valeur et par la force de son bras.

Après tous ces Héros, parut Armide à la tête de son escadron : elle étoit assise sur un char superbe, la robe retroussée, un arc à la main, le carquois sur l'épaule; le dépit sur son front se mêle à la douceur qu'y mit la nature, et en fait de l'audace. D'un air fier et déterminé elle semble menacer, et charme encore en menaçant.

Son char, semblable à celui qui porte le jour, étincelle d'or et de rubis : quatre licornes attelées deux à deux le traînent et obéissent à la main savante qui les guide. Cent filles, cent pages l'environnent, le carquois résonne sur leurs épaules. Ils pressent des coursiers plus blancs que la neige, et dont les mouvemens sont aussi rapides que la foudre.

Armide suit sa troupe : sous elle, Aradin en conduit une autre, dont Hidraot a dans la Syrie acheté les services mercenaires. Tel le phénix ressuscité va montrer à l'Éthiopie ses charmes nouveaux, la richesse de son plumage, et l'or qui brille sur sa gorge; les mortels étonnés le suivent des yeux, et les habitans des airs l'accompagnent et l'admirent.

Telle et plus brillante, Armide éblouit tous les Guerriers : il n'est point d'âme si farouche qui ne s'enflamme à sa vue. Le dépit est sur son front : à peine on l'aperçoit encore, et déjà tous les cœurs brûlent pour elle. Que sera-ce quand la joie ani-

mera ses regards, quand le plaisir se peindra dans ses yeux, et que le rire embellira ses lèvres.

Le Monarque fait appeler Émiren; il veut lui donner le sceptre des guerriers, et confier à sa prudence le soin de son illustre entreprise : déjà plein de son glorieux destin, le Héros s'avance, et on lit sur son front qu'il est digne de l'honneur où son Maître l'appelle. Les Circassiens, au milieu de leurs rangs, lui ouvrent un passage, et il monte vers le trône.

La tête inclinée, le genou en terre, il met la main droite sur sa poitrine : « Prends ce sceptre, lui » dit le Monarque, prends-le, je remets dans tes mains » ma fortune et ma puissance : commande à ma » place; verse ma vengeance sur les Chrétiens, et » brise le joug dont ils menacent un Roi mon tribu- » taire. Va, pars, triomphe. Que les ennemis tom- » bent sous tes coups, que ceux qui échapperont à la » mort gémissent dans nos fers. »

Émiren reçoit avec respect ce sceptre, emblème du souverain pouvoir : « Je le reçois, dit-il, d'une » main victorieuse; je vole, sous tes auspices, où la » gloire m'appelle : c'est sous tes ordres, c'est en » ton nom que je vais combattre. Je vengerai les in- » jures de l'Asie, je ne reviendrai que vainqueur, ou du moins ma défaite sera ma mort, non pas » ma honte.

» Ah! si le courroux céleste menace nos armes, » puissent tous ses coups se rassembler sur ma tête! » Que ton armée revienne triomphante, et que son » Chef demeure couché sur le champ de bataille, » témoin de sa victoire. » Il dit : soudain les cris des soldats et le son des instrumens guerriers annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Au milieu des acclamations, le Monarque descend de son trône, et retourne à sa tente : il y reçoit à sa table les Chefs de son armée. De la place dis-

tinguée où il est assis, il leur envoie des mets qui sont servis devant lui, leur adresse des paroles qui les flattent, et marque à tous des distinctions et des égards. Au sein des plaisirs même, Armide n'oublie pas ses funestes artifices.

Le repas est fini : elle voit tous les regards se fixer sur elle, et à des indices certains, reconnoît que tous les cœurs sont infectés de ses poisons. Elle se lève, et d'un air altier ensemble et respectueux, elle s'adresse au Monarque. Dans son geste, dans sa voix, elle met autant qu'elle peut de grandeur et de fierté.

« O Roi des Rois, lui dit-elle, je viens aussi combattre pour ma croyance et pour ma patrie. Je » suis femme, mais je suis née sur le trône, et la » main qui doit porter le sceptre n'est pas indigne » de manier le fer. La mienne saura frapper un en- » nemi, et tirer du sang de sa blessure.

» Ne crois pas, Seigneur, que je vienne faire, » sous tes drapeaux, le premier essai de mon cou- » rage; déjà j'ai combattu pour nos lois et pour ton » empire : tu connois mes exploits; tu sais que moi » seule j'ai su enchaîner les plus illustres des héros » Chrétiens.

» Captifs, chargés de fers, je les faisois conduire » dans tes États; ils gémiroient aujourd'hui dans » tes cachots; et toi-même tu serois plus sûr du suc- » cès de tes armes, si le fier Renaud n'avoit brisé » leurs chaînes et immolé mes Guerriers.

» Renaud t'est connu; ses aventures sont parve- » nues jusqu'à toi : c'est le cruel qui, depuis, m'a » indignement outragée;..... et je n'ai point encore » puni son outrage!..... Une haine nouvelle en- » flamme encore la haine que je devois aux Chré- » tiens et me pousse aux combats. Un jour je te » dirai l'injure que j'ai reçue : je ne veux aujour- » d'hui m'occuper que de ma vengeance.

» Je l'obtiendrai : toutes les flèches ne volent pas » inutilement dans les airs : souvent le Ciel dirige les » coups du juste au cœur du coupable. Mais si, parmi » tes Guerriers, il en est un qui puisse trancher la » tête odieuse de mon barbare ennemi, et me la » présenter sanglante, j'avouerai son bras, je me » contenterai d'une vengeance qui, pourtant, seroit » plus douce et plus glorieuse, si je ne la devois » qu'à moi.

» Pour prix d'un si noble service, j'offre tout ce » qui est en mon pouvoir, mes trésors et moi-même. » Je le promets, je le jure, et j'atteste le Ciel et les » hommes témoins de mes sermens. S'il est un Guer- » rier qu'une pareille récompense puisse enflammer, » qu'il paroisse et se montre. »

Pendant le discours d'Armide, Adraste fixoit sur elle des regards dévorans. « Beauté divine, lui » dit-il, ce ne sera point sous tes coups qu'expirera » le barbare. Le cœur du perfide ne mérite pas d'ê- » tre percé d'une si belle main : je serai moi-même » le ministre de ta vengeance. Ce sera moi qui met- » trai sa tête à tes pieds.

» Je lui arracherai le cœur ; je ferai de ses mem- » bres sanglans et déchirés la pâture des vautours. » Ainsi parloit Adraste l'Indien. Tisapherne s'indigne de son orgueil : « Eh ! qui es-tu, lui dit-il, toi, » qui sous les yeux du Roi des Rois, sous les miens, » oses montrer tant d'audace et de fierté ? Il est peut- » être ici un Guerrier, dont les exploits effaceront » tout ce que promet ta langue ; et ce Guerrier se tait.

» — Mes discours, réplique l'Indien, sont encore » au dessous de mes actions : si tu osois ailleurs me » faire un pareil outrage, ta mort me paieroit ta té- » mérité. » Ils alloient continuer, mais le Monarque étend la main, et d'un geste les arrête. « Belle Prin- » cesse, dit-il ensuite à Armide, vous avez bien » l'âme et le cœur d'un Guerrier.

» Vous méritez que ces deux Héros vous sacrifient » leur courroux et leur ressentiment : c'est à vous de » diriger leur valeur et leurs efforts contre le brigand » qui vous a outragée. C'est contre lui qu'ils pour- » ront utilement déployer leur audace et se montrer » rivaux. » Il se tait : les deux Guerriers offrent à la Princesse leurs bras et leurs épées.

D'autres encore viennent lui vanter leur zèle et leur courage : tous lui promettent, tous jurent de la venger. Pendant qu'elle arme contre le Héros, qui lui fut si cher, tant de fureurs et tant de haines, la nef qui le porte vogue heureusement sur la plaine liquide.

Les vents toujours fidèles enflent les voiles, et l'Océan courbe ses vagues sous un poids qui lui est connu. Renaud contemple le Pôle et les astres qui guident les navigateurs : quelquefois il regarde les fleuves, et ces montagnes dont le front audacieux ombrage la mer et ses rivages.

Souvent il s'informe du sort des Chrétiens, et s'instruit des mœurs des peuples divers. Depuis qu'ils voguoient sur l'humide élément, le soleil avoit déjà quatre fois éclairé l'horizon ; il se plongeoit dans les eaux quand ils touchèrent à la terre : « Voici, » dit l'Inconnue, les rives de la Palestine, et le terme » de votre voyage. »

Elle les dépose sur le sable et s'évanouit plus vite que la pensée. Cependant la nuit se lève, et couvre la nature de son lugubre voile. Au milieu des déserts qui les environnent, les trois Guerriers ne découvrent ni murs, ni traces des humains ; rien ne peut leur indiquer leur route.

Ils balancent un moment ; enfin, ils avancent d'un pas incertain, et laissent la mer derrière eux. Tout à coup, dans le lointain, un objet lumineux apparoît à leur vue : des rayons d'or et d'argent percent la nuit, et éclaircissent les ombres. Il

marchent à cette clarté, et bientôt ils distinguent l'objet qui la réfléchit.

A un tronc, ils voient des armes suspendues que la lune frappe de sa lumière; sur un casque doré, des pierreries étincellent d'un feu plus vif que celui des étoiles. Au bas est un bouclier chargé de trophées; un vieillard est assis auprès, et semble en être le gardien : il se lève, et lui-même il marche au-devant d'eux.

Ubalde et le Danois reconnoissent les traits du Sage qui dirigea leurs pas; ils le saluent et l'embrassent. Renaud le regarde en silence : « C'est toi » seul que je cherche, lui dit le Vieillard, c'est toi » que, dans ces lieux solitaires, attend mon im» patience.

» Tu ne me connois pas, mais je suis ton ami; ils » pourront te le dire, ces Guerriers qui, secondés » par moi, ont triomphé des enchantemens sous » lesquels tu traînois ta déplorable vie. Entends mes » discours; ils seront moins doux que ceux des si» rènes qui t'avoient séduit; mais écoute-les sans » peine. Conserve mes leçons dans ton cœur, jus» qu'à ce qu'une voix plus sainte te conduise dans » les sentiers de la sagesse et de la vérité.

» Ce n'est point sous des ombrages frais, sur des » rives fleuries, au milieu des voluptés, que tu trou» veras le bonheur; c'est au sommet d'une colline, » d'un âpre et difficile accès, qu'il repose au sein » de la vertu : il faut, pour y parvenir, braver les » glaces de l'hiver, les feux de l'été, et s'arracher » aux plaisirs. Oiseau superbe, voudrois-tu loin du » Ciel, ta patrie, ramper comme un insecte dans » les vallons?

» La nature alluma dans ton sein la flamme du » courage; elle te fit un front élevé : obéis à sa voix, » marche aux grandeurs où le Ciel t'appelle, et par » de nobles exploits, assure ta gloire et tes destins.

» Ton courroux impétueux ne te fut point donné » pour égorger tes frères, et pour suivre en aveugle » des mouvemens que la raison désavoue.

» Que le feu qui t'anime exalte ta valeur, et te » rende plus fort contre les passions, plus terrible à » ces ennemis qui habitent dans ton cœur et le dé» vorent. Soumis à la main qui doit gouverner ta » jeunesse, obéis à ses lois : que la prudence de Go» defroi allume ton courage ou l'éteigne, le préci» pite ou l'arrête. »

Renaud, la honte sur le front et les yeux baissés, écoutoit en silence les conseils du Vieillard, et les conservoit dans son cœur. Le Sage pénètre dans le secret de son âme : « Lève tes regards, lui dit-il, » ô mon fils ! porte-les sur ce bouclier, tu y verras » les exploits de tes aïeux.

» Tu les verras, d'un pas intrépide, franchir les » bornes qui arrêtent la course des vulgaires hu» mains ;.... que tu te traînes encore loin d'eux dans » la carrière qu'ils t'ont tracée ! Allons, réveille» toi, que ces tableaux servent d'aiguillon à ta va» leur. » Il dit, et pendant qu'il parle, le Héros a les yeux attachés sur le bouclier.

Dans un espace étroit, l'artiste a su rassembler, sans confusion, un nombre prodigieux de figures : on y voit, dans leur ordre, les illustres descendans d'Accius ; leur sang coule toujours pur d'une source cachée dans le berceau de l'ancienne Rome ; ils sont tous couronnés de lauriers ; le Vieillard raconte et leurs guerres, et leurs victoires.

Au milieu des débris de l'empire, Caïus, d'une main audacieuse, saisit les rênes d'un peuple belliqueux, et s'assied au rang de Princes : ses voisins, moins puissans, viennent lui demander un Maître, et marchent sous ses lois. Bientôt, à la voix d'Honorius, le Goth revient désoler l'Italie.

Au milieu des flammes qui dévorent cette triste

contrée, pendant que Rome gémit sous le poids de sa chaîne et craint encore d'être anéantie, Aurélius repousse l'esclavage loin des peuples soumis à son sceptre. Foreste oppose au Roi des Huns, au conquérant du Nord, une redoutable barrière.

Au feu sombre qui brille dans ses yeux, à sa hideuse figure, on reconnoît le farouche Attila; on croit entendre ses rugissemens : le monstre, vaincu dans un combat singulier, cherche un asile au milieu des siens, et Foreste, l'Hector de l'Italie, va défendre Aquilée.

Plus loin on voit la mort de ce Héros et sa destinée, qui fait la destinée de sa patrie. Accarin son fils, l'héritier de ses vertus, est, comme lui, le vengeur et le soutien de son pays. Alin plie sous les coups du sort, et non sous ceux des Huns : il va chercher un nouvel asile, et sur les bords du Pô, de mille cabanes dispersées, il forme une cité.

Une digue enchaîne l'audace de ce fleuve impétueux; des remparts s'élèvent, et le trône de la maison d'Est s'assied sur de nouveaux fondemens. Vainqueur des Alains, malheureux contre Odoacre, Altin succombe, et meurt pour l'Italie, mort généreuse, qui l'associe à la gloire de son père.

Alforise tombe à ses côtés; Asson et son frère, exilés, tous deux, reviennent bientôt les armes à la main, et règnent sur les cendres du conquérant Hérule : auprès d'eux est Boniface, l'Épaminondas de la maison d'Est. — Il expire, le front percé d'une flèche mortelle; mais Totila vaincu et son bouclier sauvé, lui font trouver des douceurs dans le trépas.

Valérien, encore enfant, marche sur les traces de son père : déjà vigoureux, déjà rempli d'une mâle audace, il enfonce les escadrons des Goths. Près de lui, Ernest, l'œil en feu, fait trembler les

Esclavons; plus près encore, l'intrépide Aldoar chasse de Moncelse le Roi de Lombardie.

On y voit Henri : on y voit Bérenger; ce Héros marche sous les drapeaux victorieux de Charlemagne; audacieux soldat, sage Capitaine, il dirige les grandes entreprises et frappe les premiers coups. Bientôt il combat avec Louis, qui triomphe du Roi d'Italie son neveu, et le jette dans les fers. Othon paroît avec ses cinq fils.

Alméric règne dans Ferrare; les yeux au Ciel, il consacre à l'Éternel les temples qu'il a fondés; Asson lutte contre Bérenger, heureux, malheureux tour à tour, il triomphe enfin et gouverne l'Italie.

Albert son fils va montrer sa valeur aux Germains; vainqueur dans les tournois, vainqueur dans les batailles, Othon lui offre sa fille et ses trésors. Derrière lui s'élève Hugues, la terreur des Romains et le fléau de leur orgueil. Il sera Marquis d'Italie, et la Toscane tout entière sera confiée à ses soins.

Plus loin est Théobald, et auprès de lui, Boniface à côté de Béatrix son épouse. L'hymen trompe leurs désirs, et leur refuse un fils qu'ils lui demandent. Une femme recueille l'héritage des Héros; c'est Mathilde : elle a leur courage et leurs vertus. Sa sagesse et sa valeur l'élèvent au-dessus des sceptres et des couronnes.

Sur son front éclate une mâle fierté; le feu du courage étincelle dans ses yeux. Là, elle triomphe des Normands, et ce Guiscard, jadis invincible, fuit devant elle; ici Henri succombe sous ses efforts; elle lui arrache l'étendard de l'Empire, et va dans un temple attacher ce trophée. Plus loin, elle replace un Pontife au trône du Vatican.

A ses côtés, et quelquefois derrière elle, paroît Asson, sur lequel semble se fixer sa tendresse. La postérité d'Asson IV, toujours heureuse, toujours féconde, étendoit au loin ses rameaux; l'illustre

fils de Cunégonde, Guelfe, vole au sein de la Germanie qui l'appelle, et ce rejeton des Héros d'Italie fleurit dans les champs de Bavière.

Il embrasse et soutient l'arbre des Guelfes, séché dans sa racine. Fier de cet heureux appui on voit cet arbre reverdir encore, et briller de l'éclat des sceptres et des couronnes. Déjà sa tête orgueilleuse est cachée dans les cieux, et couvre la Germanie.

Cependant, toujours brillante, toujours féconde, la tige heureuse fleurissoit en Italie; Berthold, un frère de Guelfe, un Asson encore, y faisoient revivre leurs aïeux. Telle étoit la suite des Héros qui respiroient sur l'airain : à la vue de ces tableaux, l'honneur, dans l'âme du jeune Guerrier, se rallume au feu de ses aïenx.

L'ardeur d'une noble émulation embrase son courage : saisi d'un généreux transport, il voit déjà des remparts détruits, des peuples subjugués, la mort et le carnage. Impatient, il se couvre de ses armes, et croit embrasser la victoire.

Le Danois en ce moment lui présente l'épée de Suénon, dont il lui a raconté l'histoire et les malheurs : « Prends-la, lui dit-il, que dans tes mains,
» juste autant que redoutée, elle soit toujours heu-
» reuse, toujours consacrée à de pieux combats !
» Tu dois venger son premier maître, tu dois ven-
» ger ton ami; remplis ton devoir et nos vœux. »

« — Puisse, répond Renaud, puisse la main qui
» reçoit cette épée, venger par elle le maître qui l'a
» portée, et en acquitter le prix ! » Le Danois, en le remerciant, pleure de tendresse et de joie. Cependant le sage Vieillard le presse de continuer sa route.

« Il est temps de partir, lui dit-il, Godefroi t'at-
» tend; le camp t'appelle : jamais ta présence ne fut
» plus nécessaire. Allons, dans l'ombre de la nuit,
» je saurai vous guider aux tentes des Chrétiens. »
Il dit et monte sur son char; les trois Guerriers y

montent avec lui : de la main et de la voix, il presse ses coursiers et dirige sa route vers l'Orient.

Couverts des voiles de la nuit, ils s'avançoient en silence, mais tout à coup le Vieillard se tourne vers le Héros, et lui adresse ce discours : « Tu as vu » la tige et les antiques rameaux de ton auguste » maison. Si jadis elle enfanta des Héros, le temps » n'affoiblira point son heureuse fécondité.

» Que ne puis-je aussi porter tes regards dans le » sein du ténébreux avenir, et te montrer tes ne» veux, comme dans les siècles passés, je t'ai mon» tré tes ancêtres : que ne puis-je les évoquer des abî» mes du néant ! tu verrois une suite non moins lon» gue de Héros, et des exploits non moins fameux. »

» Mais mon art ne peut dérober à l'avenir ses se» crets, et son pâle flambeau ne jette dans cette » obscurité que des rayons incertains et douteux. Je » t'en révélerai cependant ce que m'en a découvert » un Sage qui lit quelquefois dans le sein de la Divi» nité.

» Jamais tige, me dit-il, ne fut aussi féconde en » Héros. Jamais du même tronc on ne vit sortir au» tant d'illustres rejetons que Renaud en comptera » parmi ses neveux; leurs noms égaleront les noms les plus fameux de Rome, de Sparte et de Car» thage.

» Parmi eux, mes regards distinguent un Alphonse, » le second par son rang, et le premier par ses ver» tus : il naîtra quand le monde épuisé n'enfantera » plus de Héros : personne mieux que lui ne saura » manier l'épée, ou soutenir le poids d'une cou» ronne. Il sera la gloire de ton sang et l'appui de » ta maison.

» Encore enfant, sa valeur brillera dans mille » jeux, images de la guerre; il sera la terreur des » forêts et des monstres qui les habitent. Il rempor» tera toujours le prix dans les tournois : bientôt dans

» les combats il cueillera les lauriers de la victoire, » et méritera les honneurs du triomphe. Il n'est » point de couronne qui ne ceigne son illustre tête.

» Dans un âge plus mûr, on le verra se couvrir » d'une nouvelle gloire : au milieu de rivaux puissans » et jaloux, il maintiendra ses États en paix ; il rani- » mera les arts, fécondera le génie, célébrera des » jeux magnifiques et de superbes fêtes : dans une » balance égale il pesera les récompenses et les pei- » nes : ses regards pénétreront dans l'avenir, et sa » prévoyance rapprochera les événemens les plus » reculés.

» Ah! si dans ces temps malheureux où l'impie » infestera la terre et les mers, et imposera des lois » honteuses aux peuples les plus renommés ; ah! si » Alphonse étoit choisi pour venger les temples et les » autels, quels foudres lanceroit son bras! que bien- » tôt le tyran et sa secte expireroient sous ses coups!

» En vain le Turc, en vain le Maure lui oppose- » roient mille bataillons armés : l'Euphrate coule- » roit sous ses lois, il arboreroit sur les neiges du » Taurus la croix triomphante, et son aigle et ses » lis ; et les peuples basanés qui voient couler les » sources du Nil, reconnoîtroient le Dieu qu'il » adore. »

Ainsi parla le Vieillard : le Héros attentif recueil-loit ses discours, et son cœur jouissoit en secret des triomphes et de la gloire de ses neveux. Cependant l'aurore annonçoit le retour du soleil ; l'Orient se coloroit de ses feux, et déjà on voyoit de loin, sur les tentes des Chrétiens, flotter leurs bannières.

« Vous voyez, dit le Sage, le soleil qui vous luit, » et de ses rayons amis éclaire le camp, la plaine, » les montagnes et Solime : je vous ai ramenés vain- » queurs des obstacles et des dangers, vous pouvez, » sans guide, achever votre route : un pouvoir in- » vincible arrête ici mes pas. »

Il dit, et laisse les trois Guerriers au milieu de la plaine : ils marchent, et bientôt ils ont regagné les tentes. Soudain la renommée publie leur retour désiré. Le pieux Godefroi en est instruit le premier et s'avance pour le recevoir.

CHANT DIX-HUITIÈME.

Renaud, d'un air soumis et respectueux, aborde Godefroi, et lui adresse ce discours : « Seigneur, » l'honneur jaloux m'arma contre l'infortuné Gernand ; si j'ai violé tes lois, le repentir et le remords » m'en ont puni. Je reviens à ta voix, prêt à tout » faire pour expier mon crime. »

Bouillon se penche vers lui, et le serrant dans ses bras : « Perdons, lui dit-il, le souvenir d'une triste » erreur ; oublions ton malheur et ta faute : pour » l'expier, je ne te demande que de te ressembler à » toi-même, et de t'illustrer par des exploits nou- » veaux. Viens combattre pour nous. Viens hâter la » perte de nos ennemis, en triomphant des monstres » qui défendent la forêt.

» Cette antique forêt, qui fournit du bois pour la » construction de nos machines premières, est deve- » nue le séjour des enchantemens, un lieu de terreur » et d'effroi : personne n'ose y porter la cognée, et » cependant, sans machines, l'Infidèle rira de nos » impuissans efforts. Que cet objet de terreur pour » tous nos Guerriers, devienne pour toi la matière » d'un nouveau triomphe. »

Il dit, et le Héros, d'un ton modeste, se dévoue aux dangers et aux travaux qu'il offre à sa valeur. On lit sur son front la certitude d'un succès que ne promettent point ses paroles. Guelfe, Tancrède et les principaux Héros, se rassemblent et se pressent autour de lui : il leur donne la main et les embrasse, les quitte, revient à eux et les embrasse encore.

D'un air affable, populaire, il accueille la foule empressée ; tout retentit de cris d'allégresse ; tout le

camp l'environne : on croiroit qu'il revient vainqueur des peuples de l'aurore et du midi.

Suivi de ce nombreux cortége, il rentre dans sa tente, et s'y assied au milieu d'un cercle d'amis : ils s'entretiennent long-temps, et de la guerre et de la forêt enchantée. Enfin, on se sépare. Le Solitaire, resté seul, adresse à Renaud ce discours : « Tu as » vu, Seigneur, d'étonnantes merveilles; un charme » funeste avoit bien loin de nous égaré tes pas et ta » valeur.

» Que ne dois-tu point à l'arbitre du monde? Il » t'arrache à un magique pouvoir; il te rend à un » troupeau, dont une folle erreur t'avoit séparé : par » l'organe de Bouillon, il te choisit pour être sous » lui l'exécuteur de ses volontés; mais il ne faut pas » que tu armes pour ces grands desseins une main » impure encore et profane.

» Le bandeau fatal est toujours sur tes yeux : ton » âme est toujours plongée dans la fange d'un monde » corrompu, et toutes les eaux du Nil, du Gange et » de l'Océan, ne pourroient lui rendre sa pureté. Le » Ciel seul effacera les traces honteuses de tes foi- » blesses. Saintement humilié, implore sa clémence, » dévoile tes fautes secrètes, verse des larmes avec » des prières. »

Il dit, et le Héros déplore ses superbes dédains et ses folles amours. Le cœur déchiré, les yeux baissés, il se prosterne aux pieds du Solitaire, et lui découvre toutes ses jeunes erreurs. Pierre, au nom du Ciel, l'absout et lui pardonne : « Demain, lui dit-il, » aux premiers rayons du jour, tu iras offrir ton » hommage à l'Éternel, sur cette montagne que l'au- » rore naissante éclaire de ses feux.

» De là tu iras à cette forêt qu'assiégent tant de » vains prestiges, tant de fantômes imposteurs. Ces » monstres, ces géans, tu les vaincras, Renaud, si » tu sais te défendre d'une nouvelle erreur. Que les

» cris de la douleur, que les chants de la volupté » n'amollissent point ton âme. Sois, je t'en conjure, » sois insensible au doux sourire, aux regards cares- » sans de la beauté : dédaigne un aspect trompeur et » de feintes prières. »

Le Guerrier, qu'enflamment ses conseils, brûle de voler à une entreprise, dont le succès flatte ses vœux. Il y rêve tout le jour, il y rêve toute la nuit, et dans son impatience, il accuse la lenteur de l'aurore. Avant qu'elle ait allumé ses feux, il a déjà pris son armure; il sort de sa tente, et seul, à pied, il marche en silence vers la montagne.

Les ombres luttoient encore avec la lumière : quelques étoiles encore brilloient sur l'azur des cieux; mais déjà l'Orient étoit couvert d'un manteau d'or et de pourpre. Renaud contemple ces beautés immortelles, incorruptibles, qui ornent la nuit et redoublent l'éclat du jour.

« Que de clartés, disoit-il, répandues dans les » cieux! le soleil roule sur son char majestueux; des » astres d'or étincellent sur le front de la nuit, et » tant de merveilles ne peuvent attacher nos cœurs » et nos pensées? Et nous sommes éblouis de cette » lumière sombre et pâle, que le jeu d'un regard, » que l'éclair d'un sourire, fait luire sur le front d'une » mortelle! »

Cependant il atteint le sommet de la montagne : là, il s'incline d'un air respectueux, et les yeux tournés vers l'Orient, il élève ses pensées jusqu'au trône de l'Éternel : « O mon Père! ô mon souverain » maître! s'écrie-t-il, jette un regard de pitié sur » ma vie première et mes premières erreurs. Épan- » che sur moi la rosée de ta grâce, et chasse de mon » âme le levain impur dont elle est infectée. »

L'aurore plus vermeille l'éclairoit de ses rayons : son casque, ses armes, la cime de la montagne étoient dorés de sa lumière : un air plus pur et plus frais

portoit le calme dans ses sens, et le zéphyr qui agitoit les nuages, en faisoit descendre sur sa tête une douce rosée.

Ces perles liquides répandent sur ses habits une blancheur éclatante. Telle la fleur aride s'embellit des pleurs de l'aurore. Tel, au printemps, le serpent rajeuni étale l'or d'une peau nouvelle.

Renaud, à cette vue, sent croître sa confiance et redoubler son courage : d'un pas intrépide, il marche vers la forêt. Il arrive enfin au fatal endroit où règne la terreur, et où se sont arrêtés avant lui les plus audacieux Guerriers. Le bois n'offre à ses yeux rien qui l'effraie ou l'étonne ; il n'y voit qu'un délicieux ombrage.

Il avance : une douce harmonie vient charmer ses oreilles ; c'est un ruisseau qui murmure, c'est le zéphyr qui soupire à travers le feuillage, le cygne qui gémit, le rossignol qui se plaint et lui répond : c'est un concert d'instrumens et de voix, et dans un même son, tous les sons mêlés et confondus.

Il attendoit les éclats du tonnerre et mille objets de terreur. Il n'entend que le chant des sirènes, le gazouillement des oiseaux, le murmure des eaux et des airs ; surpris, il s'arrête ; puis il avance d'un pas lent et suspendu ; enfin, il ne rencontre d'obstacle qu'un fleuve, qui promène sans bruit ses ondes transparentes.

Les bords en sont tapissés d'une riante verdure que parfument des fleurs : dans son cours il embrasse la forêt : ses ondes amoureuses se replient et y forment un canal. Par un heureux échange, le bois s'abreuve de ses eaux et l'embellit de son ombre.

Le Guerrier cherche un passage : soudain un pont s'élève sur des arches d'or, et lui offre un large chemin ; mais à peine il touche à l'autre rive, que l'onde s'enfle et mugit, et le pont s'abîme au milieu d'un torrent impétueux.

Renaud se retourne; il voit les flots débordés qui s'agitent, et sur eux-mêmes ramènent mille fois leurs vagues écumantes. Cependant un désir curieux l'entraîne sous ces ombrages épais. Au milieu de cette solitude sauvage, toujours de nouvelles merveilles frappent ses regards et les attirent.

Des sources jaillissent, des fleurs naissent sous ses pas : ici le lis ouvre son sein, plus loin la rose s'épanouit : une fontaine les abreuve de son onde, un ruisseau les réfléchit dans son mobile cristal. Partout, l'antique forêt rajeunit son feuillage, l'écorce s'amollit, tous les arbres se couronnent d'une nouvelle verdure.

Sur les feuilles une manne céleste brille comme la rosée : le miel le plus pur distille des rameaux. Les chants de l'allégresse se mêlent encore aux accens de la douleur. Des voix humaines s'accordent aux sons plaintifs des cygnes, au murmure des airs et des eaux; mais ce concert invisible se cache aux regards du Guerrier.

Pendant que d'un œil inquiet il examine ces lieux, et que son esprit se refuse au rapport de ses sens, il aperçoit un myrte qui s'élève dans un espace solitaire : il y court. Plus altier que le palmier et le cyprès, ce myrte domine sur les autres arbres, et semble le souverain de ces bois.

Renaud s'arrête; un plus grand prodige a frappé ses regards. Un chêne se fend de lui-même, et de son écorce ouverte sort une nymphe au printemps de l'âge, et revêtue des plus pompeux habits. Cent autres arbres enfantent cent autres nymphes.

Elles ont le bras nu, la robe retroussée : des brodequins leur servent de chaussure; des tresses d'or flottent sur leurs épaules. Telles, sur la scène ou dans nos tableaux, on représente les déesses des bois : seulement, au lieu d'arc, au lieu de carquois, elles ont des sistres, des luths et des guitares.

Elles commencent à danser, et forment un cercle autour du myrte et du Héros : en dansant, elles chantent toutes ensemble : « Heureux le jour qui » t'amène dans nos bois, ô favori de notre Reine, » ô tendre objet de son amour et de son inquiétude !

» Viens éteindre le feu qui la dévore, viens lui » rendre la vie, et guérir ses profondes blessures ! » Cette forêt, jadis si sombre, asile convenable à sa » douleur, tu la vois se ranimer à ton aspect, et re- » prendre pour toi les formes les plus belles. » Des sons plus touchans encore sortent du myrte, qui s'entr'ouvre à son tour.

Jamais de ses bois fabuleux l'antiquité ne vit sortir une si rare merveille : c'est une nymphe, c'est une déesse. Renaud la voit, Renaud reconnoît les traits d'Armide et son visage enchanteur.

Elle fixe sur lui des regards, où la douleur, la joie, mille autres sentimens encore sont mêlés et confondus. « Enfin je te revois, lui dit-elle, enfin tu » reviens auprès de l'amante que tu as abandonnée! » Quel dessein te ramène ? Viens-tu, par ta présence, » consoler mes tristes nuits et mes déplorables jours; » viens-tu me persécuter et me bannir de cet asile ? » Cruel ! tu me caches tes beaux yeux, et tu ne me » montres que des armes.

» Est-ce un amant, est-ce un ennemi que je re- » trouve ? Ce n'étoit pas pour un ennemi que j'avois » élevé ce pont qui t'a reçu, que j'avois fait éclore » ces fleurs, jaillir ces fontaines, et disparoître les » obstacles qui auroient arrêté tes pas. Si tu m'ai- » mes encore, détache ce casque odieux, montre- » moi ton front; que mes lèvres baisent tes lèvres, » que mon sein presse ton sein, que ma main du » moins serre la tienne. »

En parlant, elle porte sur lui des regards attendris; ses joues se décolorent : des sanglots, des soupirs, s'échappent de son sein, et ses yeux sont

inondés de larmes. La douleur qu'elle fait éclater pourroit, dans un cœur de diamant, exciter une imprudente pitié : mais Renaud, toujours en garde contre sa sensibilité, tire son épée.

Il marche droit au myrte ; le fantôme s'y attache, embrasse ce tronc chéri, et lui crie : « Non, bar» bare, non, tu ne me feras point l'injure de couper » l'arbre auquel je suis unie : quitte, quitte ce fer, ou » plonge-le plutôt dans le cœur de la malheureuse » Armide. Ce n'est qu'en perçant mon sein, en dé» chirant mes entrailles, que ton épée atteindra le » myrte que je protége. »

Toujours inexorable, Renaud lève le bras : soudain elle prend des formes nouvelles. Tels, dans le délire d'un songe, les fantômes se multiplient et se succèdent. Son corps s'épaissit, les lis et les roses de son teint s'effacent ; les ombres s'étendent sur son front. C'est un géant terrible, un Briarée qui, avec cent mains, fait mouvoir cinquante épées et résonner cinquante boucliers.

Il frémit, il menace ; chaque nymphe à son tour devient un cyclope, et se couvre de fer et d'acier. Le Héros redouble ses outrages sur l'arbre qui gémit en les recevant. Pour le défendre, les monstres, les prodiges se multiplient, et la forêt semble être devenue le séjour des enfers.

Le Ciel tonne, la terre tremble, les vents et les tempêtes grondent et mugissent : mais le cœur du Guerrier est toujours intrépide, et sa main, toujours sûre, porte d'inévitables coups. Le tronc est coupé ; ce n'est plus qu'un myrte, le charme est rompu et les fantômes s'évanouissent.

L'air se calme, les cieux se revêtent d'azur, la forêt, affranchie du magique pouvoir, ne conserve plus que cette sombre horreur qu'y répandit la nature. Le vainqueur, par de nouveaux essais, s'assure de son triomphe : puis il sourit, et se dit à lui-

même : Vains fantômes, quelle folie de vous redouter!

Bientôt il retourne au camp : cependant le Solitaire s'écrie : « Déjà le charme est détruit; déjà » Renaud revient triomphant :..... le voilà. » Le Héros, en effet, paroît dans le lointain : sa démarche est imposante et altière. Sa cotte d'armes a la blancheur de la neige, et son aigle d'argent, que le soleil frappe de ses rayons, brille d'un nouvel éclat.

Par des cris d'allégresse le camp célèbre son retour et sa victoire. Bouillon le serre dans ses bras, et lui prodigue des éloges que personne n'ose envier. « Seigneur, lui dit Renaud, j'ai, suivant tes ordres, » pénétré dans cette forêt redoutée. J'ai vu, j'ai » vaincu les monstres qui la défendoient : tu peux y » envoyer tes travailleurs, ils n'ont plus d'obstacle à » redouter. »

On y court aussitôt; mille arbres tombent sous les coups de la cognée. Un ouvrier inhabile avoit construit sans art les machines premières; une main plus savante et plus illustre, dirigea cette fois des travailleurs moins grossiers, et leur apprit à former un assemblage plus heureux.

Jadis souverain des mers, Guillaume y avoit fait respecter le pavillon Génois, mais, forcé de céder à l'ascendant des Sarrasins, il avoit transformé ses matelots en soldats : nul ne savoit alors mieux que lui suppléer à la force par l'industrie, et son génie créateur étonnoit les esprits par des miracles nouveaux. Deux cents bras que, d'un coup d'œil, il faisoit mouvoir, exécutoient les plans qu'il avoit formés.

Des catapultes, des beliers, fléaux des murailles de Solime, s'élèvent sous ses yeux; bientôt une machine plus terrible vient effrayer les regards : c'est une tour, dont la masse énorme est formée de sa-

pin. Des cuirs encore frais la revêtent, et la mettent en état de braver la flamme ennemie.

Les pièces qui la composent, se démontent et se rassemblent : à la partie inférieure est attaché un mobile belier, destiné à battre les remparts : au milieu est un pont qui s'élance sur les murs ; plus haut est une autre tour, qui, par de secrets ressorts, ou s'élève ou s'abaisse.

Elle roule sur cent roues ; pleine d'armes, pleine de Guerriers, son mouvement n'en sera pas moins rapide. L'armée attentive admire l'activité des ouvriers, et un art jusqu'alors inconnu. Deux autres tours sont formées sur ce premier modèle.

Du haut de leurs remparts, les Sarrasins observent ces travaux : ils voient rouler des arbres immenses, ils voient s'élever des machines, mais ils en ignorent la structure et la forme.

Eux-mêmes, par de nouveaux ouvrages, signalent leur industrie ; ils affermissent leurs tours, réparent leurs murailles, en exhaussent les parties les plus foibles, et déjà ils osent défier tous les efforts des mortels : Ismen, pour mieux les rassurer encore, prépare des feux d'une nature inconnue.

L'exécrable Enchanteur se promet de venger, par des incendies, les affronts faits à sa forêt et à son art ; il mêle du soufre et du bitume que lui fournit le lac de Sodome, ou peut-être les noirs torrens qui roulent dans les enfers : de ces matières enflammées s'élance un feu impétueux qui infecte et dévore.

Pendant que les Chrétiens se préparent à l'assaut, et les Infidèles à la défense, on aperçoit un pigeon qui fend les plaines de l'air, et dirige son vol vers les remparts de Solime : les aîles étendues, il plane sur l'armée Chrétienne. Déjà cet étrange courrier, du sein des nues, s'abaisse vers la Cité.

Mais soudain un faucon, au bec tranchant, à la serre cruelle, fond sur l'oiseau timide : il le pour-

suit, il le presse, et déjà il est prêt à le déchirer. Le pigeon tremblant s'abat, et va chercher un asile sur les genoux de Bouillon.

Le Héros le reçoit et le sauve : mais, au bout d'un fil attaché à son cou pend un billet qui est caché sous son aile. Godefroi le prend, l'ouvre et y lit ces mots : « Le Général d'Égypte au Roi de la Palestine, salut :

» Ne laisse point, Seigneur, abattre ton courage : » résiste encore quatre ou cinq jours. Je viens déli- » vrer tes murs. Tes yeux verront tomber tes enne- » mis. » Tel étoit le secret qu'en langue barbare portoit aux assiégés le messager ailé.

Godefroi rend à l'oiseau sa liberté; mais il n'ose revoler vers les remparts, et semble craindre de revoir un maître dont son malheur a trahi la confiance. Le Héros fait assembler ses Guerriers, et leur révèle cet important mystère : « Le Ciel, leur dit-il, veille » sur nous, et nous dévoile les desseins de nos en- » nemis.

» Il n'est plus temps de différer; il faut, du côté » du midi, commencer une nouvelle attaque : l'ac- » cès en est difficile, des rochers le défendent; mais » notre courage peut triompher des rochers et de la » nature. L'ennemi, que rassure sa situation, nous » y opposera moins de soldats et moins de fortifica- » tions.

» Raymond, c'est là que tu iras avec tes machines » attaquer Solime : moi, avec tout l'appareil de la » guerre, je me porterai contre la porte septentrio- » nale : l'Infidèle abusé attendra sur ces seuls points » toutes nos forces et tous nos efforts : ma grande » tour, plus mobile, ira plus loin former une atta- » que imprévue.

» Toi, Camille, tu feras près de moi mouvoir la » troisième tour. » Il se tait : Raymond assis auprès de lui a pesé son discours : « Je ne puis, lui dit-il, » qu'applaudir à tes desseins : je voudrois seulement

» qu'un espion adroit et fidèle pénétrât dans le camp » Egyptien, et nous éclairât sur leurs projets et sur » leurs forces.

» — J'ai un écuyer, dit Tancrède, que j'ose » vous proposer pour ce délicat emploi : intrépide, » intelligent, il unit la prudence à l'audace, il con- » noît les mœurs et le langage des peuples divers, » et sait à son gré varier le son de sa voix, ses » mouvemens et ses gestes. »

On l'appelle, on lui confie la mission périlleuse dont on veut le charger ; il l'accepte en souriant : « Je pars, dit-il ; bientôt je serai au milieu des » Égyptiens : je veux, sans être reconnu, entrer dans » leur camp, à la clarté du jour, et y compter et » leurs chevaux et leurs soldats.

» Je vous promets le détail de leurs forces et de » leurs projets : je lirai dans l'âme du Général, j'en » arracherai les pensées les plus secrètes. » Il dit ; et soudain il revêt une robe longue et flottante, et ceint le turban.

Le carquois est sur son épaule, et l'arc dans sa main : sa voix, ses gestes, ses traits, annoncent un Syrien. Il étonne les oreilles par des accens étrangers ; on l'eût cru Égyptien à Memphis, Phénicien à Tyr. Il monte un agile coursier, qui à peine imprime sur le sable la trace de ses pas.

Cependant, du côté du midi, on aplanit le terrain ; on dérobe la nuit au repos pour l'employer au travail. Dans leur ardeur impatiente, les Chrétiens épuisent leurs forces, et n'écoutent que leur courage ; et déjà tout est prêt pour seconder leurs audacieux projets.

La veille du jour qui doit éclairer l'assaut, le pieux Bouillon se livre à la prière : il ordonne que tous ses Guerriers se prosternent aux pieds des Prêtres, y fassent l'humble aveu de leurs fautes, et que du pain céleste ils se nourrissent et se fortifient.

Il fait ensuite avancer ses machines vers les lieux qu'il veut le moins attaquer. L'Infidèle, trompé par ce stratagème, se console et se promet la victoire.

Dans l'ombre de la nuit, la plus redoutable des tours roule vers l'endroit où le mur oppose moins d'angles et moins d'ouvrages avancés. Raymond, avec la sienne, est déjà sur la colline et menace la Cité; Camille, avec la troisième, s'est porté entre le nord et le couchant.

L'aurore allume ses feux, avant-coureurs du jour qui la suit : à sa clarté naissante, les Infidèles voient de trois côtés s'élever les trois formidable tours; partout leurs yeux rencontrent des beliers, des catapultes, et mille instrumens funestes. Ils se troublent à cet aspect.

Mais bientôt, avec une ardeur égale, ils travaillent à leur défense, et ramènent aux endroits qui vont être attaqués les machines qu'eux-mêmes ont préparées. Cependant le Héros, qui craint les surprises de l'Égyptien, appelle Guelfe et les deux Robert : « Tenez-vous, leur dit-il, à cheval, et les armes à » la main.

» Pendant que je vais foudroyer ces remparts, » veillez sur nos derrières, et prenez garde qu'un » ennemi nouveau, par une attaque imprévue, ne » vienne nous arracher la victoire. » Il dit; et déjà de trois côtés commence un triple assaut : l'Infidèle oppose partout une vigoureuse défense. Aladin lui-même a repris, en ce jour, les armes qu'il avoit jadis déposées.

Lui-même il charge du poids de ces armes, depuis long-temps oubliées, un corps foible, affaissé sous le fardeau des ans et fatigué de son propre poids, et marche contre Raymond : par ses ordres, Soliman va repousser Godefroi, et Argant combattre contre Camille. Le neveu de Boëmond, l'intrépide

Tancrède, est avec Camille, et le destin l'amène en cet endroit pour frapper sa victime.

Des flèches empoisonnées volent dans les airs; un nuage immense de traits obscurcit le ciel et dérobe la clarté. Du sein des machines guerrières partent des coups plus terribles : des globes de marbre, des poutres armées de fer, portent sur les remparts la destruction et la mort.

La foudre est moins meurtrière : les armures sont brisées; les cadavres disparoissent, il n'en reste que des lambeaux sanglans et déchirés. Les javelots traversent le corps tout entier, fuient encore loin du Guerrier blessé et laissent la mort dans la blessure.

Tant de fureur et de carnage n'étonne point les Sarrasins : déjà ils ont tendu des toiles et d'autres matières, dont la molle résistance trompe les efforts des Chrétiens et les affoiblit. Ils lancent et des flèches et des pierres au milieu des rangs les plus serrés.

Les Chrétiens, avec une ardeur toujours égale, poussent leur triple attaque; les uns, à l'abri de leurs machines, se dérobent aux traits qui pleuvent inutilement sur eux. D'autres font rouler auprès des murailles ces redoutables tours, que les assiégés repoussent de toutes leurs forces : le belier s'élance, et par d'horribles secousses ébranle le pied des remparts, tandis que les ponts s'abaissent sur le sommet.

Cependant Renaud s'arrête irrésolu, et porte partout ses regards incertains; il dédaigne de vulgaires dangers, et ne veut marcher à la gloire que par des routes inaccessibles aux autres Guerriers : sans secours, sans machines, il veut par ses propres efforts escalader les murs, dans la partie la plus haute et la mieux fortifiée.

Il se tourne vers les Héros que guidoit jadis le généreux Dudon : « O honte ! leur dit-il, environné » de nos armes, ce mur repose en paix : allons, si-

» gnalons notre ardeur par des exploits nouveaux ; » il n'est point de dangers pour des cœurs intrépides; » le sort respecte quiconque ose le braver. Marchons, » et pour défendre nos têtes des coups de l'ennemi, » couvrons-nous de nos boucliers. »

Tous, à ces mots, se rapprochent et se serrent ; tous élèvent leurs boucliers : sous ce toit de fer ils bravent la tempête qui fond sur eux. D'une course impétueuse, irrésistible, ils s'avancent sous les ruines, dont en vain l'Infidèle tente de les accabler.

Déjà ils sont au pied de la muraille. Renaud dresse une échelle immense ; elle obéit à sa main, comme la plume légère au souffle des vents : les traits, les pierres pleuvent sur lui, mais toujours il montre, avec une égale ardeur, une égale intrépidité ; inébranlable à toutes les secousses, la chute d'une montagne ne pourroit accabler son courage.

Une forêt de traits, des monceaux de ruines, roulent sur lui. D'une main, il ébranle la muraille : l'autre, suspendue en l'air, couvre sa tête de son bouclier. Ses compagnons, qu'enhardit son exemple, appliquent des échelles à leur tour ; mais, comme leur valeur, leur sort est inégal.

Les uns expirent, les autres tombent renversés. Cependant le Héros, presque vainqueur, rassure les siens et menace les Infidèles : déjà, de ses bras étendus, il peut atteindre aux créneaux ; une foule d'ennemis accourt, le presse, le repousse, et tente vainement de le précipiter. O prodige ! un seul homme, suspendu dans les airs, résiste à une foule d'ennemis.

Il résiste, il avance, et ses forces redoublent. Tel le palmier se soulève sous le poids dont il est oppressé. Il s'élance, il est sur les remparts ; tout plie, tout recule à son aspect, et sa victoire ouvre, à qui ose le suivre, un chemin assuré.

Lui-même, il tend sa main triomphante au jeune

Bouillon, et par un utile secours sauve le Guerrier prêt à tomber, et lui vaut encore la gloire de s'élancer sur la muraille le premier après lui. Cependant Godefroi éprouve ailleurs des fortunes diverses. On combat de son côté avec toutes les forces de l'homme et toutes les ressources de l'art.

Les Infidèles, sur leurs remparts, ont planté un tronc d'arbre, qui jadis fut un mât de vaisseau : à ce tronc est attachée une poutre, dont la tête est armée de fer, et qui, retirée en arrière par des câbles, se reporte en avant avec un mouvement redoublé.

Cette poutre immense frappe contre la tour ; ses chocs répétés en relâchent les jointures, l'ouvrent, l'ébranlent et la repoussent. Mais tout à coup, de cette terrible machine sortent des faux tranchantes, qui vont couper les câbles auxquels est suspendue la poutre ennemie.

Elle tombe, et dans sa chute, entraîne les hommes, les armes et les créneaux : la tour elle-même en est ébranlée et chancelle deux fois ; les murs tremblent et les collines retentissent. Tel un vaste rocher qu'arrachent les efforts du temps, ou le courroux des aquilons, traîne après lui de vastes débris, et dans sa ruine emporte les arbres, les cabanes et les troupeaux.

Bouillon s'avance, il se flatte d'arborer bientôt sur la muraille sa triomphante enseigne : mais tout à coup on lance sur lui de noirs torrens de flamme et de fumée. Jamais, de ses entrailles brûlantes, l'Etna ne vomit tant de feux. Jamais, dans les ardeurs de l'été, le Ciel de l'Inde ne brûla de tant de vapeurs embrasées.

Partout volent des vases de feu et des flèches allumées ; partout roule une flamme noire et sanglante : l'air est infecté ; on croit voir la foudre, on croit entendre ses éclats. Une épaisse fumée dérobe la

lumière du jour, le feu s'attache à la machine; le cuir qui la défend se ride, et bientôt ne pourra plus la garantir.

Mais Bouillon, le front toujours serein, l'âme toujours intrépide, encourage ses Guerriers, qui, pour sauver la tour, arrosent le cuir dont elle est revêtue : mais déjà l'eau commence à leur manquer. Soudain s'élève un vent impétueux qui reporte l'incendie contre ses auteurs.

Le feu s'élance sur les toiles que l'Infidèle a tendues et les dévore; les remparts sont couverts de flammes. O pieux Guerriers! ô mortel chéri des cieux! l'Eternel combat pour toi; les vents obéissent au son de tes trompettes, et la nature s'arme pour te défendre.

Cependant l'impie Ismen, qui voit revenir contre lui-même les feux qu'il avait allumés, veut forcer la nature, et par le pouvoir de son art triompher des vents ennemis. Escorté de deux Magiciennes, il se présente sur la muraille; ses yeux louches sont cachés sous une noire paupière, une barbe épaisse et hérissée rend son aspect plus affreux. Tel jadis on eût peint Caron ou le Roi des Enfers entre deux Furies.

Déjà on entend murmurer ces sons qui font trembler les noirs abîmes : déjà l'air se trouble, et le soleil s'enveloppe d'un nuage ténébreux. Mais soudain un vaste rocher, du sein de la terrible machine, vole sur ces trois monstres et les écrase à la fois.

En mille pièces sanglantes leurs corps sont dispersés; tel le grain devient poussière sous la meule pesante qui le broie. Leurs âmes criminelles quittent en gémissant le séjour de la lumière, et vont se mêler aux ombres infernales. Mortels, apprenez qu'il est un Dieu vengeur, et obéissez à ses lois!

Cependant la tour défendue par la tempête s'approche du rempart, et déjà le pont dont elle est ar-

mée peut s'abattre sur la muraille. L'intrépide Soliman accourt, et tente de couper cet étroit passage. Il redouble ses efforts, et peut être il eût triomphé, mais tout à coup une seconde tour apparoît sur la première.

Elle s'allonge dans les airs étonnés de sa hauteur, et domine les édifices les plus superbes : les Sarrasins, à cet aspect, sont saisis d'étonnement et de terreur : mais Soliman, quoique assailli d'une grêle de pierres, n'abandonne point son poste; il se flatte encore de couper le pont, et par ses cris il encourage ses soldats qui n'osent l'imiter.

Alors, invisible pour tout autre, s'offre aux regards de Bouillon le céleste Guerrier qui veille sur sa destinée : il est couvert d'une divine armure, et son éclat efface l'éclat du soleil qu'aucun nuage n'obscurcit : « Godefroi, lui dit-il, l'heure est arrivée » où Sion doit voir briser ses fers; ne ferme point, » ne ferme point tes yeux éblouis, contemple le se» cours que le Ciel t'envoie.

» Dirige tes regards sur cette milice immense » d'immortels rassemblés dans les airs. Je vais dis» siper le nuage que l'humanité épaissit autour de » toi, et qui, d'une ombre grossière, enveloppe tes » sens. Tu verras à nu les célestes esprits; tu pour» ras un moment soutenir les rayons des clartés an» géliques.

» Là sont ces Guerriers, jadis, comme toi, ven» geurs de ta croyance : habitans aujourd'hui de la cé» leste demeure, ils viennent seconder tes efforts et » partager ta victoire. Au milieu de ces tourbillons de » poussière et de fumée, sur ce vaste amas de rui» nes, c'est Hugues, ton ami, qui combat, et qui sape » les tours ennemies jusque dans leurs fondemens.

» Plus loin, Dudon, la flamme et le fer à la main, » foudroie la porte septentrionale; il fournit des ar» mes à tes soldats, il les encourage, lui-même il

» dresse les échelles et les assure. Cet autre, que tu » vois sur la colline, la couronne sur la tête et re- » vêtu d'habits pontificaux, c'est Adhémar : il étend » encore sur vous sa main bénissante.

» Porte plus haut tes regards ; vois toute l'armée » céleste réunie contre les Infidèles. » Godefroi regarde ; une innombrable milice se découvre à sa vue : trois escadrons se divisent chacun en trois cercles, et les cercles s'agrandissent en s'éloignant du centre.

Godefroi ébloui abaisse un moment sa paupière ;... il rouvre les yeux ; mais tout a disparu. Cependant il voit de tous côtés les siens triomphans et couronnés par la victoire. Renaud, maître des remparts, massacre les Infidèles ; une foule de Héros y montent sur ses traces : Bouillon, plein d'une noble impatience, prend des mains de celui qui la porte, la redoutable enseigne.

Lui-même le premier il s'élance sur le pont ; le Sultan s'oppose à son passage : cet espace étroit devient le théâtre des plus nobles exploits : « Amis, » s'écrie Soliman, je m'immole à vos yeux : coupez » ce pont derrière moi, je vendrai cher encore les » momens qui me restent. »

Mais Renaud accourt, la terreur vole devant lui et tout fuit à son aspect ; « Que ferois-je ? dit le Sul- » tan ; si je perds ici la vie, je la perds inutilement. » Résolu de tenter une autre défense, il abandonne le pont au Héros qui le suit d'un air menaçant, et qui arbore sur les murs l'étendard de la Croix.

L'étendard triomphant se déploie dans les airs, les vents respectueux soufflent plus mollement ; le soleil, plus serein, le dore de ses rayons : les traits et les flèches se détournent ou reculent à son aspect. Sion et la colline semblent s'incliner, et lui offrir l'hommage de leur joie.

Tous les Chrétiens, à la fois, poussent les cris

de l'allégresse et de la victoire : les montagnes en retentissent et répètent leurs derniers accens. Tancrède, au même instant, triomphe d'Argant et de tous ses efforts : il lance aussi son pont, il est maître du rempart, et y arbore la Croix victorieuse.

Du côté du midi, où combattent le vieux Raymond et le tyran de la Palestine, la fortune flotte encore incertaine. Avec ses plus intrépides Guerriers, avec de plus nombreuses machines, Aladin défend des murs plus foibles par eux-mêmes, et les Guerriers de la Gascogne n'ont encore pu attacher la tour à ce rempart qu'il s'obstine à garder.

Là, d'ailleurs, cette masse énorme a trouvé de plus rudes sentiers, un terrain plus difficile; et l'art, avec tous ses efforts, n'en a pu vaincre toute l'aspérité. Mais le signal de la victoire se fait entendre; Chrétiens et Sarrasins, le Tyran et Raymond, savent enfin que, du côté de la plaine, la ville est déjà conquise.

« Compagnons, s'écrie le Comte de Toulouse
» Solime est prise, et Solime nous résiste encore !
» Serons-nous les seuls qui ne partagerons point la
» gloire de cette noble entreprise ? » Enfin, Aladin abandonne une défense désespérée, et va chercher un autre asile, où il se flatte de soutenir un nouvel assaut.

Tous les vainqueurs entrent par les brèches, par les portes : tout ce qui résistoit à leurs efforts a été brisé, renversé par leurs coups ; tout est en proie à la flamme et couvert de ruines. La mort et avec elle la vengeance, le deuil, l'horreur, ses affreux compagnons, errent dans la triste Jérusalem ; le sang coule à ruisseaux, les rues en sont inondées, et tout est rempli de morts et de mourans.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

Déja les ordres d'Aladin, la terreur ou la mort, avoient loin des remparts repoussé les Infidèles; Argant seul s'obstine à défendre le mur abandonné: il montre aux Chrétiens un front toujours intrépide, et entouré de leurs bataillons, il combat encore. Il craint plus que le trépas la honte de céder, et en mourant, du moins il veut ne pas être vaincu.

Plus que tous les autres Guerriers, Tancrède et le presse et le frappe. A sa démarche, à ses armes, le Circassien a bientôt reconnu le Guerrier, qui déjà s'est mesuré avec lui, qui avoit juré de recommencer le combat, et qui a trompé son attente: « Tancrède, lui crie-t-il, est-ce ainsi que tu tiens ta » promesse? Etoit-ce aujourd'hui que je devois te » revoir. ?

» Je t'attendois plus tôt, je t'attendois seul, je » croyois avoir à combattre un Guerrier, mais tu » n'es qu'un vil fabricateur de machines. N'importe; » fais-toi un rempart de tes soldass, invente de nouvelles armes, de nouveaux stratagèmes; mets l'adresse à la place de la valeur: brave assassin de » femmes, ma main te prépare la mort, tu ne pourras l'éviter. »

Tancrède lui répond avec le sourire du dédain: « Mon retour est tardif, mais peut-être il te paroîtra trop prompt. Bientôt tu désireras que la » mer et les montagnes fussent encore entre nous. » Mon bras va te prouver que mes lenteurs ne furent » point l'effet de la crainte ni de la foiblesse.

» Viens, terrible destructeur de Géans et de Héros, l'assassin de femmes te défie. » Il dit, et ordonne aux siens de s'éloigner. « Respectez Argant,

» c'est mon ennemi plus que le vôtre, sa vie m'appartient; le Ciel et mes sermens le livrent à mes » coups.

» Allons, dit le Circassien, seul ou accompagné, » au milieu de Solime ou dans un désert; quels que » soient mes dangers, quel que soit mon espoir, » je ne te laisserai pas. » Le défi porté, le défi accepté, tous deux marchent d'accord pour décider leur fatale querelle. La haine marche avec l'un d'eux; l'ardeur de combattre fait de l'autre le défenseur et l'appui de son rival.

Avide de gloire, avide de succès, Tancrède croiroit sa vengeance trahie, si une goutte du sang de l'Infidèle couloit par une autre main que la sienne; il le couvre de son bouclier : « Éloignez-vous, ne » frappez pas, crie-t-il de loin à tous ceux qu'il ren- » contre. » Enfin, il arrache sa proie aux coups des Chrétiens irrités et victorieux.

Ils sortent de la ville, et par d'obliques détours, loin des tentes des Chrétiens, ils s'enfoncent dans un secret vallon. Là, sous un ombrage épais, au pied d'une colline, ils trouvent un lieu solitaire, qui semble destiné à être le théâtre d'un combat.

Tous deux ils s'arrêtent : Argant reporte sur Solime des regards inquiets, attendris : Tancrède s'aperçoit que son rival n'a point de bouclier, et lui-même il jette le sien loin de lui : « Quelle pensée t'a » saisi? lui dit-il, songes-tu que ton heure est ve- » nue? Si ce pressentiment cause ta crainte et t'ar- » rête, ta crainte est trop tardive.

» — Je songe à cette déplorable ville, jadis Reine » des Cités de la Palestine, aujourd'hui captive, » anéantie, et dont en vain j'ai tenté de reculer la » chute : je songe que ta vie, que le Ciel m'aban- » donne, ne suffit pas à sa vengeance ni à la » mienne. » Il dit, et tous deux ils s'avancent l'un contre l'autre, avec les précautions qu'inspire à

chacun d'eux la valeur connue de son ennemi.

Tancrède, souple, agile, voltige et frappe comme l'éclair; Argant le surpasse de la tête, et menace de l'accabler de sa vaste épaisseur. Le Chrétien tourne, se courbe, se ramasse, se retire, épie les jours que lui livre son ennemi, et de son épée écarte son épée.

Immobile et déployé, l'Infidèle, dans une attitude différente, montre un art égal. Le bras allongé, il cherche non le fer, mais le corps de son rival. L'un tente à chaque instant de nouveaux accès; l'autre toujours présente le fer au visage, toujours en garde contre la surprise et la ruse, il montre partout le fer et la menace.

Ainsi, sur une mer tranquille, luttent avec un égal avantage deux vaisseaux d'inégale grandeur : plus de pesanteur dans l'un, plus d'agilité dans l'autre; l'un va, revient, attaque tour à tour et la poupe et la proue; l'autre demeure immobile, et quand l'ennemi l'approche, il menace de l'accabler de sa hauteur et de son poids.

Tandis que, par une feinte heureuse, Tancrède se flatte de surprendre son rival, Argant lui présente la pointe au visage; il veut parer, mais l'Infidèle trompe son adresse, et l'atteint dans le flanc. A la vue de la blessure qu'il lui a faite : « Grand » maître d'escrime, s'écrie-t-il, tu es vaincu dans » ton art même. »

Dévoré de honte et de dépit, le Héros se livre à toute sa fureur : il brûle de se venger; une victoire tardive n'est plus à ses yeux qu'une défaite. Il ne répond à l'outrage que par le fer; il en dirige la pointe à la visière. Argant rabat le coup, Tancrède fait un pas en avant, de la main gauche saisit le bras droit de l'Infidèle, et lui porte dans le flanc des blessures profondes et répétées.

« Tiens, lui dit-il, voilà la réponse que le vaincu

» fait à son vainqueur. » Le Circassien frémit et s'agite; mais il ne peut dégager son bras du lien qui le serre.

Enfin, il abandonne son épée, et se précipite sur Tancrède; ils s'attachent l'un à l'autre, et de leurs bras nerveux ils se pressent, s'embrassent, s'ébranlent tour à tour. Tel jadis on vit lutter le vaillant Alcide et le redoutable fils de la Terre.

Après mille secousses, après mille efforts, tous deux tombent ensemble : soit adresse, soit hasard, le bras droit d'Argant est libre, pendant que de tout son poids il presse celui de Tancrède. A la vue du péril qui le menace, le Héros Chrétien s'agite, se dégage et se relève.

Le Sarrasin, plus pesant, se redresse plus lentement; déjà frappé d'un coup affreux, il chancelle et va retomber; mais son courage et sa vigueur le soutiennent. Tel, battu par les aquilons, le pin superbe plie et se relève au même instant. Le combat recommence, et avec moins d'art et d'adresse, il n'est que plus horrible.

Le sang de Tancrède coule par plus d'une blessure; mais l'Infidèle perd des flots du sien. Déjà ses forces s'épuisent, et sa fureur languit. Telle, sans aliment, la flamme se consume et s'éteint. Tancrède, qui le voit d'un bras affoibli porter des coups toujours plus lents, sent expirer sa colère : il s'éloigne, et lui adresse ce tranquille discours :

« Rends-moi les armes, généreux Guerrier; re-
» connois-moi pour ton vainqueur, ou du moins
» cède à la fortune. Je ne veux de toi ni triomphe
» ni dépouille, je ne me réserve aucun droit sur
» toi. » Le Circassien, plus terrible, réveille toute sa fureur, et ranime toute sa rage : « Tu oses donc
» te vanter de ma défaite? Tu m'oses à moi proposer
» une lâcheté?

» Va, use de ta fortune : mon cœur ne connoît

» point la crainte, et je saurai punir ta témérité. » La colère enflamme les restes de son sang, et ranime ses forces défaillantes. Il veut, par un généreux effort, illustrer ses derniers momens. Tel un flambeau prêt à s'éteindre jette en mourant une plus vive clarté.

Des deux mains il saisit son épée, fond sur Tancrède, qui lui oppose inutilement la sienne, l'atteint à l'épaule, puis dans le flanc où son fer laisse plus d'une blessure. O Tancrède! si tu n'éprouves pas la crainte, la nature te fit un cœur incapable de ce lâche sentiment.

L'Infidèle redouble; mais ses efforts inutiles se perdent dans les airs. Tancrède a vu le coup, et s'est dérobé à la mort qui le menaçoit. Victime de ta fureur, ô généreux Argant! tu es entraîné par ton propre poids, et tu vas mesurer la terre : heureux du moins de ne céder qu'à toi-même, et de ne pas tomber sous les coups de ton ennemi!

Dans sa chute, ses plaies se dilatent, et le sang coule à gros bouillons; de sa main droite il s'appuie sur la terre, se relève sur ses genoux, et se défend encore. « Rends-toi, lui crie Tancrède », en lui offrant la liberté et la vie : mais le perfide, d'un coup imprévu, le blesse au talon et le menace encore.

Le Héros furieux : « Traître, ainsi tu abuses de » ma pitié? » A ces mots, il lui plonge son épée dans la visière, l'en retire et l'y replonge encore. Argant meurt; il meurt comme il a vécu, sans langueur, sans foiblesse, et toujours la menace à la bouche. L'audace, l'orgueil et la fureur respirent dans ses derniers mots et dans ses derniers accens.

Tancrède remet dans le fourreau son fer victorieux : il offre à l'Éternel sa gloire et son triomphe. Mais, épuisé lui-même, il est prêt à tomber sur des lauriers arrosés de son sang. Il craint que sa vigueur expirante ne puisse résister aux fatigues

du retour. Cependant il reprend sa route; et foible, chancelant, il se traîne pas à pas.

Déjà il ne peut plus se soutenir, un dernier effort achève d'accabler sa langueur : il s'assied sur la terre, sa tête se penche et s'appuie sur sa main défaillante. Tout semble tourner autour de lui, un voile s'épaissit sur ses yeux; enfin il s'évanouit, et dans cet état, on peut à peine distinguer le vainqueur du vaincu.

Pendant que ces deux rivaux décidoient leur funeste querelle, les Chrétiens furieux désoloient Solime, et la vengeance dévoroit un peuple criminel. Qui pourroit retracer le douloureux tableau de cette ville infortunée? Quelle langue pourroit rendre un spectacle si cruel et si déplorable?

Tout regorge de sang, tout est plein de carnage : on voit partout des monceaux de cadavres, de morts, de mourans, mêlés et confondus. Les mères éplorées, les cheveux épars, fuient en pressant leurs enfans contre leur sein. Le soldat, chargé de richesses et de dépouilles, d'une main forcenée saisit les filles tremblantes.

Du côté du couchant, vers la colline qui conduit au temple, Renaud, couvert de sang et de poussière, se précipite sur les Infidèles, les pousse et les égorge. Sa redoutable épée s'enivre de carnage et sème partout le trépas. Les casques, les boucliers se brisent sous ses coups. La meilleure défense contre lui est de n'en point avoir.

Le fer du Héros ne sait agir que contre le fer; son courroux dédaigne des victimes désarmées. De sa voix, de ses regards, il met en fuite un peuple lâche et timide. Tout périt sous ses coups, on tremble de ses menaces.

Déjà une foule éperdue, et de nombreux guerriers, ont cherché un asile dans le temple, qui, souvent détruit et souvent relevé, conserve le nom

de son premier Fondateur. Jadis l'or, le cèdre et le marbre embellissoient ce superbe édifice; dépouillé aujourd'hui de ses ornemens, il ne lui reste plus que sa force et sa solidité : des tours l'environnent, et des portes de fer en défendent l'entrée.

Le Héros arrive, et trouve l'accès du temple fermé et le faîte couvert d'un appareil menaçant. Deux fois, d'un regard terrible, il en mesure la hauteur; deux fois, pour y chercher un étroit passage, il en parcourt la circonférence.

Tel, au déclin du jour, un loup avide de carnage, plein d'une fureur qu'irrite encore la faim dont il est dévoré, fait le tour de la bergerie. Enfin, Renaud s'arrête; l'Infidèle, tremblant à son aspect, attend avec effroi l'assaut dont il est menacé.

Non loin de là étoit un immense madrier; d'un bras que le fardeau le plus pesant ne sauroit étonner, le Héros le fait mouvoir contre la porte, et par des chocs redoublés tente de l'enfoncer.

Le marbre, les métaux les plus durs, ne peuvent résister à ses efforts. Les gonds sont arrachés, les serrures sont rompues, la porte tombe. Ainsi frappe le belier; ainsi tonnent les machines redoutées, qui portent la foudre et la mort. Le vainqueur s'élance dans le temple, et des flots de Chrétiens se précipitent sur ses pas.

Ce temple, jadis auguste, et tout plein de l'Être suprême, est inondé de sang et souillé de carnage. O céleste justice! tes vengeances, pour être lentes et tardives, n'en sont que plus terribles. C'est toi qui, dans des cœurs sensibles, allumes le feu de la colère; c'est toi qui fais mouvoir les bras et le fer des Chrétiens. L'impie lave de son sang le temple qu'il a profané.

Cependant Soliman marche vers la tour de David, y entraîne avec lui le reste de ses guerriers, et ferme les accès qui y conduisent. Aladin y accourt

lui-même : « Viens, généreux Monarque, viens, lui » dit le Sultan, retirons-nous dans ce dernier asile.

» Tu peux y sauver de la fureur de tes ennemis, » ta vie et ton empire. — Hélas! hélas! s'écrie le » malheureux vieillard, la rage des barbares anéan- » tit et ma ville et mon trône : j'ai vécu, j'ai régné, » tout est fini pour moi. Nous ne sommes plus, un » jour dernier, un jour inévitable, est arrivé pour » tous.

» — Qu'est devenue ton antique valeur, lui ré- » pond le Sultan, qu'attriste son discours? Que le » sort à son gré nous ravisse une couronne; mais la » gloire, mais l'honneur, est en nous, et survit à » nos pertes. Allons, Seigneur, viens ici réparer tes » forces et goûter le repos. » Il dit, et docile à ses conseils, le vieux Monarque se retire avec lui dans la tour.

Soliman quitte son épée, saisit à deux mains une lourde massue; d'un air intrépide il se place à l'entrée et la défend contre les Chrétiens; tous les coups qui partent de sa main sont affreux et mortels. Il tue, il renverse. A l'aspect de cette arme redoutable, tout plie, tout recule épouvanté.

Raymond s'avance, suivi d'une troupe audacieuse. Le généreux Vieillard court au périlleux passage, et brave les coups meurtriers : il frappe le premier, mais il frappe en vain. Soliman, plus heureux, lui laisse tomber sur le front sa pesante massue. Le Héros renversé, tremblant, les bras étendus va mesurer la terre.

La valeur renaît dans le cœur des vaincus. Les vainqueurs sont repoussés à leur tour, ou périssent à cette fatale entrée : « Amis, s'écrie Soliman, sai- » sissez ce Guerrier qui vient de tomber sous mes » coups, et faites-le prisonnier. »

Les Infidèles s'avancent pour exécuter ses ordres ; les Chrétiens s'ébranlent pour défendre leur Chef :

d'un côté combat la fureur, de l'autre, un tendre intérêt. Tous à l'envi redoublent des efforts dont la vie et la liberté d'un Héros si fameux doivent être le prix.

Cependant Soliman, obstiné dans sa vengeance, eût enfin triomphé : les boucliers, les casques, tout plioit sous le poids de sa massue. Mais un secours formidable vient soutenir les Chrétiens : Bouillon et Renaud, de deux côtés opposés, accourent et se réunissent.

A la vue de la tempête qui le menace, au bruit affreux qui la devance, le Sultan rappelle ses guerriers dans la tour; lui-même il y rentre, mais il n'y rentre que le dernier. A travers la prudence qui le fait céder au péril, on voit encore percer l'audace de le braver.

Ainsi, quand les vents mugissent, quand le tonnerre gronde au sein d'une nue sillonnée d'éclairs, le berger attentif ramène ses troupeaux sous un abri tranquille : de sa houlette et de sa voix, il presse leur retour et marche le dernier.

A peine Soliman a réuni ses soldats dans la tour, Renaud arrive, renversant toutes les barrières, et brûlant de cueillir de nouveaux lauriers. Il demande sa victime, la victime que le Ciel et ses sermens ont promise à l'ombre de Suénon.

Son invincible bras alloit attaquer le dernier boulevart des Infidèles; le Sultan, peut-être, alloit être accablé dans son dernier asile : mais déjà l'horizon est enveloppé d'un voile obscur. Bouillon fait sonner la retraite, et veut que le lendemain on recommence l'assaut.

La joie sur le front, il dit à ses Guerriers : « L'É- » ternel a protégé nos armes; nous avons vaincu, il » ne nous reste plus que d'achever notre victoire. » Demain nous triompherons de cette tour, seul et » dernier espoir des Infidèles. Allons cependant, par

» de tendres soins, consoler les blessés, et les rap-
» peler à la vie.

» Sauvons, sauvons ces Héros dont le sang nous » donne une nouvelle patrie : ces pieux devoirs con- » viennent mieux à des Chrétiens que le pillage et la » vengeance. Hélas ! cette journée a vu trop, beau- » coup trop de carnage et d'horreur ; elle a trop » éclairé l'avarice et la haine. Arrêtons le cours d'un » brigandage et d'une fureur qui nous déshonorent. » Je le veux. Que la trompette proclame mes dé- » fenses. »

Il dit, et se retire dans le lieu où Raymond gémit encore du coup qu'il a reçu. Soliman, avec une égale audace, rassuroit ses guerriers, relevoit leur courage abattu, et cachoit au fond du cœur sa triste inquiétude : « Braves compagnons, leur di- » soit-il, soyons invincibles en dépit de la fortune. » L'espoir vit encore pour nous, et malgré ces vai- » nes apparences de terreur, nos pertes sont lé- » gères.

» L'ennemi n'a conquis que des pierres et des » ruines ; il ne tient dans ses fers qu'une vile popu- » lace : Solime nous reste. Solime est tout entière » dans votre Roi, dans vos cœurs, dans vos mains. » Votre Monarque vit toujours ; ses plus généreux » Guerriers sont autour de lui : une tour imprena- » ble nous défend. Laissons triompher les Chrétiens » dans une terre déserte ; leur sort est de finir par » être vaincus.

» Ils le seront. Insolens dans la prospérité, ils vont » s'enivrer de carnage, se gorger de butin, se plon- » ger dans une affreuse débauche. Au milieu des » débauches, au milieu du pillage et des ruines, ils » seront surpris et accablés. J'en ai pour garans le » Ciel qui nous protége, votre valeur et les promesses » de l'Égyptien, qui, en ce moment, s'approche et » vient seconder nos efforts.

»De cette tour, nous dominons les édifices les »plus élevés, nous en ferons pleuvoir des pierres »sur nos ennemis. Nos machines leur fermeront »tous les passages qui conduisent au tombeau du »Dieu qu'ils adorent. » Par ce discours il ranime leur courage, et dans les cœurs flétris fait renaître une douce espérance.

Cependant Vafrin erroit au milieu des Égyptiens : au déclin du jour, il étoit parti pour le camp dont il devoit épier les secrets. Au milieu des ombres de la nuit, sous un habit inconnu, il parcourut des routes solitaires. L'aurore n'avoit point encore éclairé l'Orient de ses premiers feux, que déjà il avoit laissé derrière lui les murs d'Ascalon : l'astre du jour avoit mesuré la moitié de sa carrière quand il découvrit la formidable armée.

Il voit des tentes sans nombre, et mille étendards flottans dans les airs. Mille accens confus se font entendre; des cors, des tambours, cent autres instrumens barbares effraient le ciel de leur discordante harmonie. Les cris des chameaux et des éléphans se mêlent aux hennissemens des chevaux. Sans doute, dit Vafrin, toute l'Afrique, toute l'Asie, sont rassemblées en ces lieux.

Il contemple d'abord le camp et les retranchemens : bientôt, sans tenter des sentiers inconnus et de tortueux détours, il entre par la porte la plus spacieuse, et affronte les regards de toute l'armée. Il fait des questions, il fait des réponses, et toujours à la finesse il unit le maintien le plus hardi et le sang-froid le plus décidé.

Rien n'échappe à son œil curieux. Il compte les guerriers et les chevaux; il apprend le nom des chefs, et observe l'ordre et la discipline du camp. Bientôt il porte plus loin ses vœux et son espoir : il entreprend, et vient à bout de pénétrer les des-

seins les plus secrets. Son heureuse adresse, déguisée en simplicité, lui ménage un accès jusqu'à la tente du Général.

La toile qui la couvre offre un passage aux regards et à la voix. Une ouverture qui répond à la partie la plus inférieure, trahit les secrets du Général, et le livre à la vue du spectateur curieux : Vafrin s'en approche de l'air d'un homme chargé de la réparer.

Émiren étoit debout, la tête nue, la cuirasse sur le dos, enveloppé d'un manteau de pourpre et la main appuyée sur sa javeline. Un peu plus loin, deux Pages soutenoient son casque et son bouclier. Il fixoit un Guerrier d'une taille gigantesque, dont le regard étoit farouche et l'aspect menaçant. Vafrin prête l'oreille, il entend prononcer le nom de Godefroi, et à ce nom son attention redouble.

« Tu es donc bien sûr, disoit Émiren, de donner la mort à Godefroi? —Je le suis, et je jure » de ne revenir jamais si je ne reviens vainqueur. » Je frapperai le premier coup. La seule récompense » que je demande, c'est de pouvoir, au milieu du » Caire, dresser un trophée, et y suspendre ses armes avec cette inscription :

» Ces armes sont celles du brigand Français, du » destructeur de l'Orient : Ormond les lui ravit en » lui ravissant la vie, et il éleva ce trophée pour » immortaliser le souvenir de cet événement.—Non, » reprend Émiren, le Calife doit un autre prix à un » exploit si rare : à la grâce que tu demandes, il » ajoutera tout ce que tu as droit d'attendre de sa » générosité.

» Prépare ton déguisement et tes armes; le jour » du combat approche.—Tout est prêt. » A ces mots ils se taisent tous deux. Vafrin demeure interdit et troublé : il songe quel peut être ce complot, quel

peut être ce fatal déguisement, et son esprit se perd dans les plus sinistres idées.

Il se retire plein d'une affreuse inquiétude, et passe toute la nuit sans fermer la paupière. Au retour de l'aurore, tout le camp déploie ses drapeaux et se met en marche. Vafrin marche, et s'arrête avec eux; il erre encore d'une tente à l'autre, et tâche de surprendre quelque nouvelle lumière.

Enfin, sous un superbe pavillon, au milieu de ses femmes et d'une foule de Guerriers, ses yeux rencontrent Armide, qui, l'air morne et le cœur gros de soupirs, semble s'entretenir avec elle-même : sa tête est appuyée sur sa main, ses regards sont attachés à la terre; Vafrin ne sait si elle pleure, mais il voit ses prunelles mouillées, et ses yeux chargés de perles liquides.

Vis-à-vis d'elle, Adraste est assis, le regard fixe, sans mouvement et presque sans haleine. Ses yeux, interprètes de ses désirs, couvrent la Princesse et la dévorent : Tysapherne est auprès d'eux, les fixe tour à tour, et brûle d'amour et de rage : son teint, mobile et changeant, se colore tantôt du feu de la tendresse, tantôt du feu de la jalousie.

Plus loin, Altamor est entouré d'un cercle de femmes, il ne s'abandonne point à l'ardeur d'un impétueux désir : son œil discret erre mollement sur les divers attraits d'Armide : quelquefois il s'arrête sur une main charmante : quelquefois sur sa bouche vermeille. Souvent il épie des appas plus cachés, et sous un voile infidèle enfonce des regards curieux.

Armide enfin lève les yeux : la sérénité renaît sur son front; un sourire céleste vient, comme l'éclair, percer le nuage de sa douleur : « Généreux » Adraste, quand je songe à ta valeur, je respire, » mon âme se soulève sous le poids qui l'accable : » bientôt elle goûtera la vengeance, et mon cour-

» roux qui l'attend en a déjà toute la douceur.

» — Madame, éclaircissez ce front chargé d'en-» nuis, et calmez votre douleur : bientôt vous verrez » à vos pieds la tête de votre ennemi; bientôt, si » vous l'aimez mieux, cette main vengeresse vous » l'amenera prisonnier. Je l'ai promis, je le jure » encore. » Tysapherne, qui l'entend, garde le silence, mais il est rongé de colère et de dépit.

Armide reporte sur Tysapherne un doux regard : « Et toi, Seigneur, lui dit-elle? — Moi, d'un pas » timide, je marcherai de loin sur les traces de ton » Héros, de ton incomparable vengeur. — Oui, ré-» plique l'Indien furieux, il suivra de loin mes tra-» ces, et craindra de se mesurer avec moi.

» — Que ne puis-je, s'écrie Tysapherne, me li-» vrer au transport qui m'agite? Que ne m'est-il » permis de tirer ce fer? Bientôt on verroit qui des » deux doit marcher le premier. Barbare ! je ne » crains ni ta valeur, ni tes vaines prouesses. Je ne » crains que le Ciel et le funeste amour qui me con-» sume. » Il se tait : Adraste se lève pour l'attaquer; mais Armide les arrête.

« Généreux Guerriers, leur dit-elle, vous m'avez » promis vos bras; pourquoi me ravir vos bienfaits? » Vous êtes mes vengeurs; ce titre devroit vous » unir. C'est moi que votre courroux offense, c'est » sur moi que retombent vos outrages. » Ainsi parle Armide, et les rivaux furieux plient sous le joug de fer qu'elle leur impose.

Vafrin a tout vu, tout entendu. Il va chercher ailleurs le secret affreux qu'un voile épais lui dérobe toujours. Il tente enfin de l'arracher par des questions faites avec art : les difficultés irritent encore ses désirs. Il veut ou l'emporter ou périr dans son entreprise.

Il invente mille moyens nouveaux, mille ruses inconnues. Rien ne succède à ses vœux : enfin la for-

tune tranche le nœud qui l'embarrasse, dévoile à ses yeux le noir tissu du crime qui menace Bouillon.

Il revient dans les lieux où Armide est assise au milieu de ses vengeurs et d'une foule tumultueuse. C'est là qu'il se flatte encore de trouver quelque lumière. Il aborde une jeune beauté avec un air qui annonce une liaison ancienne.

« Moi aussi, lui dit-il, je voudrois être le Che-» valier de quelque Belle : je pourrois, comme un » autre, lui offrir la tête de Bouillon ou la tête de Re-» naud. Demande-moi celle de quelqu'un de ces » Barbares, je te la promets.... » Il espère que la plaisanterie amenera bientôt des discours plus sérieux.

Mais il sourit, et son sourire le trahit. Soudain une autre beauté le fixe et s'approche de lui : « Je » veux, lui dit-elle, te dérober à toute autre : tu ne » te repentiras point de m'avoir voué ton amour. Je » te choisis pour mon Chevalier, et je veux, dès à » présent, t'entretenir à l'écart. »

Tous deux ils s'éloignent : « Je t'ai reconnu, Va-» frin, et tu dois aussi me reconnoître. » A ces mots il se trouble ; mais bientôt rappelant ses esprits : « Je ne me souviens pas, lui dit-il en souriant, de » t'avoir jamais vue ; et pourtant ces traits ne sont » pas faits pour être oubliés; tout ce que je sais, c'est » que mon nom ne ressemble pas à celui que tu as » prononcé.

» Je suis né sur les sables brûlans de Biserte ; Les-» bin est mon père, et je m'appelle Almanzor. — Je » sais qui tu es, et quel pays t'a vu naître : ne dissi-» mule plus : je suis ton amie ; j'exposerai mes jours » pour sauver les tiens : tu vois Herminie, la fille » des Rois, l'esclave de Tancrède, ton Maître et le » mien.

» Deux mois entiers, j'ai été confiée à ta garde ; » mon cœur conserve avec reconnoissance le souve-

» nir de ton zèle et de tes soins. C'est moi, regarde » bien, c'est moi-même. » Vafrin la fixe encore et l'a bientôt reconnue : « Ne crains rien, lui dit-elle, je » te jure, par le soleil qui nous éclaire, que je n'a- » buserai point de ta confiance.

» Moi-même j'implore ta pitié; il faut que tu me » rendes à mes premiers fers : depuis que ma chaîne » est rompue, malheureuse au sein d'une affreuse » liberté, je n'ai coulé que de tristes nuits et des » jours déplorables. Si tu viens en ces lieux pour » observer ce qui s'y passe, la fortune jamais ne put » être plus propice à tes désirs. Je te révélerai d'im- » portans mystères et une trame odieuse, qu'au- » cune autre ne pourroit te découvrir. »

Inquiet et rêveur, Vafrin garde un morne silence: il se rappelle Armide et ses perfidies. Que sait-il? une femme est volage, indiscrète, elle veut, elle ne veut plus. Insensé qui s'endort sur la foi de ses promesses! Enfin, il lui répond : « Madame, si vous » voulez me suivre, je guiderai vos pas : partons et » ne perdons plus en discours inutiles de précieux » instans. »

Ils conviennent de partir aussitôt. Vafrin se retire: Herminie se mêle parmi les femmes, y demeure quelques momens, affecte un air de gaîté, parle de son Chevalier, et bientôt elle s'éclipse. Elle arrive au rendez-vous, et tous deux à cheval ils fuient loin du camp.

Déjà ils étoient dans un lieu solitaire; et les tentes des Sarrasins disparoissoient derrière eux : « Quel est, dit Vafrin, ce noir complot qui me- » nace les jours de Godefroi? » Herminie déploie à ses yeux la funeste trame : « Huit Guerriers, dit-elle, » Ormond à leur tête, ont conspiré contre la vie » du Héros.

» Le jour qui décidera de l'empire de l'Asie, ils se » jetteront dans la mêlée, déguisés en Français, la

» croix sur leurs armes, et vêtus comme les gardes » qui veillent autour de Bouillon.

» A leurs casques seront attachées quelques mar- » ques distinctives qui les feront reconnoître comme » Égyptiens. Sous ce déguisement, au milieu du » combat, les traîtres enfonceront dans le sein de » Godefroi un fer empoisonné.

» Moi-même, hélas! j'ai servi leurs barbares pro- » jets : ces mains, ces tristes mains, ont été forcées » de tracer le modèle de leur armure et de leurs » habits. Je fuis un camp souillé par le crime, je fuis » des tyrans qui me font une loi de partager leurs » forfaits. Voilà, Vafrin, la raison qui m'oblige à » m'éloigner de ces lieux.

» Hélas! ce n'est pas la seule..... » A ces mots, une rougeur involontaire couvre ses joues : elle baisse les yeux, et ces derniers sons, à demi arti- culés, expirent sur ses lèvres. Vafrin veut lui arra- cher le secret que lui cache sa pudeur : « Ah! Ma- » dame, lui dit-il, vous avez des secrets que vous » n'osez confier à ma foi? »

Un soupir s'échappe de son sein; d'une voix tremblante et mal assurée : « Fuis, dit-elle, impuis- » sante pudeur! je ne reconnois plus tes lois. Eh! » pourquoi tenterois-je encore de cacher un feu qui » se trahit de lui-même? Il fut un temps où je me » devois ces égards : aujourd'hui, errante, fugitive, » quel respect dois-je encore à des liens que j'ai » brisés? »

Ensuite elle ajoute : « Dans cette nuit funeste à » moi-même, funeste à ma Patrie, je perdis bien » plus que je ne parus perdre : la ruine de mes » États, la chute de mon trône furent les premiers, » mais ne furent pas les plus grands de mes mal- » heurs. Cette nuit affreuse me ravit à moi-même : » elle me ravit, sans retour, mon cœur, ma raison » et mes sens.

» Vafrin, tu t'en souviens; tremblante, éperdue,
» au milieu de tant de carnage et d'horreur, je cou-
» rus à ton Maître, au moment où il entroit dans
» mon palais; je me jetai à ses genoux : Vainqueur
» indompté, lui dis-je, j'implore ta clémence. Je
» ne te demande point la vie, mais sauve du moins
» mon honneur et ma vertu.

» Il me présenta sa main victorieuse : Princesse,
» me dit-il, votre espoir ne sera point trompé. Je
» serai votre défenseur et votre appui. Je sentis
» alors.... je ne sais ce que je sentis; mais mon cœur
» fut pénétré d'une céleste douceur, et bientôt mon
» âme tout entière fut en proie à un feu dévorant.

» Tancrède, par des soins assidus, consoloit mes
» ennuis : il mêloit ses larmes avec les miennes. En-
» fin un jour : Je vous rends, me dit-il, votre li-
» berté, vos trésors. Hélas ! ce bienfait, Vafrin, n'en
» eut que l'apparence. En rompant mes fers, il me
» ravit à moi-même. Il me rendit de vaines riches-
» ses, mais il usurpa sur mon cœur un pouvoir des-
» potique.

» Que l'amour a de peine à se cacher ! Souvent
» je te parlois de mon vainqueur : instruit malgré
» moi d'une foiblesse que je n'osois t'avouer : Hermi-
» nie, me disois-tu, vous brûlez d'une flamme se-
» crète. Je m'en défendois toujours, mais des sou-
» pirs trahissoient mon cœur, et peut-être mes
» regards te révélèrent le feu dont j'étois consumée.

» Malheureux silence ! Ah ! que ne cherchai-je
» alors un remède à mes peines, puisque je devois
» un jour, pour les guérir, rompre inutilement le
» frein qui arrêtoit mes désirs ? Enfin, je partis :
» j'emportai dans mon cœur le trait qui l'avoit
» blessé. Je mourois, quand l'Amour, pour prolon-
» ger ma triste existence, brisa tous les liens de la
» pudeur.

» J'allai chercher ce vainqueur qui fit mes tour-

» mens, et qui, seul, pouvoit les finir : des cruels, » des barbares arrêtèrent mes pas; je pensai devenir » leur proie : pour me dérober à leur fureur, je me » sauvai dans un désert lointain : là, dans une cabane » solitaire, la houlette à la main, je vécus au milieu » des bergers et des bois.

» Mais bientôt ce feu, que la crainte avoit assoupi, » se ralluma dans mon cœur. Je tentai encore de » me réunir à Tancrède : un nouveau malheur, » que je ne pus éviter, me rendit à tous mes en- » nuis : des Égyptiens me prirent et m'emmenèrent » à Gaza.

» Ils me présentèrent à Émiren : je lui révélai ma » naissance et mes disgrâces! Il me plaignit. Je trou- » vai auprès de lui et auprès d'Armide un asile res- » pecté. Voilà, Vafrin, ma déplorable histoire. Tant » de fois captive, tant de fois affranchie, je conserve, » je chéris encore mes premiers fers.

» O Ciel! si le Héros qui m'a chargée d'une » chaîne, que jamais rien ne pourra briser, alloit » me dire : Esclave vagabonde, va chercher un au- » tre asile..... S'il me repoussoit loin de lui..... Ah! » puisse-t-il agréer mon retour et me rendre à mes » premiers liens! » Ainsi parloit Herminie. Ils marchèrent toute la nuit et tout le jour, soulageant par leurs entretiens les ennuis de la route.

Vafrin la conduisoit par des sentiers détournés, et par la voie la plus courte et la plus sûre. Au moment où le soleil alloit éteindre ses feux dans l'Océan, ils arrivent dans un lieu voisin de Solime : ils aperçoivent des traces sanglantes; bientôt ils voient dans des flots de sang un gigantesque Guerrier, étendu sur la poussière, le visage tourné vers le Ciel, et qui, tout mort qu'il est, semble menacer encore.

A ses armes, ils le reconnoissent pour un Infidèle : Vafrin s'éloigne. Plus loin, ses yeux en rencontrent un autre : Ah! c'est un Chrétien, dit-il; il

s'approche, il détache le casque : « Ciel! c'est Tan-
» crède! c'est mon Maître! »

A ces cris douloureux, au nom de Tancrède, l'infortunée Princesse sent déchirer son cœur : éperdue, forcenée, elle accourt. A la vue de cette tête pâle, décolorée, mais belle encore, elle s'élance et se précipite.

Un torrent de larmes coule de ses yeux; des paroles entrecoupées de sanglots s'échappent de sa bouche : « Malheureuse ! où m'a conduite ma triste
» destinée? Fatale vue! spectacle à jamais funeste!
» Tancrède, enfin, tu m'es rendu; mais, hélas! je
» te revois, et tu ne me revois plus! Je suis présente
» à tes yeux, et tes yeux sont fermés pour moi! En
» te retrouvant je te perds pour toujours.

» Infortunée! l'eussé-je cru, que ta vue dût ja-
» mais être un supplice pour moi? Que ne suis-je
» privée de la lumière du jour! Hélas! où est cette
» flamme qui animoit ces yeux jadis si cruels et si
» doux? Un voile éternel est étendu sur eux. Les ro-
» ses de son teint, la sérénité de son front, que sont-
» elles devenues?

» Mais quoi! cette sombre pâleur me plaît encore.
» Ombre chérie! si tu entends mes cris, pardonne à
» mon audace, pardonne à l'ardeur de mes désirs :
» je vais cueillir, sur ces lèvres éteintes, des baisers
» qu'Amour m'avoit promis plus brûlans. Oui, je veux,
» en dépit de la mort, rendre à ces lèvres froides et gla-
» cées, une partie des feux qui devoient les embraser.

» O bouche qui tant de fois par tes discours sou-
» lageas mes ennuis, souffre qu'un dernier baiser
» mêle encore quelques douceurs à mes derniers mo-
» mens! Autrefois, peut-être, si j'eusse encouragé
» tes désirs, tu me l'aurois donné ce baiser qu'il faut
» maintenant que je dérobe. Permets que mes lèvres
» pressent tes lèvres, et qu'en les pressant j'exhale
» mon dernier soupir

» Cher Tancrède, reçois mon âme tout entière, » et qu'elle passe où repose la tienne! »...... Ses gémissemens étouffent ses paroles, et ses yeux se fondent en larmes. Le visage du Héros en est inondé. Il revient à lui-même, il entr'ouvre ses lèvres languissantes; un soupir échappé de son sein se confond avec les soupirs de la Princesse.

Elle s'en aperçoit; un rayon d'espérance luit au fond de son cœur. — « Tancrède! mon cher Tan- » crède! ouvre les yeux, et reçois les larmes que je » donne à ton trépas. Regarde Herminie mourante à » côté de toi! Attends; mon âme va rejoindre la » tienne! Attends; c'est la dernière faveur que je te » demande. »

Tancrède ouvre ses yeux foibles et appesantis, et les referme soudain. Herminie continue ses plaintes: « Il n'est pas mort, s'écrie Vafrin, donnons-lui des » secours; nous lui donnerons ensuite des larmes. » Il lui ôte son armure; d'une main foible et tremblante, la Princesse seconde la sienne. Elle examine et sonde ses plaies. Son expérience et son art lui promettent de le rappeler à la vie.

Mais, dans ce lieu solitaire, elle n'a que son voile pour envelopper ses blessures. Amour fournit à sa pitié une ressource nouvelle. De ses cheveux elle étanche le sang: de ses cheveux encore elle fait un lien pour bander ses plaies.

Le dictame et les plantes salutaires lui manquent, mais elle connoît des mots mystérieux qui peuvent charmer la douleur et la mort. Aux sons que sa bouche prononce, le Héros sort du mortel assoupissement: il promène autour de lui un regard curieux; il voit son fidèle Vafrin, il voit Herminie, que ses yeux ne reconnoissent point encore.

« Vafrin! dit-il, comment, et depuis quand dans » ces lieux? Et toi, qui es-tu, beauté dont la main » daigne me secourir? » Partagée entre l'inquiétude

et la joie, Herminie soupire et rougit. « Tu le sauras, » lui dit-elle ; mais, en ce moment, ton état demande » le silence et le repos. Je te promets la vie, prépare » à mes soins la récompense qui leur est due. » A ces mots elle s'assied, et sur ses genoux reçoit la tête de Tancrède.

Cependant Vafrin songe aux moyens de reconduire son maître dans le camp, avant que la nuit plus sombre ait enveloppé la terre. Mais soudain une troupe de Guerriers s'avance ; ce sont les soldats de Tancrède : ils étoient avec lui quand il défia le Circassien ; mais, dociles à ses ordres, ils n'osèrent suivre ses pas. Leur zèle, qu'alarme son retard, les ramène sur ses traces.

D'autres encore viennent après eux : sur leurs bras mollement entrelacés ils le reçoivent et le soutiennent : « Et le généreux Argant ! dit Tancrède, » il restera donc la proie des corbeaux et des vautours ? Non, de grâce, ne le laissez pas en ces » lieux ; rendons à ses tristes restes les honneurs su» prêmes, rendons à sa valeur le tribut d'éloges qui » lui est dû.

» Ma haine ne survit point à son trépas. Il est mort » en héros, et nous lui devons bien ces foibles hom» mages qu'on paie à la vertu qui n'est plus. » Des soldats, à ces mots, prennent entre leurs bras le corps d'Argant, et suivent Tancrède, chargés de ce pesant fardeau. Vafrin, en gardien fidèle, marche à côté d'Herminie.

« C'est à Jérusalem que je veux aller, dit le Guer» rier ; s'il faut que le flambeau de mes jours s'étei» gne, j'expirerai du moins plus près du tombeau de » mon Dieu. De là, mon âme, avec moins d'efforts, » s'envolera dans le Ciel. Heureux, en mourant, de » voir ces lieux où m'appeloient mes vœux et mes » sermens ! »

Il dit : on le porte à Solime ; on l'y dépose sur

un lit où il s'endort d'un sommeil tranquille. Non loin de lui, Vafrin donne à la Princesse un asile secret et inconnu; lui-même, il va trouver Godefroi, et sans obstacles pénètre jusqu'à lui, quoique dans ce moment le Héros, profondément occupé de son entreprise, pèse et balance ses espérances et ses craintes.

Il est assis sur le bord du lit où repose Raymond. Un cercle de Guerriers les plus puissans et les plus sages sont autour de lui. Vafrin parle, et tous se taisent pour l'entendre : « J'ai pénétré, Seigneur, » dans le camp des Infidèles.

» N'attends pas que je te dise le nombre de leurs » soldats; les plaines, les montagnes, les vallées en » sont couvertes. J'ai vu la terre au loin dépouillée » de ses moissons : j'ai vu tarir les fleuves et les fon- » taines; la Syrie n'a point assez d'eau pour étein- » dre leur soif, ni de blé pour les nourrir.

» Mais cette innombrable armée n'est presque » toute qu'un ramas inutile, sans discipline et sans » ordre : ils ne savent point manier le fer, et lancent » de loin des flèches impuissantes. On y voit cepen- » dant quelques Guerriers d'élite qui marchent sous » les drapeaux Persans. On y voit une troupe peut- » être encore plus formidable; c'est la troupe im- » mortelle du Calife.

» Immortelle, en effet, puisque toujours le même » nombre la compose, et que toujours un nouveau » soldat remplace le soldat qui vient de périr. Émi- » ren commande l'armée; Émiren, qui, en prudence, » en valeur, n'a peut-être point d'égal. Son Maître » lui ordonne de tout tenter pour engager un combat.

» Après-demain, l'ennemi sera dans ces lieux : ..... » Renaud, songe à défendre ta vie, on brûle de te » l'arracher : Armide a promis sa main à qui lui ap- » portera ta tête, et les plus fameux Guerriers ont » juré de l'abattre.

» On compte parmi eux le Roi de Samarcande, le » vaillant Altamore : on y compte Adraste, le gigan- » tesque Adraste, dont les États touchent aux portes » de l'Aurore ; Guerrier barbare, inhumain, qui, au » lieu de coursier, monte un superbe éléphant ; et » Tysapherne encore, que la renommée place au » rang des Héros les plus redoutés. »

Il dit ; Renaud s'enflamme, ses yeux étincellent : déjà il voudroit être au milieu des ennemis : il ne peut plus se contenir ni captiver l'ardeur qui le transporte : « Seigneur, ajoute Vafrin, en se retournant » vers Bouillon, je ne t'ai rien dit encore : un secret » plus affreux me reste à dévoiler : on aiguise contre » toi le poignard de la trahison. »

Il lui révèle le complot qui menace ses jours, les armes, le poison, le fatal déguisement et la récompense promise au crime. Tous l'interrogent ; il leur répond à tous. Le silence succède : enfin, Bouillon s'adressant à Raymond : « Comte, lui dit-il, quel est » ton avis ?

» — Je ne crois plus qu'il faille demain recommen- » cer l'assaut ; investissons la tour et fermons-en la » sortie à l'ennemi. Cependant faisons reposer nos » troupes, et préparons-nous à un combat qui doit » décider du sort de l'Asie : songe toi-même s'il vaut » mieux aller chercher l'Égyptien ou l'attendre.

» L'objet le plus important pour nous, c'est ta » vie ; par toi nous sommes sûrs de vaincre, par toi » nous sommes sûrs de régner : sans toi, qui sera » notre guide ? Quel sera notre appui ? Pour recon- » noître les perfides qui menacent tes jours, fais » changer à tes gardes d'habillement et d'armure ; » le crime se trahira lui-même.

» — Je retrouve dans tes conseils toute ta sagesse » et toute ton amitié. Je prononce ce que tu n'oses » décider : nous marcherons à l'ennemi : les vain- » queurs de l'Orient ne doivent point se cacher der-

» rière un rempart ou dans des retranchemens ;
» c'est dans la plaine, c'est à la clarté du jour que
» nous devons montrer à ces impies notre valeur et
» notre audace.

» Ils trembleront au seul souvenir de nos triom-
» phes : notre aspect, l'éclat de nos armes, achève-
» ront leur défaite. Sur leurs débris, nous assiérons
» les fondemens de notre empire. Bientôt la tour
» se rendra d'elle-même, ou cédera sans peine à nos
» efforts. » A ces mots, Bouillon se tait, et tous vont goûter le repos qu'amènent le silence et la nuit.

CHANT VINGTIÈME.

Déja le soleil avoit rappelé les mortels à leurs travaux; déjà son char, conduit par les Heures, avoit mesuré une partie de sa carrière. Soudain, du haut de la tour où ils se sont réfugiés, les Infidèles aperçoivent un nuage lointain qui s'avance et roule vers Solime. Bientôt ils reconnoissent les Égyptiens, et le secours qui leur est promis. Sous les pas de cette immense armée, vole un tourbillon de poussière; la plaine et les collines disparoissent.

A cet aspect, les assiégés poussent des cris d'allégresse. Tels, aux rives de la Thrace, à l'approche des hivers, des bataillons de grues s'agitent, et par leurs cris saluent la chaleur qu'ils vont chercher dans de plus heureux climats. L'espérance ranime leur courage et leur vigueur : ils lancent des flèches, ils vomissent des outrages et des blasphèmes.

Les Chrétiens ont bientôt compris d'où naissent ces nouveaux transports et cette subite audace. Ils portent leurs regards dans la plaine; ils voient l'ennemi qui s'avance : soudain une généreuse ardeur les enflamme; ils crient : *Aux armes! aux armes!* La jeunesse impétueuse se presse autour de Bouillon, et frémissant de rage : « Donne, Seigneur, » donne-nous, s'écrie-t-elle, le signal du combat. »

Mais le Héros résiste à leur impatience, et met un frein à leur audace : il ne permet pas même que par de légers combats on essaie la fortune. « Après » tant de fatigues, dit-il, donnons du moins un jour » au repos. » Peut-être aussi veut-il nourrir dans ses ennemis une confiance imprudente.

Chacun prépare ses armes, en attendant que l'aurore trop lente ait enfin rallumé ses feux. Jamais

l'air ne fut si pur et si serein qu'aux approches de cette journée. L'aurore naissante semble être couronnée de tous les rayons du soleil : le soleil a redoublé ses clartés, et veut, sans voile, contempler ces glorieux exploits.

Dès qu'il a vu les premiers traits du jour, Godefroi fait marcher son armée en ordre de bataille. Raymond doit veiller sur la tour et contenir les assiégés. Sous lui sont ses Gascons et un peuple de Chrétiens, qui, du fond de la Syrie, sont venus s'unir à leurs libérateurs.

On lit sur le front de Godefroi le présage assuré de la victoire : un céleste éclat brille dans tous ses traits; jamais il ne parut si auguste et si grand : la fleur de la jeunesse renaît sur son visage; son regard, son maintien, tout annonce qu'il est au-dessus des vulgaires mortels.

Le camp de l'Égyptien se présente à sa vue : Godefroi fait occuper une colline qui s'étend à sa gauche et se prolonge derrière lui. Dans la plaine, il déploie un front large et menaçant : l'infanterie est au milieu, et la cavalerie sur les ailes.

A la gauche, sur la pente de la montagne, il place les deux Robert; son frère est au centre; lui-même il commande la droite. Étendue dans la plaine, c'est là que sera le danger; c'est là qu'avec ses bataillons plus nombreux l'ennemi peut tenter d'envelopper les Chrétiens.

Sous lui, sont ses Lorrains et l'élite de ses soldats. Entre les cavaliers, il place des fantassins, accoutumés à combattre au milieu des chevaux. Non loin de là est un escadron d'Aventuriers et d'autres Guerriers fameux, sous les ordres de Renaud.

« La victoire, lui dit Godefroi, est dans tes mains;
» c'est de toi que dépend notre sort : tiens ta troupe
» cachée à l'ombre de ces ailes. Au moment où l'en-
» nemi s'approchera, fonds tout à coup sur lui, et

» fais évanouir ses projets. Sans doute il voudra nous
» envelopper. »

De là, sur un coursier rapide, il vole de rang en rang : son visage est découvert ; la terreur est sur son front, et l'éclair est dans ses yeux : il rassure les courages ébranlés ; il affermit ceux qui espèrent : il rappelle au brave ses exploits, à l'audacieux ses promesses : aux uns il promet des récompenses ; aux autres des honneurs.

Enfin, il s'arrête sur une éminence à la tête de son armée, et adresse à ses Guerriers ce discours qui les enflamme. Sa rapide éloquence roule, comme un torrent, qui, grossi par la fonte des neiges, se précipite du sommet d'une montagne.

« Illustres Vainqueurs de l'Orient, fléaux de l'im-
» piété, voici enfin le dernier de nos combats, voici
» le jour désiré si long-temps : le Ciel rassemble au-
» jourd'hui tous vos ennemis, pour les livrer tous à
» la fois à vos coups.

» Que de victoires réunies dans une seule ! Que
» de travaux, que de fatigues nous épargne l'Éter-
» nel ! Que l'aspect de cette immense multitude ne
» vous inspire aucune terreur. Divisée, sans harmo-
» nie, sans discipline, elle s'embarrassera elle-
» même. A tant de bras, il manquera le courage qui
» les fait mouvoir, et cet ordre qui les dirige et les
» rend utiles.

» La plupart sans adresse, sans vigueur, arrachés
» à l'oisiveté ou à de vils emplois, n'apportent que
» leur lâcheté et leur inexpérience. De ce côté, je
» vois trembler leurs épées, je vois trembler leurs
» boucliers, je vois trembler leurs enseignes. Dans
» leurs sons incertains, dans leurs mouvemens équi-
» voques, je lis leur perte et notre triomphe.

» Ce Guerrier, couvert d'or et de pourpre, qui
» les commande, et dont le regard est si fier, a
» vaincu peut-être des Arabes et des Maures : mais

» sa valeur ne résistera point à la nôtre. Au milieu » du trouble et de la confusion, que peut-il attendre » de son courage et de son habileté? Il ne connoît » point ses soldats, il leur est inconnu; il en est peu » d'entre eux auxquels il puisse dire : Tu étois là, » j'y étois avec toi.

» Moi, je commande à une troupe choisie : jadis » votre compagnon, aujourd'hui votre chef, j'ai » combattu, j'ai triomphé avec vous. En est-il parmi » vous dont je ne connoisse la patrie et la naissance? » Quand vos flèches volent dans les airs, en est-il une » dont je ne puisse dire : C'est un Français, c'est » un Irlandais qui l'a lancée?

» Je ne vous demande point des exploits nouveaux; » soyez tels que je vous ai vus : ayez votre zèle ac- » coutumé, souvenez-vous de votre gloire, de la » mienne, de l'honneur du Christ. Allez, frappez » ces impies, foulez leurs cadavres sanglans, et sur » leurs débris affermissez notre conquête. Pourquoi » vous arrêter encore? Je le lis dans vos yeux, la vic- » toire est à nous. »

A ces mots, un rayon de lumière vient former un cercle autour de sa tête. Tel brille un éclair, ou telle encore une étoile détachée du front de la nuit se plonge dans les eaux. Ce rayon parut aux Chrétiens le présage assuré du diadème que devoit un jour ceindre Bouillon.

Peut-être, s'il est permis à un mortel de sonder les célestes mystères, peut-être ce fut l'Ange tutélaire du Héros qui descendit du séjour des Immortels, et le couvrit de ses ailes. Cependant, l'Égyptien, avec non moins d'ardeur, ordonnoit son armée et encourageoit ses soldats.

Il avoit, comme Godefroi, placé son infanterie au milieu, et sa cavalerie sur les ailes. Il commande à la droite; Altamore à la gauche, Muléassem est au centre, et derrière lui Armide et son brillant cortége.

Sous Émiren se rangent le farouche Adraste et Tysapherne, et la troupe immortelle. A la gauche, avec Altamore, sont les Rois de Perse et d'Afrique, et les deux Monarques éthiopiens. Leurs nombreux escadrons peuvent se déployer dans un plus vaste espace; c'est de là que la fronde doit lancer les pierres, et l'arc décocher les flèches.

Le Général court de rang en rang; il parle à ses soldats par lui-même ou par ses interprètes : il mêle les reproches et les louanges, les promesses et les menaces : « Pourquoi, dit-il à l'un, ce visage consterné? Que crains-tu? Que peut un seul contre cent? » Notre ombre, nos cris seuls mettront en fuite cette » poignée de soldats.

» J'aime ton audace, dit-il à l'autre, généreux » Guerrier, va reprendre la proie que des Barbares » nous ont enlevée! » Quelquefois il évoque la patrie; il présente à leurs yeux son image pâle, défigurée, et le tableau de leurs familles suppliantes, éperdues : « Ta patrie te parle et t'implore par ma voix.

» Sauve mes lois, sauve mes temples. Ne permets » pas qu'ils soient souillés de mon sang. Arrache les » filles tremblantes aux outrages d'un soldat effréné : » défends les cendres et les tombeaux de tes aïeux » de l'impiété qui veut les profaner : vois les vieil» lards appesantis par l'âge qui déplorent leur foi» blesse, et te montrent leurs cheveux blancs. Vois » ton épouse en larmes, qui te montre son sein, tes » enfans, et ce lit confident de vos chastes amours! »

Il dit à d'autres : « L'Asie remet dans vos mains » sa gloire et sa vengeance, c'est de vous qu'elle » attend le sévère mais juste châtiment des Bar» bares qui l'ont ravagée. » Ainsi, en diverses langues, et par divers motifs, il allume dans ses Guerriers l'ardeur du combat. Mais déjà les deux Chefs se taisent, et les deux armées ne sont plus séparées que par un espace étroit.

Quel étonnant spectacle! Le signal est donné; tout s'ébranle : les enseignes et les drapeaux flottent dans les airs. Les vents agitent les mobiles panaches : l'or et l'acier, frappés des rayons du soleil, portent au loin les éclairs et la terreur.

Tout est hérissé de piques et de javelots : les lances sont en arrêt, les traits sifflent, les frondes résonnent, les coursiers écument et s'enflamment de la haine et de la fureur dont leurs maîtres sont animés. Ils bondissent, ils frappent la terre, et leurs naseaux brûlans vomissent la flamme et la fumée.

La beauté de ce spectacle en égale l'horreur. Malgré les alarmes qu'il inspire, un charme secret y fixe les yeux. Le son terrible de mille instrumens flatte encore les oreilles qu'il étonne. Cependant l'armée chrétienne, moins nombreuse, offre un aspect plus imposant : leurs armes ont plus d'éclat : un souffle plus guerrier anime leurs trompettes.

Bouillon le premier fait sonner la charge : l'Égyptien répond et accepte le combat : les Chrétiens à genoux invoquent l'Éternel, et baisent la poussière. Bientôt la plaine disparoît : on se presse, on se mêle, et de tous côtés volent la fureur et la mort.

Quel Guerrier, parmi les Chrétiens, frappa les premiers coups? Quelle main cueillit les premiers lauriers? Ce fut la tienne, ô Gildippe! le Ciel livre au bras d'une femme le grand Hircan, le souverain d'Ormus : tu lui perces le cœur; il tombe, et, en tombant, il entend les ennemis vanter le coup qui lui ravit la vie.

La lance de l'Amazone est brisée : d'une main vigoureuse, elle saisit son épée, se précipite au milieu des Persans, ouvre et renverse les rangs les plus serrés. Elle atteint Zopire à la ceinture, et partagé en deux, elle l'étend sur la poussière. Elle frappe Alarcon à la gorge, et lui coupe le canal des alimens et de la voix.

Artaxerce roule sans connoissance ; Argée expire : Ismaël voit trancher les nerfs qui attachent sa main à son bras. Les rênes de son coursier flottent sur son cou ; l'animal, libre du frein qui le captivoit, fuit au milieu des rangs et y porte le désordre.

Ces Guerriers, cent autres encore dont les noms sont ensevelis dans l'oubli, tombent sous le fer de l'Amazone. Les Persans l'entourent, la pressent et la menacent : déjà ils se disputent l'honneur de sa défaite ; mais le fidèle Odoart, dont la tendresse est alarmée, accourt pour la soutenir et la défendre. Tous deux réunis, ils sentent redoubler leurs forces et leur courage.

Généreux époux ! vous donnâtes un spectacle nouveau dans les combats. Chacun de vous oublie ses propres dangers, pour sauver, pour venger une vie qui lui est plus précieuse que la sienne ! Gildippe repousse les coups qui menacent le tendre Odoart. Odoart couvre Gildippe de son bouclier : il présenteroit, s'il le falloit, son sein tout nu aux armes dirigées contre une tête si chère.

Sous les coups du Guerrier tombent et l'audacieux Roi du Bécan et Alvante, qui osa frapper Gildippe. Gildippe fend la tête au brave Arimond, qui menaçoit les jours de son époux.

Cependant le Roi de Samarcande faisoit parmi les Chrétiens un ravage encore plus affreux : autour de lui tout tombe, tout périt, ce qui échappe à son épée expire sous les pieds de son coursier : heureux qui meurt d'un seul coup, et ne gémit pas encore sous le poids du fougueux animal !

Altamore moissonne et le vigoureux Brunellon et le gigantesque Hardouin. Le premier a la tête fendue, et les morceaux sanglans en retombent sur l'une et l'autre épaule. Le second, par un bizarre effet de sa blessure, est forcé de rire en expirant.

Une foule d'autres Guerriers tombent sous les

coups de l'homicide épée. Genton, Gaston, Guy, le généreux Rosemond confondent ensemble leurs derniers soupirs. Qui pourroit compter les victimes d'Altamore? Qui pourroit dire tous ceux que son coursier écrase sous ses pieds? Combien de blessures diverses? Combien de morts différentes?

Personne n'ose affronter ses regards; personne n'ose le menacer : Gildippe seule revient sur lui : seule, elle ose braver ce dangereux rival. Jamais Amazone, sur les rives du Thermodon, ne soutint un bouclier avec tant de vigueur, et ne mania la hache meurtrière avec tant d'audace.

La première elle frappe l'Infidèle, et du coup elle brise l'or et l'émail qui ornent son diadème. Le superbe Altamore est forcé de baisser la tête. La honte et le dépit l'enflamment, et sa rapide vengeance efface aussitôt l'affront qu'il a reçu.

Il porte à Gildippe un coup affreux qui lui ôte le sentiment et presque la vie. Elle tomboit; mais son fidèle époux accourt et la soutient. Soit hasard, soit courage, l'Infidèle abandonne sa victime. Tel un lion généreux dédaigne un ennemi terrassé, le regarde et s'éloigne.

Cependant Ormond, dont la main s'est consacrée aux forfaits, Ormond, sous l'habit qui le cache, s'est mêlé parmi les Chrétiens, et avec lui les complices de sa perfidie. Tels, au déclin du jour, des loups avides de carnage, tentent de surprendre un timide troupeau sous la ressemblance des gardiens fidèles qui veillent pour le défendre.

Ils s'approchent, et déjà le Barbare a pénétré non loin de Bouillon. Mais à la vue de sa cotte d'armes : « Voilà, s'écrie le Héros, voilà le Traître qui » a conjuré contre mes jours! Voilà ses complices! » Il dit, et marche au perfide.

Il lui fait une mortelle blessure; le scélérat, immobile, ne sait ni reculer, ni frapper, ni se défen-

dre. Son audace est glacée ; un regard de Godefroi l'a pétrifié. Toutes les épées sont tournées contre ces assassins ; toutes les flèches pleuvent sur eux. Sanglans, percés de coups, il ne reste de leurs corps que des lambeaux déchirés.

Couvert de ce sang odieux, Bouillon se jette dans la mêlée, et va chercher Altamore. Ce fier Persan enfonce et renverse les escadrons les plus serrés. Devant lui les Chrétiens disparoissent, comme on voit sur les bords de l'Afrique le sable voler épars au gré des vents. Godefroi, par ses cris, par ses menaces, arrête ses soldats, et fond sur le vainqueur qui les poursuit.

Tout se mêle à la fois : jamais le Simoïs ni le Xanthe ne virent sur leurs bords un carnage plus affreux. Baudouin et Muléassem se heurtent avec leur infanterie. A l'aile gauche, près de cette colline où combat Emiren, tout est en feu.

Le Général Infidèle et l'un des Robert se mesurent ensemble, leur valeur est égale. Moins heureux contre Adraste, l'autre Robert voit son casque brisé et son armure en pièces. Tysapherne n'a point encore trouvé de rival digne de lui ; il court, il se précipite au milieu des rangs les plus serrés, et laisse partout le ravage et la mort.

La fortune balance les craintes et les espérances. Le champ de bataille est couvert de débris d'épées, de lances et de boucliers. Tout est jonché de cadavres : les uns mordent la poussière, d'autres tournés vers le ciel semblent menacer encore. Presque tous sont percés de l'arme meurtrière qui leur ravit la vie.

Le coursier fidèle est étendu auprès de son maître : l'ami est couché auprès de son ami : le Chrétien, le Sarrasin, les vaincus, les vainqueurs, les morts et les mourans, sont entassés et confondus. Les cris de la fureur, les murmures de la colère, les gé-

missemens, les sanglots, se mêlent, et forment des sons confus, inarticulés, qui portent dans l'âme la terreur et l'effroi.

Ces armes si brillantes n'offrent plus qu'un aspect sombre et funeste : le fer n'étincelle plus, l'or a perdu son éclat : les couleurs sont éteintes, les cimiers sont brisés, les cottes d'armes déchirées, sanglantes, ou couvertes de poussière.

Cependant les Arabes, les Ethiopiens et les Maures, se déploient et s'étendent pour envelopper l'aile droite des Chrétiens. Déjà, leurs archers et leurs frondeurs les inquiètent de loin. Mais soudain Renaud marche avec ses Guerriers. Les tonnerres, les volcans, inspirent moins de terreur et portent moins de ravage.

Assimir, le brave Assimir, se présente le premier à la tête de ses soldats basanés. Renaud l'atteint au cou et le renverse mort sur la poussière. A la vue du sang qu'il vient de répandre, il sent redoubler sa fureur, et brûle de s'enivrer de carnage. Quels prodiges de valeur! Que d'incroyables exploits! La mort se multiplie sous ses coups et dévore plusieurs victimes à la fois. les Infidèles consternés croient voir briller dans ses mains une triple épée. Tel, à nos yeux, abusés par la rapidité du mouvement, le serpent paroît armé d'une triple langue. La terreur est dans tous leurs sens et leur montre partout le trépas.

Les tyrans de la Libye confondent avec les deux Monarques éthiopiens leur sang et leurs derniers soupirs. Enflammés par l'exemple de Renaud, ses illustres Guerriers immolent une foule éperdue qui tombe à leur aspect : c'est moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les frappe, les Sarrasins n'opposent que leur désespoir et leurs cris.

Bientôt la frayeur les chasse et les disperse : tout est en désordre, tout fuit. Le vainqueur attaché à

leurs pas les poursuit encore et achève leur déroute. Enfin, las d'égorger une troupe fugitive et sans défense, le Héros s'arrête et sent amollir son courage.

Tels ces vents fougueux qui ébranlent les collines et renversent les forêts, soufflent plus doucement dans la plaine : ou telles encore les vagues qui grondent et mugissent contre les écueils, reviennent expirer mollement sur la surface des ondes. La fureur de Renaud, terrible à l'ennemi qui lui résiste, est désarmée par sa fuite.

Sa valeur, qui dédaigne des victimes tremblantes et fugitives, le ramène sur l'infanterie : soutenue jusqu'alors par les Arabes et par les Africains, leur désastre l'a laissée sans défense. Renaud et ses impétueux Guerriers se précipitent sur elle, l'enfoncent et la renversent.

La tempête, avec moins de rapidité, abat les épis qui cèdent et plient sous ses efforts. Tout nage dans le sang, tout est couvert d'armes brisées, de cadavres déchirés et palpitans. Ce qui échappe au fer, expire sous les pieds des chevaux.

Renaud pénètre jusqu'au lieu où, assise sur un char doré, les armes à la main, Armide étoit entourée de la foule de ses amans. Ses yeux ont bientôt reconnu son fatal ennemi. Elle arrête sur lui des regards où règnent la tendresse et la haine. Elle se glace, elle s'enflamme tour à tour.

Le Héros reste un moment interdit à sa vue : il veut s'éloigner, mais les rivaux conjurés fondent sur lui, les uns l'épée à la main, les autres la lance en arrêt. Elle-même a déjà une flèche toute prête : le dépit hâte ses mains trop lentes, l'amour les retient et les arrête.

L'amour révolté dans son sein y rallume le feu qu'elle y tenoit caché. Trois fois elle essaie de tendre son arc, trois fois ses mains se refusent à ce cruel emploi. Enfin le dépit l'emporte, l'arc est

tendu, le trait vole, mais le repentir vole après lui.

Elle voudroit qu'il reculât; elle voudroit qu'il revînt percer son propre cœur. Etrange effet de l'amour dédaigné! que seroit-ce s'il étoit vainqueur? Mais bientôt elle gémit de sa foiblesse, et la fureur à son tour triomphe dans son cœur déchiré. Elle flotte partagée entre le désir et la crainte, et suit son trait des yeux.

Il va frapper la cuirasse du Héros, s'y enfonce et s'y arrête. Renaud s'éloigne: Armide croit qu'il la méprise; furieuse, elle lui lance des flèches toujours impuissantes. Amour cependant rouvre ses blessures et les rend plus profondes.

« Il sera donc, dit-elle, toujours impénétrable à » mes coups? Sans doute, comme son cœur, son » corps est ceint d'un rempart de diamant. Ni mes » flèches, ni mes regards, ne sauroient l'atteindre » et le blesser. Sans armes je suis vaincue; les ar- » mes à la main je le suis encore; amante, ennemie, » je suis également l'objet de ses dédains.

» Vaines ressources! Charmes impuissans! Mal- » heureuse! Ah! tout cède à son pouvoir, et les » forces des mortels et les secrets de la magie. Déjà » tous les Héros armés pour ma vengeance ont ployé » sous ses efforts ou expiré sous ses coups. »

Seule, sans défense, elle se croit déjà captive et chargée de fers honteux. Dans sa frayeur, elle oublie et son arc et ses flèches, et l'art des enchantemens. Tel, à la vue de l'aigle, prêt à le déchirer, le cygne timide tremble et se tapit contre terre.

Mais Altamore voit le danger qui la menace: pour voler à son secours, il abandonne ses Persans, qui déjà plient, et que sa présence arrête à peine. Il oublie sa gloire; il oublieroit l'univers entier, pour sauver l'objet qu'il adore.

Il protége le char mal défendu, et son fer lui ouvre un large passage. Cependant ses soldats sont

égorgés et mis en fuite par Renaud et par Bouillon. Il le voit, il en gémit ; mais, plus amant que Guerrier, il assure la retraite d'Armide, et revient donner aux siens un tardif et inutile secours.

Il ne retrouve partout que la terreur et la mort : mais la droite des Infidèles triomphe, et les Chrétiens fuient vaincus et dispersés. L'un des Robert, sanglant, percé de coups, sauve à peine sa vie : l'autre est dans les fers d'Adraste. Ainsi la fortune partageoit les succès et les revers.

Godefroi rallie ses soldats et les ramène au combat : les deux ailes victorieuses se rencontrent et se heurtent ; toutes deux teintes de sang, toutes deux enivrées d'un premier triomphe, elles ont à défendre leur gloire et leurs lauriers : le sort, entre elles, balance incertain.

Cependant Soliman, du haut de la tour, contemploit cette scène de carnage et d'horreur : d'un œil inquiet il suivoit le mouvement des deux armées, leurs succès, leurs revers, les jeux de la fortune et ses retours soudains.

Il demeure un moment interdit, immobile : bientôt son courage s'enflamme : il veut aussi partager les dangers et cueillir les lauriers que cette plaine sanglante offre à sa valeur. Soudain il s'arme : « Allons, allons, s'écrie-t-il, partons sans différer, » c'est aujourd'hui qu'il faut ou vaincre ou mourir. »

Peut-être le Ciel, qui veut briser les derniers appuis des Infidèles, et livrer aux Chrétiens leurs dernières victimes, lui inspire lui-même cette fureur : peut-être un secret pressentiment le pousse à braver la mort qui le menace. Ardent, impétueux, il ouvre la porte, et présente aux Chrétiens la foudre et le trépas.

Seul il s'élance, seul, il défie mille bras armés contre lui : déjà il est au milieu des ennemis. Entraîné par son ardeur, tous les siens, et Aladin lui-

même, se précipitent sur ses pas. Le lâche oublie ses craintes, le prudent s'abandonne, tout est animé moins d'espérance que de rage.

Que de Chrétiens expirent sous les coups du Sultan ! Plus rapide que l'éclair, son bras donne une mort inattendue. La terreur vole devant lui, et déjà les fidèles de Syrie, tremblans, désespérés, vont passer du désordre à la fuite.

Avec moins d'épouvante et d'effroi, les soldats de Raymond gardent encore leurs rangs. Surpris, accablés, ils voient le danger sans le braver ni le fuir. L'épée de Soliman s'enivre de sang, elle dévore les Chrétiens. L'aigle, avec moins de fureur, s'acharne sur sa proie ; un loup furieux fait moins de carnage dans une bergerie.

Aladin et ses guerriers marchent sur ses traces, et comme lui, portent la terreur et la mort. Mais le généreux Raymond vient soutenir ses soldats : il voit Soliman, il le reconnoît et le brave.

O fatale vieillesse ! il retombe encore une fois sous la main qui l'a terrassé. Au même moment, cent boucliers se lèvent pour le défendre, cent bras se lèvent pour l'accabler. Mais le Sultan s'éloigne, et abandonne un ennemi qu'il croit mort et qu'il dédaigne.

Il porte ailleurs son fer meurtrier ; il frappe, il égorge, et se signale par d'incroyables exploits ; mais les victimes manquent à sa rage : toujours altérée de sang, elle l'entraîne à d'autres combats.

Il se précipite à travers les ruines des remparts, et vole au champ de bataille. Mais ses soldats sont toujours animés de sa fureur, et les Chrétiens toujours pleins de la terreur qu'il leur a inspirée. L'Infidèle veut achever son triomphe ; le Chrétien résiste encore, mais sa résistance est déjà une fuite.

Les Gascons se retirent : mais déjà les fidèles Syriens sont dispersés. Ils étoient non loin de l'asile où reposoit le généreux Tancrède : leurs cris parvien-

nent jusqu'à lui ; tout foible qu'il est, il se lève et va promener ses regards sur Solime. Il voit le comte de Toulouse sur l'arène, ses troupes, les unes prêtes à céder, et les autres déjà fugitives.

La valeur ranime ses forces languissantes et enflamme le reste de son sang. D'une main il saisit son bouclier, dont l'énorme poids ne surcharge point sa foiblesse ; de l'autre, il prend son épée, et court au combat.

« Où fuyez-vous ? s'écrie-t-il. Malheureux ! vous » laissez votre Maître aux fers du Sarrasin ! Les armes de Raymond suspendues dans ses temples y » seront donc les monumens de sa gloire et de votre » honte ! Allez, retournez en Gascogne ; dites au fils » de votre Comte que son père est mort, et que » votre fuite a trahi sa vieillesse. » Il dit, et tout foible qu'il est, et sans cuirasse, il sert de rempart à mille Guerriers armés et pleins de vigueur.

De son immense bouclier il couvre Raymond ; là, viennent expirer tous les traits qu'on lui lance et tous les coups qu'on lui porte. De son épée, le Héros écarte les Infidèles, et le vieillard respire sous son ombre.

Bientôt il se relève tout brûlant de colère et de honte : il promène autour de lui des regards étincelans, et cherche le Barbare qui l'a frappé. Il le cherche en vain ; il frémit, et tourne contre les autres sa vengeance et sa rage.

Tous les siens revolent sur ses pas, et s'enflamment du courroux qui l'anime. L'audace renaît au cœur des Chrétiens ; la terreur passe aux Infidèles, et avec elle la fuite et le trépas. Raymond poursuit le cours de ses vengeances, et cent victimes expient l'affront qu'il a reçu.

Pendant qu'il abat les plus nobles têtes, le sort offre à ses yeux l'Usurpateur de Solime : il lui décharge sur le front un coup terrible, redouble vingt

fois. Le vieux Monarque tombe et mord en expirant la terre sur laquelle il a régné.

Privés de leur double appui, les Barbares s'abandonnent à leur terreur ou à leur désespoir : les uns furieux se livrent eux-mêmes au fer des Chrétiens ; les autres vont chercher dans la tour un refuge inutile. Le vainqueur y entre avec le vaincu, et achève sa glorieuse conquête.

La tour est prise ; ses défenseurs expirent sur les degrés. Le Comte de Toulouse monte au sommet, et à la vue des deux armées, il y arbore la croix triomphante. Cependant Soliman est déjà loin des remparts, et bientôt au milieu de la mêlée.

Il foule une plaine ensanglantée et des monceaux de cadavres. Tout présente à ses yeux l'empire de la mort et ses funestes triomphes. Il voit un coursier qui erre sans maître et sans guide : il saisit les rênes, s'élance sur son dos et vole au combat.

Sa présence rend aux Sarrasins effrayés le courage et la vigueur : il ne brille qu'un moment, mais il brille comme la foudre, qui laisse sur les débris des plus superbes édifices l'empreinte éternelle de son passage. Que de victimes expirent sous ses coups ! Il en est deux dont le souvenir doit vivre au-delà des temps.

Gildippe ! Odoart ! si mes vers peuvent aller aux siècles futurs, vos exploits, vos malheurs iront avec eux : tous les âges vanteront votre tendresse et vos vertus ; et les fidèles amans arroseront mes vers de larmes qu'ils donneront à votre trépas.

Gildippe se précipite au milieu du carnage : de deux coups, elle atteint Soliman dans le flanc, et perce son bouclier. Le cruel qui la reconnoît : « Voilà, » s'écrie-t-il, ce couple sans pudeur et sans vertu ! » Malheureuse ! ton aiguille et ton fuseau te servi» roient mieux que ton vil amant. »

Il dit ; et plus furieux il lui porte un coup déses-

péré : son fer ose déchirer ce sein qu'Amour seul devoit blesser de ses traits. Soudain elle laisse tomber les rênes de son coursier, languit et chancelle. Odoart, le malheureux Odoart accourt pour la défendre, et n'arrive que pour la venger.

Que fera-t-il dans son infortune? La fureur, la tendresse, le partagent et le déchirent. Il veut soutenir son épouse expirante, il veut punir son meurtrier. L'amour accorde la tendresre et la vengeance: d'une main, il embrasse sa chère Gildippe; de l'autre, il cherche à percer Soliman.

Mais trop foible pour remplir ces deux devoirs à la fois, il voit tromper également son amour et sa haine. Le Sultan lui coupe ce bras sur lequel s'appuie sa fidèle compagne : elle tombe, et lui-même tombe avec elle et la presse de son poids.

Tel, sous les coups de la cognée, ou sous les efforts de la tempête, l'orme expire avec la vigne qui lui est unie, et semble gémir sur ces pampres qui couronnoient sa tête, et sur ces raisins qu'écrase sa chute.

Tel périt Odoart : il ne sent, il ne plaint que le malheur de la tendre Gildippe. Ils voudroient se dire un dernier adieu; les paroles expirent sur leurs lèvres, et ils ne s'adressent que de tristes soupirs. Tous deux ils se regardent, tous deux ils se pressent encore et s'embrassent. Un même instant voit fermer leurs paupières, et leurs âmes s'envolent au céleste séjour.

Soudain la Renommée déploie son vol, et va semer cette funeste nouvelle. Renaud en est instruit, et par les cris et par un messager trop sûr. Le courroux, le devoir, la douleur, l'attachement, tout allume dans son cœur l'ardeur de les venger. Mais le fier Adraste vient s'offrir à lui et présente à sa valeur un autre ennemi à combattre.

« Voilà, s'écrie le Barbare, la victime que de-

» mande mon bras! Je te reconnois à tes armes; je » t'ai cherché tout le jour; cent fois je t'ai vainement appelé par ton nom : je vais porter ta tête » aux pieds de ma divinité, et remplir mes vœux » et sa vengeance. Viens, ennemi d'Armide, viens » faire avec son défenseur assaut de courage et de » fureur. »

Il dit, et décharge un coup terrible sur la tête du Héros : le casque résiste; mais Renaud chancelle : lui-même, à son tour, il enfonce dans le flanc du Barbare une mortelle blessure. Il tombe, ce géant formidable, ce Monarque indompté, et un seul coup a l'honneur de sa chute.

A cet aspect, tous les cœurs sont glacés d'horreur, d'épouvante et d'effroi. Soliman, Soliman lui-même se trouble et pâlit. Trop sûr de sa perte, il balance, il hésite, et pour la première fois son cœur est étonné. O Ciel! tout reconnoît tes lois, tout obéit à ton invisible bras.

Il voudroit combattre, il voudroit se précipiter sur Renaud; mais il ne retrouve plus son ardeur première, il ne retrouve plus ses forces et sa vigueur : une terreur secrète éteint sa fureur et amortit son audace.

Tel un malade, dans le délire d'un sommeil agité, croit faire pour courir de pénibles efforts; mais ses mains et ses pieds se refusent à ses vœux : il voudroit parler, mais sa langue reste immobile et glacée. Mille pensées roulent dans le cœur de Soliman; aucune, cependant, n'est pour la retraite ni pour la fuite.

Renaud fond sur lui avec la rapidité de l'éclair, et paroît à ses yeux plus grand, plus terrible qu'un mortel. Soliman résiste à peine, mais il conserve, en mourant, tout son courage et toute sa fermeté. Il ne tente point de se dérober aux coups qui le menacent; il ne lui échappe pas un gémissement :

tout en lui respire encore la grandeur et la fierté.

Ainsi ce nouvel Antée, qui, dans le cours d'une longue guerre, tomba souvent et se releva toujours plus terrible, tombe pour ne se relever jamais. Tout retentit du bruit de sa chute. La Fortune, d'une main incertaine, ne balance plus la victoire : elle-même se fixe au milieu des Chrétiens et combat sous leurs drapeaux.

La troupe immortelle, la dernière espérance de l'Orient, fuit elle-même et dément l'orgueil de son nom. Emiren arrête dans sa fuite celui qui porte l'étendard du Calife : « Malheureux, s'écrie-t-il, » n'est-ce pas toi qu'entre mille j'avois choisi pour » porter l'enseigne de mon Maître?

» Rimédon ! je ne te l'avois pas confiée cette en» seigne, pour la faire reculer. Lâche ! tu vois ton » Général seul au milieu des ennemis, et tu l'aban» donnes ! Que veux-tu ? la vie ? Reviens avec moi ; » la route que tu prends conduit à la mort. Com» battre est ta seule ressource, et le chemin de » l'honneur est celui de la vie. »

Rimédon revient, la rage dans le cœur et la honte sur le front : à d'autres Emiren adresse de moins durs reproches. Quelquefois il menace, quelquefois il frappe, et la crainte de la mort fait braver à ses Guerriers la mort même. A la vue de ses troupes qui se rallient, surtout à la vue de Tysapherne, qui combat toujonrs, le Général sent renaître son espoir.

Ce jour a été pour Tysapherne un jour à jamais glorieux : il a renversé les Normands, les Belges ont fui devant lui. Garnier, Roger, Gérard, ont expiré de sa main. Sûr d'une immortalité que lui ont acquise ses exploits, il dédaigne la vie, et se précipite au milieu des plus grands dangers.

Il voit Renaud, il le reconnoît, quoique sa cotte d'armes ait perdu sa couleur, quoique son aigle soit

tout ensanglanté : « Voici, dit-il, le moment le plus » redoutable : ô Ciel ! seconde mon audace. Armide ! » sois témoin de mes efforts. O Mahomet ! si je » triomphe, je fais vœu de suspendre les armes de » l'impie dans ta mosquée. »

Ses vœux inutiles se perdent dans les airs, et le sourd Mahomet n'entend point sa prière. Cependant il réveille son courroux et l'allume du feu de l'amour. Tel le lion farouche se bat les flancs et s'excite au carnage : plein d'une force et d'une fureur nouvelles, il fond sur Renaud.

Renaud fond sur lui : Chrétiens, Sarrasins, tous reculent à l'aspect de ces deux Héros, et leur livrent une vaste arène ; ils oublient leur colère, leurs sentimens et leurs propres dangers, pour contempler un combat plus terrible.

Tysapherne ne fait que frapper ; Renaud frappe et fait des blessures. Le sang de l'Infidèle coule, son casque est brisé, son bouclier l'abandonne : Armide voit son vengeur presque abattu, presque désarmé ; partout règnent la crainte et la terreur ; un moment va rompre le nœud fragile qui rassemble le reste de ses défenseurs.

Déjà la solitude est autour de son char : plus de victoire pour elle, sa vengeance est trahie, elle redoute les fers, elle abhorre le jour : éperdue, furieuse, elle descend, monte sur un coursier et fuit ; mais elle emporte avec elle son courroux et son amour.

Telle fuyoit la Reine d'Egypte laissant son Antoine lutter contre le trop heureux Octave. Injuste à lui-même, mais fidèle à l'amour, Antoine abandonnoit la victoire pour suivre l'objet de sa flamme. Tysapherne aussi voudroit suivre la fugitive Armide, mais Renaud l'arrête.

En perdant la vue de la beauté qu'il adore, l'Infidèle croit avoir perdu la clarté du jour ; désespéré,

il se tourne contre son ennemi et lui décharge un coup affreux sur le front. Le Héros chancelle et plie. Ainsi dans les flancs de l'Etna, l'enclume tremble sous le lourd marteau du Cyclope.

Mais bientôt il se redresse, de son épée il perce la cuirasse de Tysapherne, et lui enfonce la pointe dans le cœur : elle ressort entre ses épaules, et ouvre à son âme fugitive une large et double issue.

Le vainqueur s'arrête et cherche encore des Chrétiens à défendre, ou des Sarrasins à combattre. Mais tout a fui, tout est en désordre, et les étendards roulent sur la poussière. Il suspend le carnage ; le feu qui l'animoit semble s'éteindre ; calme et tranquille, il se ressouvient de cette beauté qui fuit seule et désespérée.

Il a vu sa fuite : la pitié réclame pour elle son intérêt et ses soins ; il se rappelle qu'en la quittant il promit d'être encore son Chevalier, et soudain il vole après elle et suit les traces que lui marquent les pas de son coursier. Cependant Armide s'est enfoncée dans un lieu solitaire, où tout paroît favorable aux sinistres desseins que lui inspire son désespoir.

Elle rend grâces au hasard qui a conduit ses pas errans dans cet asile funeste et sombre. Elle descend, jette son arc, son carquois et ses traits. « Armes malheureuses ! dit-elle, armes impuis» santes ! qui avez trahi ma vengeance, je vous aban» donne : restez ensevelies dans ces déserts.....

» Ah ! parmi tant de flèches, n'en sera-t-il point » une qui puisse se baigner dans le sang ?.... Le » cœur du Barbare a été pour vous impénétrable ; » osez du moins percer le sein d'une femme..... Je » vous livre le mien nu et sans défense ; qu'il expie » votre foiblesse et votre honte.... Hélas ! il n'est que » trop tendre.... Amour le sait, jamais il ne put ré» sister à ses coups.

» Donnez-moi la mort et je vous pardonne.... Mal-

» heureuse Armide, quel sort est le mien, s'il ne » me reste que vous et mon désespoir!.... Puisse du » moins la mort guérir les blessures de mon cœur, » et ma flamme s'éteindre avec ma vie!....

» Heureuse! si ce poison funeste ne vient point » avec moi infecter les enfers!.... Amour! Amour! » abandonne enfin ta proie! Que ma vengeance, que » ma fureur seules me restent et soient les compa- » gnes éternelles de mon ombre!.... ou plutôt que » des sombres royaumes elles reviennent tourmenter » le cruel qui m'a dédaignée! Que dans l'horreur » des nuits elles troublent son sommeil et répandent » autour de lui la terreur et l'effroi! »

Elle se tait : et résolue de mourir, elle choisit le trait le plus perçant. Renaud arrive, Renaud la voit prête à finir sa cruelle destinée, déjà le fer à la main, déjà le visage couvert de la pâleur du trépas; il s'élance, il saisit ce bras qui va enfoncer la pointe mortelle.

Armide se retourne; elle voit Renaud. Elle pousse un cri : ses regards, avec dédain, fuient un visage qu'elle adore. Elle tombe et s'évanouit. Tel un lis à demi coupé, penche languissamment sa tête. D'une main Renaud la soutient, de l'autre il dénoue les nœuds qui captivent son sein.

Des larmes de la pitié il mouille et les joues et la gorge de cette beauté infortunée; elle revient à elle-même, et soulève une paupière tout humide des pleurs de son amant. Telle une rose flétrie se ranime humectée des larmes de l'aurore. Trois fois ses yeux s'ouvrirent, trois fois ils se fermèrent pour ne pas voir cet objet de haine et de tendresse.

D'une main languissante, elle essaie de repousser le bras vigoureux qui la soutient. Ses efforts redoublés ne font que resserrer encore le nœud qui l'embrasse. Enfin, arrêtée dans ces liens, qui jadis lui furent si chers, qui peut-être le sont encore, elle

verse un torrent de larmes; et toujours obstinée à ne pas regarder le Héros, elle lui adresse ce discours :

« Barbare! qui t'amène en ces lieux? Toujours » également cruel, et dans ta fuite et dans ton re- » tour, tu me donnes la mort, et tu veux prolonger » ma vie! C'est toi qui cherches à sauver mes » jours!.... A quels affronts, hélas! à quels suppli- » ces réserves-tu la malheureuse Armide?.... Je con- » nois des secrets que le traître ignore..... mais » que peut une infortunée qui ne peut pas même » mourir?

» Sans doute ta gloire seroit offensée, si on ne » voyoit pas enchaînée à ton char une femme qu'ont » trahie tes sermens et que ta force accable? Sans » doute, le titre de son vainqueur sera le plus beau » de tes titres!.... Il fut un temps où je te demandai » la paix et la vie.... La mort seule aujourd'hui peut » flatter ma douleur.... Mais ce n'est pas à toi que je » la demande. Barbare! la mort même me seroit af- » freuse, s'il falloit la tenir de ta main!

» Va! je saurai moi seule me sauver de tes fu- » reurs. Captive et chargée de fers, les armes, le » poison, les précipices, le lacet funeste manqueront » à mon désespoir, mais, pour mourir, il me reste » des moyens que tu ne pourras m'ôter. J'en rends » grâces au Ciel qui me les inspire. Garde tes vaines » caresses.... Le perfide! comme il feint encore! » comme il joue ma crédule espérance! »

Renaud mêle les larmes d'une chaste pitié aux larmes que l'amour et le dépit font couler de ses beaux yeux. « Armide, lui dit-il, calme ton cœur » agité. Ce ne sont point des dédains, c'est le trône » que je te réserve. Moi, ton ennemi!.... Je suis tou- » jours ton Chevalier et ton esclave.

» Lis dans mes yeux, si tu refuses d'en croire mes » paroles, tu y verras la pureté de mon zèle. Je jure

» de te replacer au trône où régnèrent tes aïeux : ah ! » plutôt, si le Ciel daignoit répandre dans ton âme » ses divines clartés, et t'arracher le bandeau de l'er- » reur, il ne seroit point dans l'Orient de puissance » égale à la tienne. »

A ces prières, à ces tendres discours, il mêle des larmes et des soupirs. La colère s'éteint dans le cœur d'Armide ; il n'y reste que les feux de l'amour. Telle la neige se fond aux rayons du soleil ou au souffle des zéphyrs : « Commande à ton Esclave, lui dit- » elle, décide de son sort ; tes désirs seront ses » lois. »

Cependant Émiren voit l'enseigne de son Maître étendue sur la poussière : il voit le brave Rimédon expirant sous les coups de Godefroi, et tous ses Guer- riers renversés ou fugitifs. Le désespoir ranime en core sa valeur : il va chercher la mort, mais il ne veut la recevoir que d'une main qui puisse illustrer sa défaite.

Il voit dans Godefroi seul un rival digne de lui. Soudain il se précipite, et marche à lui sur des mon- ceaux de victimes qu'il immole à sa vengeance : « Je » viens, lui crie-t-il de loin, je viens mourir sous tes » coups : mais, en tombant, je tâcherai du moins de » t'écraser sous ma chute. »

Il dit : et au même instant ils fondent l'un sur l'autre. Godefroi a son bouclier percé, et reçoit une blessure dans le bras gauche : mais soudain il atteint Émiren à la joue : le Sarrasin chancelle, il veut se redresser, et retombe frappé d'un coup mortel.

La plaine n'offre plus que de tristes restes de cette immense armée : Bouillon poursuit sa victoire; mais bientôt il s'arrête à la vue d'Altamore sanglant, et qui se défend avec les débris de ses armes rompues et fracassées. Cent bras le menacent, cent lances le frappent à la fois : « Arrêtez, Chrétiens, s'écrie

» Bouillon, et toi, rends-moi tes armes, je suis Godefroi. »

Ce Guerrier, qui jamais n'avoit avili son grand cœur par une bassesse, au seul nom d'un Héros si fameux et si redouté : « Je me rends, lui dit-il, je » dois cet hommage à ta valeur. Mais la défaite » d'Altamore augmentera tes richesses en augmen- » tant ta gloire.

» Une tendre épouse t'offrira, pour prix de ma » liberté, toutes ses pierreries, tout l'or de mes » États. — Le Ciel, lui répond Godefroi, ne me fit » point un cœur avare. Garde les trésors de l'Inde et » de la Perse; je ne sais point mettre un prix à la » vie de mes ennemis : je suis venu conquérir et non » pas trafiquer dans l'Asie. »

Il dit, et confie Altamore à ses gardes. Lui-même il poursuit les Infidèles : ils fuient dans leurs retranchemens, qui ne peuvent plus les défendre. Bientôt le camp est inondé de carnage : la mort erre dans toutes les tentes, et ce pompeux amas d'inutiles richesses que traînoit après lui l'Égyptien, nage dans les flots de son sang.

Godefroi triomphe; le jour luit encore : il marche vers la cité dont il a brisé les fers, pour y offrir à l'Éternel l'hommage de sa victoire. Les mains toutes teintes du sang qu'il vient de répandre, il entre dans le temple avec ses Guerriers, il y suspend ses armes; et, prosterné sur la tombe sacrée, il y acquitte sa reconnoissance et ses vœux.

FIN.

